P. Clauareau · In. Del. — St. Fessard · Sculp.

Sous les traits délicats d'une adroite peintur
Combattre des Humains les penchans vicieux,
De Monstres odieux
C'est purger la Nature,
C'est imiter le Héros glorieux
Qui secondé de la Sagesse
Vint aprendre aux Mortels a dompter leurs foiblesses.

LES CARACTERES
DE
THEOPHRASTE,
AVEC LES CARACTERES,
OU
LES MŒURS DE CE SIECLE,

Par M. DE LA BRUYERE.

Nouvelle Edition augmentée de quelques Notes sur ces deux Ouvrages, & de la DE'FENSE de LA BRUYERE, & de ses CARACTERES,

Par M. COSTE.

TOME SECOND.

LES CARACTERES
DE
THEOPHRASTE,
AVEC LES CARACTERES
OU
LES MŒURS DE CE SIECLE,

Par M. DE LA BRUYERE.

Nouvelle Edition augmentée de quelques Notes ſur ces deux Ouvrages, & de la DE'FENSE de LA BRUYERE, & de ſes CARACTERES.

Par M. COSTE.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez MICHEL-ETIENNE DAVID, Quai des Auguſtins, à la Providence, & au Roi David.

M. DCC. LVI

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce second Volume.

SUITE DES CARACTERES DE CE SIECLE.

CHAP. XI. *De l'Homme.* Page 1
CHAP. XII. *Des Jugemens.* 84
CHAP. XIII. *De la Mode.* 152
CHAP. XIV. *De quelques Usages.* 186
CHAP. XV. *De la Chaire.* 233
CHAP. XVI. *Des Esprits Forts.* 255
PREFACE, *à propos du Discours que la Bruyere prononça le jour de sa Réception dans l'Académie Françoise.* 311
DISCOURS *prononcé dans l'Académie Françoise.* 331

DEFENSE DE LA BRUYERE ET DE SES CARACTERES, *contre les Accusations & les Objections de* VIGNEUL-MARVILLE, *par* PIERRE COSTE, 353

La Table des Matiéres de cette DEFENSE *est à la fin de l'Ouvrage.*

LES

LES

CARACTERES

OU

LES MŒURS

DE CE SIECLE.

CHAPITRE XI.

De l'Homme.

NE nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injuſtice, leur fierté, l'amour d'eux mêmes, & l'oubli des autres : ils ſont ainſi faits, c'eſt leur nature : c'eſt ne pouvoir ſupporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve.

De l'Homme.

* Les hommes en un ſens ne ſont point légers, ou ne ne le ſont que dans les petites choſes : ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bienſéances ; ils changent de goût quelquefois : ils gardent leurs mœurs toujours mauvaiſes, fermes & conſtans dans le mal, ou dans l'indifférence pour la Vertu.

* Le Stoïciſme eſt un jeu d'eſprit & une idée ſemblable à la République de Platon. Les Stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté, être inſenſible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes de biens, comme à celles des parens & des amis ; regarder froidement la mort, & comme une choſe indifférente qui ne devoit ni réjouïr, ni rendre triſte ; n'être vaincu ni par le plaiſir, ni par la douleur, ſentir le fer ou le feu dans quelque partie de ſon corps ſans pouſſer le moindre ſoupir, ni jetter une ſeule larme : & ce phantôme de vertu & de conſtance ainſi imaginé, il leur a plu de l'appeller un Sage. Ils ont laiſſé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvés, & n'ont preſque relevé aucun de ſes foibles. Au lieu de faire de

ſes

ſes vices des peintures affreuſes ou ridicules qui ſerviſſent à l'en corriger, ils lui ont tracé l'idée d'une perfection & d'un héroïſme dont il n'eſt point capable, & l'ont exhorté à l'impoſſible. Ainſi le Sage qui n'eſt pas, ou qui n'eſt qu'imaginaire, ſe trouve naturellement & par lui-même au-deſſus de tous les évenemens & de tous les maux, ni la goutte la plus douloureuſe, ni la colique la plus aigue ne ſauroient lui arracher une plainte : le Ciel & la Terre peuvent être renverſés ſans l'entraîner dans leur chûte ; & il demeureroit ferme ſous les ruïnes de l'Univers, pendant que l'homme qui eſt en effet, ſort de ſon ſens, crie, ſe déſeſpere, étincelle des yeux & perd la reſpiration pour un chien perdu, ou pour une porcelaine qui eſt en pieces.

* Inquiétude d'eſprit, inégalité d'humeur, inconſtance de cœur, incertitude de conduite : tous vices de l'ame, mais différens ; & qui avec tout le rapport qui paroît entr'eux ne ſe ſuppoſent pas toujours l'un l'autre dans un même ſujet.

* Il eſt difficile de décider ſi l'irréſolution rend l'homme plus malheu-

reux que méprisable : de même s'il y a toujours plus d'inconvénient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

* Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs : il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts & de manieres différentes : il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point, & il va être bien-tôt ce qu'il n'a jamais été, il se succéde à lui-même : ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions : ni de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point ? est-ce *Eutichrate* que vous abordez ? aujourd'hui quelle glace pour vous ! hier il vous recherchoit, il vous caressoit, vous donniez de la jalousie à ses amis : vous reconnoît-il bien ? dites-lui votre nom.

* *Menalque* (*a*) descend son escalier,

(*a*) Ceci est moins un caractère particulier qu'un recueil de faits de distractions : ils ne sauroient être en trop grand nombre s'ils sont agréables, car les goûts étant différens, on a à choisir.

lier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme : il s'apperçoit qu'il est en bonnet de nuit ; & venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabbattus sur ses talons, & que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac, ou au visage, il ne soupçonne point ce que ce peut-être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux & se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charette, ou derriere un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vû une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, & tomber avec lui chacun de son côté à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un Prince & sur son passage, se reconnoître à peine, & n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre, *on lui perd tout, on lui égare*

CHAP. XI.

tout : il demande ſes gants qu'il a dans ſes mains, ſemblable à cette femme qui prenoit le tems de demander ſon maſque, lorſqu'elle l'avoit ſur ſon viſage. Il entre à l'appartement, & paſſe ſous un luſtre où ſa perruque s'accroche & demeure ſuſpendue, tous les Courtiſans regardent & rient : Menalque regarde auſſi & rit plus haut que les autres, il cherche des yeux dans toute l'aſſemblée où eſt celui qui montre ſes oreilles, & à qui il manque une perruque. S'il va par la Ville, après avoir fait quelque chemin, il ſe croit égaré, il s'émeut, & il demande où il eſt, à des paſſans qui lui diſent préciſément le nom de ſa rue : il entre enſuite dans ſa maiſon, d'où il ſort précipitamment, croyant qu'il s'eſt trompé. Il deſcend du Palais, & trouvant au bas du grand degré un caroſſe qu'il prend pour le ſien, il ſe met dedans : le cocher touche, & croit remener ſon maître dans ſa maiſon : Menalque ſe jette hors de la portiere, traverſe la cour, monte l'eſcalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet, tout lui eſt familier,

rien

rien ne lui eſt nouveau, il s'aſſit (1), il ſe repoſe, il eſt chez ſoi. Le Maître arrive, celui-ci ſe leve pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'aſſeoir, & croit faire les honneurs de ſa chambre: il parle, il rêve, il reprend la parole: le Maître de la maiſon s'ennuye, & demeure étonné: Menalque ne l'eſt pas moins, & ne dit pas ce qu'il en penſe, il a à faire à un fâcheux, à un homme oiſif, qui ſe retirera à la fin, il l'eſpere, & il prend patience: la nuit arrive qu'il eſt à peine détrompé. Une autre fois il rend viſite à une femme, & ſe perſuadant bien-tôt que c'eſt lui qui la reçoit, il s'établit dans ſon fauteuil, & ne ſonge nullement à l'abandonner: il trouve enſuite que cette Dame fait ſes viſites longues, il attend à tous momens qu'elle ſe leve & le laiſſe en liberté: mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, & que la nuit eſt déja avancée, il la prie à ſouper; elle rit, & ſi haut, qu'elle le réveille. Lui-même ſe marie le matin, l'oublie le ſoir, &

CHAP. XI.

(1) Sur cette expreſſion voyez la Note, Chap. x. *pag.* 454. *Tom.* I.

De l'Homme.

& découche la nuit de ses nôces : & quelques années après il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obséques ; & le lendemain quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête, & si elle est avertie. C'est lui encore qui entre dans une Eglise, & prenant l'aveugle qui est collé à la porte, pour un pilier, & sa tasse pour le benitier, y plonge la main, la porte à son front, lorsqu'il entend tout d'un coup le pilier qui parle, & qui lui offre des oraisons. Il s'avance dans la nef, il croit voir un Prié-Dieu, il se jette lourdement dessus : la machine plie, s'enfonce & fait des efforts pour crier : Menalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passés sur ses épaules, & ses deux mains jointes & étendues qui lui prennent le nez & lui ferment la bouche, il se retire confus & va s'agenouiller ailleurs : il tire un livre pour faire sa priere, & c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses Heures, & qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas hors de l'Eglise qu'un hom-

homme de livrée court après lui, le joint, lui demande en riant s'il n'a point la pantoufle de Monſeigneur; Menalque lui montre la ſienne, & lui dit : *Voilà toutes les pantoufles que j'ai ſur moi :* il ſe fouille néanmoins & tire celle de l'Evêque de ** qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprès de ſon feu, & dont avant de prendre congé de lui, il a ramaſſé la pantoufle, comme l'un de ſes gants qui étoit à terre; ainſi Menalque s'en retourne chez ſoi avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui eſt dans ſa bourſe, & voulant continuer de jouer, il entre dans ſon cabinet, ouvre une armoire, y prend ſa caſſette, en tire ce qu'il lui plaît, croit la remettre où il l'a priſe : il entend aboyer dans ſon armoire qu'il vient de fermer, étonné de ce prodige il l'ouvre une ſeconde fois, & il éclate de rire d'y voir ſon chien qu'il a ſerré pour ſa caſſette. Il joue au trictrac, il demande à boire, on lui en apporte, c'eſt à lui à jouer, il tient le cornet d'une main, & un verre de l'autre, & comme il a une grande ſoif, il avale les dez & preſque le cornet, jette

CHAP. XI.

De l'Homme.

le verre d'eau dans le trictrac, & inonde celui contre qui il joue : & dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit, & jette son chapeau à terre, en croyant faire tout le contraire. Il se promene sur l'eau, & il demande quelle heure il est : on lui présente une montre, à peine l'a-t-il reçue, que ne songeant plus ni à l'heure, ni à la montre, il la jette dans la riviere, comme une chose qui l'embarrasse. Lui même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, & jette toujours la poudre dans l'encrier : ce n'est pas tout, il écrit une seconde lettre, & après les avoir achevées toutes deux, il se trompe à l'adresse : un Duc & Pair reçoit l'une de ces deux lettres, & en l'ouvrant il y lit ces mots, *Maître Olivier, ne manquez pas si-tôt la présente reçûe, de m'envoyer ma provision de foin....* Son Fermier reçoit l'autre, il l'ouvre, & se la fait lire : on y trouve, *Monseigneur, j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu à Votre Grandeur....* Lui-même encore écrit une lettre pendant la nuit, & après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie,

gie, il ne laiſſe pas d'être ſurpris de ne voir *goutte*, & il ſait à peine comment cela eſt arrivé. Menalque deſcend l'eſcalier du Louvre, un autre le monte, à qui il dit, *c'eſt vous que je cherche*: il le prend par la main, le fait deſcendre avec lui, traverſe pluſieurs cours, entre dans les ſalles, en ſort, il va, il revient ſur ſes pas: il regarde enfin celui qu'il traîne après ſoi depuis un quart d'heure. Il eſt étonné que ce ſoit lui, il n'a rien à lui dire, il lui quitte la main, & tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, & il eſt déja bien loin de vous, quand vous ſongez à lui répondre: ou bien il vous demande en courant comment ſe porte votre pere, & comme vous lui dites qu'il eſt fort mal, il vous crie qu'il en eſt bien-aiſe. Il vous trouve quelque autre fois ſur ſon chemin: *Il eſt ravi de vous rencontrer, il ſort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine choſe*, il contemple votre main, vous avez là, dit-il, un beau rubis, eſt-il Balais? il vous quitte & continue ſa route: voilà l'affaire importante dont il avoit à vous parler. Se trouve-t-il en campagne, il dit à quelqu'un, qu'il

le trouve heureux d'avoir pû se dérober à la Cour pendant l'automne, & d'avoir passé dans ses terres tout le tems de Fontainebleau : il tient à d'autres d'autres discours, puis revenant à celui-ci, vous avez eu, lui dit-il, de beaux jours à Fontainebleau, vous y avez sans doute beaucoup chassé. Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever, il rit en lui-même, il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un cri plaintif, il baaille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette : il est vrai que ses voisins en manquent, aussi bien que de coûteaux & de fourchettes, dont il ne les laisse pas jouïr long tems. On a inventé aux tables une grande cueilliere pour la commodité du service : il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, & il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge & sur ses habits le potage qu'il vient d'avaler. Il oublie de boire pendant tout le dîner ; ou s'il s'en souvient, & qu'il

qu'il trouve que l'on lui donne trop de vin, il en *flaque* plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite : il boit le reste tranquillement, & ne comprend pas pourquoi tout le monde éclate de rire, de ce qu'il a jetté à terre ce qu'on lui a versé de trop. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité : on lui rend visite, il y a un cercle d'hommes & de femmes dans sa ruelle qui l'entretiennent ; & en leur présence il souleve sa couverture & crache dans ses draps. On le mene aux Chartreux, on lui fait voir un Cloître orné d'Ouvrages, tous de la main d'un excellent Peintre : le Religieux qui les lui explique, parle de saint BRUNO, du Chanoine & de son avanture, en fait une longue histoire & la montre dans l'un de ces tableaux : Menalque qui pendant la narration est hors du Cloître, & bien loin au-delà, y revient enfin, & demande au Pere si c'est le Chanoine ou S. Bruno qui est damné. Il se trouve par hazard avec une jeune veuve, il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort ; cette femme à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleu-

De l'Homme. pleure, sanglotte, & ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de sa fievre qu'il se portoit bien, jusqu'à l'agonie. *Madame*, lui demande Menalque, qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui-là ?* Il s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine, il se leve avant le fruit, & prend congé de la compagnie : on le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner, & l'a fait sortir à pied, de peur que son carosse ne le fît attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ses domestiques ; il est étonné de ne le point voir, où peut-il être, dit-il ? que fait-il ? qu'est-il devenu ? qu'il ne se présente plus devant moi, je le chasse dès à cette heure : le valet arrive, à qui il demande fierement d'où il vient, il lui répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, & lui rend un fidéle compte de sa commission. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas, pour un stupide, car il n'écoute

toute point, & il parle encore moins; pour un fou, car outre qu'il parle tout ſeul, il eſt ſujet à de certaines grimaces & à des mouvemens de tête involontaires; pour un homme fier & incivil, car vous le ſaluez, & il paſſe ſans vous regarder, ou il vous regarde ſans vous rendre le ſalut; pour un inconſideré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache, d'exécution & d'échafaut devant un homme dont le pere y a monté, de roture devant les roturiers qui ſont riches, & qui ſe donnent pour nobles. De même il a deſſein d'élever auprès de ſoi un fils naturel, ſous le nom & le perſonnage d'un valet; & quoiqu'il veuille le dérober à la connoiſſance de ſa femme & de ſes enfans, il lui échappe de l'appeller ſon fils dix fois le jour: il a pris auſſi la réſolution de marier ſon fils à la fille d'un homme d'affaires, & il ne laiſſe pas de dire de tems en tems en parlant de ſa maiſon & de ſes ancêtres, que les Menalques ne ſe ſont jamais méſalliés. Enfin il n'eſt ni préſent ni attentif dans une compagnie, à ce qui fait le ſujet de la converſation: il penſe,

&

De l'Homme. & il parle tout à la fois, mais la chose dont il parle, est rarement celle à laquelle il pense, aussi ne parle-t-il guéres conséquemment & avec suite : où il dit, *Non*, souvent il faut dire *Oui*, & où il dit, *Oui*, croyez qu'il veut dire *Non* : il a en vous répondant si juste, les yeux fort ouverts, mais il ne s'en sert point, il ne regarde ni vous ni personne, ni rien qui soit au monde : tout ce que vous pouvez tirer de lui, & encore dans le tems qu'il est le plus appliqué & d'un meilleur commerce, ce sont ces mots : *Oui vraiment. C'est vrai. Bon! Tout de bon? Oui dà! Je pense qu'oui, assurément. Ah! Ciel!* & quelques autres monosyllables qui ne sont pas même placés à propos. Jamais aussi il n'est avec ceux avec qui il paroît être : il appelle sérieusement son laquais *Monsieur*; & son ami, il l'appelle *la Verdure* : il dit *Votre Reverence* à un Prince du Sang, & *Votre Altesse* à un Jésuite. Il entend la Messe, le Prêtre vient à éternuer, il lui dit : *Dieu vous assiste.* Il se trouve avec un Magistrat : cet homme grave par son caractère, vénérable par son âge & par sa dignité, l'interroge sur un évé-

événement, & lui demande si cela est ainsi : Menalque lui répond, *Oui Mademoiselle*. Il revient une fois de la campagne, ses laquais en livrées entreprennent de le voler, & y réüssissent, ils descendent de son carosse, ils lui portent un bout de flambeau sous la gorge, lui demandent la bourse, & il la rend : arrivé chez soi, il raconte son avanture à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, & il leur dit, *demandez à mes gens, ils y étoient*.

* L'incivilité n'est pas un vice de l'ame, elle est l'effet de plusieurs vices, de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie : pour ne se répandre que sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible & manifeste : il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit.

* Dire d'un homme colere, inégal, querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux, c'est son humeur, n'est pas l'excuser, comme on le croit, mais avouer sans y penser que de si grands

De l'Homme.

grands défauts ſont irrémediables.

Ce qu'on appelle humeur eſt une choſe trop négligée parmi les hommes : ils devroient comprendre qu'il ne leur ſuffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paroître tels, du moins s'ils tendent à être ſociables, capables d'union & de commerce, c'eſt-à-dire, à être des hommes. L'on n'exige pas des ames malignes qu'elles ayent de la douceur & de la ſoupleſſe : elle ne leur manque jamais ; & elle leur ſert de piége pour ſurprendre les ſimples, & pour faire valoir leurs artifices : l'on deſireroit de ceux qui ont un bon cœur, qu'ils fuſſent toujours plians, faciles, complaiſans, & qu'il fût moins vrai quelquefois que ce ſont les méchans qui nuiſent, & les bons qui font ſouffrir.

* Le commun des hommes va de la colere à l'injure : quelques-uns en uſent autrement, ils offenſent & puis ils ſe fâchent : la ſurpriſe où l'on eſt toujours de ce procedé ne laiſſe pas de place au reſſentiment.

* Les hommes ne s'attachent pas aſſez à ne point manquer les occaſions de faire plaiſir. Il ſemble que l'on n'en-

n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger, & n'en rien faire. La chose la plus prompte & qui se présente d'abord, c'est le refus; & l'on n'accorde que par réflexion.

* Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général, & de chacun d'eux en particulier; & jettez-vous ensuite dans le commerce du monde.

* Si la pauvreté est la mere des crimes, le défaut d'esprit en est le pere.

* Il est difficile qu'un fort malhonnête homme ait assez d'esprit: un génie qui est droit & perçant conduit enfin à la régle, à la probité, à la vertu. Il manque du sens & de la pénétration à celui qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans le faux: l'on cherche en vain à le corriger par des traits de satyre qui le désignent aux autres, & où il ne se reconnoît pas lui-même: ce sont des injures dites à un sourd. Il seroit desirable pour le plaisir des honnêtes gens & pour la vengeance publique, qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout sentiment.

* Il y a des vices que nous ne devons

vons à perſonne, que nous apportons en naiſſant, & que nous fortifions par l'habitude : il y en a d'autres que l'on contracte, & qui nous ſont étrangers. L'on eſt né quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaiſance & tout le deſir de plaire : mais par les traitemens que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend, l'on eſt bien-tôt jetté hors de ſes meſures, & même de ſon naturel, l'on a des chagrins, & une bile que l'on ne ſe connoiſſoit point, l'on ſe voit une autre complexion, l'on eſt enfin étonné de ſe trouver dur & épineux.

* L'on demande pourquoi tous les hommes enſemble ne compoſent pas comme une ſeule Nation, & n'ont point voulu parler une même langue, vivre ſous les mêmes Loix, convenir entr'eux des mêmes uſages & d'un même culte : & moi penſant à la contrarieté des eſprits, des goûts & des ſentimens, je ſuis étonné de voir juſques à ſept ou huit perſonnes ſe raſſembler ſous un même toît, dans une même enceinte, & compoſer une ſeule famille.

* Il y a d'étranges peres, & dont toute la vie ne ſemble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raiſons de ſe conſoler de leur mort. CHAP. XI.

* Tout eſt étranger dans l'humeur, les mœurs & les manieres de la plûpart des hommes. Tel a vêcu pendant toute ſa vie, chagrin, emporté, avare, rampant, ſoumis, laborieux, intereſſé, qui étoit né gai, paiſible, pareſſeux, magnifique, d'un courage fier, & éloigné de toute baſſeſſe. Les beſoins de la vie, la ſituation où l'on ſe trouve, la loi de la néceſſité, forcent la nature & y cauſent ces grands changemens. Ainſi tel homme au fonds & en lui-même ne ſe peut définir : trop de choſes qui ſont hors de lui, l'alterent, le changent, le bouleverſent, il n'eſt point préciſément ce qu'il eſt, ou ce qu'il paroît être.

* La vie eſt courte & ennuyeuſe, elle ſe paſſe toute à deſirer : l'on remet à l'avenir ſon repos & ſes joies, à cet âge ſouvent où les meilleurs biens ont déja diſparu, la ſanté & la jeuneſſe. Ce tems arrive qui nous ſurprend encore dans les deſirs : on en eſt là, quand la fievre nous ſaiſit & nous

éteint :

De l'Homme.

éteint : si l'on eût guéri, ce n'étoit que pour desirer plus long-tems.

* Lorsqu'on desire, on se rend à discrétion à celui de qui l'on espere : est-on sûr d'avoir, on temporise, on parlemente, on capitule.

* Il est si ordinaire à l'homme de n'être pas heureux, & si essentiel à tout ce qui est un bien, d'être acheté par mille peines, qu'une affaire qui se rend facile, devient suspecte. L'on comprend à peine ou que ce qui coûte si peu, puisse nous être fort avantageux, ou qu'avec des mesures justes, l'on doive si aisément parvenir à la fin que l'on se propose. L'on croit mériter les bons succès, mais n'y devoir compter que fort rarement.

* L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux, pourroit du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie lui ôte cette derniere ressource.

* Quoi que j'aye pû dire ailleurs, peut-être que les affligés ont tort : les hommes semblent être nés pour l'infortune, la douleur & la pauvreté : peu en échappent ; & comme toute disgrace peut leur arriver, ils devroient

vroient être préparés à toute disgrace.

* Les hommes ont tant de peine à s'approcher sur les affaires, sont si épineux sur les moindres intérêts, si hérissés de difficultés, veulent si fort tromper, & si peu être trompés, mettent si haut ce qui leur appartient, & si bas ce qui appartient aux autres, que j'avoue que je ne sai par où, & comment se peuvent conclure les mariages, les contrats, les acquisitions, la paix, la treve, les Traités, les Alliances.

* A quelques uns l'arrogance tient lieu de grandeur; l'inhumanité, de fermeté; & la fourberie, d'esprit.

Les fourbes croyent aisément que les autres le sont : ils ne peuvent guéres être trompés; & ils ne trompent pas long-tems.

Je me racheterai toujours fort volontiers d'être fourbe, par être stupide & passer pour tel.

On ne trompe point en bien, la fourberie ajoute la malice au mensonge.

* S'il y avoit moins de duppes, il y auroit moins de ce qu'on appelle des hommes fins ou entendus, & de ceux qui

qui tirent autant de vanité que de distinction, d'avoir sû pendant tout le cours de leur vie tromper les autres : comment voulez-vous qu'*Erophile*, à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont mérité des graces & des bienfaits, de ceux mêmes qu'il a ou manqué de servir ou désobligés, ne présume pas infiniment de soi & de son industrie ?

* L'on n'entend dans les places & dans les rues des grandes Villes, & de la bouche de ceux qui passent, que les mots d'*exploit*, de *saisie*, d'*interrogatoire*, de *promesse*, & de *plaider contre sa promesse* : est-ce qu'il n'y auroit pas dans le monde la plus petite équité ? Seroit-il au contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur est pas dû, ou qui refusent nettement de rendre ce qu'ils doivent ?

Parchemins inventés pour faire souvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole, honte de l'humanité.

Otez les passions, l'intérêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes Villes ! Les besoins & la subsistance n'y font pas le tiers de l'embarras.

* Rien

* Rien n'engage tant un eſprit raiſonnable, à ſupporter tranquillement des parens & des amis, les torts qu'ils ont à ſon égard, que la réflexion qu'il fait ſur les vices de l'humanité; & combien il eſt pénible aux hommes d'être conſtans, généreux, fidéles, d'être touchés d'une amitié plus forte que leur intérêt. Comme il connoît leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils pénétrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils ayent de l'équité. Il peut haïr les hommes en général, où il y a ſi peu de vertu: mais il excuſe les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevés; & il s'étudie à mériter le moins qu'il ſe peut une pareille indulgence.

* Il y a de certains biens que l'on deſire avec emportement, & dont l'idée ſeule nous enleve & nous tranſporte: s'il nous arrive de les obtenir, on les ſent plus tranquillement qu'on ne l'eût penſé: on en jouït moins, que l'on aſpire encore à de plus grands.

* Il y a des maux effroyables & d'horribles malheurs où l'on n'oſe penſer, & dont la ſeule vûe fait frémir: s'il arrive que l'on y tombe, l'on ſe

De l'Homme. trouve des ressources que l'on ne se connoissoit point, l'on se roidit contre son infortune, & l'on fait mieux qu'on ne l'esperoit.

* Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite, qu'un beau cheval, ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule pour adoucir une grande douleur, & pour faire moins sentir une grande perte.

* Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre; & je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

* Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter: si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

* Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, & qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

* *Irene* se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son Temple, & le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est

eſt laſſe & recrue de fatigue : & le Dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle eſt le ſoir ſans appetit : l'Oracle lui ordonne de dîner peu. Elle ajoute qu'elle eſt ſujette à des inſomnies ; & il lui preſcrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demande pourquoi elle devient peſante, & quel remède ? L'Oracle répond qu'elle doit ſe lever avant midi, & quelquefois ſe ſervir de ſes jambes pour marcher. Elle lui déclare que le vin lui eſt nuiſible ; l'Oracle lui dit de boire de l'eau : qu'elle a des indigeſtions ; & il ajoute qu'elle faſſe diéte. Ma vûe s'affoiblit, dit Irene : prenez des lunettes, dit Eſculape. Je m'affoiblis moi-même, continue-t-elle, je ne ſuis ni ſi forte ni ſi ſaine que j'ai été : c'eſt, dit le Dieu, que vous vieilliſſez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur ? Le plus court, Irene, c'eſt de mourir, comme ont fait votre mere & votre ayeule. Fils d'Apollon ! s'écrie Irene, quel conſeil me donnez-vous ? Eſt-ce là toute cette Science que les hommes publient, & qui vous fait révérer de toute la Ter-

re ? Que m'apprenez-vous de rare & de myſtérieux ; & ne ſavois-je pas tous ces remédes que vous m'enſeignez ? Que n'en uſiez-vous donc, répond le Dieu, ſans venir me chercher de ſi loin, & abréger vos jours par un long voyage ?

* La mort n'arrive qu'une fois, & ſe fait ſentir à tous les momens de la vie : il eſt plus dur de l'appréhender que de la ſouffrir.

* L'inquiétude, la crainte, l'abbatement n'éloignent pas la mort, au contraire : je doute ſeulement que le ris exceſſif convienne aux hommes qui ſont mortels.

* Ce qu'il y a de certain dans la mort, eſt un peu adouci par ce qui eſt incertain : c'eſt un indéfini dans le tems qui tient quelque choſe de l'infini, & de ce qu'on appelle éternité.

* Penſons que comme nous ſoupirons préſentement pour la floriſſante jeuneſſe qui n'eſt plus, & ne reviendra point ; la caducité ſuivra, qui nous fera regretter l'âge viril où nous ſommes encore, & que nous n'eſtimons pas aſſez.

* L'on craint la vieilleſſe, que l'on n'eſt

n'eſt pas ſûr de pouvoir atteindre. CHAP. XI.

* L'on eſpere de vieillir & l'on craint la vieilleſſe, c'eſt-à-dire, l'on aime la vie & l'on fuit la mort.

* C'eſt plutôt fait de céder à la nature ou de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raiſons & de réflexions, & être continuellement aux priſes avec ſoi-même, pour ne pas la craindre.

* Si de tous les hommes les uns mouroient, les autres non, ce ſeroit une déſolante affliction que de mourir.

* Une longue maladie ſemble être placée entre la vie & la mort, afin que la mort même devienne un ſoulagement & à ceux qui meurent & à ceux qui reſtent.

* A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui eſt de mettre fin à la vieilleſſe.

La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos, que celle qui la termine.

* Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du tems qu'ils ont déja vêcu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reſte à vivre, un meilleur uſage.

De l'Homme.

* La vie eſt un ſommeil. Les vieillards ſont ceux dont le ſommeil a été plus long : ils ne commencent à ſe réveiller que quand il faut mourir. S'ils repaſſent alors ſur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent ſouvent ni vertus, ni actions louables qui les diſtinguent les unes des autres : ils confondent leurs différens âges, ils n'y voyent rien qui marque aſſez pour meſurer le tems qu'ils ont vêcu. Ils ont eu un ſonge confus, informe, & ſans aucune ſuite : ils ſentent néanmoins comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi long tems.

* Il n'y a pour l'homme que trois événemens, naître, vivre & mourir : il ne ſe ſent pas naître, il ſouffre à mourir, & il oublie de vivre.

* Il y a un tems où la Raiſon n'eſt pas encore, où l'on ne vit que par inſtinct à la maniere des animaux, & dont il ne reſte dans la mémoire aucun veſtige. Il y a un ſecond tems où la Raiſon ſe développe, où elle eſt formée, & où elle pourroit agir, ſi elle n'étoit pas obſcurcie & comme éteinte par les vices de la complexion, & par un enchaînement de paſſions

qui

qui ſe ſuccédent les unes aux autres, & conduiſent juſques au troiſiéme & dernier âge. La Raiſon alors dans ſa force devroit produire, mais elle eſt refroidie & rallentie par les années, par la maladie & la douleur, déconcertée enſuite par le déſordre de la machine qui eſt dans ſon déclin : & ces tems néanmoins ſont la vie de l'homme.

* Les enfans ſont hautains, dédaigneux, coleres, envieux, curieux, intereſſés, pareſſeux, volages, timides, intemperans, menteurs, diſſimulés, ils rient & pleurent facilement, ils ont des joies immoderées & des afflictions ameres ſur de très-petits ſujets, ils ne veulent point ſouffrir de mal, & aiment à en faire : ils ſont déja des hommes.

* Les enfans n'ont ni paſſé ni avenir; & ce qui ne nous arrive guéres, ils jouïſſent du préſent.

* Le caractère de l'enfance paroît unique : les mœurs dans cet âge ſont aſſez les mêmes ; & ce n'eſt qu'avec une curieuſe attention qu'on en pénétre la différence : elle augmente avec la Raiſon, parce qu'avec celle-ci croiſ-

De l'Homme.

ſent les paſſions & les vices, qui ſeuls rendent les hommes ſi diſſemblables entr'eux, & ſi contraires à eux-mêmes.

* Les enfans ont déja de leur ame l'imagination & la mémoire, c'eſt-à-dire, ce que les vieillards n'ont plus; & ils en tirent un merveilleux uſage pour leurs petits jeux & pour tous leurs amuſemens : c'eſt par elles qu'ils répétent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vû faire, qu'ils ſont de tous métiers, ſoit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, ſoit qu'ils imitent les divers artiſans par le mouvement & par le geſte, qu'ils ſe trouvent à un grand feſtin & y font bonne chere, qu'ils ſe tranſportent dans des Palais & dans des lieux enchantés, que bien que ſeuls ils ſe voyent un riche équipage & un grand cortege, qu'ils conduiſent des Armées, livrent bataille, & jouïſſent du plaiſir de la victoire, qu'ils parlent aux Rois & aux plus grands Princes, qu'ils ſont Rois eux-mêmes, ont des Sujets, poſſedent des tréſors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de ſable, & ce

qu'ils

qu'ils ignorent dans la ſuite de leur vie, ſavent à cet âge être les arbitres de leur fortune, & les maîtres de leur propre félicité. CHAP. XI.

* Il n'y a nuls vices extérieurs, & nuls défauts du corps qui ne ſoient apperçus par les enfans : ils les ſaiſiſſent d'une premiere vûe, & ils ſavent les exprimer par des mots convenables : on ne nomme point plus heureuſement. Devenus hommes, ils ſont chargés à leur tour de toutes les imperfections dont ils ſe ſont moqués.

* L'unique ſoin des enfans eſt de trouver l'endroit foible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils ſont ſoumis : dès qu'ils ont pû les entamer, ils gagnent le deſſus, & prennent ſur eux un aſcendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait décheoir une premiere fois de cette ſupériorité à leur égard, eſt toujours ce qui nous empêche de la recouvrer.

* La pareſſe, l'indolence & l'oiſiveté, vices ſi naturels aux enfans, diſparoiſſent dans leurs jeux, où ils ſont vifs, appliqués, exacts, amoureux des régles & de la ſymmetrie, où ils ne ſe pardonnent nulle faute les

De l'Homme. uns aux autres, & recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

* Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes les choses du monde paroissent ainsi, & j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

* Les enfans commencent entre eux par l'Etat populaire, chacun y est le maître ; & ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas longtems, & passent au Monarchique. Quelqu'un se distingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure disposition du corps, ou par une connoissance plus exacte des jeux différens & des petites loix qui les composent : les autres lui déférent, & il se forme alors un Gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir.

* Qui doute que les enfans ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment ? si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils

qu'ils ſont enfans, & ſans une longue expérience ; & ſi c'eſt en mauvais termes, c'eſt moins leur faute que celle de leurs parens ou de leurs maîtres.

* C'eſt perdre toute confiance dans l'eſprit des enfans & leur devenir inutile, que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même ſévérement de celles qui ſont légéres. Ils ſavent préciſément & mieux que perſonne ce qu'ils méritent ; & ils ne méritent guéres que ce qu'ils craignent : ils connoiſſent ſi c'eſt à tort ou avec raiſon qu'on les châtie, & ne ſe gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité.

* On ne vit point aſſez pour profiter de ſes fautes : on en commet pendant tout le cours de ſa vie ; & tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'eſt de mourir corrigé.

Il n'y a rien qui rafraîchiſſe le ſang, comme d'avoir ſû éviter de faire une ſottiſe.

* Le récit de ſes fautes eſt pénible : on veut les couvrir & en charger quelque autre : c'eſt ce qui donne le pas au Directeur ſur le Confeſſeur.

* Les fautes des ſots ſont quelque-

De l'Homme, fois si lourdes & si difficiles à prévoir ; qu'elles mettent les sages en défaut, & ne sont utiles qu'à ceux qui les font.

* L'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusques aux petitesses du peuple.

* Nous faisons par vanité ou par bienséance les mêmes choses, & avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fiévre qu'il a gagnée à veiller sa femme qu'il n'aimoit point.

* Les hommes dans leur cœur veulent être estimés, & ils cachent avec soin l'envie qu'ils ont d'être estimés ; parce que les hommes veulent passer pour vertueux, & que vouloir tirer de la vertu, tout autre avantage que la même vertu, je veux dire l'estime & les louanges, ce ne seroit plus être vertueux, mais aimer l'estime & les louanges, ou être vain. Les hommes sont très-vains, & ils ne haïssent ri[en] tant que de passer pour tels.

* Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi : un homme modeste ne parle point de soi.

On

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité, & combien elle eſt un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'oſe ſe montrer, & qu'elle ſe cache ſouvent ſous les apparences de ſon contraire.

La fauſſe modeſtie eſt le dernier raffinement de la vanité : elle fait que l'homme vain ne paroît point tel, & ſe fait valoir au contraire par la vertu oppoſée au vice qui fait ſon caractère : c'eſt un menſonge. La fauſſe gloire eſt l'écueil de la vanité : elle nous conduit à vouloir être eſtimés par des choſes qui à la vérité ſe trouvent en nous, mais qui ſont frivoles & indignes qu'on les releve, c'eſt une erreur.

* Les hommes parlent de maniere ſur ce qui les regarde qu'ils n'avouent d'eux-mêmes que de petits défauts ; & encore ceux qui ſuppoſent en leurs perſonnes de beaux talens, ou de grandes qualités. Ainſi l'on ſe plaint de ſon peu de mémoire, content d'ailleurs de ſon grand ſens & de ſon bon jugement : l'on reçoit le reproche de la diſtraction & de la rêverie, comme s'il nous accordoit le bel eſ-

prit :

De l'Homme. prit : l'on dit de soi qu'on est mal-adroit, & qu'on ne peut rien faire de ses amis, fort consolé de la perte de ces petits talens par ceux de l'esprit, ou par les dons de l'ame que tout le monde nous connoît : l'on fait l'aveu de sa paresse en des termes qui signifient toujours son désintéressement, & que l'on est guéri de l'ambition : l'on ne rougit point de sa malpropreté qui n'est qu'une négligence pour les petites choses, & qui semble supposer qu'on n'a d'application que pour les solides & les essentielles. Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empressement ou par curiosité, qu'il se trouva un certain jour à la tranchée, ou en quelque autre poste très-périlleux, sans être de garde ni commandé; & il ajoute qu'il en fut repris de son Général. De même une bonne tête, ou un ferme génie qui se trouve né avec cette prudence que les autres hommes cherchent vainement à acquerir, qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande expérience, que le nombre, le poids, la diversité, la difficulté, & l'importance des affaires occupent seulement, & n'accablent

blent point, qui par l'étendue de ses vûes & de sa pénétration se rend maître de tous les événemens, qui bien loin de consulter toutes les réflexions qui sont écrites sur le Gouvernement & la Politique, est peut-être de ces ames sublimes nées pour régir les autres, & sur qui ces premieres régles ont été faites, qui est détourné par les grandes choses qu'il fait, des belles ou des agréables qu'il pourroit lire, & qui au contraire ne perd rien à retracer & à feuilleter, pour ainsi dire, sa vie & ses actions, un homme ainsi fait peut dire aisément & sans se commettre, qu'il ne connoît aucun livre, & qu'il ne lit jamais.

On veut quelquefois cacher ses foibles, ou en diminuer l'opinion par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit, je suis ignorant, qui ne sait rien : un homme dit, je suis vieux, il passe soixante ans : un autre encore, je ne suis pas riche, & il est pauvre.

* La modestie n'est point, ou est confondue avec une chose toute différente de soi, si on la prend pour un sentiment intérieur qui avilit l'homme à ses propres yeux, & qui est une ver-

De l'Homme. vertu ſurnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme de ſa nature penſe hautement & ſuperbement de lui-même, & ne penſe ainſi que de lui-même : la modeſtie ne tend qu'à faire que perſonne n'en ſouffre, (1) elle eſt une vertu du dehors qui régle ſes yeux, ſa démarche, ſes paroles, ſon ton de voix, & qui le fait agir extérieurement avec les autres, comme s'il n'étoit pas vrai qu'il les compte pour rien.

* Le monde eſt plein de gens qui faiſant extérieurement & par habitude, la comparaiſon d'eux-mêmes avec les autres, décident toujours en faveur de leur propre mérite, & agiſſent conſéquemment.

* Vous dites qu'il faut être modeſte, les gens bien nés ne demandent pas mieux : faites ſeulement que les hommes n'empiettent pas ſur ceux qui cédent par modeſtie, & ne briſent pas ceux qui plient.

De

(1) Ou plutôt, *c'eſt une vertu* —— tour d'expreſſion conſacré en quelque maniere par l'Uſage, & par cela même plus ſimple, & peut-être plus François.

De même l'on dit, il faut avoir des habits modestes, les personnes de mérite ne desirent rien davantage : mais le monde veut de la parure, on lui en donne : il est avide de la superfluité, on lui en montre. Quelques-uns n'estiment les autres que par de beau linge ou par une riche étoffe : l'on ne refuse pas toujours d'être estimé à ce prix. Il y a des endroits où il faut se faire voir : un galon d'or plus large, ou plus étroit, vous fait entrer, ou refuser. CHAP. XI.

* Notre vanité & la trop grande estime que nous avons de nous-mêmes, nous fait soupçonner dans les autres une fierté à notre égard qui y est quelquefois, & qui souvent n'y est pas : une personne modeste n'a point cette délicatesse.

* Comme il faut se défendre de cette vanité qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité & avec estime, & ne parlent ensemble que pour s'entretenir de notre mérite & faire notre éloge : aussi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en moquer.

* D'où

De l'Homme.

* D'où vient qu'*Alcippe* me salue aujourd'hui, me sourit & se jette hors d'une portiere de peur de me manquer? Je ne suis pas riche, & je suis à pied, il doit dans les régles ne me pas voir: n'est-ce point pour être vû lui-même dans un même fond avec un Grand?

* L'on est si rempli de soi-même, que tout s'y rapporte: l'on aime à être vû, à être montré, à être salué, même des inconnus: ils sont fiers, s'ils l'oublient: l'on veut qu'ils nous devinent.

* Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes, & dans l'opinion des hommes que nous connoissons flatteurs, peu sinceres, sans équité, pleins d'envie, de caprices & de préventions: quelle bizarrerie!

* Il semble que l'on ne puisse rire que des choses ridicules: l'on voit néanmoins de certaines gens qui rient également des choses ridicules, & de celles qui ne le sont pas. Si vous êtes sot & inconsideré, & qu'il vous échappe devant eux quelque impertinence, ils rient de vous: si vous êtes sage, & que vous ne disiez que des cho-

choses raisonnables, & du ton qu'il les faut dire, ils rient de même.

* Ceux qui nous ravissent les biens par la violence ou par l'injustice, & qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent assez leur haine pour nous, mais ils ne nous prouvent pas également qu'ils ayent perdu à notre égard toute sorte d'estime : aussi ne sommes-nous pas incapables de quelque retour pour eux, & de leur rendre un jour notre amitié. La moquerie au contraire est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins; elle est le langage du mépris, & l'une des manieres dont il se fait le mieux entendre : elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de soi-même : elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux; & ainsi elle le convainc de la plus mauvaise disposition où l'on puisse être pour lui, & le rend irréconciliable.

C'est une chose monstrueuse que le goût & la facilité qui est en nous de railler, d'improuver, & de mépriser les autres; & tout ensemble la colere que nous ressentons contre ceux qui nous

De l'Homme. nous raillent, nous improuvent, & nous méprisent.

* La santé & les richesses ôtent aux hommes l'expérience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables; & les gens déja chargés de leur propre misere sont ceux qui entrent davantage par la compassion dans celle d'autrui.

* Il semble qu'aux ames bien nées les fêtes, les spectacles, la symphonie rapprochent & font mieux sentir l'infortune de nos proches ou de nos amis.

* Une grande ame est au-dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la moquerie; & elle seroit invulnerable, si elle ne souffroit par la compassion.

* Il y a une espece de honte d'être heureux à la vûe de certaines miséres.

* On est prompt à connoître ses plus petits avantages, & lent à pénétrer ses défauts : on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits : on sait à peine que l'on est borgne : on ne sait point du tout que l'on manque d'esprit.

Argyre tire son gand pour montrer une

une belle main, & elle ne néglige pas de découvrir un petit ſoulier qui ſuppoſe qu'elle a le pied petit : elle rit des choſes plaiſantes ou ſérieuſes pour faire voir de belles dents : ſi elle montre ſon oreille, c'eſt qu'elle l'a bien faite; & ſi elle ne danſe jamais, c'eſt qu'elle eſt peu contente de ſa taille qu'elle a épaiſſe. Elle entend tous ſes intérêts à l'exception d'un ſeul, elle parle toujours, & n'a point d'eſprit.

* Les hommes comptent preſque pour rien toutes les vertus du cœur, & idolâtrent les talens du corps & de l'eſprit. Celui qui dit froidement de ſoi, & ſans croire bleſſer la modeſtie, qu'il eſt bon, qu'il eſt conſtant, fidéle, ſincére, équitable, reconnoiſſant, n'oſe dire qu'il eſt vif, qu'il a les dents belles, & la peau douce : cela eſt trop beau.

Il eſt vrai qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la bravoure & la libéralité, parce qu'il y a deux choſes qu'ils eſtiment beaucoup, & que ces vertus font négliger, la vie & l'argent : auſſi perſonne n'avance de ſoi qu'il eſt brave ou libéral.

Perſonne ne dit de ſoi, & ſur-tout ſans

De l'Homme.

ſans fondement, qu'il eſt beau, qu'il eſt généreux, qu'il eſt ſublime. On a mis ces qualités à un trop haut prix : on ſe contente de le penſer.

* Quelque rapport qu'il paroiſſe de la jalouſie à l'émulation, il y a entr'elles le même éloignement, que celui qui ſe trouve entre le Vice & la Vertu.

La jalouſie & l'émulation s'exercent ſur le même objet, qui eſt le bien ou le mérite des autres, avec cette différence, que celle-ci eſt un ſentiment volontaire, courageux, ſincére, qui rend l'ame féconde, qui la fait profiter des grands exemples, & la porte ſouvent au-deſſus de ce qu'elle admire ; & que celle-là au contraire eſt un mouvement violent & comme un aveu contraint du mérite qui eſt hors d'elle, qu'elle va même juſques à nier la Vertu dans les ſujets où elle exiſte, ou qui forcée de la reconnoître, lui refuſe les éloges ou lui envie les récompenſes, une paſſion ſtérile qui laiſſe l'homme dans l'état où elle le trouve, qui le remplit de lui-même, de l'idée de ſa réputation, qui le rend froid & ſec ſur les actions ou ſur

les

les ouvrages d'autrui, qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les ſiens, ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il ſe pique. Vice honteux, & qui par ſon excès rentre toujours dans la vanité & dans la préſomption; & ne perſuade pas tant à celui qui en eſt bleſſé, qu'il a plus d'eſprit & de mérite que les autres, qu'il lui fait croire, qu'il a lui ſeul de l'eſprit & du mérite.

* L'émulation & la jalouſie ne ſe rencontrent guéres que dans les perſonnes de même Art, de mêmes talens, & de même condition. Les plus vils Artiſans ſont les plus ſujets à la jalouſie. Ceux qui font profeſſion des Arts libéraux ou des Belles-Lettres, les Peintres, les Muſiciens, les Orateurs, les Poëtes, tous ceux qui ſe mêlent d'écrire ne devroient être capables que d'émulation.

Toute jalouſie n'eſt point exempte de quelque ſorte d'envie; & ſouvent même ces deux paſſions ſe confondent. L'envie au contraire eſt quelquefois ſéparée de la jalouſie, comme eſt celle qu'excitent dans notre ame les

De l'Homme.

les conditions fort élevées au-dessus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le Ministere.

L'envie & la haine s'unissent toujours; & se fortifient l'une l'autre dans un même sujet: & elles ne sont reconnoissables entre elles, qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état & à la condition.

Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un Ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un Statuaire qui vient d'achever une belle figure. Il sait qu'il y a dans ces Arts, des régles & une méthode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier dont il ne connoît ni l'usage, ni le nom, ni la figure; & il lui suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier, pour se consoler de n'y être point maître. Il peut au contraire être susceptible d'envie & même de jalousie contre un Ministre & contre ceux qui gouvernent, comme si la Raison & le Bon-Sens qui lui sont communs avec eux, étoient les seuls instrumens qui servent à régir un Etat & à présider aux affaires publiques; & qu'ils dussent suppléer aux ré-

régles, aux préceptes, à l'expérience.

* L'on voit peu d'eſprits entierement lourds & ſtupides : l'on en voit encore moins qui ſoient ſublimes & tranſcendans. Le commun des hommes nâge entre ces deux extrêmités : l'intervalle eſt rempli par un grand nombre de talens ordinaires, mais qui ſont d'un grand uſage, ſervent à la République, & renferment en ſoi l'utile & l'agréable, comme le commerce, les finances, le détail des armées, la navigation, les arts, les métiers, l'heureuſe mémoire, l'eſprit du jeu, celui de la ſocieté & de la converſation.

* Tout l'eſprit qui eſt au monde, eſt inutile à celui qui n'en a point : il n'a nulles vûes, & il eſt incapable de profiter de celles d'autrui.

* Le premier degré dans l'homme après la Raiſon, ce ſeroit de ſentir qu'il l'a perdue : la folie même eſt incompatible avec cette connoiſſance. De même ce qu'il y auroit en nous de meilleur après l'eſprit, ce ſeroit de connoître qu'il nous manque : par-là on feroit l'impoſſible, on ſauroit ſans

De l'Homme. esprit n'être pas un sot, ni un fat, ni un impertinent.

* Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine médiocrité, est sérieux & tout d'une piece, il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle : aussi incapable de s'élever aux grandes choses, que de s'accommoder même par relâchement des plus petites, il sait à peine jouer avec ses enfans.

* Tout le monde dit d'un fat, qu'il est un fat, personne n'ose le lui dire à lui-même : il meurt sans le savoir, & sans que personne s'en soit vengé.

* Quelle mésintelligence entre l'esprit & le cœur ! Le Philosophe vit mal avec tous ses préceptes ; & le Politique rempli de vûes & de réflexions ne sait pas se gouverner.

* L'esprit s'use comme toutes choses : les Sciences sont ses alimens, elles le nourrissent & le consument.

* Les petits sont quelquefois chargés de mille vertus inutiles : ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre.

* Il se trouve des hommes qui soutiennent facilement le poids de la faveur

veur & de l'autorité, qui se familiarisent avec leur propre grandeur, & à qui la tête ne tourne point dans les postes les plus élevés. Ceux au contraire que la fortune aveugle, sans choix & sans discernement, a comme accablés de ses bienfaits, en jouïssent avec orgueil & sans modération: leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix & leur accès marquent longtems en eux l'admiration où ils sont d'eux-mêmes, & de se voir si éminens; & ils deviennent si farouches, que leur chûte seule peut les apprivoiser.

* Un homme haut & robuste, qui a une poitrine large & de larges épaules, porte légerement & de bonne grace un lourd fardeau, il lui reste encore un bras de libre, un nain seroit écrasé de la moitié de sa charge: ainsi les postes éminens rendent les grands hommes encore plus grands, & les petits beaucoup plus petits.

* Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires: ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échouent & se brisent: ils parviennent, en blessant toutes les régles de

parvenir : ils tirent de leur irrégularité & de leur folie tous les fruits d'une ſageſſe la plus conſommée : hommes dévoués à d'autres hommes, aux Rois à qui ils ont ſacrifié, en qui ils ont placé leurs dernieres eſperances, ils ne les ſervent point, mais ils les amuſent : les perſonnes de mérite & de ſervice ſont utiles aux Rois, ceux-ci leur ſont néceſſaires, ils blanchiſſent auprès d'eux dans la pratique des bons mots, qui leur tiennent lieu d'exploits dont ils attendent la récompenſe : ils s'attirent à force d'être plaiſans, des emplois graves, & s'élevent par un continuel enjouement juſqu'au ſérieux des dignités : ils finiſſent enfin, & rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ni craint ni eſperé. Ce qui reſte d'eux ſur la terre, c'eſt l'exemple de leur fortune, fatal à ceux qui voudroient le ſuivre.

* L'on exigeroit de certains perſonnages qui ont une fois été capables d'une action noble, héroïque, & qui a été ſûe de toute la terre, que ſans paroître comme épuiſés par un ſi grand effort, ils euſſent du moins dans le reſte de leur vie cette conduite ſage

&

& judicieuſe qui ſe remarque même dans les hommes ordinaires, qu'ils ne tombaſſent point dans des petiteſſes indignes de la haute réputation qu'ils avoient acquiſe, que ſe mêlant moins dans le peuple, & ne lui laiſſant pas le loiſir de les voir de près, ils ne le fiſſent point paſſer de la curioſité & de l'admiration, à l'indifférence & peut-être au mépris. CHAP. XI.

* Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus, que de ſe corriger d'un ſeul défaut : ils ſont mêmes ſi malheureux, que ce vice eſt ſouvent celui qui convenoit le moins à leur état, & qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule : il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualités, empêche qu'ils ne ſoient des hommes parfaits, & que leur réputation ne ſoit entiere. On ne leur demande point qu'ils ſoient plus éclairés & plus amis de l'ordre & de la diſcipline, plus fidéles à leurs devoirs, plus zélés pour le bien public, plus graves : on veut ſeulement qu'ils ne ſoient point amoureux.

Quelques hommes dans le cours de leur vie ſont ſi différens d'eux-mêmes

De l'Homme. par le cœur & par l'esprit, qu'on est sûr de se méprendre, si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur premiere jeunesse. Tels étoient pieux, sages, savans, qui par cette mollesse inséparable d'une trop riante fortune ne le sont plus. L'on en sait d'autres qui ont commencé leur vie par les plaisirs, & qui ont mis ce qu'ils avoient d'esprit à les connoître, que les disgraces ensuite ont rendu religieux, sages, temperans. Ces derniers sont pour l'ordinaire de grands sujets, & sur qui l'on peut faire beaucoup de fonds : ils ont une probité éprouvée par la patience & par l'adversité : ils entent sur cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a donnée, & dont ils ne se défont jamais, un esprit de régle, de réflexion, & quelquefois une haute capacité, qu'ils doivent à la chambre & au loisir d'une mauvaise fortune.

Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi même & de Dieu.

* L'homme semble quelquefois ne

se

ſe ſuffire pas à ſoi-même : les ténébres, la ſolitude le troublent, le jettent dans des craintes frivoles, & dans de vaines terreurs : le moindre mal alors qui puiſſe leur arriver eſt de s'ennuyer.

L'ennui eſt entré dans le monde par la pareſſe, elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes, des plaiſirs, du jeu, de la ſocieté. Celui qui aime le travail a aſſez de ſoi-même.

* La plûpart des hommes employent la premiere partie de leur vie à rendre l'autre miſérable.

* Il y a des Ouvrages qui commencent par A & finiſſent par Z : le bon, le mauvais, le pire, tout y entre, rien en un certain genre n'eſt oublié : quelle recherche, quelle affectation dans ces Ouvrages ! On les appelle des jeux d'eſprit. De même il y a un jeu dans la conduite : on a commencé, il faut finir, on veut fournir toute la carriere. Il ſeroit mieux ou de changer ou de ſuſpendre : mais il eſt plus rare & plus difficile de pourſuivre, on pourſuit, on s'anime par les contradictions, la vanité ſoutient, ſup-

plée à la Raiſon qui céde & qui ſe déſiſte : on porte ce raffinement juſques dans les actions les plus vertueuſes, dans celles même où il entre de la Religion.

* Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent, parce que leur pratique ne regardant que les choſes que nous ſommes étroitement obligés de faire, elle n'eſt pas ſuivie de grands éloges, qui eſt tout ce qui nous excite aux actions louables, & qui nous ſoutient dans nos entrepriſes. N** aime une pieté faſtueuſe qui lui attire l'intendance des beſoins des pauvres, le rend dépoſitaire de leur patrimoine, & fait de ſa maiſon un dépôt public où ſe font les diſtributions : les gens à petits collets, & les *Sœurs griſes* y ont une libre entrée : toute une ville voit ſes aumônes, & les publie : qui pourroit douter qu'il ſoit homme de bien, ſi ce n'eſt peut-être ſes créanciers ?

Geronte meurt de caducité, & ſans avoir fait ce teſtament qu'il projettoit depuis trente années : dix têtes viennent *ab inteſtat* partager ſa ſucceſſion. Il ne vivoit depuis long-tems que par les ſoins d'*Aſterie* ſa femme, qui jeune

ne encore s'étoit dévouée à sa personne, ne le perdoit pas de vûe, secouroit sa vieillesse, & lui a enfin fermé les yeux. Il ne lui laisse pas assez de bien pour pouvoir se passer pour vivre d'un autre vieillard.

* Laisser perdre charges & bénéfices plutôt que de vendre, ou de résigner même dans son extrême vieillesse, c'est se persuader qu'on n'est pas du nombre de ceux qui meurent, ou si l'on croit que l'on peut mourir, c'est s'aimer soi-même & n'aimer que soi.

* *Fauste* est un dissolu, un prodigue, un libertin, un ingrat, un emporté, qu'*Aurele* son oncle n'a pû haïr ni deshériter.

Frontin neveu d'Aurele après vingt années d'une probité connue, & d'une complaisance aveugle pour ce vieillard, ne l'a pû fléchir en sa faveur, & ne tire de sa dépouille qu'une légere pension que Fauste unique légataire lui doit payer.

* Les haines sont si longues & si opiniâtrées, que le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la réconciliation.

* L'on s'insinue auprés de tous les

De l'Homme. hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur ame, ou en compatissant aux infirmités qui affligent leur corps. En cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre : de-là vient que celui qui se porte bien, & qui désire peu de choses, est moins facile à gouverner.

* La mollesse & la volupté naissent avec l'homme, & ne finissent qu'avec lui : ni les heureux, ni les tristes événemens ne l'en peuvent séparer : c'est pour lui ou le fruit de la bonne fortune, ou un dédommagement de la mauvaise.

* C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

* Peu de gens se souviennent d'avoir été jeunes, & combien il leur étoit difficile d'être chastes & temperans. La premiere chose qui arrive aux hommes après avoir renoncé aux plaisirs, ou par bienséance, ou par lassitude, ou par régime, c'est de les condamner dans les autres. Il entre dans cette conduite une sorte d'attachement pour les choses mêmes que l'on vient de quitter : l'on aimeroit qu'un bien qui n'est plus pour nous, ne fût plus

plus auſſi pour le reſte du monde : c'eſt un ſentiment de jalouſie. CHAP. XI.

* Ce n'eſt pas le beſoin d'argent où les vieillards peuvent appréhender de tomber un jour, qui les rend avares, car il y en a de tels qui ont de ſi grands fonds, qu'ils ne peuvent guéres avoir cette inquiétude : & d'ailleurs comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commodités de la vie, puiſqu'ils s'en privent eux mêmes volontairement pour ſatisfaire à leur avarice ? Ce n'eſt point auſſi l'envie de laiſſer de plus grandes richeſſes à leurs enfans, car il n'eſt pas naturel d'aimer quelque autre choſe plus que ſoi-même, outre qu'il ſe trouve des avares qui n'ont point d'héritiers. Ce vice eſt plutôt l'effet de l'âge & de la complexion des vieillards, qui s'y abandonnent auſſi naturellement, qu'ils ſuivoient leurs plaiſirs dans leur jeuneſſe, ou leur ambition dans l'âge viril : il ne faut ni vigueur, ni jeuneſſe, ni ſanté pour être avare : l'on n'a auſſi nul beſoin de s'empreſſer, ou de ſe donner le moindre mouvement pour épargner ſes revenus : il faut laiſſer ſeulement ſon bien dans

ſes coffres, & ſe priver de tout. Cela eſt commode aux vieillards à qui il faut une paſſion, parce qu'ils ſont hommes.

* Il y a des gens qui ſont mal logés, mal couchés, mal habillés, & plus mal nourris, qui eſſuyent les rigueurs des ſaiſons, qui ſe privent eux-mêmes de la ſocieté des hommes, & paſſent leurs jours dans la ſolitude, qui ſouffrent du préſent, du paſſé, & de l'avenir, dont la vie eſt comme une pénitence continuelle, & qui ont ainſi trouvé le ſecret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce ſont les avares.

* Le ſouvenir de la jeuneſſe eſt tendre dans les vieillards. Ils aiment les lieux où ils l'ont paſſée : les perſonnes qu'ils ont commencé de connoître dans ce tems leur ſont cheres : ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé : ils tiennent pour l'ancienne maniere de chanter, & pour la vieille danſe : ils vantent les modes qui régnoient alors dans les habits, les meubles & les équipages : ils ne peuvent encore déſapprouver des choſes qui ſervoient à leurs paſ-

ſions,

ſions, & qui étoient ſi utiles à leurs plaiſirs, & qui en rappellent la mémoire. Comment pourroient-ils leur préférer de nouveaux uſages, & des modes toutes récentes où ils n'ont nulle part, dont ils n'eſperent rien, que les jeunes gens ont faites, & dont ils tirent à leur tour de ſi grands avantages contre la vieilleſſe ?

* Une trop grande négligence comme une exceſſive parure dans les vieillards, multiplient leurs rides & font mieux voir leur caducité.

* Un vieillard eſt fier, dédaigneux, & d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'eſprit.

* Un vieillard qui a vêcu à la Cour, qui a un grand ſens & une mémoire fidéle, eſt un tréſor ineſtimable : il eſt plein de faits & de maximes, l'on y trouve l'hiſtoire du ſiécle, revêtue de circonſtances très-curieuſes, & qui ne ſe liſent nulle part : l'on y apprend des régles pour la conduite & pour les mœurs, qui ſont toujours ſûres, parce qu'elles ſont fondées ſur l'expérience.

* Les jeunes gens à cauſe des paſſions qui les amuſent, s'accommodent mieux

mieux de la ſolitude que les vieillards.

* *Phidippe* déja vieux raffine ſur la propreté & ſur la molleſſe, il paſſe aux petites délicateſſes : il s'eſt fait un Art du boire, du manger, du repos & de l'exercice. Les petites régles qu'il s'eſt preſcrites, & qui tendent toutes aux aiſes de la perſonne, il les obſerve avec ſcrupule, & ne les romproit pas pour une maîtreſſe, ſi le régime lui avoit permis d'en retenir. Il s'eſt accablé de ſuperfluités, que l'habitude enfin lui rend néceſſaires. Il double ainſi & renforce les liens qui l'attachent à la vie; & il veut employer ce qui lui en reſte, à en rendre la perte plus douloureuſe : n'appréhendoit-il pas aſſez de mourir ?

* *Gnathon* ne vit que pour ſoi, & tous les hommes enſemble ſont à ſon égard comme s'ils n'étoient point. Non content de remplir à une table la premiere place, il occupe lui ſeul celle de deux autres : il oublie que le repas eſt pour lui & pour toute la compagnie, il ſe rend maître du plat; & fait ſon propre de chaque ſervice : il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'eſſayer de tous, il voudroit pou-

pouvoir les savourer tous tout à la fois : il ne se sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire ; & en use de maniere qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes ; il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoutantes, capables d'ôter l'appetit aux plus affamés : le jus & les sausses lui dégoûtent du menton & de la barbe : s'il enleve un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat & sur la nappe, on le suit à la trace : il mange haut & avec grand bruit, il roule les yeux en mangeant, la table est pour lui un ratelier : il écure ses dents ; & il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une maniere d'établissement, & ne souffre pas d'être plus pressé au Sermon ou au Théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carosse que les places du fond qui lui conviennent : dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit & tombe en foiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries ; & il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur

leur lit ; il tourne tout à ſon uſage : ſes valets, ceux d'autrui courent dans le même tems pour ſon ſervice : tout ce qu'il trouve ſous ſa main lui eſt propre, hardes, équipages : il embarraſſe tout le monde, ne ſe contraint pour perſonne, ne plaint perſonne, ne connoît de maux que les ſiens, que ſa repletion & ſa bile : ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la ſienne, qu'il racheteroit volontiers de l'extinction du Genre humain.

* *Cliton* n'a jamais eu en toute ſa vie que deux affaires, qui eſt de dîner le matin & de ſouper le ſoir, il ne ſemble né que pour la digeſtion : il n'a de même qu'un entretien, il dit les entrées qui ont été ſervies au dernier repas où il s'eſt trouvé, il dit combien il y a eu de potages, & quels potages, il place enſuite le rôt & les entremets, il ſe ſouvient exactement de quels plats on a relevé le premier ſervice, il n'oublie pas les *hors-d'œuvre*, le fruit & les aſſiettes : il nomme tous les vins & toutes les liqueurs dont il a bû, il poſſede le langage des cuiſines autant qu'il peut s'étendre ; & il

il me fait envie de manger à une bonne table où il ne ſoit point : il a ſurtout un palais ſûr, qui ne prend point le change ; & il ne s'eſt jamais vû exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'eſt un perſonnage illuſtre dans ſon genre, & qui a porté le talent de ſe bien nourrir juſques où il pouvoit aller ; on ne reverra plus un homme qui mange tant & qui mange ſi bien : auſſi eſt-il l'arbitre des bons morceaux ; & il n'eſt guéres permis d'avoir du goût pour ce qu'il déſapprouve. Mais il n'eſt plus, il s'eſt fait du moins porter à table juſqu'au dernier ſoupir : il donnoit à manger le jour qu'il eſt mort. Quelque part où il ſoit, il mange ; & s'il revient au monde, c'eſt pour manger.

* *Ruffin* commence à griſonner, mais il eſt ſain, il a un viſage frais & un œil vif qui lui promettent encore vingt années de vie, il eſt gai, *jovial*, familier, indifférent, il rit de tout ſon cœur ; & il rit tout ſeul & ſans ſujet. Il eſt content de ſoi, des ſiens, de ſa petite fortune, il dit qu'il eſt heureux. Il perd ſon fils unique, jeune

De l'Homme. ne homme de grande espérance, & qui pouvoit un jour être l'honneur de sa famille; il remet sur d'autres le soin de le pleurer; il dit, *Mon fils est mort, cela fera mourir sa mere;* & il est consolé. Il n'a point de passions, il n'a ni amis ni ennemis, personne ne l'embarrasse, tout le monde lui convient, tout lui est propre, il parle à celui qu'il voit une premiere fois avec la même liberté, & la même confiance, qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, & il lui fait part bien-tôt de ses *quolibets* & de ses historiettes : on l'aborde, on le quitte sans qu'il y fasse attention; & le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'acheve à celui qui prend sa place.

* N** est moins affoibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe point soixante-huit ans, mais il a la goute, & il est sujet à une colique néphrétique, il a le visage décharné, le teint verdâtre, & qui menace ruïne : il fait marner sa terre, & il compte que de quinze ans entiers il ne sera obligé de la fumer : il plante un jeune bois, & il espere qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau cou-

couvert. Il fait bâtir dans la rue** une maiſon de pierre de taille, raffermie dans les encognures, par des mains de fer, & dont il aſſure en touſſant & avec une voix frêle & débile, qu'on ne verra jamais la fin : il ſe promene tous les jours dans ſes atteliers ſur le bras d'un valet qui le ſoulage, il montre à ſes amis ce qu'il a fait, & il leur dit ce qu'il a deſſein de faire. Ce n'eſt pas pour ſes enfans qu'il bâtit, car il n'en a point, ni pour ſes héritiers, perſonnes viles, & qui ſe ſont brouillées avec lui : c'eſt pour lui ſeul, & il mourra demain.

* *Antagoras* a un viſage trivial & populaire : un Suiſſe de Paroiſſe ou le Saint de pierre qui orne le grand Autel n'eſt pas mieux connu que lui de toute la multitude. Il parcourt le matin toutes les Chambres & tous les Greffes d'un Parlement, & le ſoir les rues & les carrefours d'une Ville : il plaide depuis quarante ans, plus proche de ſortir de la vie que de ſortir d'affaires. Il n'y a point eu au Palais depuis tout ce tems de cauſes célébres ou de procédures longues & embrouil-

lées

De l'Homme. lées où il (1) n'ait du moins intervenu : aussi a-t-il un nom fait pour remplir la bouche de l'Avocat, & qui s'accorde avec le demandeur ou le défendeur comme le substantif & l'adjectif. Parent de tous, & haï de tous, il n'y a guéres de famille dont il ne se plaigne, & qui ne se plaignent de lui : appliqué successivement à saisir une terre, à s'opposer au sceau, à se servir d'un *Committimus*, ou à mettre un Arrêt à exécution, outre qu'il assiste chaque jour à quelque assemblée de créanciers, par-tout Syndic de directions, & perdant à toutes les banqueroutes : il a des heures de reste pour ses visites : vieil meuble de ruelle où il parle procès & dit des nouvelles. Vous l'avez laissé dans une maison au Marais, vous le retrouvez au grand Fauxbourg, où il vous a prévenu, & où déja il redit ses nouvelles & son procès. Si vous plaidez vous-même, & que vous alliez le lendemain à la pointe

(1) Si je ne me trompe, il est plus selon l'usage de dire, *Ne soit intervenu*, que *n'ait intervenu*.

te du jour chez l'un de vos Juges pour le solliciter, le Juge attend pour vous donner audience qu'Antagoras soit expédié.

* Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns & à nuire aux autres ; & ils meurent consumés de vieillesse, après avoir causé autant de maux qu'ils en ont soufferts.

* Il faut des saisies de terre, & des enlevemens de meubles, des prisons & des supplices, je l'avoue : mais justice, loix, & besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes.

* L'on voit certains animaux farouches, des mâles & des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides & tout brûlés du Soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent, & qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée ; & quand ils se levent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine ; & en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanieres où ils vivent de pain noir, d'eau & de racines : Ils épargnent aux autres hommes

De l'Homme.

la peine de semer, de labourer & de recueillir pour vivre; & méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

* *Dom Fernand* dans sa Province est oisif, ignorant, médisant, querelleur, fourbe, intemperant, impertinent, mais il tire l'épée contre ses voisins, & pour un rien il expose sa vie: il a tué des hommes, il sera tué.

* Le Noble de Province inutile à sa patrie, à sa famille, & à lui-même, souvent sans toîts, sans habits, & sans aucun mérite, répéte dix fois le jour qu'il est Gentilhomme, traite les fourrures & les mortiers, de bourgeoisie: occupé toute sa vie de ses parchemins & de ses titres qu'il ne changeroit pas contre les masses d'un Chancelier.

* Il se fait généralement dans tous les hommes des combinaisons infinies de la puissance, de la faveur, du génie, des richesses, des dignités, de la noblesse, de la force, de l'industrie, de la capacité, de la vertu, du vice, de la foiblesse, de la stupidité, de la pauvreté, de l'impuissance, de la roture, & de la bassesse. Ces choses mêlées ensemble en mille manieres différen-

rentes, & compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment aussi les divers états & les différentes conditions. Les hommes d'ailleurs qui tous savent le fort & le foible les uns des autres, agissent aussi réciproquement comme ils croyent le devoir faire, connoissent ceux qui leur sont égaux, sentent la supériorité que quelques-uns ont sur eux, & celle qu'ils ont sur quelques autres; & de-là naissent entr'eux ou la familiarité, ou le respect & la déférence, ou la fierté & le mépris. De cette source vient que dans les endroits publics, & où le monde se rassemble, on se trouve à tous momens entre celui que l'on cherche à aborder ou à saluer, & cet autre que l'on feint de ne pas connoître, & dont l'on veut encore moins se laisser joindre, que l'on se fait honneur de l'un, & qu'on a honte de l'autre, qu'il arrive même que celui dont vous vous faites honneur, & que vous voulez retenir, est celui aussi qui est embarrassé de vous, & qui vous quitte; & que le même est souvent celui qui rougit d'autrui & dont on rougit, qui dédaigne ici & qui là est dédaigné.

De l'Homme. Il eſt encore aſſez ordinaire de mépriſer qui nous mépriſe : quelle miſére ! Et puiſqu'il eſt vrai que dans un ſi étrange commerce, ce que l'on penſe gagner d'un côté, on le perd de l'autre, ne reviendroit-il pas au même de renoncer à toute hauteur & à toute fierté, qui convient ſi peu aux foibles hommes, & de compoſer enſemble de ſe traiter tous avec une mutuelle bonté, qui avec l'avantage de n'être jamais mortifiés, nous procureroit un auſſi grand bien que celui de ne mortifier perſonne ?

* Bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de Philoſophe, il n'y a perſonne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philoſophie (*a*). Elle convient à tout le monde : la pratique en eſt utile à tous les âges, à tous les ſexes, & à toutes les conditions : elle nous conſole du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais ſuccès, du déclin de nos forces ou de notre beauté : elle nous arme contre la pauvreté, la vieilleſſe,

(*a*) L'on ne peut plus entendre que celle qui eſt dépendante de la Religion Chrétienne.

lesse, la maladie & la mort, contre les sots & les mauvais railleurs : elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

* Les hommes en un même jour ouvrent leur ame à de petites joies, & se laissent dominer par de petits chagrins : rien n'est plus inégal & moins suivi, que ce qui se passe en si peu de tems dans leur cœur & dans leur esprit. Le reméde à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

* Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croye assez heureux, qu'un homme modeste qui se croye trop malheureux.

* Le destin du Vigneron, du Soldat & du Tailleur de pierre m'empêche de m'estimer malheureux, par la fortune des Princes ou des Ministres qui me manque.

* Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, & d'avoir quelque chose à se reprocher.

* La plûpart des hommes pour arriver à leurs fins sont plus capables

De l'Homme. d'un grand effort, que d'une longue perſéverance. Leur pareſſe ou leur inconſtance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens. Ils ſe laiſſent ſouvent devancer par d'autres qui ſont partis après eux, & qui marchent lentement, mais conſtamment.

* J'oſe preſque aſſurer que les hommes ſavent encore mieux prendre des meſures que les ſuivre, réſoudre ce qu'il faut faire & ce qu'il faut dire, que de faire ou de dire ce qu'il faut. On ſe propoſe fermement dans une affaire qu'on négocie, de taire une certaine choſe; & enſuite ou par paſſion, ou par une intemperance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'eſt la premiere qui échappe.

* Les hommes agiſſent mollement dans les choſes qui ſont de leur devoir, pendant qu'ils ſe font un mérite, ou plutôt une vanité de s'empreſſer pour celles qui leur ſont étrangeres, & qui ne conviennent ni à leur état, ni à leur caractère.

* La différence d'un homme qui ſe revêt d'un caractère étranger à lui-même, quand il rentre dans le ſien, eſt celle d'un maſque à un viſage.

* *Tele-*

* *Telephe* a de l'esprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne présume d'en avoir : il est donc dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite, & ce qu'il projette, dix fois au-delà de ce qu'il a d'esprit, il n'est donc jamais dans ce qu'il a de force & d'étendue : ce raisonnement est juste. Il a comme une barriere qui le ferme, & qui devroit l'avertir de s'arrêter en deçà, mais il passe outre, il se jette hors de sa sphere, il trouve lui-même son endroit foible, & se montre par cet endroit : il parle de ce qu'il ne sait point, ou de ce qu'il sait mal : il entreprend au-dessus de son pouvoir, il désire au-delà de sa portée : il s'égale à ce qu'il y a de meilleur en tout genre : il a du bon & du louable qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux. On voit clairement ce qu'il n'est pas, & il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point, qui ne se connoît point : son caractère est de ne savoir pas se renfermer dans celui qui lui est propre, & qui est le sien.

* L'homme du meilleur esprit est

De l'Homme. inégal, il souffre des accroissemens & des diminutions, il entre en verve, mais il en sort : alors s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer ni à plaire. Chante-t-on avec un rhume? Ne faut-il pas attendre que la voix revienne ?

Le sot est *Automate ;* il est machine, il est ressort, le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, & toujours, & dans le même sens, & avec la même égalité : il est uniforme, il ne se dément point : qui l'a vû une fois, l'a vû dans tous les instans & dans toutes les périodes de sa vie, c'est tout au plus le bœuf qui meugle, ou le merle qui sifle : il est fixé & déterminé par sa nature, & j'ose dire par son espece : ce qui paroît le moins en lui, c'est son ame, elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle se repose.

* Le sot ne meurt point, ou si cela lui arrive selon notre maniere de parler, il est vrai de dire qu'il gagne à mourir, & que dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre. Son ame alors pense, raisonne, infére, conclut, juge, prévoit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisoit

point :

point : elle ſe trouve dégagée d'une maſſe de chair, où elle étoit comme enſevelie ſans fonctions, ſans mouvement, ſans aucun du moins qui fût digne d'elle : je dirois preſque qu'elle rougit de ſon propre corps, & des organes brutes & imparfaits, auſquels elle s'eſt vûe attachée ſi long-tems, & dont elle n'a pû faire qu'un ſot ou qu'un ſtupide (2) : elle va d'égal avec les grandes ames, avec celles qui font les bonnes têtes ou les hommes d'eſprit. L'ame d'*Alain* ne ſe démêle plus d'avec celle du grand CONDE', de RICHELIEU, de PASCAL, & de LINGENDES.

* La fauſſe délicateſſe dans les actions libres, dans les mœurs ou dans la

(2) Pure hypotheſe qu'on ne ſauroit prouver, & à laquelle on peut oppoſer celle qui lui eſt directement contraire. Sur ces deux Propoſitions contradictoires, il n'appartient pas à l'homme de rien décider poſitivement ; mais la derniere pourroit paroître à bien des gens un peu plus vraiſemblable que la premiere, quoique ce degré de vraiſemblance ne ſuffiſe pas pour fonder une opinion. Il n'eſt pas difficile de deviner quelle eſt la cauſe de notre ignorance ſur cet article.

De l'Homme.

la conduite, n'est pas ainsi nommée, parce qu'elle est feinte, mais parce qu'en effet elle s'exerce sur des choses & en des occasions qui n'en méritent point. La fausse délicatesse de goût & de complexion n'est telle au contraire que parce qu'elle est feinte ou affectée : c'est *Emilie* qui crie de toute sa force sur un petit péril qui ne lui fait pas de peur : c'est une autre qui par mignardise pâlit à la vûe d'une souris, ou qui veut aimer les violettes, & s'évanouïr aux tubereuses.

* Qui oseroit se promettre de contenter les hommes ? Un Prince, quelque bon & quelque puissant qu'il fût, voudroit il l'entreprendre ? qu'il l'essaye. Qu'il se fasse lui même une affaire de leurs plaisirs : qu'il ouvre son Palais à ses Courtisans, qu'il les admette jusques dans son domestique, que dans des lieux dont la vûe seule est un spectacle, il leur fasse voir d'autres spectacles, qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts, & de tous les rafraîchissemens, qu'il y ajoute une chere splendide & une entiere liberté, qu'il entre avec eux en societé des mêmes amusemens, que le grand hom-

homme devienne aimable, & que le Héros ſoit humain & familier, il n'aura pas aſſez fait. Les hommes s'ennuyent enfin des mêmes choſes qui les ont charmés dans leurs commencemens, ils déſerteroient *la table des Dieux*; & le *Nectar* avec le tems leur devient inſipide. Ils n'héſitent pas de critiquer des choſes qui ſont parfaites, il y entre de la vanité & une mauvaiſe délicateſſe : leur goût, ſi on les en croit, eſt encore au-delà de toute l'affectation qu'on auroit à les ſatisfaire, & d'une dépenſe toute royale que l'on feroit pour y réuſſir ; il s'y mêle de la malignité qui va juſques à vouloir affoiblir dans les autres la joie qu'ils auroient de les rendre contens. Ces mêmes gens pour l'ordinaire ſi flatteurs & ſi complaiſans peuvent ſe démentir : quelquefois on ne les reconnoît plus, & l'on voit l'homme juſques dans le Courtiſan.

* L'affectation dans le geſte, dans le parler, & dans les manieres, eſt ſouvent une ſuite de l'oiſiveté, ou de l'indifférence ; & il ſemble qu'un grand attachement ou de ſérieuſes affaires jettent l'homme dans ſon naturel.

De l'Homme.

* Les hommes n'ont point de caractères, ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, & où ils soient reconnoissables. Ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes, à persévérer dans la régle ou dans le désordre; & s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice : ils ont des passions contraires, & des foibles qui se contredisent. Il leur coûte moins de joindre les extrêmités, que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre : ennemis de la modération, ils outrent toutes choses, les bonnes & les mauvaises, dont ne pouvant ensuite supporter l'excès, ils l'adoucissent par le changement. *Adraste* étoit si corrompu & si libertin, qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode & se faire dévot : il lui eût coûté davantage d'être homme de bien.

* D'où vient que les mêmes hommes qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifféremment les plus grands désastres, s'échappent, & ont une bile intarissable sur les plus petits in-

inconvéniens. Ce n'eſt pas ſageſſe en eux qu'une telle conduite, car la vertu eſt égale & ne ſe dément point: c'eſt donc un vice, & quel autre que la vanité qui ne ſe réveille & ne ſe recherche que dans les événemens où il y a de quoi faire parler le monde, & beaucoup à gagner pour elle, mais qui ſe néglige ſur tout le reſte?

* L'on ſe repent rarement de parler peu, très-ſouvent de trop parler: maxime uſée & triviale que tout le monde ſait, & que tout le monde ne pratique pas.

C'eſt ſe venger contre ſoi-même, & donner un trop grand avantage à ſes ennemis, que de leur imputer des choſes qui ne ſont pas vraies, & de mentir pour les décrier.

* Si l'homme ſavoit rougir de ſoi, quels crimes non-ſeulement cachés, mais publics & connus ne s'épargneroit-il pas?

* Si certains hommes ne vont pas dans le bien juſques où ils pourroient aller, c'eſt par le vice de leur premiere inſtruction.

* Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'eſprit qui

De l'Homme.

contribue à les rendre ſages.

* Il faut aux enfans les verges & la ferule : il faut aux hommes faits une couronne, un ſceptre, un mortier, des fourures, des faiſceaux, des tymbales, des hoquetons. La Raiſon & la Juſtice dénuées de tous leurs ornemens ni ne perſuadent ni n'intimident. L'homme qui eſt eſprit ſe mene par les yeux & les oreilles.

* *Timon* ou le Miſanthrope peut avoir l'ame auſtére & farouche, mais extérieurement il eſt civil & *cérémonieux* : il ne s'échappe pas, il ne s'apprivoiſe pas avec les hommes, au contraire il les traite honnêtement & ſérieuſement, il emploie à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité, il ne veut pas les mieux connoître ni s'en faire des amis, ſemblable en ce ſens à une femme qui eſt en viſite chez une autre femme.

* La Raiſon tient de la Vérité, elle eſt une : l'on n'y arrive que par un chemin, & l'on s'en écarte par mille. L'étude de la ſageſſe a moins d'étendue que celle que l'on feroit des ſots & des impertinens. Celui qui n'a vû que des hommes polis & raiſonnables,

bles, ou ne connoît pas l'homme, ou ne le connoît qu'à demi : quelque diversité qui se trouve dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde & la politesse donnent les mêmes apparences, font qu'on se ressemble les uns aux autres par des dehors qui plaisent réciproquement, qui semblent communs à tous, & qui font croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte. Celui au contraire qui se jette dans le peuple ou dans la Province, y fait bientôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui lui sont nouvelles, dont il ne se doutoit pas, dont il ne pouvoit avoir le moindre soupçon : il avance par ces expériences continuelles dans la connoissance de l'humanité, calcule presque en combien de manieres différentes l'homme peut être insupportable.

* Après avoir mûrement approfondi les hommes, & connu le faux de leurs pensées, de leurs sentimens, de leurs goûts & de leurs affections, l'on est réduit à dire, qu'il y a moins à perdre pour eux par l'inconstance que par l'opiniâtreté.

De l'Homme. * Combien d'ames foibles, molles & indifférentes, ſans de grands défauts, & qui puiſſent fournir à la ſatyre ! Combien de ſortes de ridicules répandus parmi les hommes, mais qui par leur ſingularité ne tirent point à conſéquence, & ne ſont d'aucune reſſource pour l'inſtruction & pour la morale ! ce ſont des vices uniques qui ne ſont pas contagieux, & qui ſont moins de l'humanité que de la perſonne.

CHAPITRE XII.

Des Jugemens.

Chap. XII. RIEN ne reſſemble mieux à la vive perſuaſion, que le mauvais entêtement : de là les partis, les cabales, les héréſies.

* L'on ne penſe pas toujours conſtamment d'un même ſujet : l'entêtement & le dégoût ſe ſuivent de près.

* Les grandes choſes étonnent, & les petites rebutent : nous nous apprivoi-

voiſons avec les unes & les autres par l'habitude. CHAP. XII.

* Deux choſes toutes contraires nous préviennent également, l'habitude & la nouveauté.

* Il n'y a rien de plus bas, & qui convienne mieux au peuple, que de parler en des termes magnifiques de ceux-mêmes dont l'on penſoit très-modeſtement avant leur élévation.

* La faveur des Princes n'exclud pas le mérite, & ne le ſuppoſe pas auſſi.

* Il eſt étonnant qu'avec tout l'orgueil dont nous ſommes gonflés, & la haute opinion que nous avons de nous-mêmes & de la bonté de notre jugement, nous négligions de nous en ſervir pour prononcer ſur le mérite des autres. La vogue, la faveur populaire, celle du Prince nous entraînent comme un torrent. Nous louons ce qui eſt loué, bien plus que ce qui eſt louable.

* Je ne ſai s'il y a rien au monde qui coûte davantage à approuver & à louer, que ce qui eſt plus digne d'approbation & de louange ; & ſi la vertu, le mérite, la beauté, les bonnes

actions,

Des Jugemens. actions, les beaux ouvrages ont un effet plus naturel & plus sûr que l'envie, la jalousie & l'antipathie. Ce n'est pas d'un Saint dont un dévot (*a*) sait dire du bien, mais d'un autre dévot. Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve. Si un Poëte loue les vers d'un autre Poëte, il y a à parier qu'ils sont mauvais & sans conséquence.

* Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pente à s'approuver réciproquement : action, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente. Ils substituent à la place de ce qu'on leur récite, de ce qu'on leur dit ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseroient ou ce qu'ils écriroient sur un tel sujet, & ils sont si pleins de leurs idées qu'il n'y a plus de place pour celles d'autrui.

* Le commun des hommes est si enclin au déreglement & à la bagatelle ; & le monde est si plein d'e-

xem-

(*a*) Faux dévot.

xemples ou pernicieux ou ridicules, que je croirois assez que l'esprit de singularité, s'il pouvoit avoir ses bornes, & ne pas aller trop loin, approcheroit fort de la droite Raison & d'une conduite réguliere.

* Il faut faire comme les autres: maxime suspecte, qui signifie presque toujours, il faut mal faire, dès qu'on l'étend au-delà de ces choses purement extérieures, qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode & des bienséances.

* Si les hommes sont hommes plutôt qu'Ours & Pantheres, s'ils sont équitables, s'ils se font justice à eux-mêmes, & qu'ils la rendent aux autres, que deviennent les Loix, leur texte & le prodigieux accablement de leurs Commentaires? que devient le *petitoire* & le *possessoire*, & tout ce qu'on appelle Jurisprudence? où se réduisent même ceux qui doivent tout leur rélief & toute leur enflure à l'autorité où ils sont établis de faire valoir ces mêmes Loix? Si ces mêmes hommes ont de la droiture & de la sincérité, s'ils sont guéris de la prévention, où sont évanouïes les disputes de l'E-cole,

Des Jugemens. cole, la Scholaſtique & les Controverſes? S'ils ſont temperans, chaſtes & moderés, que leur ſert le myſterieux jargon de la Medecine, & qui eſt une mine d'or pour ceux qui s'aviſent de le parler; Legiſtes, Docteurs, Medecins, quelle chûte pour vous, ſi nous pouvions tous nous donner le mot de devenir ſages?

De combien de grands hommes dans les différens exercices de la paix & de la guerre, auroit-on dû ſe paſſer! A quel point de perfection & de raffinement n'a-t-on pas porté de certains Arts & de certaines Sciences qui ne devoient point être néceſſaires, & qui ſont dans le monde comme des remédes à tous les maux, dont notre malice eſt l'unique ſource.

Que de choſes depuis VARRON que Varron a ignorées! Ne nous ſuffiroit-il pas même de n'être ſavant que comme PLATON ou comme SOCRATE?

* Tel à un Sermon, à une Muſique, ou dans une gallerie de peintures a entendu à ſa droite & à ſa gauche, ſur une choſe préciſément la même, des ſentimens préciſément oppoſés.

ſés. Cela me feroit dire volontiers que l'on peut hazarder dans tout genre d'ouvrages, d'y mettre le bon & le mauvais : le bon plaît aux uns, & le mauvais aux autres : l'on ne riſque guéres davantage d'y mettre le pire, il a ſes partiſans. CHAP. XII.

* Le Phœnix de la Poëſie *Chantante*, renaît de ſes cendres, il a vû mourir & revivre ſa réputation en un même jour. Ce Juge même ſi infaillible & ſi ferme dans ſes jugemens, le Public a varié ſur ſon ſujet, ou il ſe trompe ou il s'eſt trompé : celui qui prononceroit aujourd'hui que Quinaut en un certain genre eſt mauvais Poëte, parleroit preſque auſſi mal que s'il eût dit il y a quelque tems, *il eſt bon Poëte.* M. Quinaut.

* Chapelain étoit riche, & Corneille ne l'étoit pas : *la Pucelle* & *Rodogune* méritoient chacune une autre avanture. Ainſi l'on a toujours demandé pourquoi dans une telle & telle profeſſion, celui-ci avoit fait ſa fortune, & cet autre l'avoit manquée ; & en cela les hommes cherchent la raiſon de leurs propres caprices, qui dans les conjonctures preſſantes

Des Jugemens.

tes de leurs affaires, de leurs plaisirs, de leur santé & de leur vie leur font souvent (1) laisser les meilleurs, & prendre les pires.

* La condition des Comédiens étoit infame chez les Romains, & honorable chez les Grecs : qu'est-elle chez nous ? On pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs.

* Il suffisoit à *Bathylle* d'être Pantomime pour être couru des Dames Ro-

(1) Une personne qui a beaucoup de pénétration & de goût, m'ayant indiqué cet endroit comme entierement inexplicable, je crus qu'il y avoit ici une faute d'impression, & qu'il falloit mettre *laisser le meilleur & prendre le pire.* Mais je n'ai pas été long-tems sans m'appercevoir que cette correction n'étoit nullement nécessaire ; & que par *les meilleurs* & *les pires*, il faut entendre ici des *personnes*, ceux qui sont les plus habiles, les plus dignes d'estime, comme *Corneille* ; & ceux qui sont les moins habiles, comme *Chapelain*, &c. ce qu'on pourroit expliquer par une espece d'allusion à ce mot de l'Evangile, *l'un sera pris*, *& l'autre laissé.* Je ne prétens pas que la Bruyere ait eu cette allusion dans l'esprit : mais je m'en sers pour faire mieux comprendre à ses Lecteurs le sens d'une expression qui paroît d'abord assez obscure.

Romaines, à *Rhoé* de danſer au théâtre, à *Roſcie & à Nerine* de repréſenter dans les chœurs, pour s'attirer une foule d'amans. La vanité & l'audace ſuites d'une trop grande puiſſance, avoient ôté aux Romains le goût du ſecret & du myſtere. Ils ſe plaiſoient à faire du théâtre public celui de leurs amours : ils n'étoient point jaloux de l'amphitéâtre, & partageoient avec la multitude les charmes de leurs maîtreſſes. Leur goût n'alloit qu'à laiſſer voir qu'ils aimoient, non pas une belle perſonne, ou une excellente Comédienne, mais une Comédienne. CHAP. XII.

* Rien ne découvre mieux dans quelle diſpoſition ſont les hommes à l'égard des Sciences & des Belles-Lettres, & de quelle utilité ils les croyent dans la République, que le prix qu'ils y ont mis, & l'idée qu'ils ſe forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'Art ſi méchanique ni de ſi vile condition, où les avantages ne ſoient plus ſûrs, plus prompts & plus ſolides. Le Comédien couché dans ſon caroſſe jette de la boue au viſage de CORNEILLE qui eſt à pied. Chez pluſieurs, ſavant & pédant ſont ſynonimes.

Sou-

Des Jugemens. Souvent où le riche parle & parle de doctrine, c'eſt aux doctes à ſe taire, à écouter, à applaudir, s'ils veulent du moins ne paſſer que pour doctes.

* Il y a une ſorte de hardieſſe à ſoutenir devant certains eſprits la honte de l'érudition : l'on trouve chez eux une prévention toute établie contre les Savans, à qui ils ôtent les manieres du monde, le ſavoir-vivre, l'eſprit de ſocieté, & qu'ils renvoyent ainſi dépouillés à leur cabinet & à leurs livres. Comme l'ignorance eſt un état paiſible, & qui ne coûte aucune peine, l'on s'y range en foule ; & elle forme à la Cour & à la Ville un nombreux parti qui l'emporte ſur celui des Savans. S'ils alléguent en leur faveur les noms d'ESTRE'ES, de HARLAY, BOSSUET, SEGUIER, MONTAUSIER, VARDES, CHEVREUSE, NOVION, LAMOIGNON, SCUDERY *, PELISSON, & de tant d'autres Perſonnages également doctes & polis, s'ils oſent même citer les grands noms de CHARTRES, de CONDE', de CONTI, de BOURBON, du MAINE, de VENDÔME, comme de Princes qui ont ſû join-

* Mlle. Scudery.

joindre aux plus belles & aux plus hautes connoiſſances, & l'Atticiſme des Grecs, & l'Urbanité des Romains, l'on ne feint point de leur dire que ce ſont des exemples ſinguliers; & s'ils ont recours à de ſolides raiſons, elles ſont foibles contre la voix de la multitude. Il ſemble néanmoins que l'on devroit décider ſur cela avec plus de précaution, & ſe donner ſeulement la peine de douter, ſi ce même eſprit qui fait faire de ſi grands progrès dans les Sciences, qui fait bien penſer, bien juger, bien parler & bien écrire, ne pourroit point encore ſervir à être poli.

Il faut très-peu de fonds pour la politeſſe dans les manieres: il en faut beaucoup pour celle de l'eſprit.

* Il eſt ſavant, dit un Politique, il eſt donc incapable d'affaires, je ne lui confierois pas l'état de ma garde-robe; & il a raiſon: OSSAT, XIMENES, RICHELIEU étoient ſavans, étoient-ils habiles? ont-il paſſé pour de bons Miniſtres? Il ſait le Grec, continue l'homme d'Etat, c'eſt un Grimaud, c'eſt un Philoſophe. Et en effet, une Fruitiere à Athenes ſelon les

Des Jugemens. les apparences parloit Grec, & par cette raiſon étoit Philoſophe. Les BIGNONS, les LAMOIGNONS, étoient de purs Grimauds : qui en peut douter? ils ſavoient le Grec. Quelle viſion, quel délire au grand, au ſage, au judicieux ANTONIN de dire, *qu'alors les Peuples ſeroient heureux, ſi l'Empereur philoſophoit, ou ſi le Philoſophe ou le Grimaud venoit à l'Empire.*

Les Langues ſont la clef ou l'entrée des Sciences, & rien davantage : le mépris des unes tombe ſur les autres. Il ne s'agit point ſi les Langues ſont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes, mais ſi elles ſont groſſieres ou polies, ſi les Livres qu'elles ont formés, ſont d'un bon ou d'un mauvais goût. Suppoſons que notre Langue pût un jour avoir le ſort de la Grecque & de la Latine, ſeroit-on pédant quelques ſiécles après qu'on ne la parleroit plus, pour lire MOLIERE OU LA FONTAINE.

* Je nomme *Euripile*, & vous dites, c'eſt un Bel-Eſprit : vous dites auſſi de celui qui travaille une poutre, il eſt Charpentier ; & de celui qui refait un mur, il eſt Maçon. Je vous de-

demande quel eſt l'attelier où travaille cet homme de métier, ce Bel-Eſprit? quelle eſt ſon enſeigne? à quel habit le reconnoît-on? quels ſont ſes outils? eſt-ce le coin, ſont-ce le marteau ou l'enclume? où fend-il, où coigne-t-il ſon Ouvrage, où l'expoſe-t-il en vente? Un Ouvrier ſe pique d'être Ouvrier: Euripile ſe pique t-il d'être Bel-Eſprit? s'il eſt tel, vous me peignez un fat, qui met l'eſprit en roture, une ame vile & méchanique, à qui ni ce qui eſt beau, ni ce qui eſt eſprit, ne ſauroient s'appliquer ſérieuſement; & s'il eſt vrai qu'il ne ſe pique de rien, je vous entends, c'eſt un homme ſage & qui a de l'eſprit. Ne dites vous pas encore du Savantaſſe, il eſt Bel-Eſprit, & ainſi du mauvais Poëte? Mais vous-même, vous croyez-vous ſans aucun eſprit? & ſi vous en avez, c'eſt ſans doute de celui qui eſt beau & convenable, vous voilà donc un Bel-Eſprit: ou s'il s'en faut peu que vous ne preniez ce nom pour une injure, continuez, j'y conſens, de le donner à Euripile, & d'employer cette ironie comme les ſots ſans le moindre diſcernement, ou comme les ignorans qu'el-

Des Jugemens.

le console d'une certaine culture qui leur manque, & qu'ils ne voyent que dans les autres.

* Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de ſtyle, d'Imprimeur, d'Imprimerie : qu'on ne ſe hazarde plus de me dire, vous écrivez ſi bien, *Antiſthene*, continuez d'écrire : ne verrons-nous point de vous un *in-folio* ? Traitez de toutes les vertus & de tous les vices dans un Ouvrage ſuivi, méthodique, qui n'ait point de fin, ils devroient ajouter, & nul cours. Je renonce à tout ce qui a été, qui eſt, & qui ſera Livre. *Berylle* tombe en ſyncope à la vûe d'un chat, & moi à la vûe d'un Livre. Suis-je mieux nourri & plus lourdement vêtu, ſuis-je dans ma chambre à l'abri du Nord, ai-je un lit de plumes après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place ? J'ai un grand nom, dites-vous, & beaucoup de gloire : dites que j'ai beaucoup de vent qui ne ſert à rien : ai-je un grain de ce métal qui procure toutes choſes ? Le vil Praticien groſſit ſon mémoire, ſe fait rembourſer des frais qu'il n'avance pas, & il a pour gendre un Comte ou un Ma-

Magiſtrat. Un homme *rouge* ou *feuille-morte* devient Commis ; & bien-tôt plus riche que ſon Maître, il le laiſſe dans la roture, & avec de l'argent il devient noble. B** s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes : BB ** à vendre en bouteille l'eau de la riviere. * Un autre Charlatan arrive ici de de-là les Monts avec une malle, il n'eſt pas déchargé, que les penſions courent ; & il eſt prêt de retourner d'où il arrive, avec des mulets & des fourgons. *Mercure* eſt *Mercure*, & rien davantage, & l'or ne peut payer ſes médiations & ſes intrigues : on y ajoute la faveur & les diſtinctions. Et ſans parler que des gains licites, on paye au Thuillier ſa thuille, & à l'Ouvrier ſon tems & ſon ouvrage : paye-t-on à un Auteur ce qu'il penſe & ce qu'il écrit ? & s'il penſe très-bien, le paye-t-on très-largement ? ſe meuble-t-il, s'annoblit-il à force de penſer & d'écrire juſte ? Il faut que les hommes ſoient habillés, qu'ils ſoient raſés, il faut que retirés dans leurs maiſons ils ayent une porte qui ferme bien : eſt-il néceſſaire qu'ils ſoient inſtruits ? Folie, ſimplicité, imbécillité, continue

CHAP. XII.

Des Jugemens.

Antisthene, de mettre l'enseigne d'Auteur ou de Philosophe! Avoir, s'il se peut, un *Office lucratif*, qui rende la vie aimable, qui fasse prêter à ses amis, & donner à ceux qui ne peuvent rendre : écrire alors par jeu, par oisiveté, & comme *Tityre* sifle ou joue de la flute, cela ou rien : j'écris à ces conditions, & je céde ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge, & me disent, vous écrirez. Ils liront pour titre de mon nouveau Livre : DU BEAU, DU BON, DU VRAI. DES IDE'ES. DU PREMIER PRINCIPE, *par Antisthene vendeur de marée.*

* Si les Ambassadeurs des Princes étrangers étoient des Singes instruits à marcher sur leurs pieds de derriere, & à se faire entendre par interprête, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celui que nous donne la justesse de leurs réponses, & le bon sens qui paroît quelquefois dans leurs discours. La prévention du pays, jointe à l'orgueil de la Nation, nous fait oublier que la Raison est de tous les climats, & que l'on pense juste par-tout où il y a des hommes. Nous n'aimerions pas à être trai-

tés

tés ainſi de ceux que nous appellons barbares; & s'il y a en nous quelque barbarie, elle conſiſte à être épouvantés de voir d'autres Peuples raiſonner comme nous.

* Tous les étrangers ne ſont pas barbares, & tous nos compatriotes ne ſont pas civiliſés : de même toute campagne n'eſt pas agreſte (*a*), & toute Ville n'eſt pas polie. Il y a dans l'Europe (2) un endroit d'une Province maritime d'un grand Royaume, où le Villageois eſt doux & inſinuant, le Bourgeois au contraire & le Magiſtrat groſſiers, & dont la ruſticité eſt héréditaire.

* Avec un langage ſi pur, une ſi gran-

(*a*) Ce terme s'entend ici métaphoriquement.

(2) Cet endroit m'eſt abſolument inconnu : mais je m'imagine que ſi le Bourgeois & le Magiſtrat de ce lieu-là venoient à jetter les yeux ſur le caractère que leur donne ici la Bruyere, & à ſe reconnoître dans cette peinture, ils deviendroient avec le tems auſſi polis & auſſi doux que le Villageois. Un Roi qui avoit l'haleine forte, fut long-tems ſans le ſavoir, parce que ſa femme ne lui en diſoit rien. Il auroit pû corriger ou pallier ce défaut s'il en eût été averti.

Des Jugemens.

grande recherche dans nos habits, des mœurs ſi cultivées, de ſi belles Loix & un viſage blanc, nous ſommes barbares pour quelques Peuples.

* Si nous entendions dire des Orientaux, qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la Raiſon, & les fait vomir, nous dirions, cela eſt bien barbare.

* Ce Prélat ſe montre peu à la Cour, il n'eſt de nul commerce, on ne le voit point avec des femmes, il ne joue ni à grande ni à petite prime, il n'aſſiſte ni aux fêtes ni aux ſpectacles, il n'eſt point homme de cabale, & il n'a point l'eſprit d'intrigue : toujours dans ſon Evêché, où il fait une réſidence continuelle, il ne ſonge qu'à inſtruire ſon peuple par la parole, & à l'édifier par ſon exemple : il conſume ſon bien en des aumônes, & ſon corps par la pénitence : il n'a que l'eſprit de régularité ; & il eſt imitateur du zéle & de la piété des Apôtres. Les tems ſont changés ; & il eſt menacé ſous ce Régne d'un titre plus éminent.

* Ne pourroit-on point faire comprendre aux perſonnes d'un certain

caractère & d'une profeſſion férieuſe, pour ne rien dire de plus, qu'ils ne ſont point obligés à faire dire d'eux, qu'ils jouent, qu'ils chantent, & qu'ils badinent comme les autres hommes; & qu'à les voir ſi plaiſans & ſi agréables, on ne croiroit point qu'ils fuſſent d'ailleurs ſi réguliers & ſi ſévéres : oſeroit-on même leur inſinuer qu'ils s'éloignent par de telles manieres de la politeſſe dont ils ſe piquent; qu'elle aſſortit au contraire & conforme les dehors aux conditions, qu'elle évite le contraſte, & de montrer le même homme ſous des figures différentes, & qui font de lui un compoſé bizarre, ou un groteſque ?

* Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure ſur une ſeule & premiere vûe : il y a un intérieur, & un cœur qu'il faut approfondir : le voile de la modeſtie couvre le mérite, & le maſque de l'hypocriſie cache la malignité. Il n'y a qu'un très-petit nombre de connoiſſeurs qui diſcerne, & qui ſoit en droit de prononcer. Ce n'eſt que peu à peu, & forcés même par le tems & les occaſions, que la vertu parfaite, &

Des Jugemens. le vice consommé viennent enfin à se déclarer.

Fragment. » * .... Il disoit que l'esprit » dans cette belle personne étoit un » diamant bien mis en œuvre ; & con- » tinuant de parler d'elle : c'est, ajou- » toit-il, comme une nuance de rai- » son & d'agrément qui occupe les » yeux & le cœur de ceux qui lui par- » lent, on ne sait si on l'aime ou si on » l'admire : il y a en elle de quoi faire » une parfaite amie, il y a aussi de » quoi vous mener plus loin que l'a- » mitié : trop jeune & trop fleurie » pour ne pas plaire, mais trop mo- » deste pour songer à plaire, elle ne » tient compte aux hommes que de » leur mérite, & ne croit avoir que » des amis. Pleine de vivacités & ca- » pable de sentimens elle surprend & » elle interesse ; & sans rien ignorer » de ce qui peut entrer de plus déli- » cat & de plus fin dans les conversa- » tions, elle a encore ces saillies heu- » reuses qui entr'autres plaisirs qu'el- » les font, dispensent toujours de la » replique. Elle vous parle comme » celle qui n'est pas savante, qui dou- » te & qui cherche à s'éclaircir, &

» elle

» elle vous écoute comme celle qui
» ſait beaucoup, qui connoît le prix
» de ce que vous lui dites, & auprès
» de qui vous ne perdez rien de ce qui
» vous échappe. Loin de s'appliquer
» à vous contredire avec eſprit, &
» d'imiter *Elvire* qui aime mieux paſ-
» ſer pour une femme vive, que mar-
» quer du bon ſens & de la juſteſſe,
» elle s'approprie vos ſentimens, elle
» les croit ſiens, elle les étend, elle
» les embellit, vous êtes content de
» vous d'avoir penſé ſi bien & d'avoir
» mieux dit encore que vous n'aviez
» cru. Elle eſt toujours au-deſſus de la
» vanité, ſoit qu'elle parle, ſoit qu'el-
» le écrive : elle oublie les traits où il
» faut des raiſons, elle a déja com-
» pris que la ſimplicité eſt éloquente.
» S'il s'agit de ſervir quelqu'un & de
» vous jetter dans les mêmes intérêts,
» laiſſant à Elvire les jolis diſcours &
» les belles lettres qu'elle met à tous
» uſages, *Artenice* n'emploie auprès
» de vous que la ſincérité, l'ardeur,
» l'empreſſement & la perſuaſion. Ce
» qui domine en elle c'eſt le plaiſir de
» la lecture, avec le goût des perſon-
» nes de nom & de réputation, moins

CHAP. XII.

Des Jugemens.

» pour en être connue que pour les
» connoître. On peut la louer d'avan-
» ce de toute la ſageſſe qu'elle aura
» un jour, & de tout le mérite qu'elle
» ſe prépare par les années, puiſ-
» qu'avec une bonne conduite elle a
» de meilleures intentions, des prin-
» cipes ſûrs, utiles à celles qui ſont
» comme elle expoſées aux ſoins &
» à la flatterie; & qu'étant aſſez par-
» ticuliere ſans pourtant être farou-
» che, ayant même un peu de pen-
» chant pour la retraite, il ne lui ſau-
» roit peut-être manquer que les oc-
» caſions, ou ce qu'on appelle un
» grand théâtre pour y faire briller
» toutes ſes vertus.

* Une belle femme eſt aimable dans ſon naturel, elle ne perd rien à être négligée, & ſans autre parure que celle qu'elle tire de ſa beauté & de ſa jeuneſſe. Une grace naïve éclate ſur ſon viſage, anime ſes moindres actions: il y auroit moins de péril à la voir avec tout l'attirail de l'ajuſtement & de la mode. De même un homme de bien eſt reſpectable par lui même, & indépendamment de tous les dehors dont il voudroit s'aider pour rendre ſa per-

perſonne plus grave, & ſa vertu plus ſpécieuſe. Un air réformé, une modeſtie outrée, la ſingularité de l'habit, une ample calotte, n'ajoutent rien à la probité, ne relevent pas le mérite, ils le fardent, & font peut-être qu'il eſt moins pur, & moins ingénu.

Une gravité trop étudiée devient comique : ce ſont comme des extrémités qui ſe touchent, & dont le milieu eſt dignité : cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le perſonnage : celui qui ſonge à le devenir ne le ſera jamais. Ou la gravité n'eſt point, ou elle eſt naturelle ; & il eſt moins difficile d'en deſcendre que d'y monter.

* Un homme de talent & de réputation, s'il eſt chagrin & auſtere, il effarouche les jeunes gens, les fait penſer mal de la vertu, & la leur rend ſuſpecte d'une trop grande réforme & d'une pratique trop ennuyeuſe : s'il eſt au contraire d'un bon commerce, il leur eſt une leçon utile, il leur apprend qu'on peut vivre gayement & laborieuſement, avoir des vûes ſérieuſes ſans renoncer aux plaiſirs honnêtes : il leur devient un exemple qu'on peut ſuivre.

Des Jugemens.

* La physionomie n'est pas une régle qui nous soit donnée pour juger des hommes : elle nous peut servir de conjecture.

* L'air spirituel est dans les hommes, ce que la régularité des traits est dans les femmes : c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer.

* Un homme qui a beaucoup de mérite & d'esprit, & qui est connu pour tel, n'est pas laid, même avec des traits qui sont difformes, ou s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impression.

* Combien d'art pour rentrer dans la nature ! Combien de tems, de régles, d'attention & de travail pour danser avec la même liberté & la même grace que l'on sait marcher, pour chanter comme on parle, parler & s'exprimer comme l'on pense, jetter autant de force, de vivacité, de passion & de persuasion dans un Discours étudié & que l'on prononce dans le public, qu'on en a quelquefois naturellement & sans préparation dans les entretiens les plus familiers.

* Ceux qui sans nous connoître assez,

ſez, penſent mal de nous, ne nous font pas de tort. Ce n'eſt pas nous qu'ils attaquent, c'eſt le fantôme de leur imagination.

* Il y a de petites régles, des devoirs, des bienſéances attachées aux lieux, aux tems, aux perſonnes, qui ne ſe devinent point à force d'eſprit, & que l'uſage apprend ſans nulle peine : juger des hommes par les fautes qui leur échappent en ce genre, avant qu'ils ſoient aſſez inſtruits, c'eſt en juger par leurs ongles, ou par la pointe de leurs cheveux, c'eſt vouloir un jour être détrompé.

* Je ne ſai s'il eſt permis de juger des hommes par une faute qui eſt unique ; & ſi un beſoin extrême, ou une violente paſſion, ou un premier mouvement tirent à conſéquence.

* Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des perſonnes, eſt ſouvent la vérité.

Sans une grande roideur & une continuelle attention à toutes ſes paroles, on eſt expoſé à dire en moins d'une heure le oui & le non ſur une même choſe, ou ſur une même perſonne, déterminé ſeulement par un eſprit de

Des Jugemens.

ſocieté & de commerce, qui entraîne naturellement à ne pas contredire celui-ci & celui-là qui en parlent differemment.

* Un homme partial eſt expoſé à de petites mortifications ; car comme il eſt également impoſſible que ceux qu'il favoriſe ſoient toujours heureux ou ſages, & que ceux contre qui il ſe déclare ſoient toujours en faute ou malheureux, il naît de-là qu'il lui arrive ſouvent de perdre contenance dans le public, ou par le mauvais ſuccès de ſes amis, ou par une nouvelle gloire qu'acquiérent ceux qu'il n'aime point.

* Un homme ſujet à ſe laiſſer prévenir, s'il oſe remplir une Dignité ou Séculiere ou Eccléſiaſtique, eſt un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'eſt chargé d'une harangue, un ſourd qui juge d'une ſymphonie : foibles images, & qui n'expriment qu'imparfaitement la miſére de la prévention. Il faut ajouter qu'elle eſt un mal déſeſperé, incurable, qui infecte tous ceux qui s'approchent du malade, qui fait déſerter les égaux, les Inférieurs, les parens, les amis, juſqu'aux Médecins : ils ſont bien éloignés

gnés de le guérir, s'ils ne peuvent le faire convenir de ſa maladie, ni des remédes, qui ſeroient d'écouter, de douter, de s'informer & de s'éclaircir. Les flatteurs, les fourbes, les calomniateurs, ceux qui ne délient leur langue que pour le menſonge & l'intérêt, ſont les charlatans en qui il ſe confie, & qui lui font avaler tout ce qui leur plaît : ce ſont eux auſſi qui l'empoiſonnent & qui le tuent.

* La régle de DESCARTES, qui ne veut pas qu'on décide ſur les moindres vérités avant qu'elles ſoient connues clairement & diſtinctement, eſt aſſez belle & aſſez juſte, pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des perſonnes.

* Rien ne nous venge mieux des mauvais jugemens que les hommes font de notre eſprit, de nos mœurs & de nos manieres, que l'indignité & le mauvais caractère de ceux qu'ils approuvent.

Du même fonds dont on néglige un homme de mérite, l'on ſait encore admirer un ſot.

* Un ſot eſt celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'eſprit pour être fat.

Des Jugemens.

* Un fat eſt celui que les ſots croyent un homme de mérite.

* L'impertinent eſt un fat outré. Le fat laſſe, ennuye, dégoûte, rebutte : l'impertinent rebutte, aigrit, irrite, offenſe, il commence où l'autre finit.

Le fat eſt entre l'impertinent & le ſot, il eſt composé de l'un & de l'autre.

* Les vices partent d'une dépravation du cœur : les défauts, d'un vice de temperament ; le ridicule, d'un défaut d'eſprit.

L'homme ridicule eſt celui qui tant qu'il demeure tel, a les apparences du ſot.

Le ſot ne ſe tire jamais du ridicule, c'eſt ſon caractère : l'on y entre quelquefois avec de l'eſprit, mais l'on en ſort.

Une erreur de fait jette un homme ſage dans le ridicule.

La ſottiſe eſt dans le ſot ; la fatuité dans le fat ; & l'impertinence dans l'impertinent : il ſemble que le ridicule réſide tantôt dans celui qui en effet eſt ridicule, & tantôt dans l'imagination de ceux qui croyent voir le ridicule où il n'eſt point, & ne peut être.

* La

* La groſſiereté, la ruſticité, la brutalité peuvent être les vices d'un homme d'eſprit. CHAP. XII.

* Le ſtupide eſt un ſot qui ne parle point, en cela plus ſupportable que le ſot qui parle.

* La même choſe ſouvent eſt dans la bouche d'un homme d'eſprit, une naïveté ou un bon mot; & dans celle du ſot, une ſottiſe.

* Si le fat pouvoit craindre de mal parler, il ſortiroit de ſon caractère.

* L'une des marques de la médiocrité de l'eſprit, eſt de toujours conter.

* Le ſot eſt embarraſſé de ſa perſonne, le fat a l'air libre & aſſuré, l'impertinent paſſe à l'effronterie : le mérite a de la pudeur.

* Le ſuffiſant eſt celui en qui la pratique de certains détails que l'on honore du nom d'affaires, ſe trouve jointe à une très-grande médiocrité d'eſprit.

Un grain d'eſprit & une once d'affaires plus qu'il n'en entre dans la compoſition du ſuffiſant, font l'important.

Pendant qu'on ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom : dès qu'on s'en plaint, c'eſt l'arrogant.

* L'hon-

Des Jugemens.

* L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme & l'homme de bien, quoique dans une diſtance inégale de ces deux extrêmes.

La diſtance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme s'affoiblit de jour à autre, & eſt ſur le point de diſparoître.

L'habile homme eſt celui qui cache ſes paſſions, qui entend ſes intérêts, qui y ſacrifie beaucoup de choſes, qui a ſû acquerir du bien, ou en conſerver.

L'honnête homme eſt celui qui ne vole pas ſur les grands chemins, & qui ne tue perſonne, dont les vices enfin ne ſont pas ſcandaleux.

On connoît aſſez qu'un homme de bien eſt honnête homme, mais il eſt plaiſant d'imaginer que tout honnête homme n'eſt pas homme de bien.

L'homme de bien eſt celui qui n'eſt ni un ſaint ni un dévot*, & qui s'eſt peiné à n'avoir que de la vertu.

* Faux dévot.

* Talent, goût, eſprit, bon ſens, choſes différentes, non incompatibles.

Entre le bon ſens & le bon goût il y a la différence de la cauſe à ſon effet.

En-

Entre eſprit & talent il y a la proportion du tout à ſa partie. Chap. XII.

Appellerai-je homme d'eſprit, celui qui borné & renfermé dans quelque Art, ou même dans une certaine Science qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors de-là ni jugement, ni mémoire, ni vivacité, ni mœurs, ni conduite, qui ne m'entend pas, qui ne penſe point, qui s'énonce mal, un Muſicien, par exemple, qui après m'avoir comme enchanté par ſes accords, ſemble s'être remis avec ſon luth dans un même étui, ou n'être plus ſans cet inſtrument, qu'une machine démontée, à qui il manque quelque choſe, & dont il n'eſt plus permis de rien attendre ?

Que dirai-je encore de l'eſprit du jeu, pourroit-on me le définir ? Ne faut-il ni prévoyance, ni fineſſe, ni habileté pour jouer l'ombre ou les échecs ? & s'il en faut, pourquoi voiton des imbécilles qui y excellent, & de très-beaux génies qui n'ont pû même atteindre la médiocrité, à qui une piece ou une carte dans les mains, troublent la vûe, & fait perdre contenance ?

Des Jugemens. Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus incompréhensible. Un homme paroît grossier, lourd, stupide, il ne sait pas parler, ni raconter ce qu'il vient de voir : s'il se met à écrire, c'est le modéle des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'est que légéreté, qu'élégance, que beau naturel, & que délicatesse dans ses ouvrages.

Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation : il prend un mot pour un autre, & il ne juge de la bonté de sa piece que par l'argent qui lui en revient, il ne sait pas la réciter, ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au-dessous d'AUGUSTE, de POMPE'E, de NICOMEDE, d'HERACLIUS, il est Roi, & un grand Roi, il est Politique, il est Philosophe : il entreprend de faire parler des Héros, de les faire agir : il peint les Romains : ils sont plus grands & plus Romains dans ses vers, que dans leur Histoire.

* Voulez-vous quelque autre prodige : concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, & tout

tout d'un coup violent, colere, fougeux, capricieux. Imaginez-vous un homme ſimple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris : mais permettez lui de ſe recueillir, ou plutôt de ſe livrer à un génie, qui agit en lui, j'oſe dire, ſans qu'il y prenne part, & comme à ſon inſçû, quelle verve ! qu'elle élévation ! quelles images ! quelle latinité ! Parlez-vous d'une même perſonne, me direz-vous ? Oui, du même, de *Theodas*, & de lui ſeul. Il crie, il s'agite, il ſe roule à terre, il ſe releve, il tonne, il éclate ; & du milieu de cette tempête il ſort une lumiere qui brille, qui réjouït : diſons-le ſans figure, il parle comme un fou, & penſe comme un homme ſage : il dit ridiculement des choſes vraies, & follement des choſes ſenſées & raiſonnables : on eſt ſurpris de voir naître & éclore le bon ſens du ſein de la bouffonerie, parmi les grimaces & les contorſions : qu'ajouterai-je davantage, il dit & il fait mieux qu'il ne ſait : ce ſont en lui comme deux ames qui ne ſe connoiſſent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour,

ou

Des Jugemens.

ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante, si j'oubliois de dire qu'il est tout à la fois avide & insatiable de louanges, prêt de se jetter aux yeux de ses critiques, & dans le fonds assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tous différens : il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisiéme dans Theodas, car il est bon homme, il est plaisant homme, & il est excellent homme.

* Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans & les perles.

* Tel connu dans le monde par de grands talens, honoré & chéri partout où il se trouve, est petit dans son domestique & aux yeux de ses proches qu'il n'a pû réduire à l'estimer : tel autre au contraire, prophête dans son pays, jouït d'une vogue qu'il a parmi les siens, & qui est resserrée dans l'enceinte de sa maison, s'applaudit d'un mérite rare & singulier, qui lui est accordé par sa famille dont il est l'idole, mais qu'il laisse chez soi tou-

toutes les fois qu'il ſort, & qu'il ne porte nulle part.

* Tout le monde s'éleve contre un homme qui entre en réputation : à peine ceux qu'il croit ſes amis lui pardonnent-ils un mérite naiſſant, & une premiere vogue qui ſemble l'aſſocier à la gloire dont ils ſont déja en poſſeſſion. L'on ne ſe rend qu'à l'extrêmité, & après que le Prince s'eſt déclaré par les récompenſes : tous alors ſe rapprochent de lui ; & de ce jour-là ſeulement il prend ſon rang d'homme de mérite.

* Nous affectons ſouvent de louer avec exagération des hommes aſſez médiocres, & de les élever, s'il ſe pouvoit, juſqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous ſommes las d'admirer toujours les mêmes perſonnes, ou parce que leur gloire ainſi partagée offenſe moins notre vûe ; & nous devient plus douce & plus ſupportable.

* L'on voit des hommes que le vent de la faveur pouſſe d'abord à pleines voiles, ils perdent en un moment la terre de vûe, & font leur route : tout leur rit, tout leur ſuccéde,

Des Jugemens. de, action, ouvrage, tout est comblé d'éloges & de récompenses, ils ne se montrent que pour être embrassés & félicités. Il y a un rocher immobile qui s'éleve sur une côte, les flots se brisent au pied : la puissance, les richesses, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous les vents ne l'ébranlent pas, c'est le Public, où ces gens échouent.

* Il est ordinaire & comme naturel de juger du travail d'autrui, seulement par rapport à celui qui nous occupe. Ainsi le Poëte rempli de grandes & sublimes idées estime peu le discours de l'Orateur, qui ne s'exerce souvent que sur de simples faits ; & celui qui écrit l'Histoire de son Pays ne peut comprendre qu'un esprit raisonnable emploie sa vie à imaginer des fictions & à trouver une rime : de même le Bachelier plongé dans les quatre premiers siécles traite toute autre doctrine, de Science triste, vaine & inutile, pendant qu'il est peut-être méprisé du Géometre.

* Tel a assez d'esprit pour exceller dans une certaine maniere & en faire des leçons, qui en manque pour voir qu'il

qu'il doit ſe taire ſur quelque autre dont il n'a qu'une foible connoiſſance : il ſort hardiment des limites de ſon génie, mais il s'égare, & fait que l'homme illuſtre parle comme un ſot.

Chap. XII.

* *Herille*, ſoit qu'il parle, qu'il harangue, ou qu'il écrive, veut citer : il fait dire au Prince des Philoſophes, que le vin enyvre, & à l'Orateur Romain que l'eau le tempére. S'il ſe jette dans la Morale, ce n'eſt pas lui, c'eſt le divin Platon qui aſſure que la Vertu eſt aimable, le Vice odieux, ou que l'un & l'autre ſe tournent en habitude. Les choſes les plus communes, les plus triviales, & qu'il eſt même capable de penſer, il veut les devoir aux Anciens, aux Latins, aux Grecs : ce n'eſt ni pour donner plus d'autorité à ce qu'il dit, ni peut-être pour ſe faire honneur de ce qu'il ſait : il veut citer.

* C'eſt ſouvent hazarder un bon mot & vouloir le perdre, que de le donner pour ſien : il n'eſt pas relevé, il tombe avec des gens d'eſprit, ou qui ſe croyent tels, qui ne l'ont pas dit, & qui devoient le dire. C'eſt au contraire le faire valoir, que de le rap-

Des Jugemens. rapporter comme d'un autre. Ce n'eſt qu'un fait, & qu'on ne ſe croit pas obligé de ſavoir : il eſt dit avec plus d'inſinuation, & reçu avec moins de jalouſie : perſonne n'en ſouffre : on rit s'il faut rire ; & s'il faut admirer, on admire.

* On a dit de SOCRATE qu'il étoit en délire, & que c'étoit un fou tout plein d'eſprit : mais ceux des Grecs qui parloient ainſi d'un homme ſi ſage paſſoient pour fous. Ils diſoient : » Quels bizarres portraits nous fait ce » Philoſophe ! quelles mœurs étran- » geres & particulieres ne décrit-il » point ! Où a-t-il rêvé, creuſé, raſ- » ſemblé des idées ſi extraordinaires ? » quelles couleurs, quel pinceau ! ce » ſont des chiméres. » Ils ſe trompoient : c'étoient des monſtres, c'étoient des vices, mais peints au naturel : on croyoit les voir, ils faiſoient peur. Socrate s'éloignoit du Cynique, il épargnoit les perſonnes ; & blâmoit les mœurs qui étoient mauvaiſes.

* Celui qui eſt riche par ſon ſavoir-faire, connoît un Philoſophe, ſes préceptes, ſa morale & ſa conduite ; & n'imaginant pas dans tous les

les hommes une autre fin de toutes leurs actions, que celle qu'il s'est proposée lui-même toute sa vie, dit en son cœur : Je le plains, je le tiens échoué ce rigide Censeur, il s'égare & il est hors de route, ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & que l'on arrive au délicieux port de la fortune : & selon ses principes il raisonne juste.

Je pardonne, dit *Antistius*, à ceux que j'ai loués dans mon Ouvrage, s'ils m'oublient : qu'ai-je fait pour eux ? ils étoient louables. Je le pardonnerois moins à tous ceux dont j'ai attaqué les vices sans toucher à leurs personnes, s'ils me devoient un aussi grand bien que celui d'être corrigés : mais comme c'est un événement qu'on ne voit point, il suit de-là que ni les uns ni les autres ne sont tenus de me faire du bien.

L'on peut, ajoute ce Philosophe, envier ou refuser à mes Ecrits leur récompense : on ne sauroit en diminuer la réputation ; & si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser ?

* Il est bon d'être Philosophe, il n'est guéres utile de passer pour tel. Il n'est pas permis de traiter quelqu'un

Des Jugemens.

de Philoſophe : ce ſera toujours lui dire une injure, juſqu'à ce qu'il ait plû aux hommes d'en ordonner autrement ; & en reſtituant à un ſi beau nom ſon idée propre & convenable, de lui concilier toute l'eſtime qui lui eſt dûe.

* Il y a une Philoſophie qui nous éleve au-deſſus de l'ambition & de la fortune, qui nous égale, que dis-je, qui nous place plus haut que les riches, que les grands & que les puiſſans, qui nous fait négliger les poſtes, & ceux qui les procurent, qui nous exempte de deſirer, de demander, de prier, de ſolliciter, d'importuner ; & qui nous ſauve même l'émotion & l'exceſſive joie d'être exaucés. Il y a une autre Philoſophie qui nous ſoumet & nous aſſujettit à toutes ces choſes en faveur de nos proches ou de nos amis : c'eſt là meilleure.

* C'eſt abréger & s'épargner mille diſcuſſions, que de penſer de certaines gens, qu'ils ſont incapables de parler juſte, & de condamner ce qu'ils diſent, ce qu'ils ont dit, & ce qu'ils diront.

Nous n'approuvons les autres que par

par les rapports que nous ſentons qu'ils ont avec nous-mêmes ; & il ſemble qu'eſtimer quelqu'un, c'eſt l'égaler à ſoi.

* Les mêmes défauts qui dans les autres ſont lourds & inſupportables, ſont chez nous comme dans leur centre, ils ne peſent plus, on ne les ſent pas. Tel parle d'un autre, & en fait un portrait affreux, qui ne voit pas qu'il ſe peint lui-même.

Rien ne nous corrigeroit plus promptement de nos défauts, que ſi nous étions capables de les avouer & de les reconnoître dans les autres : c'eſt dans cette juſte diſtance, que nous paroiſſant tels qu'ils ſont, ils ſe feroient haïr autant qu'ils le méritent.

* La ſage conduite roule ſur deux pivots, le paſſé & l'avenir. Celui qui a la mémoire fidelle & une grande prévoyance, eſt hors du péril de cenſurer dans les autres, ce qu'il a peut-être fait lui-même, ou de condamner une action dans un pareil cas, & dans toutes les circonſtances, où elle lui ſera un jour inévitable.

* Le Guerrier & le Politique non plus que le Joueur habile, ne font pas

Des Jugemens. le hazard, mais ils le préparent, ils l'attirent, & semblent presque le déterminer : non-seulement ils savent ce que le sot & le poltron ignorent, je veux dire, se servir du hazard quand il arrive, ils savent même profiter par leurs précautions & leurs mesures d'un tel ou d'un tel hazard, ou de plusieurs tout à la fois. Si ce point arrive, ils gagnent : si c'est cet autre, ils gagnent encore : un même point souvent les fait gagner de plusieurs manieres. Ces hommes sages peuvent être loués de leur bonne fortune comme de leur bonne conduite ; & le hazard doit être récompensé en eux comme la vertu.

* Je ne mets au-dessus d'un grand Politique que celui qui néglige de le devenir ; & qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe.

* Il y a dans les meilleurs conseils de quoi déplaire : ils viennent d'ailleurs que de notre esprit, c'est assez pour être rejettés d'abord par présomption & par humeur ; & suivis seulement par nécessité, ou par réflexion.

* Quel bonheur surprenant a accom-

compagné ce favori pendant tout le cours de sa vie ! quelle autre fortune mieux soutenue, sans interruption, sans la moindre disgrace ! les premiers postes, l'oreille du Prince, d'immenses trésors, une santé parfaite, & une mort douce : mais quel étrange compte à rendre d'une vie passée dans la faveur, des conseils que l'on a donnés, de ceux qu'on a négligé de donner ou de suivre, des biens que l'on n'a point fait, des maux au contraire que l'on a fait, ou par soi-même, ou par les autres, en un mot, de toute sa prospérité.

* L'on gagne à mourir, d'être loué de ceux qui nous survivent, souvent sans autre mérite que celui de n'être plus : le même éloge sert alors pour *Caton* & pour *Pison*.

Le bruit court que Pison est mort : c'est une grande perte : c'étoit un homme de bien, & qui méritoit une plus longue vie, il avoit de l'esprit & de l'agrément, de la fermeté & du courage, il étoit sûr, généreux, fidéle : ajoutez, pourvû qu'il soit mort.

* La maniere dont on se récrie sur quelques-uns qui se distinguent par la

Des Jugemens.

bonne foi, le désintéressement & la probité, n'est pas tant leur éloge, que le décréditement du Genre humain.

* Tel soulage les misérables, qui néglige sa famille & laisse son fils dans l'indigence : un autre éleve un nouvel édifice, qui n'a pas encore payé les plombs d'une maison qui est achevée depuis dix années : un troisiéme fait des présens & des largesses, & ruine ses créanciers. Je demande, la pitié, la libéralité, la magnificence; sont-ce les vertus d'un homme injuste, ou plutôt si la bizarrerie & la vanité ne sont pas les causes de l'injustice ?

* Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement & sans différer : la faire attendre c'est injustice.

Ceux-là font bien, qui font ce qu'ils doivent. Celui qui dans toute sa conduite laisse long-tems dire de soi, qu'il fera bien, fait très-mal.

* L'on dit d'un Grand qui tient table deux fois le jour, & qui passe la vie à faire digestion, qu'il meurt de faim, pour exprimer qu'il n'est pas riche, ou que ses affaires sont fort mauvaises : c'est une figure, on le diroit

roit plus à la lettre de ses créanciers. CHAP. XII.

* L'honnêteté, les égards & la politesse des personnes avancées en âge de l'un & de l'autre sexe, me donnent bonne opinion de ce qu'on appelle le vieux tems.

* C'est un excès de confiance dans les parens d'esperer tout de la bonne éducation de leurs enfans, & une grande erreur de n'en attendre rien & de la négliger.

* Quand il seroit vrai, ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur ni une autre complexion, qu'elle ne change rien dans son fonds, & ne touche qu'aux superficies, je ne laisserois pas de dire qu'elle ne lui est pas inutile.

* Il n'y a que de l'avantage pour celui qui parle peu, la présomption est qu'il a de l'esprit; & s'il est vrai qu'il n'en manque pas, la présomption est qu'il l'a excellent.

* Ne songer qu'à soi & au présent, source d'erreur dans la Politique.

* Le plus grand malheur après celui d'être convaincu d'un crime, est souvent d'avoir à s'en justifier. Tels

Des Jugemens. arrêts nous déchargent & nous renvoyent abſous, qui ſont infirmés par la voix du peuple.

* Un homme eſt fidéle à de certaines pratiques de Religion, on le voit s'en acquitter avec exactitude, perſonne ne le loue, ni ne le déſaprouve, on n'y penſe pas : tel autre y revient après les avoir négligées dix années entieres, on ſe récrie, on l'exalte, cela eſt libre : moi je le blâme d'un ſi long oubli de ſes devoirs & je le trouve heureux d'y être rentré.

* Le flatteur n'a pas aſſez bonne opinion de ſoi ni des autres.

* Tels ſont oubliés dans la diſtribution des graces, & font dire d'eux, *pourquoi les oublier*, qui, ſi l'on s'en étoit ſouvenu, auroient fait dire, *pourquoi s'en ſouvenir*. D'où vient cette contrarieté ? Eſt-ce du caractère de ces perſonnes ou de l'incertitude de nos jugemens, ou même de tous les deux ?

* On dit communément après un tel, qui ſera Chancelier ? qui ſera Primat des Gaules ? qui ſera Pape ? On va plus loin : chacun ſelon ſes ſouhaits ou ſon caprice fait ſa promotion, qui eſt ſouvent de gens plus vieux & plus

plus caducs que celui qui eſt en place : & comme il n'y a pas de raiſon qu'une Dignité tue celui qui s'en trouve revêtu, qu'elle ſert au contraire à le rajeunir, & à donner au corps & à l'eſprit de nouvelles reſſources, ce n'eſt pas un événement fort rare à un titulaire d'enterrer ſon ſucceſſeur.

CHAP. XII.

* La diſgrace éteint les haines & les jalouſies. Celui là peut bien faire, qui ne nous aigrit plus par une grande faveur : il n'y a aucun mérite, il n'y a ſorte de vertus qu'on ne lui pardonne : il ſeroit un Héros impunément.

* Rien n'eſt bien d'un homme diſgracié : vertus, mérite, tout eſt dédaigné, ou mal expliqué ou imputé à vice : qu'il ait un grand cœur, qu'il ne craigne ni le fer ni le feu, qu'il aille d'auſſi bonne grace à l'ennemi que BAYARD & MONTREVEL †, c'eſt un bravache, on en plaiſante : il n'a plus de quoi être un Héros.

† Marq. de Montrevel. Comm. Gen. D. L. C. Lieuten. Gen.

Je me contredis, il eſt vrai : accuſez-en les hommes, dont je ne fais que rapporter les jugemens, je ne dis pas de différens hommes, je dis les mêmes qui jugent ſi différemment.

* Il ne faut pas vingt années ac-

Des Jugemens.

complies pour voir changer les hommes d'opinion ſur les choſes les plus ſérieuſes, comme ſur celles qui leur ont paru les plus ſûres & les plus vrayes. Je ne hazarderai pas d'avancer que le feu en ſoi & indépendamment de nos ſenſations, n'a aucune chaleur, c'eſt-à-dire, rien de ſemblable à ce que nous éprouvons en nous-mêmes à ſon approche, de peur que quelque jour il ne devienne auſſi chaud qu'il a jamais été. J'aſſurerai auſſi peu qu'une ligne droite tombant ſur une autre ligne droite fait deux angles droits, ou égaux à deux droits, de peur que les hommes venant à y découvrir quelque choſe de plus ou de moins, je ne ſois raillé de ma propoſition. Ainſi dans un autre genre, je dirai à peine avec toute la France, VAUBAN eſt infaillible, on n'en appelle point : qui me garantiroit que dans peu de tems on n'inſinuera pas que même ſur le ſiége, qui eſt ſon fort & où il décide ſouverainement, il erre quelquefois, ſujet aux fautes comme *Antiphile* ?

* Si vous en croyez des perſonnes aigries l'une contre l'autre, & que la paſ-

paſſion domine, l'homme docte eſt un *Savantaſſe*, le Magiſtrat un Bourgeois ou un Praticien, le Financier un *Maltotier*, & le Gentilhomme un *Gentillâtre* : mais il eſt étrange que de ſi mauvais noms que la colere & la haine ont ſû inventer, deviennent familiers ; & que le dédain tout froid & tout paiſible qu'il eſt, oſe s'en ſervir.

* Vous vous agitez, vous vous donnez un grand mouvement, ſurtout lorſque les ennemis commencent à fuir, & que la victoire n'eſt plus douteuſe, ou devant une ville après qu'elle a capitulé : vous aimez dans un combat ou pendant un ſiége à paroître en cent endroit pour n'être nulle part, à prévenir les ordres du Général de peur de les ſuivre, & à chercher les occaſions, plutôt que de les attendre & les recevoir : votre valeur ſeroit-elle fauſſe ?

* Faites garder aux hommes quelque poſte où ils puiſſent être tués, & où néanmoins ils ne ſoient pas tués : ils aiment l'honneur & la vie.

* A voir comme les hommes aiment la vie, pouvoit on ſoupçonner

Des Jugemens. qu'ils aimassent quelque autre chose plus que la vie, & que la gloire qu'ils préférent à la vie, ne fût souvent qu'une certaine opinion d'eux-mêmes établie dans l'esprit de mille gens, ou qu'ils ne connoissent point, ou qu'ils n'estiment point.

* Ceux qui ni Guerriers ni Courtisans vont à la Guerre & suivent la Cour, qui ne font pas un siége, mais qui y assistent, ont bientôt épuisé leur curiosité sur une place de guerre, quelque surprenante qu'elle soit, sur la tranchée, sur l'effet des bombes & du canon, sur les coups de main, comme sur l'ordre & le succès d'une attaque qu'ils entrevoyent : la résistance continue, les pluyes surviennent, les fatigues croissent, on plonge dans la fange, on a à combattre les saisons & l'ennemi, on peut être forcé dans ses lignes & enfermé entre une Ville & une Armée; quelles extrémités! on perd courage, on murmure. Est-ce un si grand inconvénient que de lever un siége? Le salut de l'Etat dépend-il d'une Citadelle de plus ou de moins? Ne faut-il pas, ajoutent-ils, fléchir sous les ordres du Ciel qui

qui semble se déclarer contre nous, & remettre la partie à un autre tems? Alors ils ne comprennent plus la fermeté, &, s'ils osoient dire, l'opiniâtreté du Général qui se roidit contre les obstacles, qui s'anime par la difficulté de l'entreprise, qui veille la nuit & s'expose le jour pour la conduire à sa fin. A-t-on capitulé, ces hommes si découragés relevent l'importance de cette conquête, en prédisent les suites, exagerent la nécessité qu'il y avoit de la faire, le péril & la honte qui suivoient de s'en désister, prouvent que l'Armée qui nous couvroit des ennemis étoit invincible: ils reviennent avec la Cour, passent par les Villes & les Bourgades, fiers d'être regardés de la Bourgeoisie qui est aux fenêtres, comme ceux mêmes qui ont pris la place, ils en triomphent par les chemins, ils se croyent braves: revenus chez eux ils vous étourdissent de flancs, de redans, de ravelins, de fausse-braye, de courtines, & de chemin couvert: ils rendent compte des endroits où *l'envie de voir* les a portés, & où *il ne laissoit pas d'y avoir du péril*, des hazards qu'ils ont couru à leur re-

Des Jugemens. retour d'être pris ou tués par l'ennemi : ils taisent seulement qu'ils ont eu peur.

* C'est le plus petit inconvénient du monde, que de demeurer court dans un Sermon ou dans une Harangue. Il laisse à l'Orateur ce qu'il a d'esprit, de bon sens, d'imagination, de mœurs & de doctrine, il ne lui ôte rien : mais on ne laisse pas de s'étonner que les hommes ayant voulu une fois y attacher une espece de honte & de ridicule, s'exposent par de longs & souvent d'inutiles discours à en courir tout le risque.

* Ceux qui employent mal leur tems sont les premiers à se plaindre de sa brieveté. Comme ils le consument à s'habiller, à manger, à dormir, à de sots discours, à se résoudre sur ce qu'ils doivent faire, & souvent à ne rien faire : ils en manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs : ceux au contraire qui en font un meilleur usage, en ont de reste.

Il n'y a point de Ministre si occupé qui ne sache perdre chaque jour deux heures de tems, cela va loin à la fin d'une longue vie : & si le mal est encore

çore plus grand dans les autres conditions des hommes, quelle perte infinie ne se fait pas dans le monde, d'une chose si précieuse, & dont l'on se plaint qu'on n'a point assez.

* Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une ame qui est esprit, dont toute la vie est occupée, & toute l'attention est réunie à scier du marbre : cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entierement inutiles, & qui passent les jours à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

* La plûpart des hommes oublient si fort qu'ils ont une ame, & se répandent en tant d'actions, & d'exercices, où il semble qu'elle est inutile, que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un, en disant qu'il pense : cet éloge même est devenu vulgaire, qui pourtant ne met cet homme qu'au-dessus du chien, ou du cheval.

* A quoi vous divertissez-vous ? à quoi passez-vous le tems ? vous demandent les sots & les gens d'esprit. Si je replique que c'est à ouvrir les yeux & à voir, à prêter l'oreille & à en-

Des Jugemens. entendre, & à avoir la ſanté, le repos, la liberté, ce n'eſt rien dire : Les ſolides biens, les grands biens, les ſeuls biens ne ſont pas comptés, ne ſe font pas ſentir : Jouez-vous ? maſquez-vous ? il faut répondre.

Eſt-ce un bien pour l'homme que la liberté, ſi elle peut être trop grande & trop étendue, telle enfin qu'elle ne ſerve qu'à lui faire déſirer quelque choſe, qui eſt d'avoir moins de liberté ?

La liberté n'eſt pas oiſiveté, c'eſt un uſage libre du tems, c'eſt le choix du travail & de l'exercice : être libre en un mot n'eſt pas ne rien faire, c'eſt être ſeul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point : quel bien en ce ſens que la liberté !

* CESAR n'étoit point trop vieux pour penſer à la conquête de l'Univers (*a*) : il n'avoit point d'autre béatitude à ſe faire que le cours d'une belle vie, & un grand nom après ſa mort : né fier, ambitieux, & ſe portant bien comme il faiſoit, il ne pouvoit mieux em-

(*a*) V. les penſées de M. Paſcal, Chap. 31. où il dit le contraire.

employer ſon tems qu'à conquerir le Monde. ALEXANDRE étoit bien jeune pour un deſſein ſi ſérieux : il eſt étonnant que dans ce premier âge les femmes ou le vin n'ayent plutôt rompu ſon entrepriſe.

* UN JEUNE PRINCE, D'UNE RACE AUGUSTE. L'AMOUR ET L'ESPERANCE DES PEUPLES. DONNÉ DU CIEL POUR PROLONGER LA FELICITÉ DE LA TERRE. PLUS GRAND QUE SES AYEUX. FILS D'UN HEROS QUI EST SON MODELE, A DEJA MONTRÉ A L'UNIVERS PAR SES DIVINES QUALITÉS, ET PAR UNE VERTU ANTICIPÉE, QUE LES ENFANS DES HEROS SONT PLUS PROCHES (*b*) DE L'ETRE QUE LES AUTRES HOMMES.

* Si le monde dure ſeulement cent millions d'années, il eſt encore dans toute ſa fraîcheur, & ne fait preſque que commencer : nous-mêmes nous touchons aux premiers hommes & aux Patriarches ; & qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des ſiécles ſi reculés ? Mais ſi l'on juge par le

(*b*) Contre la maxime latine & triviale, *Heroum Filii noxæ.*

Des Jugemens. le paſſé de l'avenir, quelles choſes nouvelles nous ſont inconnues dans les Arts, dans les Sciences, dans la Nature, & j'oſe dire dans l'Hiſtoire! quelles découvertes ne fera-t-on point! quelles différentes révolutions ne doivent pas arriver ſur toute la face de la Terre, dans les Etats & dans les Empires! quelle ignorance eſt la nôtre! & quelle légere expérience que celle de ſix ou ſept mille ans.

* Il n'y a point de chemin trop long à qui marche lentement & ſans ſe preſſer : il n'y a point d'avantages trop éloignés à qui s'y prépare par la patience.

* Ne faire ſa Cour à perſonne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous faſſe la ſienne, douce ſituation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

* Le monde eſt pour ceux qui ſuivent les Cours ou qui peuplent les Villes. La nature n'eſt que pour ceux qui habitent la campagne : eux ſeuls vivent, eux ſeuls du moins connoiſſent qu'ils vivent.

* Pourquoi me faire froid, & vous plaindre ſur ce qui m'eſt échappé ſur quelques jeunes gens qui peuplent les Cours?

Cours? êtes-vous vicieux, ô *Thrasylle*? je ne le savois pas, & vous me l'apprenez: ce que je sai est que vous n'êtes plus jeune. Chap. XII.

Et vous qui voulez être offensé personnellement de ce que j'ai dit de quelques Grands, ne criez-vous point de la blessure d'un autre? Etes-vous dédaigneux, mal-faisant, mauvais plaisant, flatteur, hypocrite? je l'ignorois, & ne pensois pas à vous; j'ai parlé des Grands.

* L'esprit de modération & une certaine sagesse dans la conduite, laissent les hommes dans l'obscurité: il leur faut de grandes vertus pour être connus & admirés, ou peut-être de grands vices.

* Les hommes sur la conduite des grands & des petits indifféremment, sont prévenus, charmés, enlevés par la réussite: il s'en faut peu que le crime heureux ne soit loué comme la vertu même, & que le bonheur ne tienne lieu de toutes les vertus. C'est un noir attentat, c'est une sale & odieuse entreprise, que celle que le succès ne sauroit justifier.

* Les hommes séduits par de belles

Des Jugemens. les apparences & de ſpécieux prétextes, goûtent aiſément un projet d'ambition que quelques Grands ont médité, ils en parlent avec intérêt, il leur plaît même par la hardieſſe ou par la nouveauté que l'on lui impute, ils y ſont déja accoutumés, & n'en attendent que le ſuccès, lorſque venant au contraire à avorter, ils décident avec confiance & ſans nulle crainte de ſe tromper, qu'il étoit téméraire & ne pouvoit réuſſir.

* Il y a de tels projets d'un ſi grand éclat & d'une conſéquence ſi vaſte, qui font parler les hommes ſi longtems, qui font tant eſperer ou tant craindre, ſelon les divers intérêts des peuples, que toute la gloire & toute la fortune d'un homme y ſont commiſes. Il ne peut pas avoir paru ſur la Scéne avec un ſi bel appareil, pour ſe retirer ſans rien dire : quelques affreux périls qu'il commence à prévoir dans la ſuite de ſon entrepriſe, il faut qu'il l'entame : le moindre mal pour lui, eſt de la manquer.

* Dans un méchant homme il n'y a pas de quoi faire un grand homme. Louez ſes vûes & ſes projets, admi-

rez

rez sa conduite, exagerez son habileté à se servir des moyens les plus propres & les plus courts pour parvenir à ses fins : si ses fins sont mauvaises, la prudence n'y a aucune part ; & où manque la prudence, trouvez la grandeur si vous le pouvez. CHAP. XII.

Un ennemi est mort, qui étoit à la tête d'une Armée formidable, destinée à passer le Rhin : il savoit la guerre, & son expérience pouvoit être secondée de la fortune ; quels feux de joie a-t-on vûs, quelle fête publique ? il y a des hommes au contraire naturellement odieux, & dont l'aversion devient populaire : ce n'est point précisément par les progrès qu'ils font, ni par la crainte de ceux qu'ils peuvent faire, que la voix du peuple éclate à leur mort, & que tout tressaille, jusqu'aux enfans, dès que l'on murmure dans les places, que la terre enfin en est délivrée.

* O tems ! ô mœurs ! s'écrie *Heraclite*, ô malheureux siécle ! siécle rempli de mauvais exemples, où la vertu souffre, où le crime domine, où il triomphe ! Je veux être un *Lycaon*, un *Ægiste*, l'occasion ne peut être meil-

Des Jugemens.

meilleure, ni les conjonctures plus favorables, si je desire du moins de fleurir & de prosperer. Un homme dit, je passerai la mer, je dépouillerai mon Pere de son Patrimoine, je le chasserai lui, sa femme, son héritier, de ses Terres & de ses Etats : & comme il l'a dit, il l'a fait. Ce qu'il devoit appréhender, c'étoit le ressentiment de plusieurs Rois qu'il outrage en la personne d'un seul Roi, mais ils tiennent pour lui : ils lui ont presque dit, passez la mer, dépouillez votre pere, montrez à tout l'Univers qu'on peut chasser un Roi de son Royaume, ainsi qu'un petit Seigneur de son Château, ou un Fermier de sa métairie, qu'il n'y ait plus de différence entre de simples particuliers & nous, nous sommes las de ces distinctions : apprenez au monde que ces Peuples que Dieu a mis sous nos pieds, peuvent nous abandonner, nous trahir, nous livrer, se livrer eux-mêmes à un Etranger; & qu'ils ont moins à craindre de nous, que nous d'eux & de leur puissance. Qui pourroit voir des choses si tristes avec des yeux secs, & une ame tranquille ? Il n'y a point de Char-

Charges qui n'ayent leurs priviléges : il n'y a aucun titulaire qui ne parle, qui ne plaide, qui ne s'agite pour les défendre : la Dignité Royale ſeule n'a plus de priviléges, les Rois eux-mêmes y ont renoncé. Un ſeul toujours bon & magnanime ouvre ſes bras à une famille malheureuſe. Tous les autres ſe liguent comme pour ſe venger de lui, & de l'appui qu'il donne à une cauſe qui lui eſt commune : l'eſprit de pique & de jalouſie prévaut chez eux à l'intérêt de l'honneur, de la Religion, & de leur Etat, eſt-ce aſſez ? à leur intérêt perſonnel & domeſtique : il y va, je ne dis pas de leur élection, mais de leur ſucceſſion, de leurs droits comme héréditaires, enfin dans tout, l'homme l'emporte ſur le Souverain. Un Prince délivroit l'Europe, ſe délivroit lui-même (4) d'un fatal ennemi, alloit joüir de la gloire d'avoir détruit un grand Empire : il la néglige pour une guerre douteuſe. Ceux qui ſont nés arbitres & médiateurs temporiſent ; & lorſqu'ils pourroient avoir déja employé utilement leur

CHAP. XII.

(4) *Le Turc.*

Des Jugemens.

leur médiation, ils la promettent. O paſtres, continue Heraclite, O ruſtres qui habitez ſous le chaume & dans les cabanes, ſi les événemens ne vont point juſqu'à vous, ſi vous n'avez point le cœur percé par la malice des hommes, ſi on ne parle plus d'hommes dans vos contrées, mais ſeulement de renards & de loups-cerviers, recevez-moi parmi vous à manger votre pain noir, & à boire de l'eau de vos cîternes.

§ * Petits hommes, hauts de ſix pieds, tout au plus de ſept, qui vous enfermez aux foires comme géans, comme des pieces rares dont il faut acheter la vûe, dès que vous allez juſques à huit pieds, qui vous donnez ſans pudeur de la *hauteſſe* & de l'*éminenee*, qui eſt tout ce qu'on pourroit accorder à ces montagnes voiſines du Ciel, & qui voyent les nuages ſe former au-deſſous d'elles, eſpeces d'animaux glorieux & ſuperbes, qui mépriſez toute autre eſpece, qui ne faites pas même comparaiſon avec l'Elephant & la Baleine, approchez, hommes, répondez un peu à *Democrite*. Ne dites-vous pas en commun pro-

ver-

verbe, *des loups raviſſans, des lions furieux, malicieux comme un ſinge* : & vous autres, qui êtes vous? J'entends corner ſans ceſſe à mes oreilles, *l'homme eſt un animal raiſonnable* : qui vous a paſſé cette définition? ſont-ce les loups, les ſinges, & les lions, ou ſi vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes? C'eſt déja une choſe plaiſante, que vous donniez aux animaux vos confreres ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur : laiſſez-les un peu ſe définir eux-mêmes, & vous verrez comme ils s'oublieront, & comme vous ſerez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos légeretés, de vos folies & de vos caprices qui vous mettent au-deſſous de la taupe & de la tortue, qui vont ſagement leur petit train, & qui ſuivent, ſans varier, l'inſtinct de leur nature : mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui eſt fort léger, & qui fait une belle deſcente ſur la perdrix, voilà un bon oiſeau; & d'un lévrier, qui prend un lievre corps à corps, c'eſt un bon lévrier : je conſens auſſi que vous diſiez d'un homme qui court le ſan-

CHAP. XII.

Des Jugemens.

glier, qui le met aux abois, qui l'atteint & qui le perce, voilà un brave homme. Mais si vous voyez deux chiens qui s'abboyent, qui s'affrontent, qui se mordent & se déchirent, vous dites, voilà de sots animaux, & vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disoit que tous les chats d'un grand païs se sont assemblés par milliers dans une plaine, & qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jettés avec fureur les uns sur les autres, & ont joué ensemble de la dent & de la griffe, que de cette mêlée il est demeuré de part & d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur; ne diriez-vous pas, voilà le plus abominable *sabat* dont on ait jamais ouï parler? & si les loups en faisoient de même, quels hurlemens, quelle boucherie! Et si les uns ou les autres vous disoient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi & à anéantir leur propre espece; ou après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de

de ces pauvres bêtes? Vous avez déja en animaux raiſonnables, & pour vous diſtinguer de ceux qui ne ſe ſervent que de leurs dents & de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les ſabres & les cimeterres, & à mon gré fort judicieuſement, car avec vos ſeules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au viſage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête: au lieu que vous voilà munis d'inſtrumens commodes, qui vous ſervent à vous faire réciproquement de larges playes d'où peut couler votre ſang juſqu'à la derniere goutte, ſans que vous puiſſiez craindre d'en échapper. Mais comme vous devenez d'année à autre plus raiſonnables, vous avez bien encheri ſur cette vieille maniere de vous exterminer: vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent ſeulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine: vous en avez d'autres plus peſans & plus maſſifs, qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, ſans compter ceux qui tombant ſur vos

CHAP. XII.

toîts, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlevent les voûtes, & font ſauter en l'air avec vos maiſons, vos femmes qui ſont en couche, l'enfant & la nourrice; & c'eſt là encore où *giſt* la gloire, elle aime le *remue-menage*, & elle eſt perſonne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défenſives, & dans les bonnes régles vous devez en guerre être habillés de fer, ce qui eſt ſans mentir une jolie parure, & qui me fait ſouvenir de ces quatre puces célébres que montroit autrefois un charlatan ſubtil ouvrier, dans une phiole où il avoit trouvé le ſecret de les faire vivre: il leur avoit mis à chacune une ſalade en tête, leur avoit paſſé un corps de cuiraſſe, mis des braſſards, des genouilleres, la lance ſur la cuiſſe, rien ne leur manquoit, & en cet équipage elles alloient par ſauts & par bonds dans leur bouteille. Feignez un homme de la taille du mont *Athos*, pourquoi non, une ame ſeroit-elle embarraſſée d'animer un tel corps? elle en ſeroit plus au large: ſi cet homme avoit la vûe aſſez ſubtile pour vous découvrir quelque part ſur

la terre avec vos armes offensives & défensives, que croyez-vous qu'il penseroit de petits marmouzets ainsi équipés, & de ce que vous appellez Guerre, Cavalerie, Infanterie, un mémorable siége, une fameuse journée. N'entendrai-je donc plus bourdonner d'autre chose parmi vous? le monde ne se divise-t-il plus qu'en Régimens, & en Compagnies? tout est-il devenu bataillon ou escadron? *Il a pris une ville, il en a pris une seconde, puis une troisiéme, il a gagné une bataille, deux batailles: il chasse l'ennemi, il vainc sur mer, il vainc sur terre*: est-ce de quelques-uns de vous autres, est-ce d'un géant, d'un *Athos* que vous me parlez? Vous avez sur-tout un homme pâle & livide qui n'a pas sur soi dix onces de chair, & que l'on croiroit jetter à terre du moindre souffle. Il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres, & met tout en combustion, il vient de pêcher en eau trouble une Isle toute entiere: ailleurs à la vérité, il est battu & poursuivi: mais il se sauve par les *marais*; & ne veut écouter ni paix ni treve. Il a montré de bonne heure ce qu'il savoit faire,

CHAP. XII.

Des Jugemens. re, il a mordu le ſein de ſa nourrice; elle en eſt morte, la pauvre femme, je m'entens, il ſuffit. En un mot il étoit né Sujet, & il ne l'eſt plus, au contraire il eſt le Maître; & ceux qu'il a domptés & mis ſous le joug, vont à la charrue & labourent de bon courage : ils ſemblent même appréhender les bonnes gens, de pouvoir ſe délier un jour & de devenir libres, car ils ont étendu la courroie & allongé le fouet de celui qui les fait marcher, ils n'oublient rien pour accroître leur ſervitude : ils lui font paſſer l'eau pour ſe faire d'autres Vaſſaux & s'acquerir de nouveaux domaines : il s'agit, il eſt vrai, de prendre ſon pere & ſa mere par les épaules, & de les jetter hors de leur maiſon; & ils l'aident dans une ſi honnête entrepriſe. Les gens de delà l'eau & ceux en deçà ſe cottiſent & mettent chacun du leur, pour ſe le rendre à eux tous de jour en jour plus redoutable : les *Pictes* & les *Saxons* impoſent ſilence aux *Bataves*, & ceux-ci aux *Pictes* & aux *Saxons*, tous ſe peuvent vanter d'être ſes humbles eſclaves, & autant qu'ils le ſouhaitent. Mais qu'entends-je de certains per-

personnages qui ont des couronnes, je ne dis pas des Comtes ou des Marquis dont la terre fourmille, mais des Princes & des Souverains, ils viennent trouver cet homme dès quil a siflé, ils se découvrent dès son antichambre, & ils ne parlent que quand on les interroge : sont-ce là ces mêmes Princes si pointilleux, si formalistes sur leurs rangs & sur leurs préséances, & qui consument pour les régler, les mois entiers dans une Diette ? Que fera ce nouvel *Archonte* pour payer une si aveugle soumission, & pour répondre à une si haute idée qu'on a de lui ? S'il se livre une bataille, il doit la gagner, & en personne : si l'ennemi fait un siége, il doit le lui faire lever, & avec honneur : à moins que tout l'Océan ne soit entre lui & l'ennemi, il ne sauroit moins faire en faveur de ses Courtisans. *César* lui-même ne doit-il pas en venir grossir le nombre ? il en attend du moins d'importans services : car ou l'Archonte échouera avec ses alliés, ce qui est plus difficile qu'impossible à concevoir, ou s'il réussit & que rien ne lui résiste, le voilà tout porté avec ses alliés jaloux de la Religion & de la

Des Jugemens. puissance de *César* pour fondre sur lui, pour lui enlever l'*Aigle*, & le réduire lui & son héritier à la *fasce d'argent* & aux païs héréditaires. Enfin c'en est fait, ils se sont livrés à lui volontairement, à celui peut-être de qui ils devoient se défier davantage. Esope (5) ne leur diroit-il pas, *La gent volatile d'une certaine contrée prend l'allarme, & s'effraye du voisinage du lion, dont le seul rugissement lui fait peur : elle se refugie auprès de la bête, qui lui fait parler d'accommodement & la prend sous sa protection, qui se termine enfin à les croquer tous l'un après l'autre.*

(5) Ici la Bruyere raisonne plutôt en Poëte qu'en Historien.

CHAPITRE XIII.

De ia Mode,

CHAP. XIII.

UNE chose folle & qui découvre bien notre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé & la conscience. La vian-

viande noire eſt hors de mode, & par cette raiſon inſipide : ce ſeroit pécher contre la mode que de guérir de la fievre par la ſaignée : de même l'on ne mourroit plus depuis long-tems par *Théotime :* ſes tendres exhortations ne ſauvoient plus que le peuple ; & Théotime a vû ſon ſucceſſeur. CHAP. XIII.

* La curioſité n'eſt pas un goût pour ce qui eſt bon ou ce qui eſt beau, mais pour ce qui eſt rare, unique, pour ce qu'on a, & ce que les autres n'ont point. Ce n'eſt pas un attachement à ce qui eſt parfait, mais à ce qui eſt couru, à ce qui eſt à la mode. Ce n'eſt pas un amuſement, mais une paſſion, & ſouvent ſi violente, qu'elle ne céde à l'amour & à l'ambition que par la petiteſſe de ſon objet. Ce n'eſt pas une paſſion qu'on a généralement pour les choſes rares & qui ont cours, mais qu'on a ſeulement pour une certaine choſe qui eſt rare, & pourtant à la mode.

Le Fleuriſte a un jardin dans un Fauxbourg, il y court au lever du Soleil, & il en revient à ſon coucher. Vous le voyez planté, & qui a pris racine au milieu de ſes tulippes & de-

De la Mode.

vant la *ſolitaire* : il ouvre de grands yeux, il frotte ſes mains, il ſe baiſſe, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vûe ſi belle, il a le cœur épanouï de joie : il la quitte pour l'*orientale*, de là il va à la *veuve*, il paſſe au *drap d'or*, de celle-ci à l'*agathe*, d'où il revient enfin à la *ſolitaire*, où il ſe fixe, où il ſe laſſe, où il (1) s'aſſit, où il oublie de dîner, auſſi eſt-elle nuancée, bordée, huilée à pieces emportées ; elle a un beau vaſe ou un beau calice : il la contemple, il l'admire. DIEU & la Nature ſont en tout cela ce qu'il n'admire point : il ne va pas plus loin que l'oignon de ſa tulippe qu'il ne livreroit pas pour mille écus, & qu'il donnera pour rien quand les tulippes ſeront négligées, & que les œillets auront prévalu. Cet homme raiſonnable, qui a une ame, qui a un Culte & une Religion, revient chez ſoi, fatigué, affamé, mais fort content de ſa journée : il a vû des tulippes.

Parlez à cet autre de la richeſſe des moiſſons, d'une ample récolte, d'une bon-

(1) Voyez ſur cette expreſſion ce qui a été remarqué ci-deſſus, *Ch.* X. p. 454. *Tom.* I.

bonne vendange, il eſt curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre : parlez-lui de figues & de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pêchers ont donné avec abondance, c'eſt pour lui un idiome inconnu, il s'attache aux ſeuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers : il n'a de l'amour que pour une certaine eſpece, tout autre que vous lui nommez le fait ſourire & ſe moquer. Il vous mene à l'arbre, cueille artiſtement cette prune exquiſe, il l'ouvre, vous en donne une moitié, & prend l'autre, quelle chair, dit-il, goûtez-vous cela? cela eſt divin? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs : & là-deſſus ſes narines s'enflent, il cache avec peine ſa joie & ſa vanité par quelques dehors de modeſtie. O l'homme divin en effet! homme qu'on ne peut jamais aſſez louer & admirer! homme dont il ſera parlé dans pluſieurs ſiécles! que je voye ſa taille & ſon viſage pendant qu'il vit, que j'obſerve les traits & la contenance d'un homme qui ſeul entre les mortels poſſede une telle prune. CHAP. XIII.

De la Mode.

Un troisiéme que vous allez voir, vous parle des curieux ses confreres, & sur-tout de *Diognete.* Je l'admire, dit-il, & je le comprends moins que jamais. Pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles, & qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits, & des monumens fixes & indubitables de l'ancienne Histoire? Rien moins. Vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une *tête*, vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'Empereurs interrompue, c'est encore moins. Diognete sait d'une médaille le *frust*, le *feloux* & la *fleur de coin*, il a une tablette dont toutes les places sont garnies à l'exception d'une seule, ce vuide lui blesse la vûe, & c'est précisément & à la lettre pour le remplir, qu'il emploie son bien & sa vie.

Vous voulez, ajoute *Democede*, voir mes estampes; & bien-tôt il les étale & vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, & d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet, qu'à tapisser un jour de fête le petit-pont

pont ou la rue-neuve. Il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessein, qu'il l'a achetée très-cher; & qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur. J'ai, continue-t-il une sensible affliction, & qui m'obligera à renoncer aux estampes pour le reste de mes jours: j'ai tout *Calot* hormis une seule qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages, au contraire c'est un des moindres, mais qui m'acheveroit Calot, je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, & je désespere enfin d'y réussir, cela est bien rude.

Tel autre fait la satyre de ces gens qui s'engagent par inquiétude ou par curiosité dans de longs voyages, qui ne font ni mémoires ni relations, qui ne portent point de tablettes, qui vont pour voir, & qui ne voyent pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vû, qui desirent seulement de connoître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, & de passer des rivieres qu'on n'ap-

De la Mode. n'appelle ni la Seine ni la Loire, qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absens, qui veulent un jour être revenus de loin : & ce satyrique parle juste, & se fait écouter.

Mais quand il ajoute que les Livres en apprennent plus que les Voyages, & qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une Bibliothéque, je souhaite de la voir : je vais trouver cet homme qui me reçoit dans une maison, où dès l'escalier je tombe en foiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, & de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un aprés l'autre, dire que sa gallerie est remplie à quelques endroits prés, qui sont peints de maniere, qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes, & que l'œil s'y trompe, ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette gallerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir, je le remercie de sa complaisance, & ne veux non plus que lui visiter sa tan-

ne-

nerie, qu'il appelle Bibliothéque.

* Quelques-uns par une intemperance de ſavoir, & par ne pouvoir ſe réſoudre à renoncer à aucune ſorte de connoiſſance, les embraſſent toutes, & n'en poſſédent aucune. Ils aiment mieux ſavoir beaucoup, que de ſavoir bien; & être foibles & ſuperficiels dans diverſes Sciences, que d'être ſûrs & profonds dans une ſeule. Ils trouvent en toutes rencontres celui qui eſt leur maître & qui les redreſſe: ils ſont les duppes de leur vaine curioſité & ne peuvent au plus par de longs & pénibles efforts que ſe tirer d'une ignorance craſſe.

D'autres ont la clef des Sciences, où ils n'entrent jamais: ils paſſent leur vie à déchiffrer les Langues Orientales & les Langues du Nord, celles des deux Indes, celles des deux Pôles, & celle qui ſe parle dans la Lune. Les idiomes les plus inutiles avec les caractères les plus bizarres & les plus magiques ſont préciſément ce qui réveille leur paſſion & qui excite leur travail. Ils plaignent ceux qui ſe bornent ingenuement à ſavoir leur Langue, ou tout au plus la Grecque & la

De la Mode.

la Latine. Ces gens lisent toutes les Histoires, & ignorent l'Histoire : ils parcourent tous les Livres, & ne profitent d'aucun : c'est en eux une sterilité de faits & de principes qui ne peut être plus grande, mais à la vérité la meilleure récolte & la richesse la plus abondante de mots & de paroles qui puisse s'imaginer : ils plient sous le faix, leur mémoire en est accablée, pendant que leur esprit demeure vuide.

Un Bourgeois aime les bâtimens, il se fait bâtir un Hôtel si beau, si riche & si orné, qu'il est inhabitable : le maître honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un Prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il acheve sa vie pendant que l'enfilade & les planchers de rapport sont en proie aux Anglois & aux Allemans qui voyagent, & qui viennent là du Palais Royal, du Palais L.... G.... & du Luxembourg. On heurte sans fin à cette belle porte : tous demandent à voir la maison, & personne à voir Monsieur.

On en sait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux, à qui ils ne peuvent

vent pas donner une dot ; que dis-je, elles ne ſont pas vêtues, à peine nourries ; qui ſe refuſent un tour de lit & du linge blanc, qui ſont pauvres : & la ſource de leur miſere n'eſt pas fort loin, c'eſt un garde-meuble chargé & embarraſſé de buſtes rares, déja poudreux & couverts d'ordure, dont la vente les mettroit au large, mais qu'ils ne peuvent ſe réſoudre à mettre en vente.

Diphile commence par un oiſeau & finit par mille : ſa maiſon n'en eſt pas infectée, mais empeſtée : la cour, la ſale, l'eſcalier, le veſtibule, les chambres, le cabinet, tout eſt voliere : ce n'eſt plus un ramage, c'eſt un vacarme, les vents d'Automne & les eaux dans leurs plus grandes crues ne font pas un bruit ſi perçant & ſi aigu, on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens ayent aboyé. Ce n'eſt plus pour Diphile un agréable amuſement, c'eſt une affaire laborieuſe & à laquelle à peine il peut ſuffire. Il paſſe les jours, ces jours qui échappent & qui ne reviennent plus,

De la Mode.

à verser du grain & à nettoyer des ordures : il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministere que de siffler des sereins au flageolet, & de faire couver des *Canaries.* Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfans sont sans maîtres & sans éducation. Il se renferme le soir fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouïr du moindre repos, que ses oiseaux ne reposent; & que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil : lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue, ou qu'il couve.

Qui pourroit épuiser tous les différens genres de curieux ? Devineriez-vous à entendre parler celui-ci de son *Leopard* *, de sa *plume* *, de sa *musique* *, les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier & de plus merveilleux, qu'il veut vendre ses coquilles ? Pourquoi non ? s'il les achete au poids de l'or.

* Noms de Coquillages

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplet-

plettes : c'eſt ſur-tout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles & de toutes les couleurs. Quel tems prenez-vous pour lui rendre viſite ? il eſt plongé dans une amere douleur, il a l'humeur noire, chagrine, & dont toute ſa famille ſouffre, auſſi a-t-il fait une perte irréparable : approchez, regardez ce qu'il vous montre ſur ſon doigt, qui n'a plus de vie, & qui vient d'expirer, c'eſt une chenille, & quelle chenille !

Le duel eſt le triomphe de la mode & l'endroit où elle a exercé ſa tyrannie avec plus d'éclat. Cet uſage n'a pas laiſſé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené ſe faire tuer par un plus brave que ſoi, & l'a confondu avec un homme de cœur : il a attaché de l'honneur & de la gloire à une action folle & extravagante : il a été approuvé par la préſence des Rois, il y a eu quelquefois une eſpece de Religion à le pratiquer : il a décidé de l'innocence des hommes, des accuſations fauſſes ou véritables ſur des crimes capitaux : il s'étoit enfin ſi profondément enraciné dans l'opinion des

De la Mode. des peuples, & s'étoit si fort saisi de leur cœur & de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très-grand Roi, a été de les guérir de cette folie.

* Tel a été à la mode ou pour le commandement des armées & la Négociation, ou pour l'éloquence de la Chaire, ou pour les vers, qui n'y est plus. Y a-t-il des hommes qui dégénerent de ce qu'ils furent autrefois? est-ce leur mérite qui est usé, ou le goût que l'on avoit pour eux?

* Un homme à la mode dure peu, car les modes passent: s'il est par hazard homme de mérite, il n'est pas anéanti, & il subsiste encore par quelque endroit: également estimable, il est seulement moins estimé.

La Vertu a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle même, & qu'elle sait se passer d'admirateurs, de partisans & de protecteurs: le manque d'appui & d'approbation non-seulement ne lui nuit pas, mais il la conserve, l'épure & la rend parfaite: qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure Vertu.

* Si vous dites aux hommes & surtout

tout aux Grands, qu'un tel a de la vertu, ils vous disent, qu'il la garde; qu'il a bien de l'esprit, de celui surtout qui plaît & qui amuse, ils vous répondent, tant mieux pour lui; qu'il a l'esprit fort cultivé, qu'il sait beaucoup, ils vous demandent quelle heure il est, ou quel tems il fait. Mais si vous leur apprenez qu'il y a un *Tigillin* qui *soufle* ou qui *jette en sable* un verre d'eau de vie, &, chose merveilleuse! qui y revient à plusieurs fois en un repas, alors ils disent, où est-il? amenez-le moi demain, ce soir, me l'amenerez-vous? On le leur amene; & cet homme propre à parer les avenues d'une foire, & à être montré en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité.

* Il n'y a rien qui mette plus subitement un homme à la mode, & qui le souleve davantage que le grand jeu: cela va du pair avec la crapule. Je voudrois bien voir un homme poli, enjoué, spirituel, fut-il un CATULLE ou son disciple, faire quelque comparaison avec celui qui vient de perdre huit cens pistoles en une séance.

* Une personne à la mode ressemble

De la Mode.

ble à une *fleur bleue*, qui croît de soi-même dans les sillons, où elle étouffe les épics, diminue la moisson & tient la place de quelque chose de meilleur, qui n'a de prix & de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice leger qui naît & qui tombe presque dans le même instant : aujourd'hui elle est courue, les femmes s'en parent : demain elle est négligée, & rendue au peuple.

. Une personne de mérite au contraire est une fleur qu'on ne désigne pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom, que l'on cultive (2) par sa beauté ou par son odeur, l'une des graces de la nature, l'une de ces choses qui embellissent le monde, qui est de tous les tems & d'une vogue ancienne, & populaire, que nos peres ont estimée, & que nous estimons après nos peres, à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne sauroit nuire : Un lys, une rose.

* L'on voit *Eustrate* assis dans sa nacelle, où il jouït d'un air pur & d'un ciel

(2) Ou plutôt, à mon avis, *pour* sa beauté ou *pour* son odeur.

ciel ſerain : il avance d'un bon vent & qui a toutes les apparences de devoir durer, mais il tombe tout d'un coup, le Ciel ſe couvre, l'orage ſe déclare, un tourbillon enveloppe la nacelle, elle eſt ſubmergée. On voit Euſtrate revenir ſur l'eau & faire quelques efforts, on eſpere qu'il pourra du moins ſe ſauver & venir à bord, mais une vague l'enfonce, on le tient perdu. Il paroît une ſeconde fois, & les eſpérances ſe réveillent, lorſqu'un flot ſurvient & l'abîme ; on ne le revoit plus, il eſt noyé.

CHAP. XIII.

VOITURE & SARRASIN étoient nés pour leur ſiécle, & ils ont paru dans un tems, où il ſemble qu'ils étoient attendus. S'ils s'étoient moins preſſés de venir, ils arrivoient trop tard ; & j'oſe douter qu'ils fuſſent tels aujourd'hui qu'ils ont été alors. Les converſations legéres, les cercles, la fine plaiſanterie, les Lettres enjouées & familieres, les petites parties où l'on étoit admis ſeulement avec de l'eſprit, tout a diſparu ; & qu'on ne diſe point qu'ils les feroient revivre : ce que je puis faire en faveur de leur eſprit, eſt de convenir que peut-être ils excelleroient

De la Mode.

roient dans un autre genre. Mais les femmes ſont de nos jours ou dévotes, ou coquettes, ou joueuſes, ou ambitieuſes, quelques unes même tout cela à la fois : le goût de la faveur, le jeu, les galans, les directeurs ont pris la place, & la défendent contre les gens d'eſprit.

* Un homme fat & ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à aîlerons, des chauſſes à éguilletes & des bottines : il rêve la veille par où & comment il pourra ſe faire remarquer le jour qui ſuit. Un Philoſophe ſe laiſſe habiller par ſon Tailleur. Il y a autant de foibleſſe à fuir la mode, qu'à l'affecter.

* L'on blâme une mode qui diviſant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une toute entiere pour le buſte, & laiſſe l'autre pour le reſte du corps : l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la baſe d'un édifice à pluſieurs étages, dont l'ordre & la ſtructure changent ſelon leurs caprices, qui éloigne les cheveux du viſage, bien qu'ils ne croiſſent que pour l'accompagner, qui les releve & les heriſſe à la maniere

des

des Bacchantes, & semble avoir pourvû à ce que les femmes changent leur physionomie douce & modeste, en une autre qui soit fiere & audacieuse. On se récrie enfin contre une telle ou telle mode, qui cependant toute bizarre qu'elle est, pare & embellit pendant qu'elle dure, & dont l'on tire tout l'avantage qu'on en peut esperer, qui est de plaire. Il me paroît qu'on devroit seulement admirer l'inconstance & la légereté des hommes, qui attachent successivement les agrémens & la bienséance à des choses toutes opposées, qui employent pour le comique & pour la mascarade, ce qui leur a servi de parure grave, & d'ornemens les plus sérieux; & que si peu de tems en fasse la différence.

* N... est riche, elle mange bien, elle dort bien, mais les coëffures changent; & lorsqu'elle y pense le moins & qu'elle se croit heureuse, la sienne est hors de mode.

Iphis voit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien, & en rougit, il ne se croit plus habillé: il étoit venu à la Messe pour s'y montrer, & il se cache: le voilà retenu

De la Mode. par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de senteur. Il a soin de rire pour montrer ses dents : il fait la petite bouche, & il n'y a guéres de momens où il ne veuille sourire : il regarde ses jambes, il se voit au miroir, l'on ne peut être plus content de personne, qu'il l'est de lui-même : il s'est acquis une voix claire & délicate, & heureusement il parle gras : il a un mouvement de tête, & je ne sai quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir : il a une démarche molle & le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer : il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude : il est vrai aussi qu'il porte des chausses & un chapeau, & qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni colier de perles : aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes.

* Ces mêmes modes que les hommes suivent si volontiers pour leurs personnes, ils affectent de les négliger dans leurs portraits, comme s'ils sentoient ou qu'ils prévissent l'indécence & le ridicule où elles peuvent tomber dès

dès qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agrément de la nouveauté : ils leur préférent une parure arbitraire, une drapperie indifférente, fantaisies du Peintre qui ne sont prises ni sur l'air, ni sur le visage, qui ne rappellent ni les mœurs ni les personnes : ils aiment les attitudes forcées ou immodestes, une maniere dure, sauvage, étrangere, qui font un Capitan d'un jeune Abbé, & un Matamor d'un homme de robe, une Diane d'une femme de ville, comme d'une femme simple & timide une Amazone ou une Pallas, une Laïs d'une honnête fille, un Scythe, un Attila d'un Prince qui est bon & magnanime.

Une mode a à peine détruit une autre mode, qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui céde elle-même à celle qui la suit, & qui ne sera pas la derniere, telle est notre légereté. Pendant ces révolutions un siécle s'est écoulé qui a mis toutes ces parures au rang des choses passées, & qui ne sont plus. La mode alors la plus curieuse & qui fait plus de plaisir à voir, c'est la plus ancienne : aidée du tems & des années, elle a le même agrément dans

De la Mode.

les portraits qu'a le ſaye ou l'habit Romain ſur les théâtres, qu'ont la mante *, le voile * & la tiare * dans nos tapiſſeries & dans nos peintures.

* Habits des Orientaux.

Nos peres nous ont tranſmis avec la connoiſſance de leurs perſonnes, celle de leurs habits, de leurs coëffures, de leurs armes * & des autres ornemens qu'ils ont aimés pendant leur vie : nous ne ſaurions bien reconnoître cette ſorte de bienfait, qu'en traitant de même nos deſcendans.

* Offenſives & défenſives.

* Le Courtiſan autrefois avoit ſes cheveux, étoit en chauſſes & en pourpoint, portoit de larges canons, & il étoit libertin : cela ne ſied plus. Il porte une perruque, l'habit ſerré, le bas uni, & il eſt dévot : tout ſe régle par la mode.

* Celui qui depuis quelque tems à la Cour étoit dévot, & par-là contre toute raiſon peu éloigné du ridicule, pouvoit-il eſperer de devenir à la mode ?

* De quoi n'eſt point capable un Courtiſan dans la vûe de ſa fortune, ſi pour ne la pas manquer il devient dévot.

* Les couleurs ſont préparées, &

la

la toile eſt toute prête : mais comment le fixer, cet homme inquiet, léger, inconſtant, qui change de mille & mille figures ? Je le peins dévot, & je crois l'avoir attrapé, mais il m'échappe, & déja il eſt libertin. Qu'il demeure du moins dans cette mauvaiſe ſituation, & je ſaurai le prendre dans un point de déréglement de cœur & d'eſprit où il ſera reconnoiſſable : mais la mode preſſe, il eſt dévot.

CHAP. XIII.

* Celui qui a pénétré la Cour, connoît ce que c'eſt que vertu, & ce que c'eſt que dévotion *, & il ne peut plus s'y tromper.

* Fauſſe dévotion.

* Négliger Vêpres comme une choſe antique & hors de mode, garder ſa place ſoi-même pour le ſalut, ſavoir les êtres de la Chapelle, connoître le flanc, ſavoir où l'on eſt vû & où l'on n'eſt pas vû, rêver dans l'Egliſe à Dieu & à ſes affaires, y recevoir des viſites, y donner des ordres & des commiſſions, y attendre les réponſes, avoir un Directeur mieux écouté que l'Evangile, tirer toute ſa ſainteté & tout ſon relief de la réputation de ſon Directeur, dédaigner ceux dont le Directeur a moins de vogue ; & conve-

De la Mode. nir à peine de leur ſalut, n'aimer de la Parole de Dieu que ce qui s'en prêche chez ſoi ou par ſon Directeur, préférer ſa Meſſe aux autres Meſſes, & les Sacremens donnés de ſa main à ceux qui ont moins de cette circonſtance, ne ſe repaître que de Livres de ſpiritualité, comme s'il n'y avoit ni Evangiles, ni Epîtres des Apôtres, ni Morale des Peres, lire ou parler un jargon inconnu aux premiers ſiécles, circonſtancier à confeſſe les défauts d'autrui, y pallier les ſiens, s'accuſer de ſes ſouffrances, de ſa patience, dire comme un peché ſon peu de progrès dans l'héroïſme, être en liaiſon ſecrette avec de certaines gens contre certains autres, n'eſtimer que ſoi & ſa cabale, avoir pour ſuſpecte la vertu même, goûter, ſavourer la proſpérité & la faveur, n'en vouloir que pour ſoi, ne point aider au mérite, faire ſervir la piété à ſon ambition, aller à ſon ſalut par le chemin de la fortune & des dignités, c'eſt du moins juſqu'à ce jour le plus bel effort de la dévotion du tems.

* Faux dévot. Un dévot * eſt celui qui ſous un Roi athée, ſeroit athée.

* Les dévots † ne connoissent de crimes que l'incontinence, parlons plus précisément, que le bruit ou les dehors de l'incontinence. Si *Pherecyde* passe pour être guéri des femmes, ou *Pherenice* pour être fidelle à son mari, ce leur est assez : laissez-les joüer un jeu ruïneux, faire perdre leurs créanciers, se réjouïr du malheur d'autrui & en profiter, idolâtrer les Grands, mépriser les petits, s'enyvrer de leur propre mérite, sécher d'envie, mentir, médire, cabaler, nuire, c'est leur état : voulez-vous qu'ils empietent sur celui des gens de bien, qui avec les vices cachés fuyent encore l'orgueil & l'injustice ?

CHAP. XIII.

† Faux dévots.

* Quand un Courtisan sera humble, guéri du faste & de l'ambition, qu'il n'établira point sa fortune sur la ruïne de ses concurrens, qu'il sera équitable, soulagera ses vassaux, payera ses créanciers, qu'il ne sera ni fourbe, ni médisant, qu'il renoncera aux grands repas & aux amours illégitimes, qu'il priera autrement que des lévres, & même hors de la présence du Prince : quand d'ailleurs il ne sera point d'un abord farouche & difficile,

De la Mode. qu'il n'aura point le visage austere & la mine triste, qu'il ne sera point paresseux & contemplatif, qu'il saura rendre par une scrupuleuse attention divers emplois très-compatibles, qu'il pourra & qu'il voudra même tourner son esprit & ses soins aux grandes & laborieuses affaires, à celles sur-tout d'une suite la plus étendue pour les peuples & pour tout l'Etat : quand son caractère me fera craindre de le nommer en cet endroit, & que sa modestie l'empêchera, si je ne le nomme pas, de s'y reconnoître, alors je dirai de ce personnage, il est dévot, ou plutôt, c'est un homme donné à son siécle pour le modele d'une vertu sincére & pour le discernement de l'hypocrisie.

* *Onuphre* n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche sur le coton & sur le duvet : de même il est habillé simplement, commodément, je veux dire d'une étoffe fort legére en Eté, & d'une autre fort moelleuse pendant l'Hyver, il porte des chemises très-déliées, qu'il a un très-grand soin de bien cacher. Il ne dit point *ma haire & ma discipline*, au contraire, il passeroit pour ce qu'il est, pour

pour un hypocrite, & il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot : il est vrai qu'il fait en sorte que l'on croit sans qu'il le dise, qu'il porte une haire & qu'il se donne la discipline. Il y a quelques Livres répandus dans sa chambre indifféremment, ouvrez les, c'est *le Combat spirituel*, *le Chrétien intérieur*, *l'Année sainte* : d'autres Livres sont sous la clef. S'il marche par la ville & qu'il découvre de loin un homme devant qui il est nécessaire qu'il soit dévot, les yeux baissés, la démarche lente & modeste, l'air recueilli lui sont familiers : il joue son rôle. S'il entre dans une Eglise, il observe d'abord de qui il peut être vû ; & selon la découverte qu'il vient de faire, il se met à genoux & prie, ou il ne songe ni à se mettre à genoux ni à prier. Arrive-t-il vers lui un homme de bien & d'autorité qui le verra & qui peut l'entendre, non-seulement il prie, mais il médite, il pousse des élans & des soupirs : si l'homme de bien se retire, celui-ci qui le voit partir s'appaise & ne souffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu saint, perce la foule, choisit un endroit pour se re-

De la Mode. cueillir, & où tout le monde voit qu'il s'humilie : s'il entend des Courtisans qui parlent, qui rient, & qui sont à la Chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire : il reprend sa méditation, qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec lui-même ; & où il trouve son compte. Il évite une Eglise déserte & solitaire, où il pourroit entendre deux Messes de suite, le Sermon, Vêpres & Complies, tout cela entre Dieu & lui, & sans que personne lui en sût gré : il aime la Paroisse, il fréquente les Temples où se fait un grand concours : on n'y manque point son coup, on y est vû. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année, où à propos de rien il jeûne ou fait abstinence : mais à la fin de l'hyver il tousse, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fiévre : il se fait prier, presser, quereller pour rompre le Carême dès son commencement, & il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parens ou dans un procès de famille, il est pour les plus riches ;

&

& il ne se persuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent, à qui il a sû imposer, dont il est le parasite, & dont il peut tirer de grands secours, il ne cajolle point sa femme, il ne lui fait du moins ni avance ni déclaration : il s'enfuira, il lui laissera son manteau, s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui même : il est encore plus éloigné d'employer pour la flatter & pour la séduire le jargon de la * dévotion : ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, & selon qu'il lui est utile, & jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre très-ridicule. Il sait où se trouvent des femmes plus sociables & plus dociles que celle de son ami, il ne les abandonne pas pour long-tems, quand ce ne seroit que pour faire dire de soi dans le public qu'il fait des retraites : qui en effet pourroit en douter, quand on le revoit paroître avec un visage extenué & d'un homme qui ne se ménage point ? Les femmes d'ailleurs qui fleurissent & qui prosperent à l'ombre de la dévotion †, lui conviennent, seulement avec cette petite différence qu'il

CHAP. XIII.

* Fausse dévotion.

† Fausse dévotion.

De la Mode. néglige celles qui ont vieilli, & qu'il cultive les jeunes, & entre celles-ci les plus belles & les mieux faites, c'est son attrait : elles vont, & il va : elles reviennent, & il revient : elles demeurent, & il demeure. C'est en tous lieux & à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir : qui pourroit n'en être pas édifié ? Elles sont dévotes, & il est dévot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami & de la prévention où il l'a jetté en sa faveur : tantôt il lui emprunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami lui en offre : il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins. Quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet qu'il est bien sûr de ne jamais retirer. Il dit une autre fois & d'une certaine maniere, que rien ne lui manque ; & c'est lorsqu'il ne lui faut qu'une petite somme. Il vante quelque autre fois publiquement la générosité de cet homme pour le piquer d'honneur & le conduire à lui faire une grande largesse : il ne pense point à profiter de toute sa succession, ni à s'attirer une donation générale de tous

ses

ſes biens, s'il s'agit ſur-tout de les enlever à un fils, le légitime héritier. Un homme dévot n'eſt ni avare, ni violent, ni injuſte, ni même intereſſé. Onuphre n'eſt pas dévot, mais il veut être cru tel, & par une parfaite, quoique fauſſe, imitation de la piété, ménager ſourdement ſes intérêts : auſſi ne ſe joue-t-il pas à la ligne directe, & il ne s'inſinue jamais dans une famille, où ſe trouve tout à la fois une fille à pourvoir & un fils à établir, il y a là des droits trop forts & trop inviolables, on ne les traverſe point ſans faire de l'éclat, (& il l'appréhende) ſans qu'une pareille entrepriſe vienne aux oreilles du Prince à qui il dérobe ſa marche, par la crainte qu'il a d'être découvert & de paroître ce qu'il eſt. Il en veut à la ligne collaterale, on l'attaque plus impunément : il eſt la terreur des couſins & des couſines, du neveu & de la niéce, le flatteur & l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune. Il ſe donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche & ſans enfans ; & il faut que celui-ci le deshérite, s'il veut que ſes parens recueillent ſa ſucceſſion : ſi Onuphre

De la Mode.

phre ne trouve pas jour à les en frustrer à fond, il leur en ôte du moins une bonne partie : une petite calomnie, moins que cela, une legére médisance lui suffit pour ce pieux dessein, c'est le talent qu'il posséde à un plus haut degré de perfection : il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile ; il y a des gens, selon lui, qu'on est obligé en conscience de décrier, & ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, & dont il désire la dépouille. Il vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche : on lui parle d'*Eudoxe*, il sourit ou il soupire : on l'interroge, on insiste, il ne répond rien ; & il a raison, il en a assez dit.

* Riez, *Zelie*, soyez badine & folâtre à votre ordinaire, qu'est devenue votre joie ? Je suis riche, dites-vous, me voilà au large, & je commence à respirer : riez plus haut, Zelie, éclatez : que sert une meilleure fortune, si elle amene avec soi le sérieux & la tristesse ? Imitez les Grands qui sont nés dans le sein de l'opulence, ils rient quelquefois, ils cédent à leur temperament, suivez le vôtre : ne

ne faites pas dire de vous qu'une nouvelle place ou que quelques mille livres de rente de plus ou de moins vous font passer d'une extrêmité à l'autre. Je tiens, dites-vous, à la faveur par un endroit : je m'en doutois, Zelie, mais croyez-moi, ne laissez pas de rire, & même de me sourire en passant comme autrefois, ne craignez rien, je n'en serai ni plus libre ni plus familier avec vous ; je n'aurai pas une moindre opinion de vous & de votre poste, je croirai également que vous êtes riche & en faveur. Je suis dévote, ajoutez-vous : c'est assez, Zelie, & je dois me souvenir que ce n'est plus la serenité & la joie que le sentiment d'une bonne conscience étale sur le visage. Les passions tristes & austeres ont pris le dessus, & se répandent sur les dehors, elles menent plus loin, & l'on ne s'étonne plus de voir que la dévotion † sache encore mieux que la beauté & la jeunesse rendre une femme fiére & dédaigneuse.

† Fausse dévotion.

* L'on a été loin depuis un siécle dans les Arts & dans les Sciences, qui toutes ont été poussées à un grand point de raffinement, jusques à celle du

De la Mode.

du ſalut que l'on a réduit en régle & en méthode, & augmentée de tout ce que l'eſprit des hommes pouvoit inventer de plus beau & de plus ſublime. La dévotion * & la Géometrie ont leurs façons de parler, ou ce qu'on appelle les termes de l'Art : celui qui ne les ſait pas, n'eſt ni dévot, ni Geometre. Les premiers dévots, ceux mêmes qui ont été dirigés par les Apôtres, ignoroient ces termes, ſimples gens qui n'avoient que la foi & les œuvres, & qui ſe réduiſoient à croire & à bien vivre.

* Fauſſe dévotion.

* C'eſt une choſe délicate à un Prince religieux de reformer la Cour, & de la rendre pieuſe : inſtruit juſques où le Courtiſan veut lui plaire, & aux dépens de quoi il feroit ſa fortune, il le ménage avec prudence, il tolére, il diſſimule, de peur de le jetter dans l'hypocriſie ou le ſacrilége : il attend plus de Dieu & du tems que de ſon zéle & de ſon induſtrie.

* C'eſt une pratique ancienne dans les Cours de donner des penſions, & de diſtribuer des graces à un Muſicien, à un Maître de danſe, à un Farceur, à un Joueur de flute, à un Flatteur, à un

un complaiſant : ils ont un mérite fixe & des talens ſûrs & connus qui amuſent les Grands, & qui les délaſſent de leur grandeur. On ſait que Favier eſt beau danſeur, & que Lorenzani fait de beaux motets. Qui ſait au contraire ſi l'homme dévot a de la vertu ? il n'y a rien pour lui ſur la caſſette ni à l'épargne ; & avec raiſon, c'eſt un métier aiſé à contrefaire, qui, s'il étoit récompenſé, expoſeroit le Prince à mettre en honneur la diſſimulation & la fourberie, & à payer penſion à l'hypocrite.

* L'on eſpere que la dévotion de la Cour ne laiſſera pas d'inſpirer la réſidence.

Je ne doute point que la vraie dévotion ne ſoit la ſource du repos. Elle fait ſupporter la vie & rend la mort douce : on n'en tire pas tant de l'hypocriſie.

* Chaque heure en ſoi, comme à notre égard, eſt unique : eſt-elle écoulée une fois, elle a péri entierement, les millions de ſiécles ne la rameneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent, & ſe perdent ſans retour dans l'abîme des tems. Le tems même

De la Mode. ſera détruit : ce n'eſt qu'un point dans les eſpaces immenſes de l'éternité ; & il ſera effacé. Il y a de legéres & frivoles circonſtances du tems qui ne ſont point ſtables, qui paſſent, & que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richeſſes, la puiſſance, l'autorité, l'indépendance, le plaiſir, les joies, la ſuperfluité. Que deviendront ces modes, quand le tems même aura diſparu ? La Vertu, ſeule ſi peu à la mode, va au-delà des tems.

CHAPITRE XIV.

De quelques Uſages.

CHAP. XIV. IL y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles.

Il y en a de tels, que s'ils euſſent obtenu ſix mois de délai de leurs créanciers, ils étoient nobles. *

* Véterans.

Quelques autres ſe couchent roturiers & ſe levent nobles. *

Combien de nobles dont le pere & les aînés ſont roturiers ?

* Tel abandonne ſon pere qui eſt connu, & dont l'on cite le Greffe ou

la

la boutique pour ſe retrancher ſur ſon ayeul, qui mort depuis long-tems eſt inconnu & hors de priſe. Il montre enſuite un gros revenu, une grande charge, de belles alliances; & pour être noble, il ne lui manque que des titres.

* Réhabilitations, mot en uſage dans les Tribunaux, qui a fait vieillir & rendu gothique celui de Lettres de nobleſſe, autrefois ſi françois & ſi uſité. Se faire réhabiliter ſuppoſe qu'un homme devenu riche, originairement eſt noble, qu'il eſt d'une néceſſité plus que morale qu'il le ſoit, qu'à la vérité ſon pere a pu déroger ou par la charrue, ou par la houe, ou par la malle, ou par les livrées, mais qu'il ne s'agit pour lui que de rentrer dans les premiers droits de ſes ancêtres, & de continuer les armes de ſa maiſon, les mêmes pourtant qu'il a fabriquées, & tout autres que celles de ſa vaiſſelle d'étain: qu'en un mot les Lettres de nobleſſe ne lui conviennent plus, qu'elles n'honorent que le roturier, c'eſt-à-dire, celui qui cherche encore le ſecret de devenir riche.

* Un homme du peuple à force d'af-

De quelques Usages.

d'assurer qu'il a vû un prodige, se persuade faussement qu'il a vû un prodige. Celui qui continue de cacher son âge, pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De même le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien Baron ou de quelque Châtelain dont il est vrai qu'il ne descend pas, a le plaisir de croire qu'il en descend.

* Quelle est la roture un peu heureuse & établie, à qui il manque des armes, & dans ces armes une piece honorable, des suppôts, un cimier, une devise, & peut-être le cri de guerre? Qu'est devenue la distinction des Casques & des *Heaumes*? le nom & l'usage en sont abolis. Il ne s'agit plus de les porter de front ou de côté, ouverts ou fermés; & ceux-ci de tant ou de tant de grilles : on n'aime pas les minuties, on passe droit aux Couronnes, cela est plus simple : on s'en croit digne, on se les adjuge. Il reste encore aux meilleurs Bourgeois une certaine pudeur qui les empêche de se parer d'une Couronne de Marquis, trop satisfaits de la Comtale : quelques-

ques-uns même ne vont pas la chercher fort loin, & la font passer de leur enseigne à leur carosse. Chap. XIV.

* Il suffit de n'être point né dans une ville, mais sous une chaumiere répandue dans la campagne, ou sous une ruine qui trempe dans un marécage, & qu'on appelle Château, pour être cru noble sur sa parole.

* Un bon Gentilhomme veut passer pour un petit Seigneur, & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté, & il use de tant de précautions, qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang & les préseances, de nouvelles armes, & d'une généalogie que d'Hôsier ne lui a pas faite, il devient enfin un petit Prince.

* Les Grands en toutes choses se forment & se moulent sur de plus grands, qui de leur part, pour n'avoir rien de commun avec leurs inférieurs, renoncent volontiers à toutes les rubriques d'honneurs & de distinctions dont leur condition se trouve chargée, & préférent à cette servitude une vie plus libre & plus commode: ceux qui suivent leur piste, observent déja par émulation cette simplicité & cette mo-

De quelques Usages.

modeftie : tous ainfi fe réduiront par hauteur à vivre naturellement & comme le peuple. Horrible inconvénient !

* Certaines gens portent trois noms de peur d'en manquer : ils en ont pour la campagne & pour la ville, pour les lieux de leur fervice ou de leur emploi. D'autres ont un feul nom diffylabe qu'ils annobliffent par des particules, dès que leur fortune devient meilleure. Celui-ci par la fuppreffion d'une fyllabe fait de fon nom obfcur, un nom illuftre : celui-là par le changement d'une lettre en une autre fe traveftit, & de *Syrus* devient *Cyrus*. Plufieurs fuppriment leurs noms qu'ils pourroient conferver fans honte, pour en adopter de plus beaux, où ils n'ont qu'à perdre par la comparaifon que l'on fait toujours d'eux qui les portent, avec les grands hommes qui les ont portés. Il s'en trouve enfin qui nés à l'ombre des clochers de Paris veulent être Flamans ou Italiens, comme fi la roture n'étoit pas de tout pays, allongent leurs noms françois d'une terminaifon étrangere, & croyent que venir de bon lieu, c'eft venir de loin.

* Le befoin d'argent a reconcilié la no-

nobleſſe avec la roture, & a fait évanouïr la preuve des quatre quartiers.

* A combien d'enfans ſeroit utile la Loi qui décideroit que c'eſt le ventre qui annoblit! mais à combien d'autres ſeroit-elle contraire!

* Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands Princes par une extrêmité, & par l'autre au ſimple peuple.

* Il n'y a rien à perdre à être noble: Franchiſes, immunités, exemptions, priviléges, que manque-t-il à ceux qui ont un titre? Croyez-vous que ce ſoit pour la nobleſſe que des Solitaires * ſe ſont faits nobles? Ils ne ſont pas ſi vains: c'eſt pour le profit qu'ils en reçoivent. Cela ne leur ſied-il pas mieux que d'entrer dans les gabelles? je ne dis pas à chacun en particulier, leurs vœux s'y oppoſent, je dis même à la communauté.

* Maiſon Religieuſe, Secretaire du Roi.

* Je le déclare nettement, afin que l'on s'y prépare, & que perſonne un jour n'en ſoit ſurpris. S'il arrive jamais que quelque Grand me trouve digne de ſes ſoins, ſi je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de la Bruyere que toutes les Chroniques ran-

De quelques Usages.

rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, qui ſuivirent GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre-Sainte : voilà alors de qui je deſcends en ligne directe.

* Si la nobleſſe eſt vertu, elle ſe perd par tout ce qui n'eſt pas vertueux : & ſi elle n'eſt pas vertu, c'eſt peu de choſe.

* Il y a des choſes qui ramenées à leurs principes & à leur premiere inſtitution ſont étonnantes & incompréhenſibles. Qui peut concevoir en effet que certains Abbés à qui il ne manque rien de l'ajuſtement, de la molleſſe & de la vanité des ſexes & des conditions, qui entrent auprès des femmes en concurrence avec le Marquis & le Financier, & qui l'emportent ſur tous les deux, qu'eux-mêmes ſoient originairement & dans l'étymologie de leur nom, les peres & les chefs de ſaints Moines & d'humbles Solitaires, & qu'ils en devroient être l'exemple ? Quelle force, quel empire, quelle tyrannie de l'uſage ! Et ſans parler de plus grands déſordres, ne doit-on pas craindre de voir un jour un ſimple Abbé en velours gris & à ramages com-

comme une Eminence, ou avec des mouches & du rouge comme une femme? *Chap. XIV.*

* Que les ſaletés des Dieux, la Vénus, le Ganymede, & les autres nudités du Carache ayent été faites pour des Princes de l'Egliſe, & qui ſe diſent ſucceſſeurs des Apôtres, le Palais Farneſe en eſt la preuve.

* Les belles choſes le ſont moins hors de leur place : les bienſéances mettent la perfection, & la Raiſon met les bienſéances. Ainſi l'on n'entend point une gigue à la Chapelle, ni dans un Sermon des tons de théâtre : l'on ne voit point d'images profanes * dans les Temples, un CHRIST, par exemple, & le Jugement de Paris dans le même Sanctuaire ; ni à des perſonnes conſacrées à l'Egliſe le train & l'équipage d'un Cavalier.

* Tapiſſeries.

* Déclarerai je donc ce que je penſe de ce qu'on appelle dans le monde, un beau Salut : la décoration ſouvent profane, les places retenues & payées, des † Livres diſtribués comme au théâtre,

† Le Motet traduit en vers François par L. L. * *.

De quelques Usages.

tre, les entrevûes & les rendez-vous fréquens, le murmure & les causeries étourdissantes, quelqu'un monté sur une tribune qui y parle familiérement, séchement, & sans autre zéle que de rassembler le peuple, l'amuser, jusqu'à ce qu'un Orchestre, le dirai-je, & des voix qui concertent depuis long-tems, se fassent entendre. Est-ce à moi à m'écrier que le zéle de la maison du Seigneur me consume, & à tirer le voile léger qui couvre les mysteres, témoins d'une telle indécence : quoi? parce qu'on ne danse pas encore aux TT** : me forcera t-on d'appeller tout ce spectacle, Office Divin?

* L'on ne voit point faire de voeux ni de pelerinages, pour obtenir d'un Saint d'avoir l'esprit plus doux, l'ame plus reconnoissante, d'être plus équitable & moins malfaisant, d'être guéri de la vanité, de l'inquiétude & de la mauvaise taillerie.

* Quelle idée plus bizarre, que de se représenter une foule de Chrétiens de l'un & de l'autre sexe, qui se rassemblent à certains jours dans une salle pour y applaudir à une troupe d'excommuniés, qui ne le sont que par le plai-

plaisir qu'ils leur donnent, & qui est déja payé d'avance. Il me semble qu'il faudroit, ou fermer les Théâtres, ou prononcer moins sévérement sur l'état des Comédiens.

* Dans ces jours qu'on appelle saints le Moine confesse, pendant que le Curé tonne en chaire contre le Moine, & ses adhérans : telle femme pieuse sort de l'Autel, qui entend au Prône qu'elle vient de faire un sacrilége. N'y a-t-il point dans l'Eglise une puissance à qui il appartienne, ou de faire taire le Pasteur; ou de suspendre pour un tems le pouvoir du *Barnabite* ?

* Il y a plus de retributions dans les Paroisses pour un mariage que pour un baptême; & plus pour un baptême que pour la confession. L'on diroit que ce soit un taux sur les Sacremens, qui semblent par-là être appréciés. Ce n'est rien au fonds que cet usage; & ceux qui reçoivent pour les choses saintes, ne croyent point les vendre, comme ceux qui donnent ne pensent point à les acheter : ce sont peut-être des apparences qu'on pourroit épargner aux simples & aux indévots.

* Un Pasteur frais & en parfaite

De quelques Usages.

santé, en linge fin & en point de Venise, a sa place dans l'Œuvre auprès les pourpres & les fourures, il y acheve sa digestion; pendant que le Feuillant ou le Recollet quitte sa cellule & son desert, où il est lié par ses vœux & par la bienséance, pour venir le prêcher, lui & ses ouailles, & en recevoir le salaire, comme d'une piece d'étoffe. Vous m'interrompez, & vous dites, quelle censure! & combien elle est nouvelle & peu attendue! Ne voudriez-vous point interdire à ce Pasteur & à son troupeau la Parole divine, & le pain de l'Evangile? Au contraire, je voudrois qu'il le distribuât lui-même le matin, le soir, dans les Temples, dans les maisons, dans les places, sur les toîts; & que nul ne prétendît à un emploi si grand, si laborieux, qu'avec des intentions, des talens & des poulmons capables de lui mériter les belles offrandes & les riches rétributions qui y sont attachées. Je suis forcé, il est vrai, d'excuser un Curé sur cette conduite, par un usage reçu, qu'il trouve établi, & qu'il laissera à son successeur: mais c'est cet usage bizarre & dénué de fon-

fondement & d'apparence que je ne puis approuver, & que je goûte encore moins que celui de se faire payer quatre fois des mêmes obséques, pour soi, pour ses droits, pour sa présence, pour son assistance.

* *Tite* par vingt années de service dans une seconde place, n'est pas encore digne de la premiere qui est vacante : ni ses talens, ni sa doctrine, ni une vie exemplaire, ni les vœux des Paroissiens ne sauroient l'y faire asseoir. Il naît de dessous terre un autre * Clerc pour la remplir. Tite est reculé ou congedié, il ne s'en plaint pas : c'est l'usage.

* Ecclésiastique.

* Moi, dit le Cheffecier, je suis Maître du Chœur : qui me forcera d'aller à Matines ? mon prédécesseur n'y alloit point, suis-je de pire condition, dois-je laisser avilir ma Dignité entre mes mains, ou la laisser telle que je l'ai reçue ? Ce n'est point, dit l'Ecolâtre, mon intérêt qui me mene, mais celui de la Prébende : il seroit bien dur qu'un grand Chanoine fût sujet au Chœur, pendant que le Trésorier, l'Archidiacre, le Pénitencier & le Grand-Vicaire s'en croyent

De quelques Usages.

exempts. Je ſuis bien fondé, dit le Prévôt, à demander de la rétribution ſans me trouver à l'Office : il y a vingt années entiéres que je ſuis en poſſeſſion de dormir les nuits, je veux finir comme j'ai commencé, & l'on ne me verra point déroger à mon titre : Que me ſerviroit d'être à la tête d'un Chapitre ? mon exemple ne tire point à conſéquence. Enfin c'eſt entr'eux tous à qui ne louera point Dieu, à qui fera voir par un long uſage, qu'il n'eſt point obligé de le faire : l'émulation de ne ſe point rendre aux Offices divins ne ſauroit être plus vive, ni plus ardente. Les cloches ſonnent dans une nuit tranquille; & leur mélodie qui réveille les Chantres & les Enfans de chœur, endort les Chanoines, les plonge dans un ſommeil doux & facile, & qui ne leur procure que de beaux ſonges : ils ſe levent tard, & vont à l'Egliſe ſe faire payer d'avoir dormi.

* Qui pourroit s'imaginer, ſi l'expérience ne nous le mettoit devant les yeux, quelle peine ont les hommes à ſe réſoudre d'eux-mêmes à leur propre félicité, & qu'on ait beſoin de gens d'un certain habit, qui par un dif-

discours préparé, tendre & pathétique, par de certaines inflexions de voix, par des larmes, par des mouvemens qui les mettent en sueur & qui les jettent dans l'épuisement, fassent enfin consentir un homme Chrétien & raisonnable, dont la maladie est sans ressource, à ne se point perdre & à faire son salut.

* La fille d'*Aristippe* est malade & en péril, elle envoie vers son pere, veut se reconcilier avec lui & mourir dans ses bonnes graces. Cet homme si sage, le conseil de toute une ville, fera-t-il de lui-même cette démarche si raisonnable, y entraînera-t-il sa femme? Ne faudra-t-il point, pour les remuer tous deux, la machine du Directeur?

* Une mere, je ne dis pas qui céde & qui se rend à la vocation de sa fille, mais qui la fait Religieuse, se charge d'une ame avec la sienne, en répond à Dieu même: en est la caution: afin qu'une telle mere ne se perde pas, il faut que sa fille se sauve.

* Un homme joue & se ruine: il marie néanmoins l'aînée de ses deux filles de ce qu'il a pu sauver des mains

De quelques Usages.

d'un *Ambreville*. La cadette eſt ſur le point de faire ſes vœux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de ſon pere.

* Il s'eſt trouvé des filles qui avoient de la vertu, de la ſanté, de la ferveur & une bonne vocation, mais qui n'étoient pas aſſez riches pour faire dans une riche Abbaye vœu de pauvreté.

* Celle qui délibére ſur le choix d'une Abbaye ou d'un ſimple Monaſtere pour s'y renfermer, agite l'ancienne queſtion de l'état populaire & du deſpotique.

* Faire une folie & ſe marier *par amourette*, c'eſt épouſer *Melite* qui eſt jeune, belle, ſage, économe, qui plaît, qui vous aime, qui a moins de bien qu'*Ægine* qu'on vous propoſe, & qui avec une riche dot apporte de riches diſpoſitions à la conſumer, & tout votre fonds avec ſa dot.

* Il étoit délicat autrefois de ſe marier, c'étoit un long établiſſement, une affaire ſérieuſe, & qui méritoit qu'on y penſât : l'on étoit pendant toute ſa vie le mari de ſa femme, bonne ou mauvaiſe : même table, même demeure, même lit : l'on n'en étoit point quitte pour une penſion : avec

avec des enfans & un ménage complet l'on n'avoit pas les apparences & les délices du célibat. CHAP. XIV.

* Qu'on évite d'être vû ſeul avec une femme qui n'eſt point la ſienne, voilà une pudeur qui eſt bien placée : qu'on ſente quelque peine à ſe trouver dans le monde avec des perſonnes dont la réputation eſt attaquée, cela n'eſt pas incompréhenſible. Mais quelle mauvaiſe honte fait rougir un homme de ſa propre femme, & l'empêche de paroître dans le public avec celle qu'il s'eſt choiſie pour ſa compagne inſéparable, qui doit faire ſa joie, ſes délices & toute ſa ſocieté, avec celle qu'il aime & qu'il eſtime, qui eſt ſon ornement, dont l'eſprit, le mérite, la vertu, l'alliance lui font honneur ? Que ne commence-t-il par rougir de ſon mariage ?

Je connois la force de la coûtume, & juſqu'où elle maîtriſe les eſprits, & contraint les mœurs, dans les choſes même les plus dénuées de raiſon & de fondement : je ſens néanmoins que j'aurois l'impudence de me promener au Cours, & d'y paſſer en revûe avec une perſonne, qui ſeroit ma femme.

De quelques Usages.

* Ce n'eſt pas une honte, ni une faute à un jeune homme que d'épouſer une femme avancée en âge, c'eſt quelquefois prudence, c'eſt précaution. L'infamie eſt de ſe jouer de ſa bienfactrice par des traitemens indignes, & qui lui découvrent qu'elle eſt la duppe d'un hypocrite & d'un ingrat. Si la fiction eſt excuſable, c'eſt où il faut feindre de l'amitié : s'il eſt permis de tromper, c'eſt dans une occaſion où il y auroit de la dureté à être ſincére. Mais elle vit long-tems : Aviez-vous ſtipulé qu'elle mourût après avoir ſigné votre fortune, & l'acquit de toutes vos dettes? N'a-t-elle plus après ce grand ouvrage qu'à retenir ſon haleine, qu'à prendre de l'opium ou de la cigue? A-t-elle tort de vivre? Si même vous mourez avant celle dont vous aviez déja réglé les funérailles, à qui vous deſtiniez la groſſe ſonnerie & les beaux ornemens, en eſt-elle reſponſable?

* Il y a depuis long-tems dans le monde une maniere † de faire valoir ſon bien, qui continue toujours d'être pra-

† Billets & obligations.

pratiquée par d'honnêtes gens, & d'être condamnée par d'habiles Docteurs. CHAP. XIV.

* On a toujours vû dans la République de certaines charges, qui semblent n'avoir été imaginées la premiere fois, que pour enrichir un seul aux dépens de plusieurs : les fonds ou l'argent des particuliers y coule sans fin & sans interruption ; dirai-je qu'il n'en revient plus, ou qu'il n'en revient que tard ? C'est un gouffre, c'est une mer qui reçoit les eaux des fleuves, & qui ne les rend pas, ou si elle les rend, c'est par des conduits secrets & souterrains, sans qu'il y paroisse, ou qu'elle en soit moins grosse & moins enflée, ce n'est qu'après en avoir joui longtems, & qu'elle ne peut plus les retenir.

* Le fonds perdu, autrefois si sûr, si religieux & si inviolable, est devenu avec le tems, & par les soins de ceux qui en étoient chargés, un bien perdu. Quel autre secret de doubler mes revenus & de thésauriser ? Entrerai-je dans le huitiéme denier, ou dans les aides ? Serai-je avare, partisan, ou administrateur ?

* Vous avez une piece d'argent ou

De quelques Usages.

même une piece d'or, ce n'eſt pas aſſez, c'eſt le nombre qui opére : faites-en, ſi vous pouvez, un amas conſidérable & qui s'éleve en pyramide, & je me charge du reſte. Vous n'avez ni naiſſance, ni eſprit, ni talens, ni expérience, n'importe : ne diminuez rien de votre monceau, & je vous placerai ſi haut que vous vous couvrirez devant votre maître, ſi vous en avez : il ſera même fort éminent, ſi avec votre métal qui de jour à autre ſe multiplie, je ne fais en ſorte qu'il ſe découvre devant vous.

* *Orante* plaide depuis dix ans entiers en reglement de Juges, pour une affaire juſte, capitale, & où il y va de toute ſa fortune : elle ſaura peut-être dans cinq années quels ſeront ſes Juges, & dans quel Tribunal elle doit plaider le reſte de ſa vie.

L'on applaudit à la coutume qui s'eſt introduite dans les Tribunaux, d'interrompre les Avocats au milieu de leur action, de les empêcher d'être éloquens & d'avoir de l'eſprit, de les ramener au fait & aux preuves toutes ſéches qui établiſſent leurs cauſes & le droit de leurs Parties; & cette prati-

que

que si severe qui laisse aux Orateurs le regret de n'avoir pas prononcé les plus beaux traits de leurs Discours, qui bannit l'Eloquence du seul endroit où elle est en sa place, & qui va faire du Parlement une muette Jurisdiction, on l'autorise par une raison solide & sans replique, qui est celle de l'expédition : il est seulement à désirer qu'elle fût moins oubliée en toute autre rencontre, qu'elle réglât au contraire les Bureaux comme les Audiences, & qu'on cherchât une fin aux Ecritures*, comme on a fait aux Plaidoyers.

* Procès par écrit.

* Le devoir des Juges est de rendre la Justice, leur métier est de la différer : quelques-uns savent leur devoir & font leur métier.

* Celui qui sollicite son Juge ne lui fait pas honneur : car ou il se défie de ses lumieres, & même de sa probité, ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injustice.

* Il se trouve des Juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié & de l'alliance nuisent à une bonne cause ; & qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles, expose à être injustes.

* Le

De quelques Usages.

* Le Magiſtrat coqnet ou galant eſt pire dans les conſéquences que le diſſolu : celui-ci cache ſon commerce & ſes liaiſons, & l'on ne ſait ſouvent par où aller juſqu'à lui : celui-là eſt ouvert par mille foibles qui ſont connus ; & l'on y arrive par toutes les femmes à qui il veut plaire.

* Il s'en faut peu que la Religion & la Juſtice n'aillent de pair dans la République, & que la Magiſtrature ne conſacre les hommes comme la Prêtriſe. L'homme de Robe ne ſauroit guéres danſer au Bal, paroître aux Théâtres, renoncer aux habits ſimples & modeſtes, ſans conſentir à ſon propre aviliſſement ; & il eſt étrange qu'il ait falu une Loi pour régler ſon extérieur, & le contraindre ainſi à être grave & plus reſpecté.

* Il n'y a aucun métier qui n'ait ſon apprentiſſage, & en montant des moindres conditions juſques aux plus grandes, on remarque dans toutes un tems de pratique & d'exercice, qui prépare aux emplois, où les fautes ſont ſans conſéquence, & menent au contraire à la perfection. La guerre même qui ne ſemble naître & durer

que

que par la confusion & le désordre, a ſes préceptes : on ne ſe maſſacre pas par pelotons & par troupes en raſe campagne, ſans l'avoir appris, & l'on s'y tue méthodiquement : il y a l'école de la guerre. Où eſt l'école du Magiſtrat? Il y a un Uſage, des Loix, des Coûtumes : où eſt le tems, & le tems aſſez long que l'on emploie à les digerer & à s'en inſtruire? L'eſſai & l'apprentiſſage d'un jeune adoleſcent qui paſſe de la ferule à la pourpre, & dont la conſignation a fait un Juge, eſt de décider ſouverainement des vies & des fortunes des hommes.

* La principale partie de l'Orateur, c'eſt la probité : ſans elle il dégénere en déclamateur, il déguiſe ou il exagere les faits, il cite faux, il calomnie, il épouſe la paſſion & les haines de ceux pour qui il parle, & il eſt de la claſſe de ces Avocats, dont le proverbe dit, qu'ils ſont payés pour dire des injures.

* Il eſt vrai, dit-on, cette ſomme lui eſt dûe, & ce droit lui eſt acquis : mais je l'attends à cette petite formalité. S'il l'oublie, il n'y revient plus, & *conſéquemment* il perd ſa ſomme, ou

il

De quelques Usages.

il eſt *inconteſtablement* déchû de ſon droit : or il oubliera cette formalité. Voilà ce que j'appelle une conſcience de Praticien.

Une belle maxime pour le Palais, utile au public, remplie de raiſon, de ſageſſe & d'équité, ce ſeroit préciſément la contradictoire de celle qui dit que la forme emporte le fonds.

* La queſtion eſt une invention merveilleuſe & tout-à-fait ſûre, pour perdre un innocent qui a la complexion foible, & ſauver un coupable qui eſt né robuſte.

* Un coupable puni eſt un exemple pour la canaille : un innocent condamné eſt l'affaire de tous les honnêtes gens.

Je dirai preſque de moi, je ne ſerai pas voleur ou meurtrier : je ne ſerai pas un jour puni comme tel, c'eſt parler bien hardiment.

Une condition lamentable eſt celle d'un homme innocent à qui la précipitation & la procédure ont trouvé un crime, celle même de ſon Juge peut elle l'être davantage ?

* Si l'on me racontoit qu'il s'eſt trouvé autrefois un Prevôt ou l'un de

ces Magiſtrats créés pour pourſuivre les voleurs & les exterminer, qui les connoiſſoit tous depuis long tems de nom & de viſage, ſavoit leurs vols, j'entends l'eſpece, le nombre & la quantité, pénétroit ſi avant dans toutes ces profondeurs, & étoit ſi initié dans tous ces affreux myſteres, qu'il ſut rendre à un homme de crédit un bijou qu'on lui avoit pris dans la foule au ſortir d'une Aſſemblée, & dont il étoit ſur le point de faire de l'éclat, que le Parlement intervînt dans cette affaire, & fît le procès à cet Officier, je regarderois cet événement comme l'une de ces choſes dont l'Hiſtoire ſe charge, & à qui le tems ôte la croyance : comment donc pourrois je croire qu'on doive préſumer par des faits récens, connus & circonſtanciés, qu'une connivence ſi pernicieuſe dure encore, qu'elle ait même tourné en jeu & paſſé en coûtume !

* Combien d'hommes qui ſont forts contre les foibles, fermes & inflexibles aux ſollicitations du ſimple peuple, ſans nuls égards pour les petits, rigides & ſevéres dans les minuties, qui refuſent les petits préſens, qui n'é-

De quelques Usages.

n'écoutent ni leurs parens ni leurs amis, & que les femmes ſeules peuvent corrompre.

Il n'eſt pas abſolument impoſſible, qu'une perſonne qui ſe trouve dans une grande faveur perde un procès.

* Les mourans qui parlent dans leurs teſtamens, peuvent s'attendre à être écoutés comme des oracles : chacun les tire de ſon côté, & les interpréte à ſa maniere, je veux dire ſelon ſes déſirs ou ſes intérêts.

* Il eſt vrai qu'il y a des hommes dont on peut dire que la mort fixe moins la derniere volonté, qu'elle ne leur ôte avec la vie l'irréſolution & l'inquiétude. Un dépit pendant qu'ils vivent, les fait teſter, ils s'appaiſent, & déchirent leur minute, la voilà en cendre. Ils n'ont pas moins de teſtamens dans leur caſſette, que d'almanachs ſur leurs tables, ils les comptent par les années : un ſecond ſe trouve détruit par un troiſiéme, qui eſt anéanti lui-même par un autre mieux digeré, & celui-ci encore par un cinquiéme *Olographe*. Mais ſi le moment, ou la malice, ou l'autorité manque à celui qui a intérêt de le ſupprimer, il faut

faut qu'il en essuye les clauses & les conditions : car *appert*-il mieux des dispositions des hommes les plus inconstans, que par un dernier acte, signé de leur main & aprés lequel ils n'ont pas du moins eu le loisir de vouloir tout le contraire.

* S'il n'y avoit point de testamens pour régler le droit des héritiers, je ne sai si l'on auroit besoin de Tribunaux pour régler les différends des hommes. Les Juges seroient presque réduits à la triste fonction d'envoyer au gibet les voleurs & les incendiaires. Qui voit-on dans les lanternes des Chambres, au Parquet, à la porte ou dans la Salle du Magistrat, des héritiers *ab intestat ?* Non, les Loix ont pourvû à leurs partages : on y voit les testamentaires qui plaident en explication d'une clause ou d'un article, les personnes exheredées, ceux qui se plaignent d'un testamenr fait avec loisir, avec maturité, par un homme grave, habile, consciencieux, & qui a été aidé d'un bon conseil, d'un acte où le Praticien n'a rien *omis* de son jargon & de ses finesses ordinaires : il est signé du testateur & des témoins publics,

De quelques Usages.

blics, il eſt paraphé; c'eſt en cet état qu'il eſt caſſé & déclaré nul.

* *Titius* aſſiſte à la lecture d'un teſtament avec des yeux rouges & humides, & le cœur ſerré de la perte de celui dont il eſpere recueillir la ſucceſſion : un article lui donne la charge, un autre les rentes de la ville, un troiſiéme le rend maître d'une terre à la campagne : il y a une clauſe qui, bien entendue, lui accorde une maiſon ſituée au milieu de Paris, comme elle ſe trouve, & avec les meubles : ſon affliction augmente, les larmes lui coulent des yeux : le moyen de les contenir ? il ſe voit Officier, logé aux champs & à la ville, meublé de même, il ſe voit une bonne table, & un caroſſe : *Y avoit-il au monde un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme?* Il y a un codicile, il faut le lire : il fait *Mævius* légataire univerſel, & il renvoie Titius dans ſon Fauxbourg, ſans rentes, ſans titre & le met à pied. Il eſſuye ſes larmes, c'eſt à Mævius à s'affliger.

* La Loi qui défend de tuer un homme n'embraſſe-t-elle pas dans cette défenſe, le fer, le poiſon, le

feu,

feu, l'eau, les embûches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent servir à l'homicide? La Loi qui ôte aux maris & aux femmes le pouvoir de se donner réciproquement, n'a-t-elle connu que les voies directes & immédiates de donner? a-t-elle manqué de prévoir les indirectes, a-t-elle introduit les fidei-commis, ou si même elle les tolere? Avec une femme qui nous est chere & qui nous survit, légue-t-on son bien à un ami fidéle par un sentiment de reconnoissance pour lui, ou plutôt par une extrême confiance, & par la certitude qu'on a du bon usage qu'il saura faire de ce qu'on lui légue? donne-t-on à celui que l'on peut soupçonner de ne devoir pas rendre à la personne, à qui en effet l'on veut donner? faut-il se parler, faut-il s'écrire, est-il besoin de pacte, ou de sermens pour former cette collusion? Les hommes ne sentent-ils pas en ce rencontre ce qu'ils peuvent esperer les uns des autres? Et si au contraire la proprieté d'un tel bien est dévolue au fidei commissaire, pourquoi perd il sa réputation à le retenir? sur quoi fonde-t-on la Satyre & les Vaude-

De quelques Usages.

de villes ? voudroit-on le comparer au dépositaire qui trahit le dépôt, à un domestique qui vole l'argent que son maître lui envoie porter ? on auroit tort : y a-t-il de l'infamie à ne pas faire une libéralité, & à conserver pour soi ce qui est à soi ? Etrange embarras, horrible poids que le fidei-commis ! Si par la révérence des Loix on se l'approprie, il ne faut plus passer pour homme de bien : si par le respect d'un ami mort l'on suit ses intentions, en le rendant à sa veuve, on est confidentiaire, on blesse la Loi. Elle quadre donc bien mal avec l'opinion des hommes, cela peut être ; & il ne me convient pas de dire ici, la Loi péche, ni les hommes se trompent.

* J'entends dire de quelques Particuliers, ou de quelques Compagnies, tel & tel Corps se contestent l'un à l'autre la préséance : le Mortier & la Pairie se disputent le pas. Il me paroît que celui des deux qui évite de se rencontrer aux Assemblées, est celui qui céde, & qui sentant son foible juge lui-même en faveur de son concurrent.

* *Typhon* fournit un Grand de chiens & de chevaux, que ne lui fournit-il point ?

point ? Sa protection le rend audacieux : il est impunément dans sa Province tout ce qu'il lui plaît d'être, assassin, parjure : il brûle ses voisins, & il n'a pas besoin d'asyle. Il faut enfin que le Prince se mêle lui-même de sa punition.

* Ragoûts, liqueurs, entrées, entremets, tous mots qui devroient être barbares & inintelligibles en notre Langue : & s'il est vrai qu'ils ne devroient pas être d'usage en pleine paix, où ils ne servent qu'à entretenir le luxe & la gourmandise, comment peuvent-ils être entendus dans le tems de la guerre & d'une misére publique, à la vûe de l'ennemi, à la veille d'un combat, pendant un siége ? Où est-il parlé de la table de *Scipion*, ou de celle de *Marius ?* Ai je lû quelque part que *Miltiade*, qu'*Epaminondas*, qu'*Agesilas* ayent fait une chere délicate ? Je voudrois qu'on ne fît mention de la délicatesse, de la propreté & de la somptuosité des Généraux, qu'après n'avoir plus rien à dire sur leur sujet, & s'être épuisé sur les circonstances d'une bataille gagnée & d'une ville prise : j'aimerois même qu'ils voulus-

lussent se priver de cet éloge.

De quelques Usages.

* *Hermippe* est l'esclave de ce qu'il appelle ses petites commodités, il leur sacrifie l'usage reçû, la coûtume, les modes, la bienséance : il les cherche en toutes choses, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne néglige aucune de celles qui sont pratiquables, il s'en fait une étude, & il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte. Il laisse aux autres hommes le dîner & le souper, à peine en admet-il les termes, il mange quand il a faim, & les mets seulement où son appetit le porte. Il voit faire son lit : quelle main assez adroite ou assez heureuse pourroit le faire dormir comme il veut dormir ? Il sort rarement de chez soi, il aime la chambre, où il n'est ni oisif, ni laborieux, où il n'agit point, où il *tracasse*, & dans l'équipage d'un homme qui a pris medecine. On dépend servilement d'un Serrurier & d'un Menuisier selon ses besoins : pour lui s'il faut limer il a une lime, une scie s'il faut scier, & des tenailles s'il faut arracher. Imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas, & meilleurs & plus com-

commodes à ſon gré que ceux mêmes dont les Ouvriers ſe ſervent : il en a de nouveaux & d'inconnus, qui n'ont point de nom, productions de ſon eſprit, & dont il a preſque oublié l'uſage. Nul ne ſe peut comparer à lui pour faire en peu de tems & ſans peine un travail fort inutile. Il faiſoit dix pas pour aller de ſon lit dans ſa garderobe, il n'en fait plus que neuf par la maniere dont il a ſû tourner ſa chambre : combien de pas épargnés dans le cours d'une vie ! Ailleurs l'on tourne la clef, l'on pouſſe contre, ou l'on tire à ſoi, & une porte s'ouvre, quelle fatigue ! voilà un mouvement de trop qu'il ſait s'épargner, & comment ? c'eſt un myſtère qu'il ne révéle point : il eſt à la vérité un grand maître pour le reſſort & pour la méchanique, pour celle du moins dont tout le monde ſe paſſe. Hermippe tire le jour de ſon appartement d'ailleurs que de la fenêtre, il a trouvé le ſecret de monter & de deſcendre autrement que par l'eſcalier, & il cherche celui d'entrer & de ſortir plus commodément que par la porte.

* Il y a déja long-tems que l'on improuve les Médecins, & que l'on s'en

De quelques Usages.

ſert : le Théâtre & la Satyre ne touchent point à leurs penſions. Ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux Parlemens & dans la Prélature ; & les railleurs eux-mêmes fourniſſent l'argent. Ceux qui ſe portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier ſoit de les aſſurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir, & qu'ils aimeront à vivre, le Médecin ſera raillé & bien payé.

* Un bon Médecin eſt celui qui a des remédes ſpécifiques, ou s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont, de guérir ſon malade.

* La témérité des Charlatans, & leurs triſtes ſuccès qui en ſont les ſuites, font valoir la Médecine & les Médecins : ſi ceux-ci laiſſent mourir, les autres tuent.

* *Carro Carri* débarque avec une recette qu'il appelle un prompt reméde, & qui quelquefois eſt un poiſon lent : c'eſt un bien de famille, mais amelioré en ſes mains : de ſpécifique qu'il étoit contre la colique, il guérit de la fievre quarte, de la pleuréſie, de l'hydropiſie, de l'apoplexie, de l'épi-

l'épilepſie. Forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la premiere qui vous viendra en l'eſprit: l'hémorragie, dites-vous? il la guérit. Il ne reſſuſcite perſonne, il eſt vrai, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit néceſſairement juſqu'à la décrépitude; & ce n'eſt que par hazard que ſon pere & ſon ayeul, qui avoient ce ſecret, ſont morts fort jeunes. Les Médecins reçoivent pour leurs viſites ce qu'on leur donne, quelques-uns ſe contentent d'un remerciment: Carro Carri eſt ſi ſûr de ſon remède, & de l'effet qui en doit ſuivre, qu'il n'héſite pas de s'en faire payer d'avance, & de recevoir avant que de donner: ſi le mal eſt incurable, tant mieux, il n'en eſt que plus digne de ſon application & de ſon remède: commencez par lui livrer quelques ſacs de mille francs, paſſez-lui un contrat de conſtitution, donnez lui une de vos terres, la plus petite; & ne ſoyez pas enſuite plus inquiet que lui de votre guériſon. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O & en I, noms vénérables, qui impoſent aux malades, & aux maladies.

De quelques Usages,

Vos Médecins, * Fagon, & de toutes les Facultés, avouez-le, ne guérissent pas toujours, ni sûrement : ceux au contraire qui ont hérité de leurs peres la Médecine pratique, & à qui l'expérience est échûe par succession, promettent toujours & avec sermens qu'on guérira : Qu'il est doux aux hommes de tout esperer d'une maladie mortelle, & de se porter encore passablement bien à l'agonie ! la mort surprend agréablement & sans s'être fait craindre : on la sent plutôt qu'on n'a songé à s'y préparer & à s'y résoudre. O FAGON ESCULAPE ! faites régner sur toute la terre le Quinquina & l'Emetique, conduisez à sa perfection la Science des simples, qui sont données aux hommes pour prolonger leur vie : observez dans les cures, avec plus de précision & de sagesse que personne n'a encore fait, le climat, les tems, les symptômes & les complexions : guérissez de la maniere seule qu'il convient à chacun d'être guéri : chassez des corps où rien ne vous est caché de leur économie, les maladies les

* Fagon, premier Médecin du Roi,

les plus obſcures & les plus invete- rées : n'attentez pas ſur celles de l'eſprit, elles ſont incurables : laiſſez à *Corinne*, à *Lesbie*, à *Canidie*, à *Trimalcion* & à *Carpus* la paſſion ou la fureur des Charlatans.

CHAP. XIV.

* L'on ſouffre dans la République les Chiromanciens & les Devins, ceux qui font l'horoſcope & qui tirent la figure, ceux qui connoiſſent le paſſé par le mouvement du *Sas*, ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vaſe d'eau, la claire vérité; & ces gens ſont en effet de quelque uſage : ils prédiſent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles épouſeront leurs amans, conſolent les enfans dont les peres ne meurent point, & charment l'inquiétude des jeunes femmes qui ont de vieux maris : ils trompent enfin à très-vil prix ceux qui cherchent à être trompés.

* Que penſer de la Magie & du Sortilége ? La théorie en eſt obſcure, les principes vagues, incertains, & qui approchent du viſionnaire : mais il y a des faits embarraſſans, affirmés par des hommes graves qui les ont vûs, ou qui les ont appris de perſonnes qui

De quelques Usages.

leur ressemblent. Les admettre tous, ou les nier tous paroît un égal inconvénient; & j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires & qui sortent des communes régles, il y a un parti à trouver entre les ames crédules & les esprits forts.

* L'on ne peut guéres charger l'enfance de la connoissance de trop de Langues; & il me semble que l'on devroit mettre toute son application à l'en instruire. Elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, & elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde, ou à une facile & agréable érudition. Si l'on remet cette étude si pénible à un âge un peu plus avancé, & qu'on appelle la jeunesse, on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y persévérer, & si l'on y persévere, c'est consumer à la recherche des Langues le même tems qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire, c'est borner à la Science des mots un âge qui veut déja aller plus loin, & qui demande des choses, c'est au moins avoir perdu les premieres & les plus belles années de sa vie. Un si grand fonds ne se peut bien

bien faire, que lorſque tout s'imprime dans l'ame naturellement & profondément, que la mémoire eſt neuve, prompte & fidéle, que l'eſprit & le cœur ſont encore vuides de paſſions, de ſoins & de deſirs; & que l'on eſt déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je ſuis perſuadé que le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens ſuperficiels vient de l'oubli de cette pratique. CHAP. XIV.

* L'étude des textes ne peut jamais être aſſez recommandée : c'eſt le chemin le plus court, le plus ſûr & le plus agréable pour tout genre d'érudition : ayez les choſes de la premiere main, puiſez à la ſource, maniez, remaniez le texte, apprenez-le de mémoire, citez le dans les occaſions, ſongez ſurtout à en pénétrer le ſens dans toute ſon étendue & dans ſes circonſtances, conciliez un Auteur original, ajûſtez ſes principes, tirez vous-même les concluſions. Les premiers Commentateurs ſe ſont trouvés dans le cas où je deſire que vous ſoyez : n'empruntez leurs lumieres, & ne ſuivez leurs vûes, qu'où les vôtres ſeroient trop courtes : leurs explications ne ſont pas à vous,

De quelques Usages.

& peuvent aiſément vous échapper. Vos obſervations au contraire naiſſent de votre eſprit & y demeurent, vous les retrouvez plus ordinairement dans la converſation, dans la conſultation & dans la diſpute : ayez le plaiſir de voir que vous n'êtes arrêté dans la lecture que par les difficultés qui ſont invincibles, où les Commentateurs & les Scholiaſtes eux-mêmes demeurent court, ſi fertiles d'ailleurs, ſi abondans & ſi chargés d'une vaine & faſtueuſe érudition dans les endroits clairs, & qui ne font de peine ni à eux ni aux autres : achevez ainſi de vous convaincre par cette méthode d'étudier, que c'eſt la pareſſe des hommes qui a encouragé le pédantiſme à groſſir plutôt qu'à enrichir les Bibliothéques, à faire périr le texte ſous le poids des Commentaires ; & qu'elle a en cela agi contre ſoi-même & contre ſes plus chers intérêts, en multipliant les lectures, les recherches & le travail qu'elle cherchoit à éviter.

* Qui régle les hommes dans leur maniere de vivre & d'uſer des alimens ? La ſanté & le régime : cela eſt douteux. Une Nation entiere mange les

lés viandes après les fruits, une autre fait tout le contraire. Quelques-uns commencent leurs repas par de certains fruits, & les finiſſent par d'autres : eſt-ce raiſon, eſt-ce uſage ? Eſt-ce par un ſoin de leur ſanté que les hommes s'habillent juſqu'au menton, portent des fraiſes & des colets, eux qui ont eu ſi long-tems la poitrine découverte ? eſt-ce par bienſéance, ſurtout dans un tems où ils avoient trouvé le ſecret de paroître nuds tout habillés ? Et d'ailleurs les femmes qui montrent leurs gorges & leurs épaules, ſont elles d'une complexion moins délicate que les hommes, ou moins ſujettes qu'eux aux bienſéances ? Quelle eſt la pudeur qui engage celles-ci à couvrir leurs jambes & preſque leurs pieds, & qui leur permet d'avoir les bras nuds au-deſſus du coude ? Qui avoit mis autrefois dans l'eſprit des hommes, qu'on étoit à la guerre ou pour ſe défendre, ou pour attaquer, & qui leur avoit inſinué l'uſage des armes offenſives & des défenſives ? Qui les oblige aujourd'hui de renoncer à celles-ci, & pendant qu'ils ſe bottent pour aller au bal, de ſoutenir ſans

CHAP. XIV.

De quelques Usages.

armes & en pourpoint, des travailleurs exposés à tout le feu d'une contrescarpe? Nos peres qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au Prince & à la Patrie, étoient-ils sages ou insensés? Et nous-mêmes, quels Héros célébrons-nous dans notre Histoire? Un Guesclin, un Clisson, un Foix, un Boucicaut, qui tous ont porté l'armet & endossé une cuirasse.

* Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots, & de la proscription de quelques autres? *Ains* a péri, la voyelle qui le commence, & si propre pour l'élision, n'a pu le sauver, il a cédé à un autre monosyllabe * & qui n'est au plus que son anagramme. *Certes* est beau dans sa vieillesse, & a encore de la force sur son déclin: la Poësie le reclame, & notre Langue doit beaucoup aux Ecrivains qui le disent en prose, & qui se commettent pour lui dans leurs Ouvrages. *Maint* est un mot qu'on ne devoit jamais abandonner, & par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le style, & par son origine qui est Françoise. *Moult*, quoique Latin, étoit dans son tems d'un même mérite, & je ne vois pas

* Mais.

pas par où *beaucoup* l'emporte ſur lui. quelle perſécution le *car* n'a-t il pas eſſuyée ? & s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis, n'étoit-il pas banni honteuſement d'une Langue à qui il a rendu de ſi longs ſervices, ſans qu'on ſût quel mot lui ſubſtituer. *Cil* a été dans ſes beaux jours le plus joli mot de la Langue Françoiſe, il eſt douloureux pour les Poëtes qu'il ait vieilli. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur*, que de *chaleur* vient *chaleureux* ou *chaloureux*, celui-ci ſe paſſe, bien que ce fût une richeſſe pour la Langue, & qu'il ſe diſe fort juſte où *chaud* ne s'emploie qu'improprement. *Valeur* devoit auſſi nous conſerver *valeureux : Haine, haineux : Peine, peineux : Fruit, fructueux : Pitié, piteux : Joie, jovial : Foi, féal : Cour, courtois, Giſte, giſant : Haleine, halené : Vanterie, vantart : Menſonge, menſonger : Coûtume, coûtumier.* Comme *part* maintient *partial : Point, pointu & pointilleux : Ton, tonnant : Son, ſonore : Frein, effrené : Front, effronté, Ris, ridicule : Loi, loyal : Cœur, cordial : Bien, benin : Mal, malicieux. Heur* ſe plaçoit où *bonheur* ne ſauroit

CHAP. XIV.

De quelques Usages.

entrer, il a fait *heureux*, qui est François, & il a cessé de l'être : si quelques Poëtes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. *Issue* prospere, & vient d'*issir* qui est aboli. *Fin* subsiste sans conséquence pour *finer* qui vient de lui, pendant que *cesse* & *cesser* régnent également. *Verd* ne fait plus *verdoyer*, ni *fête*, *fêtoyer* ; ni *larme*, *larmoyer* ; ni *deuil*, *se douloir*, *se condouloir* ; ni *joye*, *s'éjouïr*, bien qu'il fasse toujours *se réjouïr*, se *conjouïr* ; ainsi qu'*orgueil*, *s'enorgueillir*. On a dit *gent*, le corps *gent* : ce mot si facile non-seulement est tombé, l'on voit même qu'il a entraîné *gentil* dans sa chûte. On dit *diffamé*, qui dérive de *fame* qui ne s'entend plus. On dit *curieux* dérivé de *cure* qui est hors d'usage. Il y avoit à gagner de dire *si que* pour *de sorte que*, ou *de maniere que* ; *de moi* au lieu de *pour moi* ou de *quant à moi* ; de dire, *je sai que c'est qu'un mal*, plutôt que *je sai ce que c'est qu'un mal*, soit par l'analogie latine, soit par l'avantage qu'il y a souvent à avoir un mot de moins à placer dans l'oraison. L'usage a préféré *par conséquent* à *par conséquence*,

&

Chap. XIV.

& *en conséquence* à *en conséquent*, *façons de faire* à *manieres de faire*, & *manieres d'agir* à *façons d'agir* .... Dans les verbes, *travailler* à *ouvrer*, *être accoutumé* à *souloir* : *convenir* à *duire*, *faire du bruit* à *bruire*, *injurier* à *vilainer*, *piquer* à *poindre*, *faire ressouvenir* à *ramentevoir* ..... Et dans les noms *pensées* à *pensers*, un si beau mot, & dont le vers se trouvoit si bien, *grandes actions* à *prouesses*, *louanges* à *loz*, *méchanceté* à *mauvaistié*, *porte* à *huis*, *navire* à *nef*, *armée* à *ost*, *monastere* à *monstier*, *prairies* à *prés* ..... Tous mots qui pouvoient durer ensemble d'une égale beauté, & rendre une Langue plus abondante. L'usage a par l'addition, la suppression, le changement ou le dérangement de quelques lettres, fait *frelater* de *fralater* : *Prouver* de *preuver* : *Profit* de *proufit* : *Froment* de *froument* : *Profil de pourfil* : *Provision* de *pourveoir* : *Promener* de *pourmener*, & *Promenade* de *pourmenade*. Le même usage fait selon l'occasion d'*habile*, d'*utile*, de *facile*, de *docile*, de *mobile* & de *fertile*, sans y rien changer, des genres différens : au contraire de *vil*, *vile* ; *subtil*, *subtile*, selon leur termi-

De quelques Usages.

minaiſon, maſculins ou feminins. Il a alteré les terminaiſons anciennes. De *ſcel* il a fait *ſceau*; de *mantel*, *manteau*; de *capel*, *chapeau*; de *coutel*, *couteau*; de *hamel*, *hameau*; de *damoiſel*, *damoiſeau*; de *jouvancel*, *jouvanceau*; & cela ſans que l'on voye guéres ce que la Langue Françoiſe gagne à ces différences & à ces changemens. Eſt ce donc faire pour le progrés d'une Langue que de déferer à l'uſage? feroit-il mieux de ſecouer le joug de ſon empire ſi deſpotique? faudroit il dans une Langue vivante écouter la ſeule Raiſon qui prévient les équivoques, ſuit la racine des mots, & le rapport qu'ils ont avec les Langues originaires dont ils ſont ſortis, ſi la Raiſon d'ailleurs veut qu'on ſuive l'uſage?

Si nos Ancêtres ont mieux écrit que nous, ou ſi nous l'emportons ſur eux par le choix des mots, par le tour & l'expreſſion, par la clarté & la brieveté du diſcours, c'eſt une queſtion ſouvent agitée, toujours indéciſe: on ne la terminera point, en comparant, comme l'on fait quelquefois, un froid Ecrivain de l'autre ſiécle aux plus célébres de celui-ci, ou les vers de Laurent

rent payé pour ne plus écrire, à ceux de MAROT & de DESPORTES. Il faudroit pout prononcer juſte ſur cette matiere, oppoſer ſiécle à ſiécle, & excellent Ouvrage à excellent Ouvrage; par exemple les meilleurs Rondeaux de BENSERADE ou de VOITURE à ces deux-ci, qu'une tradition nous a conſervés, ſans nous en marquer le tems ni l'Auteur. CHAP. XIV.

BIen à propos s'en vint Ogier en France
Pour le païs des meſcreans monder:
Ja n'eſt beſoin de conter ſa vaillance,
Puiſqu'ennemis n'oſoient le regarder.

Or quand il eut tout mis en aſſurance,
De voyager il voulut s'enharder:
En Paradis trouva l'eau de jouvance,
Dont il ſe ſceut de vieilleſſe engarder
Bien à propos.

Puis par cette eau ſon corps tout décrepite,
Tranſmué fut par maniere ſubite
En jeune gars, frais, gracieux & droit

Grand dommage eſt que ceci ſoit ſornettes,
Filles connoy qui ne ſont pas jeunettes,
A qui cette eau de jouvance viendroit
Bien à propos.

De

De quelques Usages.

De cettuy preux maints grands Clercs
ont escrit
Quoncques dangier n'estonna son courage ;
Abusé fut par le malin Esprit
Qu'il espousa sous feminin visage.

Si piteux cas à la fin découvrit
Sans un seul brin de peur ni de dommage ;
Dont grand renom par tout le monde acquit ;
Si qu'on tenoit très-honneste langage
De cettuy preux.

Bien-tost après fille de Roi s'esprit
De son amour, qui voulentiers s'offrit
Au bon Richard en second mariage.

Donc s'il vaut mieux ou diable ou femme
avoir,
Et qui des deux bruït plus en menage,
Ceux qui voudront, si le pourront savoir
De cettuy preux.

CHA-

CHAPITRE XV.

De la Chaire.

LE Discours Chrétien est devenu un spectacle. Cette tristesse Evangelique qui en est l'ame ne s'y remarque plus : elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots, & par les longues énumerations. On n'écoute plus sérieusement la Parole sainte : c'est une sorte d'amusement entre mille autres, c'est un jeu où il y a de l'émulation & des parieurs. CHAP. XV.

* L'éloquence profane est transposée, pour ainsi dire, du Barreau où LE MAITRE, PUCELLE & FOURCROY l'ont fait régner & où elle n'est plus d'usage, à la Chaire où elle ne doit pas être.

L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'autel & en la présence des Mysteres. Celui qui écoute s'établit Juge de celui qui prêche, pour condamner ou pour applaudir ; & n'est

De la Chaire.

n'eſt pas plus converti par le Diſcours qu'il favoriſe, que par celui auquel il eſt contraire. L'Orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, & convient avec tous en une choſe, que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne penſent pas auſſi à le devenir.

Un apprentif eſt docile, il écoute ſon maître, il profite de ſes leçons, & il devient maître. L'homme indocile critique le Diſcours du Prédicateur, comme le Livre du Philoſophe; & il ne devient ni Chrétien ni raiſonnable.

* Juſqu'à ce qu'il revienne un homme, qui avec un ſtyle nourri des ſaintes Ecritures, explique au peuple la Parole divine uniment & familiérement, les Orateurs & les Déclamateurs ſeront ſuivis.

* Les citations profanes, les froides alluſions, le mauvais pathetique, les antithéſes, les figures outrées ont fini, les portraits finiront, & feront place à une ſimple explication de l'Evangile, jointe aux mouvemens qui inſpirent la converſion.

* Cet homme que je ſouhaitois impatiemment, & que je ne daignois

pas

pas espérer de notre siécle, est enfin venu. Les Courtisans à force de goût & de connoître les bienséances lui ont applaudi : ils ont, chose incroyable ! abandonné la Chapelle du Roi, pour venir entendre avec le peuple la Parole de Dieu annoncée par cet homme Apostolique. * La ville n'a pas été de l'avis de la Cour : où il a prêché les Paroissiens ont déserté, jusqu'aux Marguilliers ont disparu : les Pasteurs ont tenu ferme; mais les ouailles se sont dispersées : & les Orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. Je devois le prévoir, & ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à se montrer pour être suivi, & qu'à parler pour être écouté : ne savois-je pas quelle est dans les hommes & en toutes choses la force indomptable de l'habitude ? Depuis trente années on prête l'oreille aux Rheteurs, aux Déclamateurs, aux *Enumerateurs* : on court ceux qui peignent en grand, ou en mignature. Il n'y a pas long-tems qu'ils avoient des chûtes ou des transitions ingénieuses, quelquefois même si vives & si aigues qu'elles pouvoient passer pour épigrammes : ils les ont adoucies, je l'avoue,

* Le P. Seraphin, Capucin.

De la Chaire.

voue, & ce ne ſont plus que des Madrigaux. Ils ont toujours d'une néceſſité indiſpenſable & géometrique trois ſujets admirables de vos attentions : ils prouveront une telle choſe dans la premiere partie de leur Diſcours, cette autre dans la ſeconde partie, & cette autre encore dans la troiſiéme : ainſi vous ſerez convaincu d'abord d'une certaine vérité & c'eſt leur premier point, d'une autre vérité & c'eſt leur ſecond point, & puis d'une troiſiéme vérité & c'eſt leur troiſiéme point; de ſorte que la premiere réflexion vous inſtruira d'un principe des plus fondamentaux de votre Religion, la ſeconde d'un autre principe qui ne l'eſt pas moins, & la derniere réflexion d'un troiſiéme & dernier principe le plus important de tous, qui eſt remis pourtant faute de loiſir à une autre fois : enfin pour reprendre & abréger cette diviſion, & former un plan...... *Encore*, dites-vous, *& quelles préparations pour un Diſcours de trois quarts d'heure qui leur reſte à faire! plus ils cherchent à le digerer & à l'éclaircir, plus ils m'embrouillent.* Je vous crois ſans peine, & c'eſt l'effet le plus naturel

rel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent ſans pitié la mémoire de leurs auditeurs. Il ſemble à les voir s'opiniâtrer à cet uſage, que la grace de la converſion ſoit attachée à ces énormes partitions : comment néanmoins ſeroit-on converti par de tels Apôtres, ſi l'on ne peut qu'à peine les entendre articuler, les ſuivre, & ne les pas perdre de vûe ? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur courſe impétueuſe ils vouluſſent pluſieurs fois reprendre haleine, ſouffler un peu, & laiſſer ſouffler leurs auditeurs. Vains diſcours, paroles perdues ! Le tems des Homélies n'eſt plus, les Baſiles, les Chryſoſtômes ne le rameneroient pas : on paſſeroit en d'autres Diocéſes pour être hors de la portée de leur voix & de leurs familieres inſtructions. Le commun des hommes aime les phraſes & les périodes, admire ce qu'il n'entend pas, ſe ſuppoſe inſtruit, content de décider entre un premier & un ſecond point, ou entre le dernier Sermon & le pénultiéme.

* Il y a moins d'un ſiécle qu'un Livre François étoit un certain nombre de

De la Chaire.

de pages Latines, où l'on découvroit quelques lignes ou quelques mots en notre Langue. Les paſſages, les traits & les citations n'en étoient pas demeuré là. Ovide & Catulle achevoient de décider des mariages & des teſtamens, & venoient avec les Pandectes au ſecours de la veuve & des pupilles. Le ſacré & le profane ne ſe quittoient point, ils s'étoient gliſſés enſemble juſques dans la Chaire : S. Cyrille, Horace, S. Cyprien, Lucrece parloient alternativement : les Poëtes étoient de l'avis de S. Auguſtin & de tous les Peres : on parloit Latin & long-tems devant des femmes & des Marguilliers : on a parlé Grec. Il falloit ſavoir prodigieuſement pour prêcher ſi mal. Autre tems, autre uſage : le texte eſt encore Latin, tout le Diſcours eſt François, l'Evangile même n'eſt pas cité. Il faut ſavoir aujourd'hui très-peu de choſe pour bien prêcher.

* L'on a enfin banni la Scholaſtique de toutes les Chaires des grandes Villes, & on l'a releguée dans les Bourgs & dans les Villages pour l'inſtruction & pour le ſalut du Laboureur ou du Vigneron.

* C'eſt

* C'eſt avoir de l'eſprit que de plaire au peuple dans un Sermon par un ſtyle fleuri, une morale enjouée, des figures réiterées, des traits brillans & de vives deſcriptions, mais ce n'eſt point en avoir aſſez. Un meilleur eſprit néglige ces ornemens étrangers, indignes de ſervir à l'Evangile, il prêche ſimplement, fortement, chrétiennement.

* L'Orateur fait de ſi belles images de certains déſordres, y fait entrer des circonſtances ſi délicates, met tant d'eſprit, de tour & de raffinement dans celui qui péche, que ſi je n'ai pas de pente à vouloir reſſembler à ſes portraits, j'ai beſoin du moins de quelque Apôtre qui avec un ſtyle plus chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture ſi agréable.

* Un beau Sermon eſt un Diſcours oratoire qui eſt dans toutes ſes régles, purgé de tous ſes défauts, conforme aux préceptes de l'Eloquence humaine, & paré de tous les ornemens de la Rhétorique. Ceux qui entendent finement n'en perdent pas le moindre trait, ni une ſeule penſée, ils ſuivent

De la Chaire.

ſans peine l'Orateur dans toutes les énumerations où il ſe promene, comme dans toutes les évaluations où il ſe jette : ce n'eſt une énigme que pour le peuple.

* Le ſolide & l'admirable Diſcours que celui qu'on vient d'entendre ! Les points de Religion les plus eſſentiels, comme les plus preſſans motifs de converſion, y ont été traités. Quel grand effet n'a-t-il pas dû faire ſur l'eſprit & dans l'ame de tous les Auditeurs ? Les voilà rendus, ils en ſont émûs, & touchés au point de réſoudre dans leur cœur ſur ce Sermon de *Théodore*, qu'il eſt encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

* La morale douce & relâchée tombe avec celui qui la prêche : elle n'a rien qui réveille & qui pique la curioſité d'un homme du monde, qui craint moins qu'on ne penſe, une doctrine ſevere ; & qui l'aime même dans celui qui fait ſon devoir en l'annonçant. Il ſemble donc qu'il y ait dans l'Egliſe comme deux Etats qui doivent la partager : celui de dire la vérité dans toute ſon étendue, ſans égards, ſans déguiſement ; celui de l'écouter

avi-

avidement, avec goût, avec admiration, avec éloges, & de n'en faire cependant ni pis ni mieux.

* L'on peut faire ce reproche à l'héroïque vertu des grands hommes, qu'elle a corrompu l'Eloquence, ou du moins amoli le ſtyle de la plûpart des Prédicateurs : au lieu de s'unir ſeulement avec les peuples pour bénir le Ciel de ſi rares préſens, qui en ſont venus, (1) ils ont entré en ſocieté avec les Auteurs & les Poëtes ; & devenus comme eux Panegyriſtes, ils ont encheri ſur les Epîtres Dédicatoires, ſur les Stances & ſur les Prologues : ils ont changé la Parole ſainte en un tiſſu de louanges, juſtes à la vérité, mais mal placées, intereſſées, que perſonne n'exige d'eux, & qui ne conviennent point à leur caractere. On eſt heureux, ſi à l'occaſion du Héros qu'ils célébrent juſques dans le Sanctuaire,

(1) Des perſonnes très-intelligentes dans la Langue m'ont aſſuré que la Bruyere ſe ſeroit exprimé plus correctement s'il eût écrit, *ils ſont entrés*. Nous ſaurons à quoi nous en tenir abſolument, ſi l'Académie Françoiſe s'aviſe jamais de prononcer ſur cette petite difficulté grammaticale.

De la Chaire.

tuaire, ils disent un mot de Dieu & du Mystere qu'ils devoient prêcher. Il s'en est trouvé quelques-uns, qui ayant assujetti le saint Evangile qui doit être commun à tous, à la présence d'un (2) seul Auditeur, se sont vûs déconcertés par des hazards qui le retenoient ailleurs, n'ont pû prononcer devant des Chrétiens, un Discours Chrétien qui n'étoit pas fait pour eux; & ont été suppléés par d'autres Orateurs, qui n'ont eu le tems que de louer Dieu dans un Sermon précipité.

* *Théodule* a moins réussi que quelques-uns de ses Auditeurs ne l'appréhendoient, ils sont contens de lui & de son Discours : il a mieux fait à leur gré, que de charmer l'esprit & les oreilles, qui est de flatter leur jalousie.

* Le métier de la Parole ressemble en une chose à celui de la guerre, il y a plus de risque qu'ailleurs, mais la fortune y est plus rapide.

* Si vous êtes d'une certaine qualité, & que vous ne vous sentiez point d'autre talent que celui de faire de froids

(2) *Louis* XIV. dont l'éloge faisoit la plus grande partie du Discours.

froids Discours, prêchez, faites de froids Discours; il n'y a rien de pire pour sa fortune, que d'être entierement ignoré. *Theodat* a été payé de ses mauvaises phrases & de son ennuyeuse monotonie.

* L'on a eu de grands Evêchés par un mérite de Chaire, qui présentement ne vaudroit pas à son homme une simple Prébende.

* Le nom de ce Panegyriste semble gémir sous le poids des titres dont il est accablé, leur grand nombre remplit de vastes affiches qui sont distribuées dans les maisons, ou que l'on lit par les rues en caractères monstrueux, & qu'on ne peut non plus ignorer que la Place publique. Quand sur une si belle montre l'on a seulement essayé du personnage, & qu'on l'a un peu écouté, l'on reconnoît qu'il manque au dénombrement de ses qualités, celle de mauvais Prédicateur.

* L'oisiveté des femmes & l'habitude qu'ont les hommes de les courir par-tout où elles s'assemblent, donnent du nom à de froids Orateurs, & soutiennent quelque tems ceux qui ont décliné.

De la Chaire. * Devroit-il ſuffire d'avoir été grand & puiſſant dans le monde, pour être louable ou non, & devant le ſaint Autel, & dans la Chaire de la Vérité loué & célébré à ſes funérailles ? N'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité & de la naiſſance ? Pourquoi n'eſt-il pas établi de faire publiquement le Panegyrique d'un homme qui a excellé pendant ſa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la piété ? Ce qu'on appelle une Oraiſon funébre n'eſt aujourd'hui bien reçûe du plus grand nombre des auditeurs qu'à meſure qu'elle s'éloigne davantage du Diſcours Chrétien, ou, ſi vous l'aimez mieux ainſi, qu'elle approche de plus près d'un éloge profane.

* L'Orateur cherche par ſes Diſcours un Evêché : l'Apôtre fait des converſions, il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

* L'on voit des Clercs revenir de quelques Provinces où ils n'ont pas fait un long ſéjour, vains des converſions qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pu faire, ſe comparer déja aux VINCENS & aux

XAVIERS, & ſe croire des hommes Apoſtoliques : de ſi grands travaux & de ſi heureuſes Miſſions ne feroient pas à leur gré payées d'un Abbaye.

CHAP. XV.

* Tel tout d'un coup & ſans y avoir penſé la veille, prend du papier, une plume, dit en ſoi-même, je vais faire un Livre, ſans autre talent pour écrire que le beſoin qu'il a de cinquante piſtoles. Je lui crie inutilement, prenez une ſcie, *Dioſcore*, ſciez, ou bien tournez ou faites une jante de roue, vous aurez votre ſalaire. Il n'a point fait d'apprentiſſage de tous ces métiers : copiez donc, tranſcrivez, ſoyez au plus Correcteur d'Imprimerie, n'écrivez point. Il veut écrire & faire imprimer ; & parce qu'on n'envoie pas à l'Imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît : il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a ſept jours dans la ſemaine, ou que le tems eſt à la pluye ; & comme ce diſcours n'eſt ni contre la Religion ni contre l'Etat, & qu'il ne fera point d'autre déſordre dans le Public que de lui gâter le goût & l'accoutumer aux choſes fades & inſipides, il paſſe à l'Examen,

De la Chaire.

il eſt imprimé, & à la honte du ſiécle comme pour l'humiliation des bons Auteurs, réimprimé. De même un homme dit en ſon cœur, je prêcherai, & il prêche : le voilà en chaire ſans autre talent ni vocation que le beſoin d'un Bénéfice.

* Un Clerc mondain ou irreligieux, s'il monte en chaire, eſt déclamateur.

Il y a au contraire des hommes ſaints, & dont le ſeul caractère eſt efficace pour la perſuaſion : ils paroiſſent ; & tout un peuple qui doit les écouter eſt déja émû & comme perſuadé par leur préſence : le Diſcours qu'ils vont prononcer, fera le reſte.

* L'. † de MEAUX & le P. BOURDALOUE me rappellent DEMOSTHENE & CICERON. Tous deux Maîtres dans l'Eloquence de la Chaire ont eu le deſtin des grands modéles : l'un a fait de mauvais cenſeurs, l'autre de mauvais copiſtes.

L'Eloquence de la Chaire, en ce qui y entre d'humain & du talent de l'Orateur, eſt cachée, connue de peu de

† Jacques Benigue Boſſuet.

de perſonnes & d'une difficile exécution. Quel art en ce genre pour plaire en perſuadant ! Il faut marcher par des chemins battus, dire ce qui a été dit, & ce que l'on prévoit que vous allez dire : les matieres ſont grandes, mais uſées & triviales : les principes ſûrs, mais dont les Auditeurs pénétrent les concluſions d'une ſeule vûe : il y entre des ſujets qui ſont ſublimes, mais qui peut traiter le ſublime ? Il y a des myſteres que l'on doit expliquer, & qui s'expliquent mieux par une Leçon de l'Ecole, que par un Diſcours oratoire. La Morale même de la Chaire, qui comprend une matiere auſſi vaſte & auſſi diverſifiée, que le ſont les mœurs des hommes, roule ſur les mêmes pivots, retrace les mêmes images, & ſe preſcrit des bornes bien plus étroites que la ſatyre. Après l'invective commune contre les honneurs, les richeſſes & le plaiſir, il ne reſte plus à l'Orateur qu'à courir à la fin de ſon Diſcours & à congédier l'Aſſemblée. Si quelquefois on pleure, ſi on eſt émû, après avoir fait attention au génie & au caractère de ceux qui font pleurer, peut-être con-

De la Chaire. viendra-t-on que c'eſt la matiere qui ſe prêche elle-même, & notre intérêt le plus capital qui ſe fait ſentir, que c'eſt moins une véritable éloquence, que la ferme poitrine du Miſſionnaire, qui nous ébranle & qui cauſe en nous ces mouvemens. Enfin le Prédicateur n'eſt point ſoutenu comme l'Avocat par des faits toujours nouveaux, par de différens événemens, par des avantures inouïes, il ne s'exerce point ſur les queſtions douteuſes, il ne fait point valoir les violentes conjectures & les préſomptions, toutes choſes néanmoins qui élevent le génie, lui donnent de la force & de l'étendue, & qui contraignent bien moins l'Eloquence qu'elles ne la fixent & ne la dirigent : il doit au contraire tirer ſon Diſcours d'une ſource commune, & où tout le monde puiſe ; & s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'eſt plus populaire, il eſt abſtrait ou déclamateur, il ne prêche plus l'Evangile. Il n'a beſoin que d'une noble ſimplicité, mais il faut l'atteindre, talent rare, & qui paſſe les forces du commun des hommes : ce qu'ils ont de génie, d'imagination, d'érudition & de mémoire

moire ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner.

La fonction de l'Avocat est pénible, laborieuse, & suppose dans celui qui l'exerce, un riche fonds & de grandes ressources. Il n'est pas seulement chargé comme le Prédicateur d'un certain nombre d'Oraisons composées avec loisir, récitées de mémoire, avec autorité, sans contradicteurs; & qui avec de médiocres changemens lui font honneur plus d'une fois. Il prononce de graves Plaidoyés devant des Juges qui peuvent lui imposer silence, & contre des adversaires qui l'interrompent : il doit être prêt sur la replique, il parle en un même jour, dans divers Tribunaux, de différentes affaires. Sa maison n'est pas pour lui un lieu de repos & de retraite, ni un asyle contre les plaideurs : elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions & de leurs doutes. Il ne se met pas au lit, on ne l'essuye point, on ne lui prépare point des rafraîchissemens, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états & de tous les sexes, pour le féliciter

De la Chaire. sur l'agrément & sur la politesse de son langage, lui remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a sur le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire. Il se délasse d'un long Discours par de plus longs Ecrits, il ne fait que changer de travaux & de fatigues : j'ose dire qu'il est dans son genre, ce qu'étoient dans le leur les premiers hommes Apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'Eloquence du Barreau de la fonction de l'Avocat, & l'Eloquence de la Chaire du ministere du Prédicateur, on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, & plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

* Quel avantage n'a pas un Discours prononcé sur un Ouvrage qui est écrit ! Les hommes sont les duppes de l'action & de la parole, comme de tout l'appareil de l'Auditoire : pour peu de prévention qu'ils ayent en faveur de celui qui parle, ils l'admirent, & cherchent ensuite à le comprendre : avant qu'il ait commencé ils s'écrient qu'il va bien faire, ils s'endor-

dorment bien-tôt ; & le Discours fini ils se réveillent pour dire qu'il a bien fait. On se passionne moins pour un Auteur, son Ouvrage est lû dans le loisir de la campagne, ou dans le silence du cabinet : il n'y a point de rendez-vous publics pour lui applaudir, encore moins de cabale pour lui sacrifier tous ses rivaux, & pour l'élever à la Prélature. On lit son Livre quelque excellent qu'il soit, dans l'esprit de le trouver médiocre : on le feuillette, on le discute, on le confronte : ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air, & qui s'oublient : ce qui est imprimé demeure imprimé. On l'attend quelquefois plusieurs jours avant l'impression pour le décrier ; & le plaisir le plus délicat que l'on en tire, vient de la critique qu'on en fait : on est piqué d'y trouver à chaque page des traits qui doivent plaire, on va même souvent jusqu'à appréhender d'en être diverti, & on ne quitte ce Livre que parce qu'il est bon. Tout le monde ne se donne pas pour Orateur : les phrases, les figures, le don de la mémoire, la robe ou l'engagement de celui qui prêche ne sont pas des choses qu'on

De la Chaire.

ose ou qu'on veuille toujours s'approprier : chacun au contraire croit penser bien & écrire encore mieux ce qu'il a pensé, il en est moins favorable à celui qui pense & qui écrit aussi bien que lui. En un mot le *Sermoneur* est plutôt Evêque que le plus solide Ecrivain n'est revêtu d'un Prieuré simple ; & dans la distribution des graces, de nouvelles sont accordées à celui-là, pendant que l'Auteur grave se tient heureux d'avoir ses restes.

* S'il arrive que les méchans vous haïssent & vous persécutent, les gens de bien vous conseillent de vous humilier devant Dieu, pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir de déplaire à des gens de ce caractère : de même si certains hommes sujets à se récrier sur le médiocre désapprouvent un Ouvrage que vous aurez écrit, ou un Discours que vous venez de prononcer en public, soit au Barreau, soit dans la Chaire, ou ailleurs, humiliez-vous, on ne peut guéres être exposé à une tentation d'orgueil plus délicate & plus prochaine.

* Il me semble qu'un Prédicateur de-

devroit faire choix dans chaque Discours, d'une vérité unique, mais capitale, terrible ou instructive, la manier à fonds & l'épuiser, abandonner toutes ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées & si différentiées, ne point supposer ce qui est faux, je veux dire que le grand ou le beau monde sait sa Religion & ses devoirs, & ne pas appréhender de faire ou à ces bonnes têtes ou à ces esprits si raffinés des Catéchismes; ce tems si long que l'on use à composer un long Ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matiere, que le tour & les expressions naissent dans l'action, & coulent de source, se livrer, après une certaine préparation, à son génie & aux mouvemens qu'un grand sujet peut inspirer, qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de mémoire qui ressemblent mieux à une gageure qu'à une affaire sérieuse, qui corrompent le geste & défigurent le visage, jetter au contraire par un bel enthousiasme la persuasion dans les esprits & l'allarme dans le cœur; & toucher ses Auditeurs d'une toute autre

De la Chaire.

tre crainte que de celle de le voir demeurer court.

* Que celui qui n'eſt pas encore aſſez parfait pour s'oublier ſoi-même dans le miniſtere de la Parole ſainte, ne ſe décourage point par les régles auſtéres qu'on lui preſcrit, comme ſi elles lui ôtoient les moyens de faire montre de ſon eſprit, & de monter aux Dignités où il aſpire. Quel plus beau talent que celui de prêcher apoſtoliquement; & quel autre mérite mieux un Evêché? FENELON (*a*) en étoit-il indigne? auroit-il pû échapper au choix du Prince, que par un autre choix?

(*a*) L'Archevêque de Cambray, Auteur de Telemaque.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Des Esprits forts.

LEs Esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertains quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, & quelle en doit être la fin ? Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matiere comme la pierre & le reptile, & si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures ? N'y a-t-il pas plus de force & de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un Etre supérieur à tous les Etres, qui les a tous faits, & à qui tous se doivent rapporter, d'un Etre souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé & qui ne peut finir, dont notre ame est l'image, & si j'ose dire, une portion comme esprit, & comme immortelle ? Chap. XVI.

* Le docile & le foible sont susceptibles d'impressions, l'un en reçoit de bon-

Des Esprits forts.

bonnes, l'autre de mauvaises, c'est-à-dire, que le premier est persuadé & fidéle, & que le second est entêté & corrompu. Ainsi l'esprit docile admet la vraie Religion; & l'esprit foible, ou n'en admet aucune ou en admet une fausse : or l'Esprit fort ou n'a point de Religion ou se fait une Religion : donc l'esprit fort, c'est l'esprit foible.

* J'appelle mondains, terrestres ou grossiers, ceux dont l'esprit & le cœur sont attachés à une petite portion de ce Monde qu'ils habitent, qui est la Terre, qui n'estiment rien, qui n'aiment rien au-delà, gens aussi limités que ce qu'ils appellent leurs possessions ou leur domaine, que l'on mesure, dont on compte les arpens, & dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'appuyent sur un atome, chancellent dans les moindres efforts qu'ils font pour sonder la Vérité, si avec des vûes si courtes ils ne percent point à travers le Ciel & les Astres jusques à Dieu même, si ne s'appercevant point ou de l'excellence de ce qui est esprit ou de la dignité de l'ame, ils ressentent en-

encore moins combien elle eſt difficile à acquérir, combien la Terre entiere eſt au deſſous d'elle, de quelle néceſſité lui devient un Etre ſouverainement parfait qui eſt DIEU, & quel beſoin indiſpenſable elle a d'une Religion qui le lui indique, & qui lui en eſt une caution ſûre. Je comprens au contraire fort aiſément qu'il eſt naturel à de tels eſprits de tomber dans l'indifférence; & de faire ſervir Dieu & la Religion à la politique, c'eſt-à-dire, à l'ordre & à la décoration de ce monde, la ſeule choſe ſelon eux qui mérite qu'on y penſe.

CHAP. XVI.

* Quelques-uns achevent de ſe corrompre par de longs voyages, & perdent le peu de Religion qui leur reſtoit : ils voyent de jour à autre un nouveau culte, diverſes mœurs, diverſes cérémonies : ils reſſemblent à ceux qui entrent dans les magazins, indéterminés ſur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter; le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifferens, elles ont chacune leur agrément & leur bienſéance, ils ne ſe fixent point, ils ſortent ſans emplette.

* Il

Des Esprits forts.

* Il y a des hommes qui attendent à être dévots & religieux, que tout le monde se déclare impie & libertin : ce sera alors le parti du vulgaire, ils sauront s'en dégager. La singularité leur plaît dans une matiere si sérieuse & si profonde : ils ne suivent la mode & le commun que dans les choses de rien & de nulle suite. Qui sait même s'ils n'ont pas déja mis une sorte de bravoure & d'intrépidité à courir tout le risque de l'avenir ? Il ne faut pas d'ailleurs que dans une certaine condition, avec une certaine étendue d'esprit, & de certaines vûes, l'on songe à croire comme les Savans & le peuple.

* L'on doute de Dieu dans une pleine santé, comme l'on doute que ce soit pécher que d'avoir un commerce avec une personne libre * : quand l'on devient malade, & que l'hydropisie est formée, l'on quitte sa concubine, & l'on croit en Dieu.

* Une fille.

* Il faudroit s'éprouver & s'examiner très-sérieusement, avant que de se déclarer Esprit fort ou Libertin, afin au moins & selon ses principes de finir comme l'on a vécu, ou, si l'on ne

ne se sent pas la force d'aller si loin, se résoudre de vivre comme l'on veut mourir.

* Toute plaisanterie dans un homme mourant est hors de sa place : si elle roule sur de certains chapitres, elle est funeste. C'est une extrême misére que de donner à ses dépens à ceux que l'on laisse, le plaisir d'un bon mot.

Dans quelque prévention où l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien sérieuse que de mourir : ce n'est point alors le badinage qui sied bien, mais la constance.

* Il y a eu de tout tems de ces gens d'un bel esprit, & d'une agréable litterature, esclaves des Grands dont ils ont épousé le libertinage & porté le joug toute leur vie contre leurs propres lumieres, & contre leur conscience. Ces hommes n'ont jamais vêcu que pour d'autres hommes; & ils semblent les avoir regardés comme leur derniere fin. Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux, de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur; & ils se sont perdus par déférence ou

par

Des Esprits forts.

par foiblesse. Y a-t-il donc sur la terre des Grands assez grands, & des Puissans assez puissans pour mériter de nous, que nous croyions, & que nous vivions à leur gré, selon leur goût & leurs caprices; & que nous poussions la complaisance plus loin, en mourant, non de la maniere qui est la plus sûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage?

* J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun & les grandes régles, qu'ils sussent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires, & de ces argumens qui emportent conviction.

* Je voudrois voir un homme sobre, moderé, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu: il parleroit du moins sans intérêt, mais cet homme ne se trouve point.

* J'aurois une extrême curiosité de voir celui qui seroit persuadé que Dieu n'est point: il me diroit du moins la raison invincible qui a sû le convaincre.

* L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas, me découvre son existence.

* Dieu condamne & punit ceux qui l'offenſent, ſeul Juge en ſa propre cauſe, ce qui répugne s'il n'eſt lui-même la Juſtice & la Vérité, c'eſt-à-dire, s'il n'eſt Dieu.

* Je ſens qu'il y a un Dieu, & je ne ſens pas qu'il n'y en ait point, cela me ſuffit, tout le raiſonnement du monde m'eſt inutile : je conclus que Dieu exiſte. Cette concluſion eſt dans ma nature : j'en ai reçu les principes trop aiſément dans mon enfance ; & je les ai conſervés depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les ſoupçonner de fauſſeté. Mais il y a des eſprits qui ſe défont de ces principes : c'eſt une grande queſtion s'il s'en trouve de tels ; & quand il ſeroit ainſi, cela prouve ſeulement, qu'il y a des monſtres.

* L'Athéïſme n'eſt point. Les Grands qui en ſont le plus ſoupçonnés, ſont trop pareſſeux pour décider en leur eſprit que Dieu n'eſt pas : leur indolence va juſqu'à les rendre froids & indifférens ſur cet article ſi capital, comme ſur la nature de leur ame, & ſur les conſéquences d'une vraie Religion : ils ne nient ces choſes, ni ne les

Des Esprits forts.

les accordent, ils n'y penſent point.

* Nous n'avons pas trop de toute notre ſanté, de toutes nos forces & de tout notre eſprit pour penſer aux hommes ou au plus petit intérêt : il ſemble au contraire que la bienſéance & la coutume exigent de nous, que nous ne penſions à Dieu que dans un état où il ne reſte en nous qu'autant de raiſon qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus.

* Un Grand croit s'évanouïr, & il meurt : un autre Grand périt inſenſiblement, & perd chaque jour quelque choſe de ſoi même avant qu'il ſoit éteint : formidables leçons, mais inutiles ! Des circonſtances ſi marquées & ſi ſenſiblement oppoſées, ne ſe relevent point, & ne touchent perſonne. Les hommes n'y font pas plus d'attention qu'à une fleur qui ſe fane, ou à une feuille qui tombe : ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent ſi elles ſont remplies, & par qui.

* Les hommes ſont-ils aſſez bons, aſſez fidéles, aſſez équitables, pour mériter toute notre confiance, & ne nous pas faire deſirer du moins que

Dieu

Dieu exiſtât, à qui nous puſſions appeller de leurs jugemens, & avoir recours quand nous en ſommes perſécutés ou trahis ? Chap. XVI.

* Si c'eſt le grand & le ſublime de la Religion qui éblouït, ou qui confond les Eſprits forts, ils ne ſont plus des Eſprits forts, mais de foibles génies & de petits eſprits ; ſi c'eſt au contraire ce qu'il y a d'humble & de ſimple qui les rebutte, ils ſont à la vérité des Eſprits forts, & plus forts que tant de grands Hommes ſi éclairés, ſi élevés, & néanmoins ſi fidéles, que les Leons, les Basiles, les Jerômes, les Augustins.

* Un Pere de l'Egliſe, un Docteur de l'Egliſe, quels noms ! quelle triſteſſe dans leurs Ecrits ! quelle ſécheresse, quelle froide dévotion, & peut-être quelle Scholaſtique ! diſent ceux qui ne les ont jamais lûs : mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui ſe ſont fait une idée des Peres ſi éloignée de la vérité ! s'ils voyoient dans leurs Ouvrages plus de tour & de délicateſſe, plus de politeſſe & d'eſprit, plus de richeſſe d'expreſſions & plus de force de raiſonnement, des traits plus

Des Esprits forts.

plus vifs & des graces plus naturelles, que l'on n'en remarque dans la plûpart des Livres de ce tems, qui sont lûs avec goût, qui donnent du nom & de la vanité à leurs Auteurs. Quel plaisir d'aimer la Religion, & de la voir crûe, soutenue, expliquée par de si beaux génies & par de si solides esprits! sur-tout lorsque l'on vient à connoître que pour l'étendue de connoissance, pour la profondeur & la pénétration, pour les principes de la pure Philosóphie, pour leur application & leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale & des sentimens, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à S. AUGUSTIN, que PLATON & CICERON.

* L'homme est né menteur : la Vérité est simple & ingenue, & il veut du spécieux & de l'ornement : elle n'est pas à lui, elle vient du Ciel toute faite, pour ainsi dire, & dans toute sa perfection, & l'homme n'aime que son propre ouvrage, la fiction & la fable. Voyez le peuple, il controuve, il augmente, il charge par grossiereté & par sottise : demandez même au plus

plus honnête homme s'il eſt toujours vrai dans ſes diſcours, s'il ne ſe ſurprend pas quelquefois dans des déguiſemens où engagent néceſſairement la vanité & la légereté, ſi pour faire un meilleur conte il ne lui échappe pas ſouvent d'ajouter à un fait qu'il récite, une circonſtance qui y manque. Une choſe arrive aujourd'hui, & preſque ſous nos yeux, cent perſonnes qui l'ont vûe, la racontent en cent façons différentes, celui ci, s'il eſt écouté, la dira encore d'une maniere qui n'a pas été dite, quelle créance donc pourrois-je donner à des faits qui ſont anciens & éloignés de nous par pluſieurs ſiécles? quel fondement dois-je faire ſur les plus graves Hiſtoriens? que devient l'Hiſtoire? Céſar a-t-il été maſſacré au milieu du Senat? y a-t-il eu un Céſar? Quelle conſéquence, me dites-vous! quels doutes! quelle demande! Vous riez, vous ne me jugez pas digne d'aucune réponſe; & je crois même que vous avez raiſon. Je ſuppoſe néanmoins que le Livre qui fait mention de Céſar, ne ſoit pas un Livre profane, écrit de la main des hommes qui ſont menteurs, trouvé par hazard dans

Des Esprits forts.

les Bibliothéques parmi d'autres Manuſcrits qui contiennent des Hiſtoires vraies ou apocryphes, qu'au contraire il ſoit inſpiré, ſaint, divin, qu'il porte en ſoi ces caractères, qu'il ſe trouve depuis près de deux mille ans dans une Societé nombreuſe qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce tems la moindre altération, & qui s'eſt fait une religion de le conſerver dans toute ſon intégrité, qu'il y ait même un engagement religieux & indiſpenſable d'avoir de la foi pour tous les faits contenus dans ce volume où il eſt parlé de Céſar & de ſa Dictature, avouez-le, *Lucile*, vous douterez alors qu'il y ait eu un Céſar.

* Toute Muſique n'eſt pas propre à louer Dieu, & à être entendue dans le Sanctuaire. Toute Philoſophie ne parle pas dignement de Dieu, de ſa puiſſance, des principes de ſes opérations, & de ſes myſteres : plus cette Philoſophie eſt ſubtile & idéale, plus elle eſt vaine & inutile pour expliquer des choſes, qui ne demandent des hommes qu'un ſens droit pour être connues juſques à un certain point, & qui au-delà ſont inexplicables. Vouloir

loir rendre raiſon de Dieu, de ſes perfections, & ſi j'oſe ainſi parler, de ſes actions, c'eſt aller plus loin que les anciens Philoſophes, que les Apôtres, que les premiers Docteurs, mais ce n'eſt pas rencontrer ſi juſte, c'eſt creuſer long tems & profondément, ſans trouver les ſources de la Vérité. Dès qu'on a abandonné les termes de *bonté*, de *miſéricorde*, de *juſtice* & de *toute-puiſſance*, qui donnent de Dieu de ſi hautes & de ſi aimables idées, quelque grand effort d'imagination qu'on puiſſe faire, il faut recevoir les expreſſions séches, ſtériles, vuides de ſens, admettre les penſées creuſes, écartées des notions communes, ou tout au plus les ſubtiles & les ingénieuſes, & à meſure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle Métaphyſique, perdre un peu de ſa Religion.

* Juſques où les hommes ne ſe portent-ils point par l'intérêt de la Religion, dont ils ſont ſi peu perſuadés, & qu'ils pratiquent ſi mal.

* Cette même Religion que les hommes défendent avec chaleur & avec zéle contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'alterent eux-mê-

Des Esprits forts.

mes dans leur eſprit par des ſentimens particuliers, ils y ajoutent, & ils en retranchent mille choſes ſouvent eſſentielles ſelon ce qui leur convient, & ils demeurent fermes & inébranlables dans cette forme qu'ils lui ont donnée. Ainſi, à parler populairement, on peut dire d'une ſeule Nation, qu'elle vit ſous un même culte, & qu'elle n'a qu'une ſeule Religion : mais à parler exactement, il eſt vrai qu'elle en a pluſieurs, & que chacun preſque y a la ſienne.

* Deux ſortes de gens fleuriſſent dans les Cours, & y dominent dans divers tems, les libertins & les hypocrites, ceux-là gayement, ouvertement, ſans art & ſans diſſimulation, ceux-ci finement, par des artifices, par la cabale : cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en ſont jaloux juſqu'à l'excès, ils veulent la gouverner, la poſſéder ſeuls, la partager entr'eux, & en exclure tout autre : dignités, charges, poſtes, bénéfices, penſions, honneurs, tout leur convient, & ne convient qu'à eux, le reſte des hommes en eſt indigne, ils ne comprennent point que ſans leur at-

Chap. XVI.

attache on ait l'impudence de les efperer : une troupe de mafques entre dans un Bal, ont ils la main, ils danfent, ils fe font danfer les uns les autres, ils danfent encore, ils danfent toujours, ils ne (1) rendent la main à perfonne de l'Affemblée, quelque digne qu'elle foit de leur attention : on languit, on féche de les voir danfer, & de ne danfer point : quelques-uns murmurent, les plus fages prennent leur parti, & s'en vont.

* Il y a deux efpeces de libertins; les libertins, ceux du moins qui croyent l'être, & les hypocrites ou faux dévots, c'eft-à-dire, ceux qui ne veulent pas être crus libertins : les derniers dans ce genre-là font (2) les meilleurs.

Le

(1) *Ont-ils la main*, venoit de dire la Bruyere, ce qui prouve évidemment qu'il faut laiffer ici *rendent*, au lieu de mettre *tendent*, comme vouloit un de mes amis qui penfa me perfuader que cette correction étoit néceffaire, fon ton affirmatif m'ayant d'abord empêché de faire attention à ce qui précéde, *ont-ils la main*, &c.

(2) C'eft-à-dire, *les plus vrais*, *les plus parfaits libertins*. Ou c'eft ici le fens de ce mot, ou il ne fignifie rien du tout, à mon avis.

 Mais

Des Esprits forts.

Le faux dévot ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu; parlons de lui obligeamment, il ne croit pas en Dieu.

* Si toute Religion est une crainte respectueuse de la Divinité, que penser de ceux qui osent la blesser dans sa plus vive image, qui est le Prince?

* Si l'on nous assuroit que le motif secret de l'Ambassade des Siamois a été d'exciter le Roi Très-Chrétien à renoncer au Christianisme, à permettre l'entrée de son Royaume aux *Talapoins*, qui eussent pénétré dans nos maisons, pour persuader leur Religion à nos femmes, à nos enfans & à nous mêmes par leurs Livres & par leurs entretiens, qui eussent élevé des *Pagodes* au milieu des Villes, où ils euf-

Mais quoique cette explication paroisse assez bien justifiée par ce que la Bruyere dit immédiatement après, *Que le faux dévot ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu*, comme en ce cas-là le terme de *meilleur* est employé dans un sens fort impropre, & très-peu naturel, je serois tenté de croire que la Bruyere a ecrit par mégarde *derniers* au lieu de *premiers*, ou que cette méprise doit être imputée à l'Imprimeur.

eussent placé des figures de métal pour être adorées, avec quelles risées & quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes? Nous faisons cependant six mille lieues de mer pour la conversion des Indes, des Royaumes de Siam, de la Chine & du Japon, c'est-à-dire, pour faire très-sérieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paroître très folles & très-ridicules. Ils supportent néanmoins nos Religieux & nos Prêtres: ils les écoutent quelquefois, leur laissent bâtir leurs Eglises, & faire leurs Missions: qui fait cela en eux & en nous, ne seroit-ce point la force de la Vérité?

* Il ne convient pas à toute sorte de personnes de lever l'étendard d'aumônier, & d'avoir tous les pauvres d'une Ville assemblés à sa porte, qui y reçoivent leurs portions. Qui ne sait pas au contraire des miséres plus secrettes, qu'il peut entreprendre de soulager, immédiatement & par ses secours, ou du moins par sa médiation? De même il n'est pas donné à tous de monter en Chaire, & d'y distribuer en Missionaire ou en Catechiste

Des Esprits forts.

la Parole sainte : mais qui n'a pas quelquefois sous sa main un libertin à réduire, & à ramener par de douces & insinuantes conversations, à la docilité ? Quand on ne seroit pendant sa vie que l'Apôtre d'un seul homme, ce ne seroit pas être en vain sur la terre, ni lui être un fardeau inutile.

* Il y a deux Mondes, l'un où l'on séjourne peu, & dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer, l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens servent pour le premier Monde : le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

* Qui a vêcu un seul jour, a vêcu un siécle : même Soleil, même Terre, même Monde, mêmes sensations, rien ne ressemble mieux à aujourd'hui que demain : il y auroit quelque curiosité à mourir, c'est-à-dire, à n'être plus un corps, mais à être seulement esprit. L'homme cependant impatient de la nouveauté n'est point curieux sur ce seul article : né inquiet & qui s'ennuye de tout, il ne s'ennuye point de vivre, il consentiroit peut-être à

vivre toujours. Ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en ſait : la maladie, la douleur, le cadavre le dégoûtent de la connoiſſance d'un autre Monde : il faut tout le ſérieux de la Religion pour le réduire.

CHAP. XVI.

* Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre : après avoir médité profondément ce que c'eſt que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennui, à la maladie ; ou de n'eſſayer des richeſſes, de la grandeur, des plaiſirs & de la ſanté, que pour les voir changer inviolablement, & par la révolution des tems en leurs contraires, & être ainſi le jouet des biens & des maux, l'on ne ſauroit guéres à quoi ſe réſoudre. La Nature nous fixe & nous ôte l'embarras de choiſir ; & la mort qu'elle nous rend néceſſaire, eſt encore adoucie par la Religion.

* Si ma Religion étoit fauſſe, je l'avoue, voilà le piége le mieux dreſſé qu'il ſoit poſſible d'imaginer, il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, & de n'y être pas pris : quelle majeſté, quel éclat des myſteres !

 quelle

Des Esprits forts.

quelle ſuite & quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle raiſon éminente ! quelle candeur ! quelle innocence de mœurs ! quelle force invincible & accablante des témoignages rendus ſucceſſivement & pendant trois ſiécles entiers par des millions de perſonnes, les plus ſages, les plus moderés qui fuſſent alors ſur la terre, & que le ſentiment d'une même vérité ſoutient dans l'exil, dans les fers, contre la vûe de la mort & du dernier ſupplice ! Prenez l'Hiſtoire, ouvrez, remontez juſques au commencement du Monde, juſques à la veille de ſa naiſſance, y a t-il eu rien de ſemblable dans tous les tems ? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me ſéduire ? par où échapper ? où aller, où me jetter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque choſe qui en approche ? s'il faut périr, c'eſt par-là que je veux périr, il m'eſt plus doux de nier Dieu, que de l'accorder avec une tromperie ſi ſpécieuſe & ſi entiére : mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je ſuis donc ramené & entraîné dans ma Religion, c'en eſt fait.

* La Religion eſt vraie, ou elle eſt fauſſe : ſi elle n'eſt qu'une vaine fiction, voilà, ſi l'on veut, ſoixante années perdues pour l'homme de bien, pour le Chartreux ou le Solitaire, ils ne courent pas un autre riſque. Mais ſi elle eſt fondée ſur la Vérité même, c'eſt alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux : l'idée ſeule des maux qu'il ſe prépare me trouble l'imagination : la penſée eſt trop foible pour les concevoir, & les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes en ſuppoſant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet ſur la Vérité de la Religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la Vertu.

* Je ne ſai ſi ceux qui oſent nier Dieu, méritent qu'on s'efforce de le leur prouver, & qu'on les traite plus ſérieuſement que l'on n'a fait dans ce chapitre. L'ignorance qui eſt leur caractère les rend incapables des principes les plus clairs & des raiſonnemens les mieux ſuivis : je conſens néanmoins qu'ils liſent celui que je vais faire, pourvû qu'ils ne ſe perſuadent pas que c'eſt tout ce que l'on pou-

Des Esprits forts.

voit dire ſur une vérité ſi éclatante.

Il y a quarante ans que je n'étois point, & qu'il n'étoit pas en moi de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moi, qui ſuis une fois, de n'être plus : j'ai donc commencé, & je continue d'être par quelque choſe qui eſt hors de moi, qui durera après moi, qui eſt meilleur & plus puiſſant que moi : ſi ce quelque choſe n'eſt pas Dieu, qu'on me diſe ce que c'eſt.

Peut-être que moi qui exiſte, n'exiſte ainſi que par la force d'une Nature univerſelle qui a toujours été telle que nous la voyons en remontant juſques à l'infinité des tems * : mais cette Nature, ou elle eſt ſeulement eſprit, & c'eſt Dieu ; ou elle eſt matiére, & ne peut par conſéquent avoir créé mon eſprit, ou elle eſt un compoſé de matiére & d'eſprit : & alors ce qui eſt eſprit dans la Nature, je l'appelle Dieu.

* Objection ou ſyſtême des libertins.

Peut-être auſſi que ce que j'appelle mon eſprit, n'eſt qu'une portion de matiére qui exiſte par la force d'une Nature univerſelle qui eſt auſſi matiere, qui a toujours été, & qui ſera

tou-

toujours telle que nous la voyons, & qui n'eſt point Dieu * : mais du moins faut-il m'accorder que ce que j'appelle mon eſprit, quelque choſe que ce puiſſe être, eſt une choſe qui penſe, & que s'il eſt matiére, il eſt néceſſairement une matiére qui penſe, car l'on ne me perſuadera point qu'il n'y ait pas en moi quelque choſe qui penſe, pendant que je fais ce raiſonnement. Or ce quelque choſe qui eſt en moi, & qui penſe, s'il doit ſon être & ſa conſervation à une Nature univerſelle, qui a toujours été & qui ſera toujours, laquelle il reconnoiſſe comme ſa cauſe, il faut indiſpenſablement que ce ſoit à une Nature univerſelle, ou qui penſe, ou qui ſoit plus noble & plus parfaite que ce qui penſe; & ſi cette Nature ainſi faite eſt matiére, l'on doit encore conclure que c'eſt une matiére univerſelle qui penſe, ou qui eſt plus noble & plus parfaite que ce qui penſe.

CHAP. XVI.

* Inſtance des libertins.

Je continue & je dis, cette matiére telle qu'elle vient d'être ſuppoſée, ſi elle n'eſt pas un être chimerique, mais réel, n'eſt pas auſſi imperceptible à tous les ſens, & ſi elle ne ſe décou-

Des Esprits forts.

vre pas par elle-même, on la connoît du moins dans le divers arrangement de ses parties, qui constitue les corps, & qui en fait la différence, elle est donc elle-même tous ces différens corps : & comme elle est une matiére qui pense selon la supposition, ou qui vaut mieux que ce qui pense, il s'ensuit quelle est telle du moins selon quelques uns de ces corps, & par une suite nécessaire selon tous ces corps, c'est à-dire, qu'elle pense dans les pierres, dans les metaux, dans les mers, dans la terre, dans moi-même qui ne suis qu'un corps, comme dans toutes les autres parties qui la composent, c'est donc à l'assemblage de ces parties si terrestres, si grossieres, si corporelles, qui toutes ensemble sont la matiére universelle ou ce Monde visible, que je dois ce quelque chose qui est en moi, qui pense, & que j'appelle mon esprit, ce qui est absurde.

Si au contraire cette Nature universelle, quelque chose que ce puisse être, ne peut pas être tous ces corps, ni aucun de ces corps, il suit de là qu'elle n'est point matiére, ni percep-

perceptible par aucun des ſens . ſi cependant elle penſe , ou ſi elle eſt plus parfaite que ce qui penſe , je conclus encore qu'elle eſt Eſprit , ou un Etre meilleur & plus accompli que ce qui eſt eſprit : ſi d'ailleurs il ne reſte plus à ce qui penſe en moi , & que j'appelle mon eſprit , que cette Nature univerſelle à laquelle il puiſſe remonter pour rencontrer ſa premiere cauſe & ſon unique origine , parce qu'il ne trouve point ſon principe en ſoi , & qu'il le trouve encore moins dans la matiére , ainſi qu'il a été démontré , alors je ne diſpute point des noms , mais cette ſource originaire de tout eſprit , qui eſt eſprit elle-même , & qui eſt plus excellente que tout eſprit , je l'appelle Dieu.

En un mot je penſe , donc Dieu exiſte : car ce qui penſe en moi , je ne le dois point à moi-même , parce qu'il n'a pas plus dépendu de moi de me le donner une premiere fois qu'il dépend encore de moi de me le conſerver un ſeul inſtant : je ne le dois point à un Etre qui ſoit au-deſſous de moi , & qui ſoit matiére , puiſqu'il eſt impoſſible que la matiére ſoit au-deſſus de

ce

Des Esprits forts.

ce qui penſe, je le dois donc à un Etre qui eſt au-deſſus de moi, & qui n'eſt point matiére ; & c'eſt Dieu.

* De ce qu'une Nature univerſelle qui penſe, exclut de ſoi généralement tout ce qui eſt matiére, il ſuit néceſſairement, qu'un Etre particulier qui penſe, ne peut pas auſſi admettre en ſoi la moindre matiére : car bien qu'un Etre univerſel qui penſe, renferme dans ſon idée infiniment plus de grandeur, de puiſſance, d'indépendance & de capacité qu'un Etre particulier qui penſe, il ne renferme pas néanmoins une plus grande excluſion de matiére, puiſque cette excluſion dans l'un & l'autre de ces deux Etres eſt auſſi grande qu'elle peut être & comme infinie, & qu'il eſt autant impoſſible que ce qui penſe en moi ſoit matiére, qu'il eſt inconcevable que Dieu ſoit matiére : ainſi comme Dieu eſt eſprit, mon ame auſſi eſt eſprit.

* Je ne ſais point ſi le chien choiſit, s'il ſe reſſouvient, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il penſe : quand donc l'on me dit que toutes ces choſes ne ſont en lui ni paſſions, ni ſentiment, mais l'effet naturel & néceſ-

cessaire de la disposition de sa machine préparée par le divers arrangement des parties de la matiére, je puis au moins acquiescer à cette doctrine. Mais je pense; & je suis certain que je pense: or quelle proportion y a t-il de tel ou tel arrangement des parties de la matiére, c'est-à-dire, d'une étendue selon toutes ces dimensions, qui est longue, large & profonde, & qui est divisible dans tous ces sens, avec ce qui pense?

* Si tout est matiére, & si la pensée en moi, comme dans tous les autres hommes, n'est qu'un effet de l'arrangement des parties de la matiére, qui a mis dans le monde toute autre idée que celle des choses matérielles? La matiére a-t-elle dans son fonds une idée aussi pure, aussi simple, aussi immatérielle qu'est celle de l'Esprit? comment peut-elle être le principe de ce qui la nie & l'exclut de son propre être? comment est-elle dans l'homme ce qui pense, c'est-à-dire, ce qui est à l'homme même une conviction qu'il n'est point matiére?

* Il y a des Etres qui durent peu, parce qu'ils sont composés de choses très-

Des Esprits forts.

très différentes, & qui se nuisent réciproquement : il y a en a d'autres qui durent davantage, parce qu'ils sont plus simples, mais ils périssent, parce qu'ils ne laissent pas d'avoir des parties selon lesquelles ils peuvent être divisés. Ce qui pense en moi doit durer beaucoup, parce que c'est un Etre pur, exemt de tout mélange & de toute composition ; & il n'y a pas de raison qu'il doive périr, car qui peut corrompre ou séparer un Etre simple, & qui n'a point de parties ?

L'ame voit la couleur par l'organe de l'œil, & entend les sons par l'organe de l'oreille, mais elle peut cesser de voir ou d'entendre, quand ces sens ou ces objets lui manquent, sans que pour cela elle cesse d'être, parce que l'ame n'est point précisément ce qui voit la couleur, ou ce qui entend les sons, elle n'est que ce qui pense : or comment peut-elle cesser d'être telle ? ce n'est point par le defaut d'organe, puisqu'il est prouvé qu'elle n'est point matiére ; ni par le defaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu & d'éternelles vérités : elle est donc incorruptible.

* Je

* Je ne conçois point qu'une ame que Dieu a (1) voulu remplir de l'idée de ſon Etre infini, & ſouverainement parfait, doive être anéantie.

* Voyez, *Lucile*, ce morceau de terre plus propre, & plus orné que les autres terres qui lui ſont contigues: ici ce ſont des compartimens mêlés d'eaux plattes & d'eaux jailliſſantes, là des allées en paliſſades qui n'ont pas de fin & qui vous couvrent des vents du Nord: d'un côté c'eſt un bois épais qui défend de tous les Soleils, & d'un autre un beau point de vûe, plus

(1) Si Dieu eſt incompréhenſible par rapport à l'homme, il n'eſt pas aiſé de voir en quel ſens on peut dire que *Dieu a voulu remplir* l'ame de l'homme *de l'idée de ſon Etre infini*. Il ſemble au contraire que l'ame de l'homme ne peut avoir qu'une idée fort incomplette de Dieu, puiſque Dieu ne lui a donné qu'une capacité très-bornée: ce qui me fait ſouvenir de la penſée d'un Poëte Italien qui dit fort ſagement, parlant de Dieu, *Non inteſo da noi, e ſol ſe ſteſſo intende.* A bien examiner cet axiome qui paroît dicté par la nature, peut-être trouveroit-on qu'il eſt plus évidemment vrai que tout ce que la Théologie & la Métaphyſique nous débitent ſur ce grand article.

Des Esprits forts.

plus bas une Yvette ou un Lignon qui couloit obſcurément entre les ſaules & les peupliers, eſt devenu un canal qui eſt revêtu : ailleurs de longues & fraîches avenues ſe perdent dans la campagne, & annoncent la maiſon qui eſt entourée d'eaux : vous recrierez vous, quel jeu du hazard ! combien de belles choſes ſe ſont rencontrées enſemble inopinément ! Non ſans doute : vous direz au contraire, cela eſt bien imaginé & bien ordonné, il régne ici un bon goût & beaucoup d'intelligence : je parlerai comme vous, & j'ajouterai que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un NAUTRE va tracer, & prendre des alignemens dès le jour même qu'ils ſont en place. Qu'eſt ce pourtant que cette piece de terre ainſi diſpoſée & où tout l'art d'un Ouvrier habile a été employé pour l'embellir ? ſi même toute la terre n'eſt qu'un atôme ſuſpendu en l'air, & ſi vous écoutez ce que je vais dire.

Vous êtes placé, ô Lucile, quelque part ſur cet atôme, il faut donc que vous ſoyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place : cependant

dant vous avez des yeux qui ſont deux points imperceptibles, ne laiſſez pas de les ouvrir vers le Ciel; qu'y appercevez-vous quelquefois, la Lune dans ſon plein? Elle eſt belle alors & fort lumineuſe, quoique ſa lumiere ne ſoit que la réflexion de celle du Soleil. Elle paroît grande comme le Soleil, plus grande que les autres Planettes, & qu'aucune des Etoiles; mais ne vous laiſſez pas tromper par les dehors: il n'y a rien au Ciel de ſi petit que la Lune, ſa ſuperficie eſt treize fois plus petite que celle de la Terre, ſa ſolidité quarante-huit fois, & ſon diametre de ſept cens cinquante lieues n'eſt que le quart de celui de la Terre: auſſi eſt-il vrai qu'il n'y a que ſon voiſinage qui lui donne une ſi grande apparence, puiſqu'elle n'eſt guéres plus éloignée de nous que de trente fois le diametre de la Terre, ou que ſa diſtance n'eſt que de cent mille lieues. Elle n'a preſque pas même de chemin à faire en comparaiſon du vaſte tour que le Soleil fait dans les eſpaces du Ciel, car il eſt certain qu'elle n'acheve par jour que cinq cens quarante mille lieues: ce n'eſt par

heure

Des Esprits forts.

heure que vingt-deux mille cinq cens lieues, & trois cens soixante & quinze lieues dans une minute. Il faut néanmoins pour accomplir cette course, qu'elle aille cinq mille six cens fois plus vîte qu'un cheval de poste qui feroit quatre lieues par heure, qu'elle vole quatre vingt fois plus légerement que le son, que le bruit, par exemple, du canon & du tonnerre, qui parcourt en une heure deux cens soixante & dix-sept lieues.

Mais quelle comparaison de la Lune au Soleil pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la course! vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous seulement du diametre de la Terre, il est de trois mille lieues, celui du Soleil est cent fois plus grand, il est donc de trois cens mille lieues. Si c'est là sa largeur en tout sens, quelle peut être toute sa superficie! quelle est sa solidité! comprenez-vous bien cette étendue, & qu'un million de terres comme la nôtre ne feroient toutes ensemble pas plus grosses que le Soleil? Quel est donc, direz-vous, son éloignement, si l'on en juge par son apparence! vous avez raison, il

est

eſt prodigieux : il eſt démontré, qu'il ne peut pas y avoir de la Terre au Soleil moins de dix mille diametres de la Terre ; autrement moins de trente millions de lieues : peut-être y a-t-il quatre fois, ſix fois, dix fois plus loin, on n'a aucune méthode pour déterminer cette diſtance.

Pour aider ſeulement votre imagination à ſe la repréſenter, ſuppoſons une meule de moulin qui tombe du Soleil ſur la Terre, donnons-lui la plus grande vîteſſe qu'elle ſoit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombans de fort haut : ſuppoſons encore qu'elle conſerve toujours cette même vîteſſe, ſans en acquerir, & ſans en perdre, qu'elle parcourt quinze toiſes par chaque ſeconde de tems, c'eſt-à-dire, la moitié de l'élévation des plus hautes tours, & ainſi neuf cens toiſes en une minute, paſſons-lui mille toiſes en une minute pour une plus grande facilité : mille toiſes font une demie lieue commune, ainſi en deux minutes, la meule fera une lieue, & en une heure elle en fera trente, & en un jour elle fera ſept cens vingt lieues : or elle a trente millions

Des Esprits forts.

lions à traverser avant que d'arriver à terre, il lui faudra donc quarante-un mille six cens soixante & six jours, qui sont plus de cent quatorze années pour faire ce voyage. Ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moi : la distance de la Terre à Saturne est au moins decuple de celle de la Terre au Soleil, c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cens millions de lieues, & que cette pierre employeroit plus d'onze cens quarante ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élévation de Saturne, élévez vous-même, si vous le pouvez, votre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au-dessus de nos têtes : le cercle que Saturne décrit a plus de six cens millions de lieues de diametre, & par conséquent plus de dix-huit cens millions de lieues de circonference : un cheval Anglois, qui feroit dix lieues par heure, n'auroit à courir que vingt mille cinq cens quarante-huit ans pour faire ce tour.

Je n'ai pas tout dit, ô Lucile, sur le Miracle de ce Monde visible, ou, comme vous parlez quelquefois, sur

les merveilles du hazard, que vous admettez ſeul pour la cauſe premiere de toutes choſes : il eſt encore un Ouvrier plus admirable que vous ne penſez : connoiſſez le hazard, laiſſez-vous inſtruire de toute la puiſſance de votre Dieu. Savez-vous que cette diſtance de trente millions de lieues qu'il y a de la Terre au Soleil, & celle de trois cens millions de lieues de la Terre à Saturne, ſont ſi peu de choſe, comparées à l'éloignement qu'il y a de la Terre aux Etoiles, que ce n'eſt pas même s'énoncer aſſez juſte que de ſe ſervir ſur le ſujet de ces diſtances, du terme de comparaiſon : quelle proportion à la vérité de ce qui ſe meſure, quelque grand qu'il puiſſe être, avec ce qui ne ſe meſure pas : on ne connoît point la hauteur d'une Etoile, elle eſt, ſi j'oſe ainſi parler, *immenſurable*, il n'y a plus ni angles, ni ſinus, ni parallaxes dont on puiſſe s'aider. Si un homme obſervoit à Paris une Etoile fixe, & qu'un autre la regardât du Japon, les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir juſqu'à cet Aſtre, ne feroient pas un an-

CHAP. XVI.

gle, & se confondroient en une seule & même ligne, tant la Terre entiére n'est pas espace par rapport à cet éloignement. Mais les Etoiles ont cela de commun avec Saturne & avec le Soleil, il faut dire quelque chose de plus. Si deux Observateurs, l'un sur la Terre, & l'autre dans le Soleil, observoient en même tems une Etoile, les rayons visuels de ces deux Observateurs ne formeroient point d'angle sensible. Pour concevoir la chose autrement : si un homme étoit situé dans une Etoile, notre Soleil, notre Terre, & les trente millions de lieues qui les séparent, lui paroîtroient un même point : cela est démontré.

On ne sait pas aussi la distance d'une Etoile d'avec une autre Etoile, quelque voisines qu'elles nous paroissent. Les Pleyades se touchent presque, à en juger par nos yeux : une Etoile paroît assise, sur l'une de celles qui forment la queue de la grande Ourse, à peine la vûe peut-elle atteindre à discerner la partie du Ciel qui les sépare, c'est comme une Etoile qui paroît double : Si cependant tout l'art des

Astro-

Aſtronomes eſt inutile pour en marquer la diſtance, que doit-on penſer de l'éloignement de deux Etoiles, qui en effet paroiſſent éloignées l'une de l'autre, & à plus forte raiſon des deux polaires? quelle eſt donc l'immenſité de la ligne qui paſſe d'une polaire à l'autre? & que ſera-ce que le cercle dont cette ligne eſt le diametre? Mais n'eſt-ce pas quelque choſe de plus que de ſonder les abîmes, que de vouloir imaginer la ſolidité du globe, dont ce cercle n'eſt qu'une fiction? Serons-nous encore ſurpris que ces mêmes Etoiles ſi démeſurées dans leur grandeur ne nous paroiſſent néanmoins que comme des étincelles? N'admirerons-nous pas plutôt que d'une hauteur ſi prodigieuſe elles puiſſent conſerver une certaine apparence, & qu'on ne les perde pas toutes de vûe? Il n'eſt pas auſſi imaginable combien il nous en échappe. On fixe le nombre des Etoiles, oui de celles qui ſont apparentes: le moyen de compter celles qu'on n'apperçoit point? celles, par exemple, qui compoſent la Voie de lait, cette trace lumineuſe qu'on

Des Esprits forts.

remarque au Ciel dans une nuit ſereine du Nord au Midi, & qui par leur extraordinaire élévation ne pouvant percer juſqu'à nos yeux pour être vûes chacune en particulier, ne font au plus que blanchir cette route des Cieux où elles ſont placées.

Me voilà donc ſur la Terre comme ſur un grain de ſable qui ne tient à rien, & qui eſt ſuſpendu au milieu des airs : un nombre preſque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable, & qui confond l'imagination, d'une hauteur qui ſurpaſſe nos conceptions, tournent, roulent, autour de ce grain de ſable, & traverſent chaque jour depuis plus de ſix mille ans les vaſtes & immenſes eſpaces des Cieux. Voulez-vous un autre Syſtême, & qui ne diminue rien du merveilleux? La Terre elle-même eſt emportée avec une rapidité inconcevable autour du Soleil le centre de l'Univers. Je me les repréſente tous ces globes, ces corps effroyables qui ſont en marche, ils ne s'embarraſſent point l'un l'autre, ils ne ſe choquent point, ils ne ſe dérangent point : ſi le plus petit

petit d'eux tous venoit à ſe démentir & à rencontrer la Terre, que deviendroit la Terre? Tous au contraire ſont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur eſt marqué, & ſi paiſiblement à notre égard, que perſonne n'a l'oreille aſſez fine pour les entendre marcher; & que le Vulgaire ne ſait pas s'ils ſont au monde. O économie merveilleuſe du hazard! l'Intelligence même pourroit-elle mieux réuſſir? Une ſeule choſe, Lucile, me fait de la peine, ces grands corps ſont ſi précis & ſi conſtans dans leurs marches, dans leurs révolutions, & dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relegué en un coin de cet eſpace immenſe, qu'on appelle Monde, après les avoir obſervés, s'eſt fait une méthode infaillible de prédire à quel point de leur courſe tous ces Aſtres ſe trouveront d'aujourd'hui en deux, en quatre, en vingt mille ans: voilà mon ſcrupule, Lucile, ſi c'eſt par hazard qu'ils obſervent des régles ſi invariables, qu'eſt-ce que l'ordre; qu'eſt-ce que la régle?

Je vous demanderai même ce que

Des Esprits forts.

c'eſt que le hazard : eſt-il corps, eſt-il eſprit ? Eſt-ce un Etre diſtingué des autres Etres, qui ait ſon exiſtence particuliére, qui ſoit quelque part ? ou plutôt, n'eſt-ce pas un mode, ou une façon d'être ? Quand une boule rencontre une pierre, l'on dit, c'eſt un hazard : mais eſt-ce autre choſe que ces deux corps qui ſe choquent fortuitement ? Si par ce hazard ou cette rencontre, la boule ne va plus droit, mais obliquement, ſi ſon mouvement n'eſt plus direct, mais réfléchi, ſi elle ne roule plus ſur ſon axe, mais qu'elle tournoie & qu'elle pirouette, conclurai-je que c'eſt par ce même hazard qu'en général la boule eſt en mouvement ? Ne ſoupçonnerai-je pas plus volontiers qu'elle ſe meut, ou de ſoi-même, ou par l'impulſion du bras qui l'a jettée ? Et parce que les roues d'une pendule ſont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vîteſſe, examinerai-je moins curieuſement quelle peut être la cauſe de tous ces mouvemens, s'ils ſe font d'eux-mêmes, ou par la force mouvante d'un poids qui les

les emporte. Mais ni ces roues, ni cette boule n'ont pû se donner le mouvement d'eux-mêmes, ou ne l'ont point par leur nature, s'ils peuvent le perdre sans changer de nature; il y a donc apparence qu'ils sont mûs d'ailleurs, & par une puissance qui leur est étrangére. Et les corps célestes, s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature? seroient-ils moins des corps? je ne me l'imagine pas ainsi: ils se meuvent cependant; & ce n'est point d'eux-mêmes & par leur nature. Il faudroit donc chercher, ô Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir: qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

Si nous supposions que ces grands corps sont sans mouvement, on ne demanderoit plus à la vérité qui les met en mouvement, mais on seroit toujours reçû à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces roues, ou cette boule; & quand chacun de ces grands corps seroit supposé un amas fortuit d'atomes, qui se sont liés & enchaînés en-

Des Esprits forts.

semble par la figure & la conformation de leurs parties, je prendrois un de ces atomes, & je dirois, qui a créé cet atome? est-il matiére, est-il intelligence? a-t-il eu quelque idée de soi-même, avant que de se faire soi-même? il étoit donc un moment avant que d'être: il étoit, & il n'étoit pas tout à la fois; & s'il est auteur de son être & de sa maniere d'être, pourquoi s'est-il fait corps plutôt qu'esprit? Bien plus, cet atome n'a-t-il point commencé? est-il éternel? est-il infini? ferez-vous un Dieu de cet atome?

* Le ciron a des yeux, il se détourne à la rencontre des objets qui lui pourroient nuire: quand on le met sur de l'ébene pour le mieux remarquer, si dans le tems qu'il marche vers un côté, on lui présente le moindre fétu, il change de route: est-ce un jeu du hazard que son crystalin, sa retine, & son nerf optique?

L'on voit dans une goutte d'eau, que le poivre qu'on y a mis tremper a alterée, un nombre presque innombrable de petits animaux, dont le micros-

croſcope nous fait appercevoir la figure, & qui ſe meuvent avec une rapidité incroyable comme autant de monſtres dans une vaſte mer. Chacun de ces animaux eſt plus petit mille fois qu'un ciron ; & néanmoins c'eſt un corps qui vit, qui ſe nourrit, qui croît, qui doit avoir des muſcles, des vaiſſeaux équivalens aux veines, aux nerfs, aux arteres, & un cerveau pour diſtribuer les eſprits animaux.

Une tache de moiſiſſure de la grandeur d'un grain de ſable, paroît dans le microſcope comme un amas de pluſieurs plantes très-diſtinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits : il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts : il y en a quelques-unes qui ſont fanées : de quelle étrange petiteſſe doivent être les racines, & les philtres qui ſéparent les alimens de ces petites plantes ! Et ſi l'on vient à conſidérer que ces plantes ont leurs graines ainſi que les chênes & les pins ; & que ces petits animaux dont je viens de parler, ſe multiplient par voie de génération comme les Eléphans & les Baleines, où cela ne

Des Esprits forts.

mene-t-il point ? Qui a sû travailler à des Ouvrages si délicats, si fins, qui échappent à la vûe des hommes, & qui tiennent de l'infini comme les Cieux, bien que dans l'autre extrêmité ? Ne seroit ce point celui qui a fait les Cieux, les Astres ces masses énormes, épouvantables par leur grandeur, par leur élévation, par la rapidité & l'étendue de leur course, & qui se joue de les faire mouvoir ?

* Il est de fait que l'homme jouït du Soleil, des Astres, des Cieux, de leurs influences, comme il jouït de l'air qu'il respire, & de la Terre sur laquelle il marche, & qui le soutient, & s'il falloit ajouter à la certitude d'un fait, la convenance ou la vraisemblance, elle y est toute entiére, puisque les Cieux & tout ce qu'ils contiennent, ne peuvent pas entrer en comparaison pour la noblesse & la dignité avec le moindre des hommes qui sont sur la terre ; & que la proportion qui se trouve entr'eux & lui, est celle de la matiére incapable de sentiment, qui est seulement une étendue selon trois dimensions, à ce qui est

est Esprit, Raison ou Intelligence. Si l'on dit que l'homme auroit pû se passer à moins pour sa conservation, je répons que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler son pouvoir, sa bonté & sa magnificence, puisque quelque chose que nous voyions qu'il ait fait, il pouvoit faire infiniment davantage.

Le monde entier s'il est fait pour l'homme, est litteralement la moindre chose que Dieu ait fait pour l'homme; la preuve s'en tire du fond de la Religion : ce n'est donc ni vanité ni présomption à l'homme, de se rendre sur ses avantages à la force de la vérité : ce seroit en lui stupidité & aveuglement de ne pas se laisser convaincre par l'enchaînement des preuves dont la Religion se sert, pour lui faire connoître ses priviléges, ses ressources, ses esperances, pour lui apprendre ce qu'il est & ce qu'il peut devenir. Mais la Lune est habitée, il n'est pas du moins impossible qu'elle le soit? que parlez-vous, Lucile, de la Lune, & à quel propos? en supposant Dieu, quelle est en effet la chose impossible? Vous demandez peut être

Des Esprits forts.

ſi nous ſommes les ſeuls dans l'Univers que Dieu ait ſi bien traités : s'il n'y a point dans la Lune, ou d'autres hommes, ou d'autres créatures que Dieu ait auſſi favoriſés : vaine curioſité, frivole demande ! La Terre, Lucile, eſt habitée, nous l'habitons, & nous ſavons que nous l'habitons, nous avons nos preuves, notre évidence, nos convictions ſur tout ce que nous devons penſer de Dieu, & de nous-mêmes : que ceux qui peuplent les globes céleſtes, quels qu'ils puiſſent être, s'inquietent pour eux-mêmes, ils ont leurs ſoins, & nous les nôtres. Vous avez, Lucile, obſervé la Lune, vous avez reconnu ſes taches, ſes abîmes, ſes inégalités, ſa hauteur, ſon étendue, ſon cours, ſes éclipſes, tous les Aſtronomes n'ont pas été plus loin : imaginez de nouveaux inſtrumens, obſervez-la avec plus d'exactitude : voyez-vous qu'elle ſoit peuplée, & de quels animaux ! Reſſemblent-ils aux hommes, ſont-ce des hommes ? Laiſſez-moi voir après vous ; & ſi nous ſommes convaincus l'un & l'autre que des hommes habitent

tent la Lune, examinons alors s'ils ſont Chrétiens, & ſi Dieu a partagé ſes faveurs entr'eux & nous. CHAP. XVI.

Tout eſt grand & admirable dans la Nature, il ne s'y voit rien qui ne ſoit marqué au coin de l'Ouvrier : ce qui s'y voit quelquefois d'irrégulier & d'imparfait ſuppoſe régle & perfection. Homme vain & préſomptueux, faites un vermiſſeau que vous foulez aux pieds, que vous mépriſez : vous avez horreur du crapaud, faites un crapaud, s'il eſt poſſible : quel excellent Maître que celui qui fait des Ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent! Je ne vous demande pas de vous mettre à votre attelier pour faire un homme d'eſprit, un homme bien fait, une belle femme, l'entrepriſe eſt forte & au-deſſus de vous : eſſayez ſeulement de faire un boſſu, un fou, un monſtre, je ſuis content.

Rois, Monarques, Potentats, ſacrées Majeſtés, vous ai-je nommés par tous vos ſuperbes noms? Grands de la Terre, très-hauts, très-puiſſans & peut-être bien-tôt, *tout-puiſſans Seigneurs*,

Des Esprits forts.

gneurs, nous autres hommes nous avons beſoin pour nos moiſſons d'un peu de pluye, de quelque choſe de moins, d'un peu de roſée : faites de la roſée, envoyez ſur la terre une goutte d'eau.

L'ordre, la décoration, les effets de la Nature ſont populaires : les cauſes, les principes ne le ſont point : demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte.

* Pluſieurs millions d'années, pluſieurs centaines de millions d'années, en un mot tous les tems ne ſont qu'un inſtant, comparés à la durée de Dieu, qui eſt éternelle : tous les eſpaces du monde entier, ne ſont qu'un point, qu'un leger atome, comparés à ſon immenſité. S'il eſt ainſi, comme je l'avance, (car quelle proportion du fini à l'infini !) je demande, qu'eſt-ce que le cours de la vie d'un homme, qu'eſt-ce qu'un grain de pouſſiere qu'on appelle la Terre, qu'eſt-ce qu'une petite portion de cette Terre que l'homme poſſéde, & qu'il habite ? Les méchans proſperent pendant qu'ils vi-

vivent, quelques méchans, je l'avoue: la vertu eſt opprimée, & le crime impuni ſur la Terre quelquefois, j'en conviens. C'eſt une injuſtice: point du tout. Il faudroit, pour tirer cette concluſion, avoir prouvé qu'abſolument les méchans ſont heureux, que la vertu ne l'eſt pas, & que le crime demeure impuni: il faudroit du moins que ce peu de tems où les bons ſouffrent, & où les méchans proſperent, eût une durée; & que ce que nous appellons proſperité & fortune, ne fût pas une apparence fauſſe & une ombre vaine qui s'évanouït, que cette terre, cet atome, où il paroît que la vertu & le crime rencontrent ſi rarement ce qui leur eſt dû, fût le ſeul endroit de la ſcéne où ſe doivent paſſer la punition & les récompenſes.

De ce que je penſe, je n'infére pas plus clairement que je ſuis Eſprit, que je conclus de ce que je fais, ou ne fais point ſelon qu'il me plaît, que je ſuis libre: or liberté, c'eſt choix, autrement une détermination volontaire au bien ou au mal, & ainſi une action bonne ou mauvaiſe, & ce qu'on ap-

pelle

Des Esprits forts.

pelle vertu ou crime. Que le crime absolument ſoit impuni, il eſt vrai, c'eſt injuſtice : qu'il le ſoit ſur la terre, c'eſt un myſtere. Suppoſons pourtant avec l'Athée, que c'eſt injuſtice : toute injuſtice eſt une négation, ou une privation de juſtice, donc toute injuſtice ſuppoſe juſtice. Toute juſtice eſt une conformité à une ſouveraine Raiſon. Je demande en effet, quand il n'a pas été raiſonnable que le crime ſoit puni, à moins qu'on ne diſe que c'eſt quand le triangle avoit moins de trois angles : or toute conformité à la Raiſon eſt une vérité : cette conformité, comme il vient d'être dit, a toujours été, elle eſt donc de celles que l'on appelle des éternelles vérités. Cette vérité d'ailleurs, ou n'eſt point, & ne peut être, ou elle eſt l'objet d'une connoiſſance : elle eſt donc éternelle cette connoiſſance (4), & c'eſt Dieu.

Les

(4) *Ou plutôt*, ce qui conduit néceſſairement à Dieu, à qui cette connoiſſance eſt éternellement préſente. *C'eſt apparemment ce que* la Bruyere *a voulu nous faire entendre par cette expreſſion hardie & peut-être trop énigmatique qu'*une connoiſſance éternelle eſt Dieu.

Les dénouemens qui découvrent les crimes les plus cachés, & où la précaution des coupables, pour les dérober aux yeux des hommes, a été plus grande, paroiſſent ſi ſimples & ſi faciles, qu'il ſemble qu'il n'y ait que Dieu ſeul qui puiſſe en être l'Auteur; & les faits d'ailleurs que l'on en rapporte, ſont en ſi grand nombre que s'il plaît à quelques-uns de les attribuer à de purs hazards, il faut donc qu'ils ſoutiennent que le hazard de tout tems a paſſé en coutume.

Si vous faites cette ſuppoſition, que tous les hommes qui peuplent la Terre ſans exception, ſoient chacun dans l'abondance, & que rien ne leur manque, j'infére de là que nul homme qui eſt ſur la Terre, n'eſt dans l'abondance, & que tout lui manque. Il n'y a que deux ſortes de richeſſes, & auſquelles les deux autres ſe réduiſent, l'argent & les terres : ſi tous ſont riches, qui cultivera les terres, & qui fouillera les mines? Ceux qui ſont éloignés des mines, ne les fouilleront pas, ni ceux qui habitent des terres incultes & minerales, ne pourront

Des Esprits forts.

ront pas en tirer des fruits : on aura recours au commerce, & on le suppose : mais si les hommes abondent de biens, & que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail, qui transportera d'une région à une autre les lingots, ou les choses échangées ? qui mettra des vaisseaux en mer, qui se chargera de les conduire ? qui entreprendra des caravanes ? on manquera alors du nécessaire, & des choses utiles. S'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'Arts, plus de Sciences, plus d'invention, plus de méchanique. D'ailleurs cette égalité de possessions & de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes, & à ne pouvoir être secourus les uns des autres, rend les Loix frivoles & inutiles, entraîne une anarchie universelle, attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez au contraire que tous les hommes sont pauvres, en vain le Soleil se leve pour eux sur l'horison, en vain il échauffe la Terre & la

la rend féconde, en vain le Ciel verſe ſur elle ſes influences, les Fleuves en vain l'arroſent, & répandent dans les diverſes contrées la fertilité & l'abondance, inutilement auſſi la Mer laiſſe ſonder ſes abîmes profonds, les rochers & les montagnes s'ouvrent pour laiſſer fouiller dans leur ſein, & en tirer tous les tréſors qu'ils y renferment. Mais ſi vous établiſſez que de tous les hommes répandus dans le monde, les uns ſoient riches, & les autres pauvres & indigens, vous faites alors que le beſoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les reconcilie : ceux-ci ſervent, obéiſſent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent : ceux-là jouïſſent, nourriſſent, ſecourent, protegent, gouvernent : tout ordre eſt rétabli, & Dieu ſe découvre.

* Mettez l'autorité, les plaiſirs & l'oiſiveté d'un côté, la dépendance, les ſoins & la miſére de l'autre, ou ces choſes ſont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'eſt pas Dieu.

Une certaine inégalité dans les conditions qui entretient l'ordre & la ſubor-

bordination eſt l'Ouvrage de Dieu, ou ſuppoſe une Loi divine : une trop grande diſproportion, & telle qu'elle ſe remarque parmi les hommes, eſt leur Ouvrage, ou la loi des plus forts.

Les extrémités ſont vicieuſes, & partent de l'homme : toute compenſation eſt juſte & vient de Dieu.

* Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne ; & ſi on les goûte, je m'en étonne de même.

DISCOURS

PRONONCE'

DANS

L'ACADEMIE

FRANÇOISE.

PREFACE.

CEUX qui interrogés sur le Discours que je fis à l'Académie Françoise le jour que j'eus l'honneur d'y être reçu, ont dit séchement que j'avois fait des Caractères, croyant le blâmer, en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moi-même désirer : car le Public ayant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prévenir en ma faveur que de faire une telle réponse. Il ne restoit plus que de savoir si je n'aurois pas dû renoncer aux Caractères dans le Discours dont il s'agissoit, & cette question s'évanouït dès qu'on sait que l'usage a prévalu qu'un nouvel Académicien compose celui qu'il doit prononcer le jour de sa reception, de l'éloge du Roi, de ceux du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Seguier, de la personne à qui il succéde, & de l'Académie Françoise : de ces cinq éloges il y en a quatre de personnels : or je demande à mes Censeurs qu'ils me posent si

bien

bien la différence qu'il y a des éloges personnels aux caractères qui louent, que je la puisse sentir, & avouer ma faute. Si chargé de faire quelque autre Harangue je retombe encore dans des peintures, c'est alors qu'on pourra écouter leur critique, & peut-être me condamner, je dis peut-être, puisque les caractères, ou du moins les images des choses & des personnes sont inévitables dans l'Oraison, que tout Ecrivain est Peintre, & tout excellent Ecrivain, excellent Peintre.

J'avoue que j'ai ajouté à ces tableaux qui étoient de commande, les louanges de chacun des Hommes illustres qui composent l'Académie Françoise; & ils ont dû me le pardonner, s'ils ont fait attention qu'autant pour menager leur pudeur que pour éviter les caractères, je me suis abstenu de toucher à leurs personnes, pour ne parler que de leurs Ouvrages, dont j'ai fait des éloges critiques plus ou moins étendus, selon que les sujets qu'ils y ont traités, pouvoient l'exiger. J'ai loué des Académiciens encore vivans, disent quelques-uns, il est vrai, mais je les ai loué tous; qui d'entr'eux auroit une raison de se plaindre? C'est une conduite toute nouvelle, ajoutent-ils, & qui n'avoit point encore eu d'exemple, je veux en convenir; & que j'ai pris soin de m'écarter des

lieux communs & des phrases proverbiales usées depuis si long-tems pour avoir servi à un nombre infini de pareils Discours depuis la naissance de l'Académie Françoise : m'étoit-il donc si difficile de faire entrer Rome & Athénes, le Lycée & le Portique dans l'éloge de cette savante Compagnie ? Etre au comble de ses vœux de se voir Académicien : protester que ce jour où l'on jouït pour la premiere fois d'un si rare bonheur, est le jour le plus beau de sa vie : douter si cet honneur qu'on vient de recevoir est une chose vraie ou qu'on ait songée : esperer de puiser désormais à la source les plus pures eaux de l'Eloquence Françoise : n'avoir accepté, n'avoir désiré une telle place que pour profiter des lumieres de tant de personnes si éclairées : promettre que tout indigne de leur choix qu'on se reconnoît, on s'efforcera de s'en rendre digne. *Cent autres formules de pareils complimens sont elles si rares & si peu connues que je n'eusse pû les trouver, les placer & en mériter des applaudissemens ?*

Parce donc que j'ai cru que quoique l'envie & l'injustice publient de l'Académie Françoise, quoiqu'elles veuillent dire de

ſon âge d'or & de ſa décadence, elle n'a jamais depuis ſon établiſſement raſſemblé un ſi grand nombre de perſonnages illuſtres par toutes ſortes de talens & en tout genre d'érudition, qu'il eſt facile aujourd'hui d'y en remarquer, & que dans cette prévention où je ſuis, je n'ai pas eſperé que cette Compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre, ni priſe dans un jour plus favorable, & que je me ſuis ſervi de l'occaſion, ai-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches? Ciceron a pu louer impunément Brutus, Céſar, Pompée, Marcellus, qui étoient vivans, qui étoient préſens, il les a loués pluſieurs fois, il les a loués ſeuls, dans le Senat, ſouvent en préſence de leurs ennemis, toujours devant une Compagnie jalouſe de leur mérite, & qui avoit bien d'autres délicateſſes de politique ſur la vertu des grands Hommes, que n'en ſauroit avoir l'Académie Françoiſe. J'ai loué les Académiciens, je les ai loués tous, & ce n'a pas été impunément: que me ſeroit-il arrivé ſi je les avois blâmés tous?

Je viens d'entendre, *a dit Théobalde*, une grande vilaine Harangue qui m'a fait baailler vingt fois, qui m'a ennuyé à la mort. *Voilà ce qu'il a dit, & voilà enſuite ce qu'il a fait, lui & peu d'autres*

tres qui ont cru devoir entrer dans les mêmes intérêts. Ils partirent pour la Cour le lendemain de la prononciation de ma Harangue, ils allerent de maisons en maisons, ils dirent aux personnes auprès de qui ils ont accès, que je leur avois balbutié la veille un Discours où il n'y avoit ni style, ni sens commun, qui étoit rempli d'extravagances, & une vraie satyre. Revenus à Paris ils se cantonnerent en divers quartiers, où ils répandirent tant de venin contre moi, s'acharnerent si fort à diffamer cette Harangue, soit dans leurs conversations, soit dans les Lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les Provinces, en dirent tant de mal, & le persuaderent si fortement à qui ne l'avoit pas entendue, qu'ils crurent pouvoir insinuer au Public, ou que les Caractères faits de la même main étoient mauvais, ou que s'ils étoient bons, je n'en étois pas l'Auteur, mais qu'une femme de mes amies m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus supportable: ils prononcerent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre Préface, tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser & d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées & de faire des transitions.

Ils firent plus: violant les loix de l'Aca-

*démie Françoiſe, qui défendent aux Académiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs Confreres, ils lâcherent ſur moi deux Auteurs aſſo.iés à une même Gazette *. Ils les animerent non pas à publier contre moi une ſatyre fine & ingénieuſe, Ouvrage trop au-deſſous des uns & des autres,* facile à manier, & dont les moindres eſprits ſe trouvent capables, *mais à me dire de ces injures groſſieres & perſonnelles, ſi difficiles à rencontrer, ſi pénibles à prononcer ou à écrire, ſur-tout à des gens à qui je veux croire qu'il reſte encore quelque pudeur & quelque ſoin de leur réputation.*

* Mer. Gal.

Et en vérité je ne doute point que le Public ne ſoit enfin étourdi & fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croaſſer autour de ceux qui d'un vol libre & d'une plume légere ſe ſont élevés à quelque gloire par leurs Ecrits. Ces oiſeaux lugubres ſemblent par leurs cris continuels leur vouloir imputer le décri univerſel où tombe néceſſairement tout ce qu'ils expoſent au grand jour de l'impreſſion, comme ſi on étoit cauſe qu'ils manquent de force & d'haleine, ou qu'on dût être reſponſable de cette médiocrité répandue ſur leurs Ouvrages. S'il s'imprime un Livre des mœurs aſſez mal digeré pour tomber de ſoi-même & ne pas exciter leur

leur jalousie, ils le louent volontiers, & plus volontiers encore ils n'en parlent point : mais s'il est tel que le monde en parle, ils l'attaquent avec furie, Prose, Vers, tout est sujet à leur censure, tout est en proie à une haine implacable qu'ils ont conçûe contre ce qui ose paroître dans quelque perfection, & avec des signes d'une approbation publique. On ne sait plus quelle morale leur fournir qui leur agrée, il faudra leur rendre celle de la Serre ou de Desmarets, & s'ils en sont crus, revenir au Pedagogue Chrétien, *& à* la Cour Sainte. *Il paroît une nouvelle satyre écrite contre les vices en général, qui d'un vers fort & d'un style d'airain enfonce ses traits contre l'avarice, l'excès du jeu, la chicane, la molesse, l'ordure & l'hypocrisie, où personne n'est nommé ni désigné, où nulle femme vertueuse ne peut ni ne doit se reconnoître : un* BOURDALOUE *en chaire ne fait point de peintures du crime ni plus vives, ni plus innocentes, il n'importe,* c'est médisance, c'est calomnie. *Voilà depuis quelque tems leur unique ton, celui qu'ils employent contre les Ouvrages de Mœurs qui réussissent : ils y prennent tout litteralement, ils les lisent comme une histoire, ils n'y entendent ni la Poësie ni la figure, ainsi ils les condam-*

nent : ils y trouvent des endroits foibles, il y en a dans Homere, dans Pindare, dans Virgile, & dans Horace, où n'y en a-t-il point? si ce n'est peut-être dans leurs Ecrits. BERNIN *n'a pas manié le marbre, ni traité toutes ses figures d'une égale force, mais on ne laisse pas de voir dans ce qu'il a moins heureusement rencontré, de certains traits si achevés tout proche de quelques autres qui le sont moins, qu'ils découvrent aisément l'excellence de l'Ouvrier : si c'est un cheval, les crins sont tournés d'une main hardie, ils voltigent & semblent être le jouet du vent, l'œil est ardent, les nazeaux soufflent le feu & la vie, un cizeau de maître s'y retrouve en mille endroits, il n'est pas donné à ses copistes ni à ses envieux d'arriver à de telles fautes par les chef-d'œuvres, l'on voit bien que c'est quelque chose de manqué par un habile homme, & une faute de* PRAXITELE.

Mais qui sont ceux qui si tendres & si scrupuleux ne peuvent même supporter, que sans blesser & sans nommer les vicieux on se déclare contre le vice? sont-ce des Chartreux & des Solitaires? sont-ce les Jésuites hommes pieux & éclairés? sont-ce ces hommes religieux qui habitent en France les Cloîtres & les Abbayes? Tous au contraire

lisent

lisent ces sortes d'Ouvrages, en particulier & en public à leurs recréations : ils en inspirent la lecture à leurs Pensionnaires, à leurs Eleves, ils en dépeuplent les boutiques, ils les conservent dans leurs Bibliothéques. N'ont-ils pas les premiers reconnu le plan & l'économie du Livre des Caractères ? n'ont-ils pas observé que de seize Chapitres qui le composent, il y en a quinze qui s'attachant à découvrir le faux & le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions & des attachemens humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affoiblissent d'abord, & qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connoissance de Dieu, qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seiziéme & dernier Chapitre, où l'Athéisme est attaqué & peut-être confondu, où les preuves de Dieu, une partie du moins de celles que les foibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit, sont apportées, où la Providence de Dieu est défendue contre l'insulte & les plaintes des Libertins ? Qui sont donc ceux qui osent répéter contre un Ouvrage si sérieux & si utile ce continuel refrain, c'est médisance, c'est calomnie ? *Il faut les nommer, ce sont des Poëtes, mais quels Poëtes ? des Auteurs d'Hymnes sacrés ou des*

Traducteurs de Pseaumes, des Godeaux ou des Corneilles ? Non : mais des faiseurs de Stances & d'Elegies amoureuses, de ces Beaux-Esprits qui tournent un Sonnet sur une absence ou sur un retour, qui font une Epigramme sur une belle gorge, un Madrigal sur une jouissance : Voilà ceux qui par delicatesse de conscience ne souffrent qu'impatiemment, qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut suggérer, j'essaye dans mon Livre des Mœurs de décrier, s'il est possible, tous les vices du cœur & de l'esprit, de rendre l'homme raisonnable & plus proche de devenir Chrétien. Tels ont été les Théobaldes ou ceux du moins qui travaillent sous eux & dans leur attelier.

Ils sont encore allés plus loin ; car palliant d'une politique zelée le chagrin de ne se sentir pas à leur gré si bien loués & si long-tems que chacun des autres Académiciens, ils ont ose faire des applications délicates & dangereuses de l'endroit de ma Harangue, où m'exposant seul à prendre le parti de toute la Litterature contre leurs plus irréconciliables ennemis, gens pécunieux, que l'excès d'argent ou qu'une fortune faite par de certaines voies, jointe à la faveur des Grands qu'elle leur attire nécessai-

sairement, mene jusqu'à une froide insolence, je leur fais à la vérité à tous une vive apostrophe, mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux pour la rejetter sur un seul, & sur tout autre.

Ainsi en usent à mon égard, excités peut-être par les Théobaldes, ceux qui se persuadent qu'un Auteur écrit seulement pour les amuser par la satyre, & point du tout pour les instruire par une saine morale, au lieu de prendre pour eux & de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semés dans un Ouvrage, s'appliquent à découvrir, s'ils le peuvent, quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder, négligent dans un Livre tout ce qui n'est que remarques solides ou sérieuses réflexions, quoiqu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier; pour ne s'arrêter qu'aux peintures ou aux caractères; & après les avoir expliqués à leur maniere, & en avoir cru trouver les originaux, donnent au Public de longues listes, ou comme ils les appellent des clefs, fausses clefs, & qui leur sont aussi inutiles qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voient déchiffrés, & à l'Ecrivain qui en est la cause, quoiqu'innocente.

J'avois pris la précaution de protester dans une Preface contre toutes ces interprétations, que quelque connoiſſance que j'ai des hommes m'avoit fait prévoir juſqu'à héſiter quelque tems ſi je devois rendre mon Livre public, & à balancer entre le déſir d'être utile à ma patrie par mes Ecrits, & la crainte de fournir à quelques-uns de quoi exercer leur malignité : mais puiſque j'ai eu la foibleſſe de publier ces Caractères, quelle digue éleverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la Ville, & qui bien-tôt va gagner la Cour ? Dirai-je ſérieuſement, & protesterai-je avec d'horribles ſermens que je ne ſuis ni auteur ni complice de ces clefs qui courent, que je n'en ai donné aucune, que mes familiers amis ſavent que je les leur ai toutes refuſées, que les perſonnes les plus accréditées de la Cour ont deſeſperé d'avoir mon ſecret ? n'eſt ce pas la même choſe que ſi je me tourmentois beaucoup à ſoutenir que je ne ſuis pas un malhonnête homme, un homme ſans pudeur, ſans mœurs, ſans conſcience, tels enfin que les Gazetiers dont je viens de parler ont voulu me repréſenter dans leur Libelle diffamatoire ?

Mais d'ailleurs comment aurois-je donné ces ſortes de clefs, ſi je n'ai pu moi-même les

les forger telles qu'elles ſont, & que je les ai vûes? Etant preſque toutes différentes entr'elles, quel moyen de les faire ſervir à une même entrée, je veux dire à l'intelligence de mes remarques? Nommant des perſonnes de la Cour & de la Ville à qui je n'ai jamais parlé, que je ne connois point, peuvent-elles partir de moi, & être diſtribuées de ma main? Aurois-je donné celles qui ſe fabriquent à Romorentin, à Mortaigne & à Beleſine, dont les différentes applications ſont à la Baillive, à la femme de l'Aſſeſſeur, au Préſident de l'Election, au Prevôt de la Marêchauſſée, & au Prevôt de la Collegiale? Les noms y ſont fort bien marqués, mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les perſonnes. Qu'on me permette ici une vanité ſur mon Ouvrage: je ſuis preſque diſpoſé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en général, puiſqu'elles reſſemblent à tant de particuliers, & que chacun y croit voir ceux de ſa Ville ou de ſa Province. J'ai peint à la vérité d'après nature, mais je n'ai pas toujours ſongé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs. Je ne me ſuis point loué au Public pour faire des portraits qui ne fuſſent que vrais & reſſemblans, de peur que quelquefois ils ne

ſuſſent pas croyables, & ne paruſſent feints ou imaginés: me rendant plus difficile je ſuis allé plus loin, j'ai pris un trait d'un côté & un trait d'un autre; & de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même perſonne, j'en ai fait des peintures vraiſemblables, cherchant moins à rejouir les Lecteurs par le caractère, ou, comme le diſent les mécontens, par la ſatyre de quelqu'un, qu'à leur propoſer des défauts à éviter, & des modéles à ſuivre.

Il me ſemble donc que je dois être moins blâmé, que plaint de ceux qui par hazard verroient leurs noms écrits dans ces inſolentes liſtes que je déſavoue, & que je condamne autant qu'elles le méritent. J'oſe même attendre d'eux cette juſtice, que ſans s'arrêter à un Auteur Moral qui n'a eu nulle intention de les offenſer par ſon Ouvrage, ils paſſeront juſqu'aux Interprétes dont la noirceur eſt inexcuſable. Je dis en effet ce que je dis, & nullement ce qu'on aſſure que j'ai voulu dire, & je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire, & que je ne dis point. Je nomme nettement les perſonnes que je veux nommer, toujours dans la vûe de louer leur vertu ou leur mérite: j'écris leurs noms en lettres capitales, afin qu'on les voie de loin, & que le Lecteur ne

cou-

coure pas risque de les manquer. Si j'avois voulu mettre des noms véritables aux peintures moins obligeantes, je me serois épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne Histoire, d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une signification vaine & incertaine, de trouver enfin mille tours & mille faux-fuyans pour dépaiser ceux qui me lisent, & les dégouter des applications. Voilà la conduite que j'ai tenue dans la composition des Caractères.

Sur ce qui concerne la Harangue qui a paru longue & ennuyeuse au chef des mécontens, je ne sai en effet pourquoi j'ai tenté de faire de ce Remerciement à l'Académie Françoise, un Discours oratoire qui eût quelque force & quelque étendue : de zélés Académiciens m'avoient déja frayé ce chemin, mais ils se sont trouvés en petit nombre, & leur zéle pour l'honneur & pour la réputation de l'Académie n'a eu que peu d'imitateurs. Je pouvois suivre l'exemple de ceux qui postulant une place dans cette Compagnie sans avoir jamais rien écrit, quoiqu'ils sachent écrire, annoncent dédaigneusement la veille de leur reception, qu'ils n'ont que deux mots à dire, & qu'un moment à parler, quoique capables de parler long-tems, & de parler bien.

J'ai

J'ai pensé au contraire, qu'ainsi que nul Artisan n'est aggregé à aucune Société, ni n'a ses Lettres de Maîtrise sans faire son chef-d'œuvre, de même & avec encore plus de bienséance un homme associé à un Corps qui ne s'est soutenu, & ne peut jamais se soutenir que par l'éloquence, se trouvoit engagé à faire en y entrant un effort en ce genre, qui le fît aux yeux de tous paroître digne du choix dont il venoit de l'honorer. Il me sembloit encore que puisque l'Eloquence profane ne paroissoit plus régner au Barreau, d'où elle a éte bannie par la nécessité de l'expédition, & qu'elle ne devoit plus être admise dans la Chaire où elle n'a été que trop soufferte, le seul asyle qui pouvoit lui rester, étoit l'Académie Françoise; & qu'il n'y avoit rien de plus naturel, ni qui pût rendre cette Compagnie plus célébre, que si au sujet des réceptions de nouveaux Académiciens, elle savoit quelquefois attirer la Cour & la Ville à ses Assemblées par la curiosité d'y entendre des pieces d'Eloquence d'une juste étendue, faites de main de maîtres, & dont la profession est d'exceller dans la Science de la Parole.

Si je n'ai pas atteint mon but, qui étoit de prononcer un Discours éloquent, il me paroît du moins que je me suis disculpé de l'a-

l'avoir fait trop long de quelques minutes : car si d'ailleurs Paris a qui on l'avoit promis mauvais, satyrique & insensé, s'est plaint qu'on lui avoit manqué de parole ; si Marly où la curiosité de l'entendre s'étoit répandue, n'a point retenti d'applaudissemens que la Cour ait donnés à la critique qu'on en avoit faite ; s'il a sû franchir Chantilly écueil des mauvais Ouvrages ; si l'Academie Françoise à qui j'avois appellé comme au Juge souverain de ces sortes de pieces, étant assemblée extraordinairement, a adopté celle-ci, l'a fait imprimer par son Libraire, l'a mise dans ses Archives, si elle n'étoit pas en effet composée d'un style affecté, dur & interrompu, *ni chargée de louanges fades & outrées, telles qu'on les lit dans* les Prologues d'Operas *& dans tant* d'Epîtres Dédicatoires, *il ne faut plus s'étonner qu'elle ait ennuyé Théobalde. Je vois les tems, le Public me permettra de le dire, où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un Ouvrage pour en faire la réputation, & que pour y mettre le dernier sceau, il sera nécessaire que de certaines gens le désapprouvent, qu'ils y ayent baaillé.*

Car voudroient-ils présentement qu'ils ont reconnu que cette Harangue a moins

mal

*mal réussi dans le Public qu'ils ne l'avoient esperé ; qu'ils savent que deux Libraires ont plaidé * à qui l'imprimeroit, voudroient-ils désavouer leur goût & le jugement qu'ils en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée ? Me permettroient-ils de publier, ou seulement de soupçonner une toute autre raison de l'âpre censure qu'ils en firent, que la persuasion où ils étoient qu'elle la méritoit ? On sait que cet homme d'un nom & d'un mérite si distingué avec qui j'eus l'honneur d'être reçû à l'Académie Françoise, prié, sollicité, persecuté de consentir à l'impression de sa Harangue par ceux mêmes qui vouloient supprimer la mienne, & en éteindre la mémoire, leur résista toujours avec fermeté. Il leur dit*, qu'il ne pouvoit ni ne devoit approuver une distinction si odieuse qu'ils vouloient faire entre lui & moi, que la préférence qu'ils donnoient à son Discours avec cette affectation & cet empressement qu'ils lui marquoient, bien loin de l'obliger, comme ils pouvoient le croire, lui faisoit au contraire une véritable peine, que deux Discours également innocens, prononcés dans le

* L'Instance étoit aux Requêtes de l'Hôtel.

le même jour, devoient être imprimés dans le même tems. *Il s'expliqua ensuite obligeamment en public & en particulier sur le violent chagrin qu'il ressentoit de ce que les deux Auteurs de la Gazette que j'ai cités, avoient fait servir les louanges qu'il leur avoit plû de lui donner, à un dessein formé de médire de moi, de mon Discours & de mes Caractères; & il me fit sur cette satyre injurieuse, des explications & des excuses qu'il ne me devoit point. Si donc on vouloit inférer de cette conduite des Théobaldes, qu'ils ont cru faussement avoir besoin de comparaisons & d'une Harangue folle & décriée pour relever celle de mon Collégue, ils doivent répondre pour se laver de ce soupçon qui les deshonore, qu'ils ne sont ni Courtisans ni dévoués à la faveur, ni interessés, ni adulateurs, qu'au contraire ils sont sincéres; & qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan, du style & des expressions de mon Remercîment à l'Académie Françoise. Mais on ne manquera pas d'insister & de leur dire que le jugement de la Cour & de la Ville, des Grands & du Peuple lui a été favorable : qu'importe, ils repliqueront avec constance que le Public a son goût, & qu'ils ont le leur : réponse qui me ferme la bouche & qui termine tout différend*

rend. Il est vrai qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaire par aucun de mes Ecrits : car si j'ai un peu de santé avec quelques années de vie, je n'aurai plus d'autre ambition que celle de rendre par des soins assidus & par de bons conseils, mes Ouvrages tels, qu'ils puissent toujours partager les Théobaldes & le Public.

DISCOURS
PRONONCE'
DANS
L'ACADEMIE
FRANÇOISE.

Le Lundi quinziéme Juin 1693.

MESSIEURS,

Il ſeroit difficile d'avoir l'honneur de ſe trouver au milieu de vous, d'avoir devant ſes yeux l'Académie Françoiſe, d'avoir lû l'Hiſtoire de ſon établiſſement, ſans penſer d'abord à celui à qui elle en eſt redevable, & ſans

ſans ſe perſuader qu'il n'y a rien de plus naturel, & qui doive moins vous déplaire, que d'entamer ce tiſſu de louanges, qu'exigent le devoir & la coutume, par quelques traits où ce grand Cardinal ſoit reconnoiſſable, & qui en renouvellent la mémoire.

Ce n'eſt point un perſonnage qu'il ſoit facile de rendre ni d'exprimer par de belles paroles, ou par de riches figures, par ces Diſcours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut peindre, que pour montrer tout le feu & toute la vivacité de l'Orateur. Suivez le Régne de Louis le Juſte, c'eſt la vie du Cardinal de Richelieu, c'eſt ſon éloge, & celui du Prince qui l'a mis en œuvre : Que pourrois-je ajouter à des faits encore récens & ſi mémorables ? Ouvrez ſon Teſtament politique, digerez cet Ouvrage, c'eſt la peinture de ſon eſprit, ſon ame toute entiere s'y développe, l'on y découvre le ſecret de ſa conduite & de ſes actions, l'on y trouve la ſource & la vraiſemblance de tant & de ſi grands événemens qui ont paru ſous ſon adminiſtration : l'on y voit ſans peine qu'un homme qui pen-

penſe ſi virilement & ſi juſte, a pu agir ſurement & avec ſuccès, & que celui qui a achevé de ſi grandes choſes, ou n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait.

Génie fort & ſupérieur, il a ſû tout le fonds & tout le myſtere du Gouvernement : il a connu le beau & le ſublime du Miniſtere ; il a reſpecté l'Etranger, ménagé les Couronnes, connu le poids de leur alliance ; il a oppoſé des Alliés à des Ennemis ; il a veillé aux intérêts du dehors, à ceux du dedans, il n'a oublié que les ſiens : une vie laborieuſe & languiſſante, ſouvent expoſée, a été le prix d'une ſi haute vertu. Dépoſitaire des tréſors de ſon Maître, comblé de ſes bienfaits, ordonnateur, diſpenſateur de ſes Finances, on ne ſauroit dire qu'il eſt mort riche.

Le croiroit-on, Meſſieurs, cette ame ſérieuſe & auſtere, formidable aux Ennemis de l'Etat, inexorable aux factieux, plongée dans la négociation, occupée tantôt à affoiblir le parti de l'Héréſie, tantôt à déconcerter une Ligue, & tantôt à méditer une conquête, a trouvé le loiſir d'être

ſa-

ſavante, a goûté les Belles-Lettres & ceux qui en faiſoient profeſſion. Comparez-vous, ſi vous l'oſez, au grand Richelieu, Hommes dévoués à la fortune, qui par le ſuccès de vos affaires particuliéres, vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques! qui vous donnez pour des génies heureux & pour de bonnes têtes, qui dites que vous ne ſavez rien, que vous n'avez jamais lû, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des Sciences, ou pour paroître ne devoir rien aux autres, mais puiſer tout de votre fonds, apprenez que le Cardinal de Richelieu a ſû; qu'il a lû; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de Lettres, mais qu'il les a aimés, careſſés, favoriſés; qu'il leur a ménagé des priviléges, qu'il leur deſtinoit des penſions, qu'il les a réunis en une Compagnie célébre, qu'il en a fait l'Académie Françoiſe. Oui, Hommes riches & ambitieux, contempteurs de la vertu & de toute aſſociation qui ne roule pas ſur les établiſſemens & ſur l'intérêt, celle ci eſt une des penſées de ce grand Miniſtre, né hom-

homme d'Etat, dévoué à l'Etat, esprit solide, éminent, capable dans ce qu'il faisoit des motifs les plus relevés, & qui tendoient au bien public comme à la gloire de la Monarchie, incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de lui, du Prince qu'il servoit, de la France à qui il avoit consacré ses méditations & ses veilles.

Il savoit quelle est la force & l'utilité de l'Eloquence, la puissance de la parole qui aide la Raison & la fait valoir, qui insinue aux hommes la justice & la probité, qui porte dans le cœur du Soldat l'intrépidité & l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les Compagnies entieres, ou la multitude : il n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'Histoire & de la Poësie, quelle est la nécessité de la Grammaire, la base & le fondement des autres Sciences, & que pour conduire ces choses à un degré de perfection qui les rendît avantageuses à la République, il falloit dresser le plan d'une Compagnie, où la Vertu seule fût admise, le mérite placé, l'esprit & le

le ſavoir raſſemblés par des ſuffrages ; n'allons pas plus loin ; voilà, Meſſieurs, vos principes & votre régle, dont je ne ſuis qu'une exception.

Rappellez en votre mémoire, la comparaiſon ne vous ſera pas injurieuſe, rappellez ce grand & premier Concile, où les Peres qui le compoſoient étoient remarquables chacun par quelques membres mutilés, ou par les cicatrices qui leur étoient reſtées des fureurs de la perſécution : ils ſembloient tenir de leurs playes le droit de s'aſſeoir dans cette Aſſemblée générale de toute l'Egliſe : il n'y avoit aucun de vos illuſtres prédeceſſeurs qu'on ne s'empreſſât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne déſignât par quelque Ouvrage fameux qui lui avoit fait un grand nom, & qui lui donnoit rang dans cette Académie naiſſante qu'ils avoient comme fondée, tels étoient ces grands Artiſans de la parole, ces premiers Maîtres de l'Eloquence Françoiſe, tels vous êtes, Meſſieurs, qui ne cédez ni en ſavoir ni en mérite à nul de ceux qui vous ont précédés.

L'un auſſi correct dans ſa Langue

que

que s'il l'avoit apprise par régles & par principes, aussi élegant dans les Langues étrangeres, que si elles lui étoient naturelles, en quelque idiome qu'il compose, semble toujours parler celui de son pays : il a entrepris, il a fini une pénible Traduction que le plus bel esprit pourroit avouer, & que le plus pieux personnage devroit désirer d'avoir faite.

L'autre fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans notre Langue les graces & les richesses de la Latine, fait des Romans qui ont une fin, en bannit le prolixe & l'incroyable pour y substituer le vraisemblable & le naturel.

Un autre plus égal que Marot & plus Poëte que Voiture, a le jeu, le tour & la naïveté de tous les deux, il instruit en badinant, persuade aux hommes la Vertu par l'organe des bêtes, éleve les petits sujets jusqu'au sublime, homme unique dans son genre d'écrire, toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise, qui a été au-delà de ses modéles, modéle lui-même difficile à imiter.

Celui-ci passe Juvenal, atteint Horace,

race, ſemble créer les penſées d'autrui, & ſe rendre propre tout ce qu'il manie, il a dans ce qu'il emprunte des autres toutes les graces de la nouveauté & tout le mérite de l'invention : ſes vers forts & harmonieux, faits de génie, quoique travaillés avec art, pleins de traits & de poëſie, ſeront lûs encore quand la Langue aura vieilli, en ſeront les derniers débris : on y remarque une critique ſûre, judicieuſe, & innocente, s'il eſt permis du moins de dire de ce qui eſt mauvais, qu'il eſt mauvais.

Cet autre vient après un homme loué, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux & paſſent en proverbe, qui prime, qui régne ſur la ſcéne, qui s'eſt emparé de tout le théâtre : il ne l'en dépoſſede pas, il eſt vrai, mais il s'y établit avec lui, le monde s'accoutume à en voir faire la comparaiſon : quelques-uns ne ſouffrent pas que Corneille, le grand Corneille, lui ſoit préferé, quelques autres qu'il lui ſoit égalé : ils en appellent à l'autre ſiécle, ils attendent la fin de quelques vieillards, qui touchés indifféremment de tout ce qui rap-

rappelle leurs premieres années, n'aiment, peut-être, dans Œdipe que le ſouvenir de leur jeuneſſe.

Que dirai-je de ce perſonnage qui a fait parler ſi long-tems une envieuſe Critique & qui l'a fait taire : qu'on admire malgré ſoi, qui accable par le grand nombre & par l'éminence de ſes talens, Orateur, Hiſtorien, Théologien, Philoſophe d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, ſoit dans ſes entretiens, ſoit dans ſes Ecrits, ſoit dans la Chaire, un défenſeur de la Religion, une lumiére de l'Egliſe, parlons d'avance le langage de la poſtérité, un Pere de l'Egliſe? Que n'eſt il point? Nommez, Meſſieurs, une vertu qui ne ſoit point la ſienne.

Toucherai-je auſſi votre dernier choix ſi digne de vous? Quelles choſes vous furent dites dans la place où je me trouve! je m'en ſouviens, & après ce que vous avez entendu, comment oſai-je parler, comment daignez-vous m'entendre? avouons-le, on ſent la force & l'aſcendant de ce rare eſprit, ſoit qu'il prêche de génie & ſans préparation, ſoit qu'il pro-

nonce un diſcours étudié & oratoire ; ſoit qu'il explique ſes penſées dans la converſation : toujours maître de l'oreille & du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation, ni tant de facilité, de délicateſſe, de politeſſe : on eſt aſſez heureux de l'entendre, de ſentir ce qu'il dit, & comme il le dit : on doit être content de ſoi ſi l'on emporte ſes réflexions, & ſi l'on en profite. Quelle grande acquiſition avez vous faite en cet homme illuſtre ? à qui m'aſſociez-vous ?

Je voudrois Meſſieurs, moins preſſé par le têms & par les bienſéances qui mettent des bornes à ce Diſcours, pouvoir loüer chacun de ceux qui compoſent cette Académie, par des endroits encore plus marqués & par de plus vives expreſſions. Toutes les ſortes de talens que l'on voit répandus parmi les hommes, ſe trouvent partagés entre vous. Veut-on de diſerts Orateurs qui ayent ſemé dans la Chaire toutes les fleurs de l'Eloquence, qui avec une ſaine morale, ayent employé tous les tours & toutes les fineſſes de la Langue, qui plaiſent par un

un beau choix de paroles, qui faſſent aimer les ſolemnités, les Temples, qui y faſſent courir ? qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils ſont parmi vous. Admire-t-on une vaſte & profonde litterature qui aille fouiller dans les archives de l'Antiquité, pour en retirer des choſes enſevelies dans l'oubli, échappées aux eſprits les plus curieux, ignorées des autres hommes, une mémoire, une méthode, une préciſion à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une ſeule année, quelquefois d'un ſeul jour ſur tant de ſiécles ? cette doctrine admirable vous la poſſédez, elle eſt du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette ſavante Aſſemblée. Si l'on eſt curieux du don des Langues joint au double talent de ſavoir avec exactitude les choſes anciennes, & de narrer celles qui ſont nouvelles avec autant de ſimplicité que de vérité, des qualités ſi rares ne vous manquent pas, & ſont réunies en un même ſujet. Si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'eſprit & d'experience, qui par le privilége de leurs emplois faſſent parler le Prince avec dignité & avec juſteſſe, d'autres

qui placent heureusement & avec succès dans les négociations les plus délicates, les talens qu'ils ont de bien parler & de bien écrire, d'autres encore qui prêtent leurs soins & leur vigilance aux affaires publiques, après les avoir employés aux Judiciaires, toujours avec une égale réputation : tous se trouvent au milieu de vous, & je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le savoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas longtems, reservez seulement toute votre attention pour celui qui parlera après moi. Que vous manque-t-il enfin ? Vous avez des Ecrivains habiles en l'une & en l'autre oraison, des Poëtes en tout genre de Poësies, soit morales, soit chrétiennes, soit héroïques, soit galantes & enjouées, des imitateurs des Anciens, des Critiques austéres, des esprits fins, délicats, subtils, ingénieux, propres à briller dans les conversations & dans les cercles. Encore une fois à quels hommes, à quels grands sujets m'associez-vous ?

Mais avec qui daignez-vous aujourd'hui me recevoir, après qui vous fais-je ce public remerciement ? il ne doit

doit pas néanmoins cet homme ſi louable & ſi modeſte appréhender que je le loue : ſi proche de moi, il auroit autant de facilité que de diſpoſition à m'interrompre. Je vous demanderai plus volontiers à qui me faites-vous ſuccéder ? à un homme QUI AVOIT DE LA VERTU.

Quelquefois, Meſſieurs, il arrive que ceux qui vous doivent les louanges des illuſtres Morts dont ils rempliſſent la place, héſitent partagés entre pluſieurs choſes qui méritent également qu'on les releve : vous aviez choiſi en M. l'Abbé de la Chambre, un homme ſi pieux, ſi tendre, ſi charitable, ſi louable par le cœur, qui avoit des mœurs ſi ſages & ſi chrétiennes, qui étoit ſi touché de religion, ſi attaché à ſes devoirs, qu'une de ſes moindres qualités étoit de bien écrire. De ſolides vertus, qu'on voudroit célébrer, font paſſer légérement ſur ſon érudition ou ſur ſon éloquence : on eſtime encore plus ſa vie & ſa conduite que ſes Ouvrages. Je préférerois en effet de prononcer le Diſcours funébre de celui à qui je ſuccéde, plutôt que de me borner à un

ſimple éloge de ſon eſprit. Le mérite en lui n'étoit pas une choſe acquiſe, mais un patrimoine, un bien héréditaire, ſi du moins il en faut juger par le choix de celui qui avoit livré ſon cœur, ſa confiance, toute ſa perſonne à cette famille, qui l'avoit rendue comme votre alliée, puiſqu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée & qu'il l'avoit miſe avec l'Académie Françoiſe ſous ſa protection.

Je parle du Chancelier Seguier, on s'en ſouvient comme de l'un des plus grands Magiſtrats que la France ait nourri depuis ſes commencemens : il a laiſſé à douter en quoi il excelloit davantage, ou dans les Belles-Lettres, ou dans les affaires : il eſt vrai du moins, & on en convient, qu'il ſurpaſſoit en l'un & en l'autre tous ceux de ſon tems : homme grave & familier, profond dans les délibérations, quoique doux & facile dans le commerce, il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir, & ne ſe donnent pas, ce qu'on n'a point par l'étude & par l'affectation, par les mots graves ou ſententieux, ce qui eſt plus rare que la Science, & peut-

être

être que la probité, je veux dire de la dignité, il ne la devoit point à l'éminence de ſon poſte, au contraire, il l'a annobli : il a été grand & accrédité ſans miniſtere, & on ne voit pas que ceux qui ont ſû tout réunir en leurs perſonnes, l'ayent effacé.

Vous le perdîtes il y a quelques années ce grand Protecteur, vous jettâtes la vûe autour de vous, vous promenâtes vos yeux ſur tous ceux qui s'offroient & qui ſe trouvoient honorés de vous recevoir : mais le ſentiment de votre perte fut tel, que dans les efforts que vous fîtes pour la réparer, vous oſâtes penſer à celui qui ſeul pouvoit vous la faire oublier & la tourner à votre gloire : avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime Prince vous a-t-il reçus ! N'en ſoyons pas ſurpris, c'eſt ſon caractere ; le même, Meſſieurs, que l'on voit éclater dans les actions de ſa belle vie, mais que les ſurprenantes révolutions arrivées dans un Royaume voiſin & allié de la France, ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité eſt la nôtre, pour

perdre tout d'un coup le ſentiment & la mémoire des choſes dont nous nous ſommes vûs le plus fortement imprimés ! Souvenons-nous de ces jours triſtes que nous avons paſſés dans l'agitation & dans le trouble, curieux, incertains quelle fortune auroient couru un grand Roi, une grande Reine, le Prince leur fils, famille auguſte, mais malheureuſe, que la pieté & la Religion avoient pouſſée juſqu'aux dernieres épreuves de l'adverſité, hélas ! avoient-ils péri ſur la mer ou par les mains de leurs ennemis, nous ne le ſavions pas : on s'interrogeoit, on ſe promettoit réciproquement les premieres nouvelles qui viendroient ſur un événement ſi lamentable : ce n'étoit plus une affaire publique, mais domeſtique, on n'en dormoit plus, on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris. Et quand ces perſonnes Royales à qui l'on prenoit tant d'intérêt, euſſent pû èchapper à la mer ou à leur patrie, étoit-ce aſſez ? ne falloit-il pas une Terre Etrangere où ils puſſent aborder, un Roi également bon & puiſſant, qui pût & qui voulût les recevoir ?

voir ? Je l'ai vûe cette reception, ſpectacle tendre s'il en fût jamais ! On y verſoit des larmes d'admiration & de joie : ce Prince n'a pas plus de grace, lorſqu'à la tête de ſes Camps & de ſes Armées il foudroie une ville qui lui réſiſte, ou qu'il diſſipe les Troupes Ennemies du ſeul bruit de ſon approche.

S'il ſoutient cette longue guerre, n'en doutons pas, c'eſt pour nous donner une paix heureuſe, c'eſt pour l'avoir à des conditions qui ſoient juſtes & qui faſſent honneur à la Nation, qui ôtent pour toujours à l'Ennemi l'eſperance de nous troubler par de nouvelles hoſtilités. Que d'autres publient, exaltent ce que ce grand Roi a exécuté, ou par lui-même, ou par ſes Capitaines durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe eſt ébranlée, ils ont un ſujet vaſte & qui les exercera long-tems. Que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette Campagne : je ne parle que de ſon cœur, que de la pureté & de la droiture de ſes intentions, elles ſont connues, elles lui échappent : on le félicite ſur des titres

d'honneur dont il vient de gratifier quelques Grands de ſon Etat, que dit-il ? qu'il ne peut être content quand tous ne le ſont pas, & qu'il lui eſt impoſſible que tous le ſoient comme il le voudroit. Il ſait, Meſſieurs, que la fortune d'un Roi eſt de prendre des villes, de gagner des batailles, de reculer ſes frontiéres, d'être craint de ſes ennemis ; mais que la gloire du Souverain conſiſte à être aimé de ſes peuples, en avoir le cœur, & par le cœur tout ce qu'ils poſſedent. Provinces éloignées, Provinces voiſines ! ce Prince humain & bienfaiſant, que les Peintres & les Statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regardant avec des yeux tendres & pleins de douceur ; c'eſt-là ſon attitude : il veut voir vos habitans, vos bergers danſer au ſon d'une flute champêtre ſous les ſaules & les peupliers, y mêler leurs voix ruſtiques, & chanter les louanges de celui qui avec la paix & les fruits de la paix leur aura rendu la joie & la ſerenité.

C'eſt pour arriver à ce comble de ſes ſouhaits la félicité commune, qu'il ſe livre aux travaux & aux fatigues d'une

d'une guerre pénible, qu'il eſſuye l'inclémence du Ciel & des ſaiſons, qu'il expoſe ſa perſonne, qu'il riſque une vie heureuſe : voilà ſon ſecret, & les vûes qui le font agir : on les pénétre, on les diſcerne par les ſeules qualités de ceux qui ſont en place, & qui l'aident de leurs conſeils. Je ménage leur modeſtie, qu'ils me permettent ſeulement de remarquer, qu'on ne devine point les projets de ce ſage Prince ; qu'on devine au contraire, qu'on nomme les perſonnes qu'il va placer, & qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ſes Miniſtres. Il ne ſe décharge pas entierement ſur eux du poids de ſes affaires, lui-même, ſi je l'oſe dire, il eſt ſon principal Miniſtre, toujours appliqué à nos beſoins, il n'y a pour lui ni tems de relâche ni heures privilegiées : déja la nuit s'avance, les gardes ſont relevées aux avenues de ſon Palais, les Aſtres brillent au Ciel & font leur courſe, toute la Nature repoſe, privée du jour, enſevelie dans les ombres, nous repoſons auſſi tandis que ce Roi retiré dans ſon baluſtre veille ſeul ſur nous & ſur tout l'Etat :

tel

tel eſt, Meſſieurs, le Protecteur que vous vous êtes procuré, celui de ſes peuples.

Vous m'avez admis dans une Compagnie illuſtrée par une ſi haute protection ; je ne le diſſimule pas, j'ai aſſez eſtimé cette diſtinction pour déſirer de l'avoir dans toute ſa fleur & dans toute ſon intégrité, je veux dire de la devoir à votre ſeul choix, & j'ai mis votre choix à tel prix, que je n'ai pas oſé en bleſſer, pas même en effleurer la liberté par une importune ſollicitation : j'avois d'ailleurs une juſte défiance de moi-même, je ſentois de la répugnance à demander d'être préferé à d'autres qui pouvoient être choiſis : j'avois cru entrevoir, Meſſieurs, une choſe que je ne devois avoir aucune peine à croire, que vos inclinations ſe tournoient ailleurs, ſur un ſujet digne, ſur un homme rempli de vertus, d'eſprit & de connoiſſances, qui étoit tel avant le poſte de confiance qu'il occupe, & qui ſeroit tel encore s'il ne l'occupoit plus : je me ſens touché non de ſa déference, je ſais celle que je lui dois, mais de l'amitié qu'il m'a témoignée, juſques à s'ou-

blier en ma faveur. Un pere mene ſon fils à un ſpectacle, la foule y eſt grande, la porte eſt aſſiégée, il eſt haut & robuſte, il fend la preſſe, & comme il eſt prêt d'entrer, il pouſſe ſon fils devant lui, qui ſans cette précaution ou n'entreroit point, ou entreroit tard. Cette démarche d'avoir ſupplié quelques-uns de vous, comme il a fait, de détourner vers moi leurs ſuffrages, qui pouvoient ſi juſtement aller à lui, elle eſt rare, puiſque dans ſes circonſtances elle eſt unique, & elle ne diminue rien de ma reconnoiſſance envers vous, puiſque vos voix ſeules, toujours libres & arbitraires, donnent une place dans l'Académie Françoiſe.

Vous me l'avez accordée, Meſſieurs, & de ſi bonne grace, avec un conſentement ſi unanime, que je la dois & la veux tenir de votre ſeule magnificence. Il n'y a ni poſte, ni crédit, ni richeſſes, ni titres, ni autorité, ni faveur qui ayent pu vous plier à faire ce choix, je n'ai rien de toutes ces choſes, tout me manque : un Ouvrage qui a eu quelque ſuccès par ſa ſingularité, & dont les fauſſes, je dis les fauſſes & malignes applications pou-

pouvoient me nuire auprès des perſonnes moins équitables & moins éclairées que vous, a été toute la médiation que j'ai employée, & que vous avez reçue. Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit !

DÉFENSE
DE
LA BRUYERE
ET DE SES
CARACTERES,

Contre les Accusations & les Objections

DE VIGNEUL-MARVILLE,

Par PIERRE COSTE.

Sixiéme Edition, revûe & corrigée par l'Auteur.

DÉFENSE
DE
LA BRUYERE
ET DE SES
CARACTERES,

Contre les Accuſations & les Objections

DE VIGNEUL-MARVILLE.

SI ce que *Vigneul-Marville* vient de publier dans ſes *Melanges d'Hiſtoire & de Litterature*, contre la perſonne & les Ecrits de *la Bruyere*, me paroiſſoit de quelque force, je n'entreprendrois pas de le refuter, de peur de faire tort à la Bruyere par une méchante Apologie. C'eſt un tour que bien

bien des gens ont joué à leurs meilleurs Amis, témoin l'Auteur du Traité *de la Délicatesse*, qui voulant défendre le Reverend P. *Bouhours* contre le fameux *Cleante*, ne fit autre chose que fournir à ce dernier le sujet d'un nouveau triomphe. Je ne crains pas de tomber dans cet inconvénient en repoussant les Objections de Vigneul-Marville : car elles sont si foibles pour la plûpart, qu'il n'est pas besoin de beaucoup de pénétration pour les détruire, comme j'espere le faire voir à tous ceux qui voudront prendre la peine de lire cet Ecrit avec toute l'attention nécessaire pour le bien comprendre.

Il faut pourtant que ces Objections ayent quelque chose d'éblouïssant, puisque le judicieux * Auteur qui continue à nous donner les *Nouvelles de la République des Lettres* après le célébre *Bayle*, en parle ainsi dans l'Extrait qu'il a fait de ces *Mélanges* d'Histoire & de Litterature : * *Il n'y a gueres d'ap-*

* *Bernard*, mort en 1718, Professeur en Philosophie dans l'Université de Leyde.

* Au mois de Janvier 1700. pag. 82.

d'apparence, *que* M. de Vigneul-Marville *fasse revenir le Public de l'estime qu'il a conçûe pour les Caractères de M. de la Bruyere; cependant on ne sera pas fâché de lire la Critique qu'il fait de cet Auteur, sur la fin de son Ouvrage.* J'ai conclu de-là que, si cette Critique méritoit d'être lûe, elle valoit aussi la peine d'être refutée. Et c'est ce qui m'a déterminé à publier ce petit Ouvrage.

Vigneul-Marville attaque la personne de la Bruyere, & l'Ouvrage qu'il a donné au Public sous le titre de *Caractères ou Mœurs de ce siécle.* Je vais le suivre pas à pas, & commencer avec lui par la personne de la Bruyere.

PRE-

PREMIERE PARTIE.

De la perſonne de la Bruyere.

I. AVANT toutes choſes, j'avouerai ſincerement que je n'ai jamais vû la Bruyere. Je ne le connois que par ſes Ouvrages. Il ne paroît pas que Vigneul-Marville l'ait connu plus particulierement que moi, du moins ſi l'on en juge par ce qu'il nous en dit lui-même dans ſon Livre. Car c'eſt ſur le Portrait que la Bruyere a fait de lui-même dans ſes Ecrits, que Vigneul-Marville croit qu'il eſt aiſé de le connoître ; & l'on ne voit pas qu'il ajoute de nouveaux traits aux différens Caractères qu'il prétend que cet Auteur nous a donnés de lui-même dans ſon Livre. Si donc je puis faire voir que Vigneul-Marville, a mal pris les paroles de la Bruyere dans tous les endroits, où il s'imagine que cet illuſtre Ecrivain s'eſt dépeint lui-même, peu importe que je n'aye jamais vû la Bruyere, je ne ſuis pas moins en droit de le défendre contre les fauſſes accuſations de ſon Adverſaire.

II. Le

II. Le *principal Caractère de M. de la Bruyere*, dit d'abord Vigneul-Marville, *c'est celui d'un Gentilhomme à louer, qui met enseigne à sa porte, & avertit le siécle présent & les siécles à venir, de l'antiquité de sa noblesse. Il le fait sur le ton de* * *Dom Guichotte & d'une maniére tout-à-fait délicate & fine.* » Je » le déclare nettement, † *dit-il*, afin » que l'on s'y prépare, & que per» sonne un jour n'en soit surpris. S'il » arrive jamais que quelque Grand me » trouve digne de ses soins, si je fais » enfin une belle fortune, il y a un » Geofroy de la Bruyere que toutes » les Chroniques rangent au nombre » des plus grands Seigneurs de Fran» ce, qui suivirent GODEFROY DE » BOUILLON à la conquête de la Terre » Sainte : Voilà alors de qui je des» cens en ligne directe.

Vig-

* *Melanges d'Histoire & de Litterature, recueillis par Mr. de Vigneul-Marville.* A Rotterdam, 1700. *pag.* 325. Je me servirai toujours de cette Edition.

† Ce sont les propres paroles de la Bruyere, dans ses *Caractères*, au Tome II. Chap. XIV. intitulé, DE QUELQUES USAGES, pag. 191.

Vigneul-Marville trouve dans ces paroles une vanité ridicule & sans égale : mais il auroit fait plus de justice à la Bruyere, s'il y eût vû une Satyre ingénieuse de ces gens, qui roturiers de leur propre aveu, tandis qu'ils sont pauvres, croyent être nobles, dès qu'ils viennent à faire fortune. C'est cette folle imagination que la Bruyere attaque si plaisamment en tant d'endroits de ce Chapitre. *Un homme du peuple*, dit-il (187) un peu avant le passage qu'on vient de voir, *un homme du peuple, à force d'assurer qu'il a vû un prodige, se persuade faussement qu'il a vû un prodige. Celui qui continue de cacher son âge, pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De même le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque Baron, ou de quelque Châtelain, dont il est vrai qu'il ne descend pas, a le plaisir de croire qu'il en descend.*

La Bruyere qui savoit que tous les Ordres sont infectés de cette maladie de vouloir s'élever au-dessus de leur condition dans leur esprit, & sur-tout dans l'esprit des autres hommes, revient à la charge : *Un bon Gentilhomme*,

dit-

dit-il, *veut passer pour un petit Seigneur, & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté, & il use de tant de précautions qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang & les presséances, de nouvelles armes, & d'une génealogie que d'*HOSIER *ne lui a pas faite, il devient enfin un petit Prince.*

Et enfin pour mettre dans un plus grand jour le ridicule de ces prétentions mal fondées, la Bruyere se représente lui-même comme entêté de cette passion, mais d'une maniére qui fait bien voir qu'il en connoît toute la foiblesse, & qu'il ne parle de lui, que pour pouvoir se moquer plus librement de ceux qui sont effectivement attaqués de ce mal. *S'il arrive jamais*, dit-il, *que quelque Grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de la Bruyere, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, qui suivirent* GODEFROY DE BOUILLON *à la Conquête de la Terre Sainte : Voilà alors de qui je descens en ligne directe.*

Il n'y a pas un mot dans ce passage qui ne fasse sentir l'ironie que l'Auteur

avoit dans l'eſprit en l'écrivant. La Bruyere ne dit pas qu'il prétend deſcendre préſentement de ce Geoffroy de la Bruyere, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, qui ſuivirent Godefroy de Bouillon à la Conquête de la Terre Sainte : mais s'il vient enfin à faire une belle fortune, voilà *alors* de qui il deſcend *en ligne directe.* Il ſeroit à préſent fort en peine de prouver qu'il tire ſon origine de ce grand Seigneur : mais *alors* il n'en doutera plus, & le publiera hardiment, prétendant en être cru ſur ſa parole, auſſi bien que tant d'autres qui ne ſont nobles que du jour qu'ils parviennent à quelque grande fortune. Si ces Nobles chimeriques s'étoient aviſés de ſe faire des Ayeux illuſtres dans le tems qu'ils portoient la mandille, qu'ils vendoient du drap à l'aulne, ou qu'ils labouroient la terre, tout le monde ſe ſeroit moqué d'eux. Cependant comme leur origine ne ſauroit changer avec leur fortune, & qu'ils auroient été auſſi bien fondés à ſe vanter de leur prétendue Nobleſſe lorſqu'ils étoient pauvres,

qu'a-

qu'après être devenus riches, la Bruyere qui ne s'eſt chargé de jouer leur perſonnage, que pour les rendre plus ridicules, déclare d'avance, que, s'il ne prétend pas deſcendre *encore* d'un Geoffroy de la Bruyere, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui ſuivirent Godefroy de Bouillon à la Conquête de la Terre Sainte, il n'aura garde de laiſſer échapper un ſi beau nom, s'il vient jamais à faire fortune. Voilà *alors* de qui il deſcendra inconteſtablement; & cela, non par quelque alliance éloignée, mais *en ligne directe*, car l'un ne ſera pas plus difficile à prouver que l'autre. Pouvoit il, je vous prie, marquer plus vivement la folie de ces Nobles de quatre jours, qui contens de leurs véritables Ayeux, tandis qu'ils ont vécu dans une condition conforme à leur origine, s'aviſent tout d'un coup de ſe glorifier de l'ancienneté de leur nobleſſe, dès qu'ils viennent à s'enrichir? Je crois pour moi, qu'on ne ſeroit pas mieux fondé à prendre à la lettre ces paroles de la Bruyere, comme a fait Vigneul Marville, qu'à ſe figurer que *Boileau* a

écrit ſans génie & ſans réflexion ; ſous prétexte qu'il dit en parlant de lui-même ,

* Mais pour Cotin & moi qui rimons au hazard ,
Que l'amour de blâmer fit Poëtes par art ;
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence ,
Le plus ſûr eſt pour nous , de garder le ſilence.

Rien n'eſt plus ordinaire à certains Ecrivains , que de s'attribuer à eux-mêmes les fautes qu'ils veulent reprendre dans les autres. Ce ſont des Tableaux qu'ils expoſent à la vûe des hommes pour les engager adroitement à les examiner de ſang froid , afin que quiconque y reconnoîtra ſes propres traits , ſonge à ſe corriger , s'il le trouve à propos. C'eſt juſtement dans cette vûe que la Bruyére nous déclare , qu'il ne manquera pas de deſcendre en droite ligne d'un Geoffroy de la Bruyere , que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de

* Satyre IX. v. 45.

de France, &c. *suppojé qu'il vienne à faire une belle fortune.*

Il eſt tout viſible que s'il eût cru deſcendre véritablement de ce Geoffroy de la Bruyere, il auroit dit ſans détour, que, ſoit qu'il fît jamais fortune ou non, il ſe pouvoit glorifier de l'antiquité de ſa Nobleſſe, puiſqu'il pouvoit faire remonter ſon origine juſqu'à ce grand Seigneur qui ſuivit Godefroy de Bouillon à la Conquête de la Terre Sainte.

S'il l'eût pris ſur ce ton, peut-être que Vigneul-Marville auroit eu droit de le traiter de *Dom Quichotte.* Mais ce dangereux Critique n'avoit qu'à lire la réflexion qui ſuit immédiatement celle qu'il a cenſurée ſi mal à propos, pour être convaincu que la Bruyere ſavoit trop bien en quoi conſiſtoit la véritable nobleſſe, pour faire parade d'une origine illuſtre, dont il eût pû même donner de bonnes preuves, bien loin de ſe glorifier d'une nobleſſe mal fondée, comme ſon Cenſeur l'en accuſe. *Si la Nobleſſe eſt vertu*, dit ce grand homme, *elle ſe perd par tout ce qui n'eſt pas vertueux; & ſi elle n'eſt pas vertu, c'eſt peu de choſe.*

S'il est heureux d'avoir de la naissance, * dit-il ailleurs, *il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.* Quelle apparence qu'un homme qui a des sentimens si *nobles* & si relevés, soit capable de tomber dans une vanité aussi sotte & aussi puerile que celle que Vigneul-Marville lui attribue avec tant d'assurance? Permettez-moi de vous citer encore un endroit des *Caractères* qui fait bien voir que la Bruyere jugeoit du vrai prix des choses, sans se laisser éblouïr à de vaines apparences.

† *Chaque heure en soi comme à notre égard est unique: est-elle écoulée une fois, elle a péri entierement, les millions de siécles ne la rameneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent & se perdent sans retour dans l'abîme des tems. Le tems même sera détruit: ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'Eternité, & il sera effacé. Il y a de legeres & frivoles circonstances du tems qui ne sont*

* Chap. II. DU MERITE PERSONNEL, pag. 186.

† Chap. XIII. DE LA MODE, Tom. II. pag. 185.

ſont point ſtables, qui paſſent, & que j'appelle des modes, LA GRANDEUR, *la Faveur, les Richeſſes, la Puiſſance, l'Autorité, l'Indépendance, le Plaiſir, les Joies, la Superfluité. Que deviendront ces* MODES, *quand le tems même aura diſparu?* LA VERTU SEULE SI PEU A LA MODE, VA AU-DELA DES TEMS.

J'ai été bien aiſe de tranſcrire ce beau paſſage, parce que l'ayant lû cent fois avec un nouveau plaiſir, j'ai cru, que, ſoit qu'on l'eût déja lû ou non, l'on ne ſeroit point fâché de le voir ici.

Mais pour revenir à Vigneul-Marville, s'il a cru véritablement que la Bruyere s'étoit glorifié de l'antiquité de ſa nobleſſe en fanfaron & comme un vrai Dom Quichotte, quel nom lui donnerons-nous à lui-même pour avoir ſi mal pris le ſens d'un paſſage qui n'a été écrit que pour tourner en ridicule cette folle vanité?

Je ne puis m'empêcher d'admirer ici les ſoins inutiles que ſe ſont donnés tant de ſavans Critiques pour expliquer certains paſſages des Anciens. Il eſt viſible par les ſens contraires qu'ils donnent à ces paſſages, qu'ils

prêtent à leurs Auteurs bien des pensées qui ne leur ſont jamais tombées dans l'eſprit. Mais lors même que tous les Critiques s'accordent ſur le ſens d'un paſſage un peu difficile de *Virgile*, d'*Horace*, &c. il eſt plus que probable qu'ils ſe trompent fort ſouvent : puiſqu'aujourd'hui nous n'entendons pas des endroits un peu figurés d'un Auteur moderne qui a écrit en notre propre Langue, & a vêcu de notre tems. Il n'y a * qu'environ cinq ans que la Bruyere eſt mort. Son Livre eſt écrit en François, & ne roule que ſur des matiéres de l'uſage ordinaire de la vie. Tout le monde le lit en France, & dans les Païs Etrangers où l'on l'imprime auſſi ſouvent qu'en France. Cependant voici un François, homme de Lettres, qui voulant critiquer la Bruyere, lui fait dire préciſément tout le contraire de ce qu'il dit :

Après cela, Docteur, va pâlir ſur la Bible.

Cela ne doit pourtant pas décrier la

* Cette *Défenſe de la Bruyere* fut imprimée pour la premiere fois en 1702. & la Bruyere mourut en 1696. le 10 de Mai, âgé de 57 ans.

la lecture des bons Livres, ni en détourner les personnes qui aiment à passer leur tems de la maniere la plus agréable & la plus utile tout ensemble. Car enfin si l'on n'entend pas toujours un Auteur, c'est quelquefois parce qu'il n'est pas intelligible : & alors, il n'y a pas grand mal de ne le point entendre. Nous ne laissons pas d'avoir bien employé notre tems, si dans plusieurs autres endroits de son Livre il nous a fait comprendre des choses qui nous peuvent être de quelque usage. Il faut dire en ce cas-là ce qu'*Horace* disoit d'un bon Poëme où il trouvoit quelques défauts,

——— *Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis*
Offendar maculis quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

De Arte Poetica. v. 351.

» Dans une piéce où brillent des
» beautés sans nombre, je ne suis
» point choqué d'y voir quelques ta-
» ches qui sont échappées à l'Auteur,
» ou par négligence, ou parce que
» l'esprit de l'homme, tel qu'il est,
» ne prend pas toujours garde à tout.«

Quelquefois auſſi ce qui eſt fort clair dans un Livre, nous paroît obſcur, parce que nous ne le liſons pas avec aſſez d'attention. Il n'y a, je crois, perſonne qui ſe mêle de lire, à qui il n'arrive de tems en tems de ſe ſurprendre dans cette faute. Le ſeul reméde à cela c'eſt de nous défier de nous-mêmes, & de relire pluſieurs fois un paſſage avant que de décider s'il eſt obſcur, abſurde, ou impertinent.

Mais ſi quelqu'un eſt obligé de prendre ces précautions, c'eſt ſur-tout ceux qui s'érigent en Cenſeurs publics des Ouvrages d'autrui. Pour cela il ne faut pas lire un Livre dans le deſſein de le critiquer, mais ſimplement pour l'entendre. Il ne faut y voir que ce qui y eſt, ſans vouloir pénétrer dans l'intention de l'Auteur au-delà de ce qu'il nous en découvre lui-même. Si Vigneul Marville eût lû l'Ouvrage de la Bruyere dans cette diſpoſition d'eſprit, il n'y auroit pas trouvé tant de fondement aux cenſures qu'il fait de ſa Perſonne. C'eſt ce que je penſe avoir démontré à l'égard du premier reproche qu'il lui fait d'*être un Gentilhomme à louer, de mettre enſeigne à ſa por-*

porte, en avertissant le siécle présent & les siécles à venir de l'antiquité de sa noblesse : car on ne vit jamais d'accusation plus mal fondée. Je ne sai si Vigneul-Marville en tombera d'accord : mais lui excepté, je ne pense pas que personne en doute, après avoir lû ce que je viens de dire sur cet article. Je dis après avoir lû ce que je viens d'écrire sur cet article, parce que j'ai vû quelques personnes de très-bon sens, qui ont pris cet endroit du Livre de la Bruyere de la même maniere que Vigneul-Marville. J'aurois pu me dispenser en bonne guerre de lui faire cet aveu : mais je suis bien aise de lui montrer par-là que ce n'est pas l'amour d'un vain triomphe qui m'a fait entrer en lice avec ce Critique, mais le seul désir de défendre la vérité.

Du reste, je ne vois pas qu'on puisse juger fort sûrement d'un Auteur par ce qui s'en dit en conversation. On lit un Livre à la hâte, pour s'amuser, ou pour se délasser de ses affaires dont on a la tête remplie. Quelque tems après on se trouve en compagnie. La conversation vient à tomber sur quelques endroits de ce Livre, dont on croit

avoir retenu le ſens, quoiqu'on ait entierement oublié les paroles. Ce ſens nous déplaît. D'autres qui le deſapprouvent auſſi bien que nous, ſoutiennent que ce n'eſt point là ce que l'Auteur a voulu dire. Là-deſſus on diſpute. Chacun défend ſon ſentiment avec chaleur, & perſonne ne s'aviſe de conſulter les paroles de l'Auteur, qui ſouvent mettroient tout le monde d'accord, en faiſant voir nettement que ce qu'il a dit, eſt très-raiſonnable, & tout-à-fait différent de ce que lui font dire quelques uns de la compagnie, & quelquefois tous enſemble. Voilà pour l'ordinaire comment on critique les Livres en converſation. L'uſage veut qu'on excuſe cette méthode, toute ridicule qu'elle eſt. Mais on n'a pas la même indulgence pour ceux qui ſe mêlent de cenſurer publiquement les Ouvrages d'autrui. On veut qu'ils ſoient un peu plus circonſpects; & qu'avant que de critiquer un Livre, ils le liſent, & le reliſent, juſqu'à ce qu'ils ſoient aſſurés de le bien entendre. C'eſt apparamment ce que n'a pas fait Vigneul-Marville, du moins à l'égard du premier paſſage des

Ca-

Caractères de ce siécle qu'il critique si rudement, puisqu'il l'a pris tout-à-fait à contre sens, comme je crois l'avoir démontré. Voyons s'il aura été plus heureux dans la suite.

III. Ce *n'est pas assez pour M. de la Bruyere*, continue * notre Censeur, *du caractère de Gentilhomme à louer, il lui faut encore celui de Mysanthrope qui est bien à la mode. Il se dépeint tel, lorsque parlant de l'Opera, il dit par enthousiasme* : » † Je ne sai comment l'Opera » avec une musique si parfaite & une » dépense toute royale a pu réussir à » m'ennuyer. «

Regardez un peu, s'écrie sur cela Vigneul-Marville, *combien il faut faire de dépense, & mettre de choses en œuvre pour avoir l'avantage, je ne dis pas de divertir, (car l'entreprise ne seroit pas humaine) mais d'ennuyer M. de la Bruyere. Ne seroit-ce point pour faire baailler ce galant homme & l'endormir, que le Roi auroit dépensé des millions & des millions à bâtir Versailles & Marly* ?

Voilà

* Pag. 326.

† Caractères de ce siécle, Chap. I. intitulé, DES OUVRAGES DE L'ESPRIT, pag. 156, 157.

Voilà une belle exclamation, mais qui ne nous inſtruit de rien. Les invectives, les railleries ne ſont pas des raiſons. On l'a dit & redit aux Déclamateurs de tous les tems, qui faute de meilleures armes n'ont jamais manqué d'employer celles-là, quelque frivoles qu'elles ſoient.

Quand on veut critiquer un Auteur avec ſuccès, il faut ſe munir de ſolides raiſons, & les exprimer nettement, afin que ceux qui les verront, en puiſſent être frappés. Pour les Figures de Rhétorique, elles peuvent éblouïr l'eſprit, mais elles ne ſauroient le perſuader. C'eſt un feu de paille qui s'évanouït en fort peu de tems. On devroit, ce ſemble, prendre un peu plus de garde à cela qu'on ne fait ordinairement. Et les Ecrivains ne ſont pas les ſeuls à qui s'adreſſe cet avis. Ceux qui ſe chargent d'inſtruire les autres par des Diſcours publics, en ont pour le moins autant de beſoin : car rien n'eſt plus ordinaire que d'entendre ces Meſſieurs s'évaporer en vaines Déclamations ſans ſonger à établir ſur de bonnes raiſons ce qu'ils ont entrepris de prouver. Si donc Vigneul-Marville croit

croit que la Bruyere a eu tort de s'ennuyer à l'Opera, il devoit faire voir par de bonnes preuves, que rien n'est plus propre à divertir un homme raisonnable que cette espece de Poëme Dramatique, & qu'on ne peut en être dégoûté sans avoir l'Esprit mal fait. Après avoir montré cela d'une maniere convainquante, il pouvoit se réjouïr aux dépens de la Bruyere. Alors tout est bon, Ironies, Comparaisons, Similitudes, Exclamations, Apostrophes, & tous ces autres tours brillans qu'on nomme *Figures de Rhétorique*. C'est le triomphe après la Victoire. Et bien loin d'être choqué de voir alors le Victorieux s'applaudir à lui-même, on se fait quelquefois un plaisir de relever son triomphe par de nouvelles acclamations. Les plus délicats qui n'aiment pas trop cette fanfare, l'excusent tout au moins, & l'écoutent sans se fâcher. Mais avant cela, rien ne leur paroît plus ridicule. Ils en sont autant choqués que d'entendre un Soldat qui chante le Triomphe avant que d'avoir vû l'Ennemi.

A la vérité si la Bruyere se contentoit d'avertir le Public que l'Opera l'a en-

ennuyé malgré la beauté des Décorations & les charmes de la Musique, Vigneul-Marville auroit raison de se jouer un peu de lui, quand bien l'Opera lui paroîtroit un spectacle fort ennuyeux. Mais la Bruyere étoit trop raisonnable pour tomber dans ce défaut. Il écrivoit pour instruire les hommes, & non pour les amuser du récit de choses aussi frivoles que le seroit l'histoire de ce qui lui plaît, ou ne lui plaît pas dans ce Monde. Il s'étonne * de ce que *l'Opera avec une dépense toute royale a pu l'ennuyer*. Mais il nous donne aussi-tôt après, de bonnes raisons de cet ennui : *C'est*, dit-il, *qu'il y a des endroits dans l'Opera qui laissent en désirer d'autres. Il échappe quelquefois de souhaiter la fin de tout le spectacle : c'est faute de théâtre, d'action, & de choses qui interessent.*

Si, dis-je, la Bruyere se fût contenté de nous apprendre que l'Opera a enfin réussi à l'ennuyer, on auroit eu droit de l'en critiquer : mais ce ne seroit pas par la raison qu'il faut être bien

* Dans les Caractères de ce siécle, Chap. I. pag. 156, 157.

bien délicat pour ne pas trouver beau un ſpectacle où le Prince a fait tant de dépenſe. Vigneul-Marville fait entrer mal-à-propos le Roi dans ce démêlé. Ce n'eſt pas le Roi qui a fait l'Opera ; & par conſéquent on peut s'ennuyer à l'Opera, ſans choquer l'Autorité Royale. Raiſonner ainſi, c'eſt être un peu de l'humeur de *Cotin* qui veut faire paſſer pour un crime d'Etat le mépris qu'on fait de ſes Vers :

* Qui mépriſe Cotin, n'eſtime point ſon Roi,
Et n'a ſelon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni Loi.

Encore ce Poëte étoit-il plus excuſable que Vigneul-Marville, qui n'eſt pas intereſſé perſonnellement au mépris qu'on peut faire des Opera : car je ne crois pas qu'il ſe ſoit jamais aviſé d'en publier de ſa façon.

» Mais, dit M. de Vigneul-Marville, il faut faire tant de dépenſe, il » faut mettre tant de choſes en œuvre » pour la repréſentation de l'Opera. » ſera-t-il permis après cela de s'y en» nuyer, ſans mériter d'être traité de » Miſanthrope ? « Pourquoi non, ſi c'eſt

* Boileau, *Sat. IX.* v. 305.

c'eſt effectivement un ſpectacle tout propre de ſa nature à produire cet effet ? Que la Muſique ſoit la plus charmante & la plus parfaite du monde, que les oreilles ſoient agréablement flattées par ſes doux accords, que les yeux ſoient charmés de la beauté des décorations, & enchantés par le jeu ſurprenant des machines : tout cela n'empêche pas que l'Opera ne puiſſe ennuyer, ſi le ſujet en eſt mal conduit, s'il n'a rien qui touche & intereſſe l'eſprit, & que les Vers en ſoient durs & languiſſans. En ce cas-là mépriſer l'Opera, c'eſt une marque de bon goût, & non l'effet d'une réſolution bizarre de mépriſer ce que tout le monde admire. Et au contraire, eſtimer l'Opera avec tous ces défauts, parce qu'il eſt accompagné d'une belle Muſique & de Décorations magnifiques, c'eſt admirer une happelourde parce qu'elle eſt mêlée avec de véritables diamans, c'eſt prendre un Ane pour un beau Cheval d'Eſpagne, parce qu'il a une houſſe toute couverte d'or & de pierreries. Mais un Ane a beau être enharnaché, ce n'eſt toujours qu'un Ane. De même, ſi l'Opera eſt

un

un Poëme languiſſant & inſipide, il le ſera toujours malgré la Muſique, les Machines & les Décorations dont il eſt accompagné. Et par conſéquent, il faut l'examiner en lui-même, & indépendamment de toutes ces additions, pour ſavoir ſi le jugement qu'en fait la Bruyere, eſt ſolide, ou uniquement fondé ſur la bizarrerie de ſon goût.

Au reſte, je ne ſai pas ſi Vigneul-Marville eſt du ſentiment de ce Marquis,

* Qui rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
Et va voir l'Opera ſeulement pour les vers.

Mais il paroît que dans ces vers de Boileau, l'on ne donne ce ſentiment à ce Marquis Bel-Eſprit, que pour faire voir l'extravagance & la ſingularité de ſon goût. D'où nous pouvons conclure que, ſelon Boileau, ce n'eſt pas une fort bonne preuve de *miſanthropie* de ne pas admirer l'Opera, mais qu'au contraire aller à l'Opera pour l'admirer, c'eſt ſe déclarer contre le goût

* Boileau, *Epître IX*. v. 97.

goût le plus général, & ſe rendre ridicule en s'ingerant de juger de ce qu'on n'entend pas.

> Voulant ſe redreſſer ſoi-même, on s'eſtropie,
> Et d'un original on fait une copie.

Ici Vigneul Marville dira peut-être, que l'autorité de Boileau ne prouve rien. J'en tombe d'accord. Mais il doit convenir auſſi que la ſienne ne prouve pas davantage; & qu'autorité pour autorité bien des gens pourront ſuivre dans un point comme celui-ci, celle d'un fameux Poëte préferablement à celle d'un * Docteur en Droit.

Laiſſant à part ce parallele, je vais citer à Vigneul-Marville une autorité qu'il n'oſera recuſer, ſi je ne me trompe; & qui de plus ſe trouve munie de

* Je ne donne ce titre à Vigneul-Marville que par alluſion à ce qu'il nous dit lui-même dans ſon livre, p. 42. qu'il a appris le Droit Civil d'*Antonio Delcamp*. Du reſte, ſans examiner ici quelle eſt ſa véritable profeſſion, il eſt certain du moins qu'il n'eſt pas ſi bon Poëte que Boileau : ce qui ſuffit pour autoriſer le raiſonnement que je fais en cet endroit.

de fort bonnes raiſons. C'eſt celle de *S. Evremond* qui ne fait pas grand cas de l'Opera, & cela, à peu près ſur les mêmes fondemens que la Bruyere. Comme il s'exprime bien plus fortement, c'eſt à Vigneul-Marville à voir ſi S. Evremond qu'il reconnoît pour un * *Ecrivain célébre qui a donné à ſes expreſſions toute la force qu'elles pouvoient ſouffrir en gardant la Raiſon*, ne s'eſt point écarté de la Raiſon dans cet endroit. S'il croit que ce célébre Ecrivain n'a pas aſſez menagé l'Opera, le voilà obligé de mettre auſſi S. Evremond au rang des *Miſanthropes qui ſont ſi fort à la mode*. Et s'il ne veut pas lui faire cet affront pour ſi peu de choſe, qu'il cherche d'autres preuves de la *miſanthropie* de la Bruyere, ou qu'il avoue ingenûment qu'il s'eſt un peu trop hâté de le taxer de ce défaut. Mais voyons s'il eſt vrai que S. Evremond s'exprime avec tant de hauteur contre les Opera qu'il mérite d'être mis au rang des miſanthropes de ce ſiécle, auſſi bien que la Bruyere. Il

* *Mélanges d'Hiſtoire & de Litterature*, p. 535, &c.

Il y a long-tems, dit * d'abord S. Evremond au Duc de Buckingham à qui il adreſſe ſon Diſcours, *il y a long-tems, Mylord, que j'avois envie de vous dire mon ſentiment ſur les Opera ..... je la contente donc aujourd'hui, Mylord, dans le Diſcours que je vous envoye. Je commencerai par une grande franchiſe en vous diſant que je n'admire pas fort les Comédies en Muſique, telles que nous les voyons préſentement. J'avoue que leur magnificence me plaît aſſez, que les machines ont quelque choſe de ſurprenant, que la Muſique en quelques endroits eſt touchante, que le tout enſemble paroît merveilleux, mais il faut auſſi m'avouer que ces merveilles deviennent bientôt ennuyeuſes; car où l'Eſprit a ſi peu à faire, c'eſt une néceſſité que les ſens viennent à languir. Après le premier plaiſir que nous donne la ſurpriſe; les yeux s'occupent, & ſe laſſent enſuite d'un continuel attachement aux Objets. Au commencement des Concerts, la juſteſſe des accords eſt remarquée: il n'échappe rien de toutes les diverſités qui s'uniſſent pour former la dou-*

* Œuvres mêlées de S. Evremond, Tom. III. pag. 282, Edit. d'Amſt. 1726.

*douceur de l'harmonie : quelque tems après, les Instrumens nous étourdissent; la Musique n'est plus aux oreilles qu'un bruit confus qui ne laisse rien distinguer. Mais qui peut résister à l'ennui du recitatif dans une modulation qui n'a ni le charme du chant, ni la force agréable de la parole? L'ame fatiguée d'une longue attention où elle ne trouve rien à sentir, cherche en elle-même quelque secret mouvement qui la touche : l'Esprit qui s'est prêté vainement aux impressions du dehors, se laisse aller à la rêverie, ou se déplaît dans son inutilité : enfin la lassitude est si grande * qu'on ne songe qu'à sortir ; & le seul plaisir qui reste à des Spectateurs languissans, c'est l'*ESPERANCE DE VOIR

* C'est à quoi revient le jugement que le célébre Chevalier *Newton* faisoit de l'Opera. Un jour m'étant trouvé avec lui & le fameux Docteur *Clarke* dans une Assemblée des premieres Dames de la Cour d'Angleterre, une de ces Dames demanda au Chevalier Newton s'il avoit jamais été à l'Opera. Une fois, répondit-il : *Et comment le trouvâtes-vous?* Le premier Acte, *dit-il*, me charma : j'eus la patience d'écouter le second ; & au troisiéme je me retirai : *At te first Act I was enchant'd: The second I could just bear ; and at the third I rann away.*

VOIR FINIR BIENTÔT *le ſpectacle qu'on leur donne.* LA LANGUEUR ORDINAIRE OU JE TOMBE AUX OPERA, *vient de ce que je n'en ai jamais vû qui ne m'ait paru* ME'PRISABLE *dans la diſpoſition du ſujet, & dans les vers. Or c'eſt vainement que l'oreille eſt flatée, & que les yeux ſont charmés, ſi l'Eſprit ne ſe trouve pas ſatisfait; mon Ame d'intelligence avec mon Eſprit plus qu'avec mes Sens, forme une réſiſtance aux impreſſions qu'elle peut recevoir, ou pour le moins elle manque d'y prêter un conſentement agréable, ſans lequel les objets les plus voluptueux même ne ſauroient me donner un grand plaiſir. Une ſottiſe chargée de Muſique, de Danſes, de Machines, de Décorations, eſt une ſottiſe magnifique : c'eſt un vilain fonds ſous de beaux dehors, ou je pénétre avec beaucoup de déſagrément.* Qu'auroit dit Vigneul-Marville, ſi la Bruyere ſe fût exprimé ſi durement? *Une ſottiſe chargée de Muſique, de Danſes, de Machines, de Décorations, eſt une ſottiſe magnifique, mais toujours ſottiſe.* Parler ainſi de l'Opera, d'un ſpectacle royal, *où l'on fait tant de dépenſe, où l'on met tant de choſes en œuvre.*

* Quis

* *Quis cœlum terris non misceat, & mare cœlo?*

Quelle hardiesse ! quelle témérité ! quelle insolence ! c'est le moins qu'il auroit pu dire, puisqu'il le traite de *Misanthrope* pour avoir osé avancer *qu'il ne sait comment l'Opera avec une Musique si parfaite & une dépense toute royale a pu réussir à l'ennuyer.*

Après que Vigneul-Marville nous aura montré la foiblesse de toutes les raisons par lesquelles S. Evremond & la Bruyere ont voulu persuader au monde que l'Opera étoit un spectacle fort languissant, il pourra blâmer la délicatesse de S. Evremond, de la Bruyere, du Chevalier Newton & de tous ceux qui s'ennuyent à l'Opera. Mais avant cela, il n'est pas en droit de s'en moquer, à moins qu'il ne croye que son autorité doive fixer les jugemens du reste des hommes sur les Ouvrages d'esprit. Quoique je n'aye pas l'honneur de le connoître, je gagerois bien qu'il est trop galant homme pour s'attribuer un tel privilége qu'on n'accorda jamais à personne dans

* *Juvenal.* Sat. II. 25.

dans la République des Lettres.

IV. VIGNEUL-MARVILLE continuant de peindre la Bruyere nous apprend que dans un autre endroit de ses *Caractères*, * *changeant de personnage il se revêt de celui de Socrate, & se fait dire des injures honorables par des Sots qu'il fait naître exprès. Il s'agite, il suppose qu'on lui fait de sanglans reproches, & personne ne pense à lui. En effet, qui jusqu'à présent a dit de la Bruyere comme de Socrate qu'il est en délire? &c. M. de la Bruyere est M. de la Bruyere, comme un chat est un chat, & puis c'est tout : sage ou non, l'on ne s'en met pas en peine.* Qui ne croiroit après cela, que la Bruyere s'est comparé sans façon au sage Socrate dans quelque endroit de son Livre? Il est pourtant vrai que dans le passage que Vigneul-Marville a eu apparemment devant les yeux, il n'est parlé que de Socrate depuis le commencement jusqu'à la fin. Ce Critique auroit dû citer l'endroit. Je vais le faire pour lui, afin qu'on puisse mieux juger de la solidité de sa remarque. † *On*

* *Mélanges*, &c. pag. 327.

† Chap. XII. DES JUGEMENS. Tom. II. pag. 120.

On a dit de SOCRATE *qu'il étoit en délire, & que c'étoit un fou tout plein d'esprit: mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient, quels bizarres portraits nous fait ce Philosophe! quelles mœurs étranges & particuliéres ne décrit-il point! Où a-t-il rêvé, creusé, rassemblé des idées si extraordinaires? quelles couleurs, quel pinceau! Ce sont des chiméres. Ils se trompoient: c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel: on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cynique, il épargnoit les personnes, & blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises.* Voilà tout ce que dit la Bruyere dans l'endroit qui met Vigneul-Marville de si mauvaise humeur contre lui. Il est visible que la Bruyere ne parle que de Socrate, que ce qu'il en dit est vrai, & très-digne de remarque. Quel mal y a-t-il à cela? *Oh!* direz-vous, *mais qui ne voit que tout cela doit être entendu de la Bruyere?* Vous le voyez. C'est donc à dire qu'on peut appliquer à la Bruyere ce qu'on a dit autrefois de Socrate. Si cela est, pourquoi êtes-vous fâché de le voir? *Je ne le vois point*, direz-vous. *C'est la Bruye-*

re qui dans cet endroit, veut me le faire voir par une vanité que je ne puis souffrir. Mais s'il n'y a aucun rapport entre Socrate & la Bruyere, pourquoi dites vous que la Bruyere a voulu parler de lui-même, puisqu'il ne se nomme point ? Pourquoi n'appliquez-vous pas la comparaison à ceux à qui elle convient véritablement, à Moliere, à Boileau, & à tous ceux qui nous ont donné de véritables Portraits des vices & des dereglemens du siécle ? Il n'est pas permis à un Censeur de critiquer autre chose dans les Livres que ce qui y est, & qu'on ne peut s'empêcher d'y voir en les lisant. Autrement, il n'y auroit point de fin aux Critiques qu'on pourroit faire des Auteurs ; & il n'y a point de visions qu'on ne pût trouver dans l'Ecrivain le plus judicieux. Je ne veux pas dire par-là qu'on ne puisse appliquer à la Bruyere ce qu'on a dit autrefois de Socrate. On peut le lui appliquer sans doute, s'il est vrai qu'il ait peint d'après nature les défauts de son siécle, aussi-bien que ces grands Maîtres que je viens de nommer, & qu'il y ait des gens qui trouvent ses peintures extra-

va-

vagantes & chimériques. Vigneul-Marville nous dit que la Bruyere s'eſt déja fait faire ce reproche par des *Sots qu'il a fait naître exprès*. Je ne vois pas qu'il fût fort néceſſaire que la Bruyere prît la peine de faire naître des Sots pour cela. Les vrais Sots de ce ſiécle ont apparemment l'imagination auſſi fertile que ceux qui vivoient du tems de Socrate. Quoi qu'il en ſoit, je connois un homme d'eſprit qui vient de faire à la Bruyere le même reproche que les Sots *qu'il avoit fait naître exprès*, ſi l'on en croit Vigneul-Marville. Cet homme eſt Vigneul-Marville lui-même, qui dit à la page 340 de ſes *Mélanges, M. de la Bruyere eſt merveilleux, dit M. Ménage, à attraper le ridicule des hommes & à le développer. Il devoit dire à l'envelopper. Car M. de la Bruyere, à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des Sphinx & des Chiméres, qui n'ont nulle vraiſemblance.* Il y a toutes les apparences que, ſi la Bruyere eût prévû cette Critique de la part de Vigneul-Marville, il ſe ſeroit épargné la peine de *faire naître des Sots pour ſe faire* dire *des injures*.

V. NOTRE Cenſeur revient à la

charge. *Avant cela*, * dit-il, *M. de la Bruyere avoit pris un caractère un peu moins fort & plus agréable : ce n'eſt pas celui d'un fâcheux Socrate, ni d'un Miſanthrope qui ne s'accommode de rien, mais c'eſt le caractère d'un Philoſophe acceſſible.* » † O homme important, *s'é-*
» *crie-t-il*, & chargé d'affaires, qui à
» votre tour avez beſoin de mes offi-
» ces, venez dans la ſolitude de mon
» Cabinet, le Philoſophe eſt acceſſi-
» ble, je ne vous remettrai point à un
» autre jour. Vous me trouverez ſur
» les Livres de Platon qui traitent de
» la ſpiritualité de l'Ame, & de ſa
» diſtinction d'avec le Corps, ou la
» plume à la main, pour calculer les
» diſtances de Saturne & de Jupiter :
» j'admire Dieu dans ſes Ouvrages,
» & je cherche par la connoiſſance de
» la Vérité à régler mon eſprit, &
» devenir meilleur. Entrez, toutes les
» portes vous ſont ouvertes : mon an-
» ti-chambre n'eſt pas faite pour s'y
» ennuyer en m'attendant, paſſez juſ-
qu'à

* Pag. 327.

† Chap. VI. DES BIENS DE FORTUNE, pag 307.

» qu'à moi ſans me faire avertir :
» vous m'apportez quelque choſe de
» plus précieux que l'or & l'argent,
» ſi c'eſt une occaſion de vous obli-
» ger, &c. «

Rien n'eſt ſi beau que ce caractère, ajoute Vigneul Marville. Pourquoi tâche-t-il donc de le défigurer par de fades plaiſanteries ſur ce que la Bruyere n'étoit pas fort bien logé ? *Mais auſſi faut-il avouer*, nous dit ce judicieux Cenſeur, *que ſans ſuppoſer d'anti-chambre ni cabinet, on avoit une grande commodité pour s'introduire ſoi-même auprès de M. de la Bruyere avant qu'il eût un appartement à l'Hôtel de.... Il n'y avoit qu'une porte à ouvrir, & qu'une Chambre proche du Ciel, ſéparée en deux par une légere tapiſſerie.* Que ſignifie tout cela ? Parce que la Bruyere étoit mal logé, étoit-il moins louable d'être civil, doux, complaiſant & officieux ? Qu'auroit donc dit Vigneul-Marville contre *Socrate* qui étoit beaucoup plus mal partagé des biens de la fortune que la Bruyere ? Se ſeroit-il moqué de ſa modération, de ſa bonté, de ſa douceur, de ſa complaiſance...... ſous prétexte que n'ayant pas de quoi faire

le Grand Seigneur dans *Athénes*, ce n'étoit pas merveille qu'il prît le parti de se faire valoir par des maniéres conformes à sa condition? Mais Vineul-Marville se trompe, s'il croit que dès-là qu'un Savant n'est pas à son aise dans ce monde, il en soit plus souple, plus civil, plus obligeant & plus humain : car on voit tous les jours des Savans plus incivils, plus fiers, plus durs & plus rébarbatifs que le Financier le plus farouche. *Il y a de bonnes qualités qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises*, comme l'a remarqué le Duc de la Rochefoucault De ce nombre est la bonté, la douceur, & la complaisance. Du reste, ce caractère que la Bruyere donne au Philosophe sous son nom, ou plutôt en le faisant parler lui-même, n'est pas plutôt son caractère que celui que doit avoir tout homme de bon sens qui a l'ame bien faite. Or tel est le véritable Philosophe qui voulant vivre en société dans ce monde, n'a pas de peine à comprendre qu'il n'a rien de meilleur à faire, que de tâcher de gagner l'amitié des hommes par toute sorte de bons offices. Ses avances ne sont pas perdues.

dues. Il en recueille bientôt le fruit avec uſure. Ce qui fait voir, pour le dire en paſſant * que *bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de Philoſophe, il n'y a perſonne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philoſophie.* Car, comme dit la Bruyere, de qui j'emprunte cette réflexion, *la Philoſophie convient à tout le monde : la pratique en eſt utile à tous les âges, à tous les ſexes, & à toutes les conditions.*

VI. La faute que commet ici Vigneul-Marville volontairement ou par ignorance, de prendre hiſtoriquement & à la lettre ce que la Bruyere a voulu dire, de tout homme d'étude qui a ſoin de cultiver ſa Raiſon, lui donne un nouveau ſujet de déclamer ſur ce que la Bruyere dit ailleurs d'*Antiſthene* pour repréſenter la triſte condition de pluſieurs fameux Ecrivains, qui comme dit Boileau,

† N'en ſont pas mieux refaits pour tant de renommée.

Mais ſi la Bruyere n'a pas été fort à ſon aiſe dans ce monde, comme Vigneul-

* Chap. XI. De l'Homme.
† Sat. I. 6.

gneul-Marville nous en assure, il n'en est que plus estimable d'avoir trouvé le moyen de se perfectionner l'Esprit au point qu'il a fait, malgré les distractions & les chagrins que cause la nécessité indispensable de pourvoir aux besoins de la vie. Il a eu cela de commun avec plusieurs Ecrivains célébres, qui, à la honte de leur siécle dont ils ont été l'ornement, ont vêcu dans une extrême misére. Vigneul-Marville nous donne lui-même une liste assez ample de ces Savans nécessiteux; & bien loin de se jouer de leur infortune, il en paroît touché, comme on peut le voir par ce qu'il nous dit * de *Du Ryer*. Pourquoi n'a-t-il pas la même humanité pour la Bruyere? Il semble que ce Critique ne l'insulte de cette maniére que pour avoir occasion de nous dire que c'étoit un Auteur forcé. *M. de la Bruyere*, † dit-il, *décrit parfaitement bien son état dans la page* 448. § *de la neuviéme Edition de son Livre, où sous la figure d'un* Auteur forcé, *qui est encore un autre de ses carac-*

* Pag. 193. † Pag. 328, &c.
§ Pag. 96. du Tom. II. de cette Edition.

ractères, il se fait tirer à quatre pour continuer d'écrire, quoiqu'il en meure d'envie. Je ne sai ce que Vigneul-Marville entend, par un *Auteur forcé*: mais pour moi je crois qu'on pourroit fort bien appeller ici certains Ecrivains qui ne pensent rien d'eux-mêmes, Compilateurs de fadaises, d'historiettes, & de bons mots fort communs, que tout autre a autant de droit de transcrire qu'eux, Auteurs faits à la hâte, qui ne disent rien qu'on ne puisse mieux dire, dont le style plein de négligences & de méchantes phrases proverbiales n'a rien d'exact, de poli, de vif & d'engageant, en un mot qui sont toujours prêts à publier des Livres nouveaux qui ne contiennent rien de nouveau. On voit bien que je veux parler des Livres terminés en *ana*, ou qui sans être ainsi terminés, leur ressemblent parfaitement. Je ne sai si les Ecrivains qui depuis quelque tems remplissent les Boutiques des Libraires de ces sortes de compilations, sont tous des *Auteurs forcés*, comme parle Vigneul-Marville: mais une chose dont je suis bien assuré, c'est qu'il n'y a qu'une extrême misére qui puisse les

excuſer de proſtituer ainſi leur réputation par des Ouvrages ſi puerils.

* Si l'on peut pardonner l'eſſor d'un mauvais Livre,
Ce n'eſt qu'aux malheureux qui compoſent pour vivre.

Et cela même n'eſt pas une fort bonne excuſe, ſi nous en croyons le P. *Tarteron*, qui dit plaiſamment dans la Préface qu'il a miſe au-devant de Perſe & de Juvenal, qu'*en fait d'impreſſion, il ne faut jamais être preſſé pour toutes les raiſons du monde, y allât-il de la vie.*

Sous prétexte que le Public a reçu avec indulgence quelques † paroles échappées en converſation à de grands hommes, qu'on a publiées aprés leur mort, il ne meurt plus aucun Ecrivain, qu'on ne publie § un Recueil des belles choſes qu'on lui a ouï-dire pendant ſa vie : & quelques-uns même prennent la peine de faire de ces ſor-

* *Moliere* dans ſon *Miſanthrope*, Act. I. Sc. II.

† *Scaligerana*, *Thuana*, *Perroniana*, &c.

§ *Menagiana*, *Valeſiana*, *Furetieriana*, *Sorberiana*, *Arliquiniana*, &c.

ſortes de Recueils * en leur propre & privé nom, de crainte que perſonne ne s'aviſe de leur rendre ce devoir après leur mort. C'eſt prudemment fait à eux : car autrement qui penſeroit à mettre ſur leur compte tant de belles ſentences de *Socrate*, d'*Ariſtippe*, de *Protagore*, d'*Antiſthéne* ..... dont ils rempliſſent ces Recueils, mais qu'on a pu voir depuis long-tems dans *Diogene Laërce*, dans *Plutarque*, ou tout au moins dans le *Polyanthea*? D'autres plus ruſés changent de titre. Ils ſavent que rien n'impoſe plus aiſément au Public qu'un titre nouveau ; & que tel Livre qui pourriſſoit dans la Boutique d'un Libraire, a été admirablement bien vendu en paroiſſant ſous un nouveau nom. C'eſt pourquoi voyant que le Public commence à ſe dégoûter des Livres terminés en *ana*, ils ont ſoin d'éviter cette terminaiſon dans les titres qu'ils donnent à leurs Ecrits. Mais cela n'empêche pas que ce ne ſoient des

* Chevreau publia quelques années avant ſa mort un Livre intitulé *Chevræana*, où il fit entrer je ne ſai combien de penſées tirées mot pour mot de *Plutarque*, de *Diogene Laërce*, & de tels autres Compilateurs anciens.

des *ana*, c'eſt-à-dire des compoſitions précipitées pleines de faits incertains, d'hiſtoriettes ſans fondement, de déciſions mal fondées, ou tout-à-fait deſtituées de preuves, ou de bons mots fades, ou qu'on a vûs cent fois ailleurs. Ce ſont les Auteurs de ces Livres qu'on auroit droit d'appeller des *Auteurs forcés*, & non des Ecrivains d'un Eſprit auſſi pénétrant & auſſi original que la Bruyere, & qui compoſent avec autant de juſteſſe, de vivacité & de délicateſſe que cet excellent homme.

Comme Vigneul - Marville n'en veut point à ces Compilateurs de fadaiſes, il eſt tems de finir cette invective, qui pourroit l'impatienter & lui faire croire qu'on le néglige.

VII. APRE'S avoir dit, je ne ſai ſur quel fondement, que la Bruyere étoit un *Auteur forcé*, il nous apprend * *qu'à la fin ſon mérite illuſtré par les ſouffrances a éclatté dans le monde. Les gens ont ouvert les yeux*, ajoute-t-il : *La vertu a été reconnue pour ce qu'elle eſt, & M. de la Bruyere changeant de fortune, a auſſi chan-*

* *Mélanges*, pag. 329.

changé de caractère. Ce n'est plus un Auteur timide qui s'humilie dans sa disgrace. C'est un Auteur au-dessus du vent, & qui s'approchant du Soleil, morgue ceux qui l'ont morgué, & découvre leur honte par cette narration : * » Tout le monde s'é- » leve contre un homme qui entre en » réputation : à peine ceux qu'il croit » ses amis, lui pardonnent-ils un mé- » rite naissant, & une premiere vo- » gue qui semble l'associer à la gloire » dont ils sont déja en possession. L'on » ne se rend qu'à l'extrêmité, & après » que le Prince s'est déclaré par les » récompenses : tous alors se rappro- » chent de lui, & de ce jour-là seu- » lement il prend son rang d'homme » de mérite. « *C'est-à-dire, sans figure*, continue notre Censeur, *que l'Académie a été forcée à recevoir M. de la Bruyere, & qu'elle y a consenti, le tems que M. Pelisson a prédit étant arrivé que l'Académie par une Politique mal entendue ne voulant pas aller au-devant des grands hommes pour les faire entrer dans sa Compagnie, se laisseroit entraîner par les*

* Paroles de la Bruyere, *Chap. XII.* intitulé, DES JUGEMENS, Tom. II. *pag.* 117.

les brigues, & donneroit malgré elle, à la faveur, ce qu'elle ne vouloit accorder par son choix, qu'à la capacité & au mérite.
» * La jolie maniére de raisonner que » voilà ! Que vous êtes, M. de Vigneul-Marville, un rude joueur en » critique, & que je plains le pauvre » M. de la Bruyere de vous avoir pour » ennemi ! « Permettez-moi, Monsieur, de vous addresser les mêmes paroles dont *Elise* se sert en parlant à *Climene* dans la *Critique de l'Ecole des Femmes*, car vous jouez admirablement bien le personnage de cette Précieuse. Aussi bien qu'elle, † *Vous avez des lumiéres que les autres n'ont pas, vous vous offensez de l'ombre des choses, & savez donner un sens criminel aux plus innocentes paroles.* Pardon de l'application. Mais pour parler plus sérieusement, de quel droit ce dangereux Critique vient-il empoisonner des paroles aussi innocentes que celles qu'il nous cite du Livre de la Bruyere ? Qui lui a revelé que c'est de la Bruyere qu'il

* Paroles tirées de la *Critique de l'Ecole des Femmes*, & appliquées au présent sujet.

† Voyez la *Critique de l'Ecole des Femmes*, Scene 2.

qu'il faut les entendre, plutôt que de toute autre personne qui commence à s'élever dans le monde? La Bruyere le lui a-t-il dit en confidence? Mais comment l'auroit-il fait, puisque dans son Discours à l'Académie il déclare expressément & sans détour qu'il n'a employé aucune médiation pour y être admis? *Vos voix seules*, dit-il à ces Messieurs, *toujours libres & arbitraires donnent une place dans l'Académie Françoise : Vous me l'avez accordée, Messieurs, & de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de votre* SEULE MAGNIFICENCE. *Il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, ni autorité, ni* FAVEUR *qui ayent pu vous plier à faire ce choix. Je n'ai rien de* TOUTES CES CHOSES. *Tout me manque. Un Ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, & dont les fausses & malignes applications pouvoient me nuire auprès des personnes moins équitables, & moins éclairées que vous, a été* TOUTE LA MEDIATION *que j'ai employée, & que vous avez reçûe.*

Peut-on croire que la Bruyere eût parlé de cette maniére, s'il eût été reçû dans l'Académie à la recommanda-

da-

dation du Prince ? N'auroit-ce pas été en lui une hardiesse & une ingratitude insupportables ? Il y a apparence que, si Vigneul-Marville eût lû ce Discours de la Bruyere, il ne décideroit pas si hardiment que c'est à la faveur du Prince qu'est dûe sa réception dans l'Académie Françoise. Je me trompe, il l'a lû, & y a vû que la Bruyere *y déclare expressément qu'il n'a employé aucune médiation pour être reçu dans l'Académie Françoise, que la singularité de son Livre.* Ce sont les propres termes de Vigneul-Marville, *pag.* 348. de ses *Mélanges d'Histoire & de Litterature.* Mais ce terrible Censeur ne se rend pas pour si peu de chose. *Comme M. de la Bruyere*, * ajoute-t-il, *dit le contraire dans ses* Caractères, *& qu'il avoue que ç'a été par la faveur du Prince, qui s'étant déclaré, a fait déclarer les autres, je m'en tiens à cette parole, qui étant la premiere qui lui soit venue à la pensée, doit être la meilleure selon ses régles.* Peut être embarrasseroit-on bien Vineul-Marville, si on le prioit de prouver que l'endroit des *Caractères* qu'il a en

* Pag. 348. & 349.

en vûe n'a été imprimé qu'après que la Bruyere a été reçu dans l'Académie Françoise. » Tout le monde s'éleve » contre un homme qui entre en ré- » putation : à peine ceux qu'il croit » ses amis, lui pardonnent-ils un mé- » rite naissant : on ne se rend qu'à » l'extrêmité, & après que le Prince » s'est déclaré par les récompenses. « *C'est-à-dire, sans figure*, si nous en croyons Vigneul-Marville, *que l'Académie a été forcée à recevoir M. de la Bruyere.* Quelle chûte ! Quelle explication, bon Dieu ! Ne diroit-on pas qu'une Place dans l'Académie vaut un Gouvernement de Province ? Il a bien raison d'écarter la figure, ou plutôt de tirer les paroles de la Bruyere du plus ténébreux cahos qu'il soit possible d'imaginer : car sans le secours d'un si subtil interpréte, qui s'aviseroit jamais d'entendre par le terme de *récompense* une place dans l'Académie Françoise ? Mais pour qui nous prend ce sévére Critique ? Croit-il donc être le seul qui ait lû *l'Histoire de l'Académie*, où tout le monde peut voir, * que les avantages

* *Pag.* 43, 44, &c. de l'Edition de Paris, 1701.

ges qui ſont accordés aux Membres de cette illuſtre Compagnie, ſe réduiſent *à être exemptés de toutes tutelles & curatelles, de tous guets & gardes, & à jouïr du droit de faire ſolliciter par Commiſſaires les Procès qu'ils pourroient avoir dans les Provinces éloignées de Paris ?* C'eſt ſi peu de choſe que *Peliſſon* s'étonne qu'on n'eût pas demandé, outre ces priviléges, l'exemption des tailles, qu'apparemment on auroit obtenue ſans peine. Mais que la place d'Académicien ſoit une des plus importantes du Royaume : où eſt-il parlé de la Bruyere dans l'endroit des *Caractères* que nous cite Vigneul Marville ? Qu'y a-t-il là qu'on puiſſe lui appliquer plutôt qu'à tout homme de mérite que le Prince s'aviſe d'élever à quelque poſte conſidérable ? N'y a-t-il donc en France que la Bruyere dont les belles qualités ayent été en butte à l'envie dès qu'elles ont commencé d'éclatter dans le monde ? On eſt donc aujourd'hui beaucoup plus raiſonnable en France que dans les ſiécles précédens dont l'Hiſtoire nous fournit tant d'exemples d'une maligne jalouſie.

Je me ſuis un peu trop étendu ſur cet article : car il ſuffiſoit de propoſer les fondemens de la Critique de Vigneul-Marville, pour en montrer la foibleſſe. Mais j'ai été bien-aiſe de faire voir par cet exemple dans quels inconvéniens s'engagent ces Cenſeurs paſſionnés, qui veulent, à quelque prix que ce ſoit, décrier les perſonnes ou les Ouvrages qui n'ont pas le bonheur de leur plaire. Aveuglés par ce déſir, ils prennent tout à contre-ſens, cenſurent au hazard les paroles les plus innocentes, blâment hardiment les meilleurs endroits d'un Ouvrage, ſans s'être donné la peine d'en pénétrer le véritable ſens; & par là s'expoſent eux-mêmes à la cenſure de tout le monde.

* Ceci s'adreſſe à vous, Eſprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien cherchez ſur tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages,
Sur tant de beaux Ouvrages ?
Ils ſont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

VIII.

* La Fontaine, *Fable XVI.* Liv. V.

VIII. Ce que notre Cenſeur ajoute pour achever le prétendu Portrait de la Bruyere, n'eſt pas mieux fondé que ce que nous venons de refuter. *Il n'eſt point de Philoſophe*, * dit-il, *plus humble en apparence, ni plus fier en effet que M. de la Bruyere. Il monte ſur ſes grands Chevaux; & à meſure qu'il s'éleve, il parle avec plus de hardieſſe & de confiance.* » L'on peut, *dit-il*, refu-
» ſer à mes Ecrits leur récompenſe :
» on ne ſauroit en diminuer la répu-
» tation ; & ſi on le fait, qui m'em-
» pêchera de le mépriſer ? « de la maniere que Vigneul-Marville cite ces paroles, on ne peut que les appliquer à la Bruyere. Mais encore un coup, qui a revelé à ce Cenſeur pénétrant que la Bruyere a voulu parler de lui même, & non de tout ſage Ecrivain qui s'étant appliqué à démontrer la folie & l'extravagance des vices de l'homme pour le porter à s'en corriger, eſt en droit de mépriſer ceux qui s'attachent à décrier ſon Ouvrage ? On n'a qu'à lire tout le paſſage pour voir qu'il faut l'entendre dans ce

* Pag. 330.

ce dernier ſens. Il eſt un peu trop long pour le tranſcrire ici. Vous le trouverez au Chapitre XII. intitulé, DES JUGEMENS, pag. 121. Mais ſi notre Cenſeur veut à quelque prix que ce ſoit, qu'on applique ces paroles à la Bruyere lui-même, je ne vois pas qu'elles contiennent rien de fort déraiſonnable, à les prendre dans leur vrai ſens. Il eſt viſible qu'il faut entendre ici par les perſonnes qui prétendent diminuer la réputation d'un Ouvrage, des Envieux qui n'y ſont portés que par pure malignité, comme il paroît par les méchantes raiſons qu'ils employent pour en venir à bout. Or quel meilleur parti peut-on prendre en ce cas-là que de mépriſer leurs vaines inſultes? & par conſéquent ſi la Bruyere a jamais été expoſé à la haine de ces ſortes de perſonnes, pourquoi n'auroit-il pû leur dire, » *Vous ne ſauriez diminuer la réputa-* » *tion de mes Ecrits* par vos méchan- » tes plaiſanteries, & par les fauſſes » & malignes applications que vous » faites de mes paroles? Mais ſi vous » impoſiez pour quelque tems au Pu- » blic par vos réflexions odieuſes &

» mal-

» mal-fondées, *qui m'empêchera de* » *vous mépriser?* Vous voudriez peut-» être que je m'amusasse à vous ré-» pondre. Je n'ai garde de le faire. » Ce seroit donner du poids à vos rai-» sonnemens frivoles. J'aime mieux » les regarder avec mépris, comme » ils le méritent. « Si c'étoit-là ce que la Bruyere a voulu dire, quel droit auroit-on de l'en censurer? N'est-il pas vrai qu'en bien des rencontres c'est une fierté louable de mépriser les vaines morsures de l'Envie? C'est ainsi qu'en a usé Boileau. Mais qui le blâme d'avoir mieux aimé enrichir le Public de nouveaux Ouvrages que de s'amuser à refuter toutes ces impertinentes Critiques qu'on fit d'abord des premieres Poësies qu'il mit au jour? Et qui ne voudroit à présent, que le fameux *Arnaud* se fût occupé à autre chose qu'à repousser les attaques de ses Adversaires, à quoi il a employé la meilleure partie de sa vie?

Enfin pour me rapprocher de Vigneul-Marville, il est tout visible que, si la Bruyere eût vû le Portrait odieux que ce dangereux Censeur a fait de sa personne sans aucune appa-

rence

rence de raiſon, il auroit fort bien pû ſe contenter de dire pour toute réponſe; * *Ceux qui ſans nous connoître aſſez penſent mal de nous, ne nous font pas de tort. Ce n'eſt pas nous qu'ils attaquent, c'eſt le fantôme de leur imagination.* Car, comme je viens de le montrer, rien n'eſt copié d'aprés nature dans ce prétendu Tableau : tout y eſt, je ne dis pas *croqué* & *ſtrapaſonné*, comme parle Vigneul-Marville, mais plutôt peint au hazard, & ſans aucun rapport à l'Original que le Peintre a voulu repréſenter.

En voilà aſſez ſur la *Perſonne de la Bruyere* : voyons maintenant ce que notre Critique trouve à reprendre dans ſes *Ecrits*.

SE-

* *Paroles de la Bruyere*, Chap. XII. intitulé, DES JUGEMENS, Tom. II. pag. 106.

SECONDE PARTIE,

Du Livre de la Bruyere, intitulé, *Caractères ou Mœurs de ce ſiécle.*

I. SI décider étoit prouver, jamais Livre n'auroit été mieux critiqué, que celui de la Bruyere l'a été dans les *Mélanges d'Hiſtoire & de Litterature*, recueillis par *Vigneul-Marville.* Mais comme tout homme qui s'érige en Critique, devient partie de celui qu'il entreprend de cenſurer, ſon témoignage n'eſt compté pour rien devant le Tribunal du Public. Après avoir déclaré que cet Auteur lui déplaît, il n'eſt plus néceſſaire qu'il nous diſe en différens endroits & en diverſes manieres qu'il condamne ſes penſées, ſon ſtyle, ou ſes expreſſions. On le ſait déja. Tout ce qu'on attend de lui, c'eſt qu'il faſſe voir nettement & par de bonnes raiſons, que tel ou tel endroit du Livre qu'il prétend critiquer, eſt condamnable.

Je ſai bien que pluſieurs Savans ſe ſont

ſont fait une habitude de nous étaler aſſez ſouvent leurs opinions particuliéres, ſans en donner aucune preuve. Tels ont été dans le ſiécle précédent quelques célébres Commentateurs qu'on nomme *Critiques*. Mais ce n'eſt pas par-là qu'ils ſe ſont fait eſtimer. C'eſt au contraire un défaut dont ils ont été blâmés par tout ce qu'il y a de gens raiſonnables dans la République des Lettres. Il eſt vrai qu'encore aujourd'hui pluſieurs Savans de cet ordre, qui écrivent * en Latin & en François, ſont aſſez portés à excuſer cette méthode, parce qu'ils ſont bien-aiſes de l'imiter : mais les gens de bon ſens ne ſauroient s'en accommoder.

L'eſprit ſe révolte naturellement contre des déciſions vagues qui ne l'inſtruiſent de rien. Que m'importe de ſavoir, qu'un Ouvrage vous déplaît, ſi j'ignore les raiſons pour leſquel-

* Témoin deux ou trois Editeurs d'Horace, qui depuis peu ont fait imprimer le Texte de ce fameux Poëte avec des corrections, des tranſpoſitions, & des changemens, dont ils ne donnent pour garant que leur goût, & leur autorité particuliere.

quelles vous le condamnez ? Par exemple, j'ai lû le *Voyage du Monde de Descartes*, composé par le P. *Daniel*; & j'ai été charmé de la naïveté de son style, de la pureté de ses expressions, & sur-tout de la solidité de ses raisonnemens. Quelque tems après, Vigneul-Marville trouve à propos d'imprimer * que l'Auteur de ce Livre est *un fade railleur*. Faudra-t-il qu'après avoir vû cette décision, faite en l'air, je renonce à mon jugement pour embrasser le sentiment de Vigneul-Marville ? Je ne crois pas qu'il osât lui-même l'exiger. Mais s'il n'a prétendu instruire personne par cette Critique, jettée au hazard sans preuve, pourquoi la faire ? Pourquoi perdre du tems inutilement ? L'Auteur des *Dialogues des Morts*, dit plaisamment, *que tout paresseux qu'il est, il voudroit être gagé pour critiquer tous les Livres qui se font. Quoique l'emploi paroisse assez étendu*, ajoute-t-il, *je suis assuré qu'il me resteroit encore du tems pour ne rien faire.* Mais ce judicieux Ecrivain auroit trouvé l'emploi bien plus commo-

* *Melanges d'Histoire*, &c. pag. 152.

mode, s'il eût pû s'aviſer de cette autre maniere de critiquer, où l'on ſuppoſe tout ce qu'on veut ſans ſe mettre en peine de le prouver : méthode ſi courte & ſi facile qu'on pourroit, en la ſuivant, critiquer les meilleurs Livres ſans ſe donner même la peine de les lire. Il eſt vrai qu'une telle Critique eſt ſujette à un petit inconvénient; c'eſt que, ſi elle eſt facile à faire, elle eſt auſſi fort aiſée à détruire. Car il n'y a perſonne qui ne ſoit en droit de ſiffler toutes ces déciſions deſtituées de preuves, & de leur en oppoſer d'autres directement contraires : de ſorte qu'à critiquer de cette maniere, on n'eſt pas plus avancé au bout du compte, que le Marquis de la *Critique de l'Ecole des Femmes*, qui voulant décrier cette Piéce, croyoit faire merveille en diſant d'un ton de Maître, *qu'il la trouvoit déteſtable, du dernier déteſtable, ce qu'on appelle déteſtable.* Mais on lui fit bientôt voir que cette déciſion n'aboutiſſoit à rien, en lui répondant, *Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement déteſtable.* C'eſt à quoi doit s'attendre tout Cenſeur déciſif qui veut en être cru

ſur ſa parole : Car s'il ſe donne la liberté de rejetter le ſentiment d'un autre ſans en donner aucune raiſon, chacun a droit de rejetter le ſien avec la même liberté.

Si Vigneul-Marville eût penſé à cela, il ſe ſeroit plus attaché qu'il ne fait, à nous prouver en détail & par bonnes raiſons, que le Livre de la Bruyere eſt plein de penſées fauſſes, obſcures & mal exprimées, au lieu de nous dire en général, que * *ſi M. de la Bruyere avoit pris un bon ſtyle, qu'il eût écrit avec pureté, & fini davantage ſes Portraits, l'on ne pourroit ſans injuſtice mépriſer ſon Livre :* † *qu'il uſe de tranſpoſitions forcées*, § *qu'il n'a point de ſtyle formé, qu'il écrit au hazard, employant des expreſſions outrées en des choſes très-communes, & que quand il en veut dire de plus relevées, il les affoiblit par des expreſſions baſſes, & fait ramper le fort avec le foible : qu'il tend ſans relâche à un ſublime qu'il ne connoît pas, & qu'il met tantôt dans les choſes, tantôt dans les paroles, ſans jamais attraper le point*

* *Mélanges d'Hiſtoire*, &c. pag. 332.
† Pag. 333. § Id. pag. 336.

point d'unité qui concilie les paroles avec les choses, en quoi consiste tout le secret & la finesse de cet art merveilleux. Car à quoi bon toutes ces décisions vagues, si l'on n'en fait voir la solidité par des exemples incontestables? *J'estime toujours les bonnes choses que M. de la Bruyere a tirées de nos bons Auteurs,* continue notre Critique * sur le même ton de Maître qui veut en être cru sur sa parole, *mais je n'estime pas la maniére dont il les a mises en œuvre. J'aurois mieux aimé qu'il nous les eût données tout bonnement comme il les a prises, que de les avoir obscurcies par son jargon. Je loue la bonne intention qu'il a eue de reformer les mœurs du siécle présent en découvrant leur ridicule, mais je ne saurois approuver qu'il cherche ce ridicule dans sa propre imagination plutôt que dans nos mœurs mêmes, & qu'outrant tout ce qu'il représente, il fasse des Portraits de fantaisie, & non des Portraits d'après nature, comme le sujet le demande. Je fais cas des régles de bien écrire que M. de la Bruyere débite dans ses Caractères, mais je ne puis souffrir qu'il vio-*

* Pag. 350 & 351.

viole ces régles qui sont du bon sens, pour suivre le déreglement d'un génie capricieux. En un mot, je loue le dessein de M. de la Bruyere qui est hardi, & très-hardi, & dont le Public pourroit retirer quelque utilité, mais je dis sans façon, que ce dessein n'est pas exécuté de main de Maître, & que l'entrepreneur est bien au-dessous de la grandeur de son entreprise. Voilà une terrible Critique: mais que nous apprend-elle dans le fond? Rien autre chose si ce n'est que Vigneul-Marville n'approuve pas le Livre de la Bruyere, de sorte que tous ceux qui estimoient ce Livre avant que d'avoir lû cette Critique, pourroient se contenter de lui dire, *C'est donc là le jugement que vous faites des* Caractères de ce siécle : *voilà qui va le mieux du monde : & nous, Monsieur,* * *nous trouvons votre jugement tout-à-fait ridicule & mal fondé.* A la vérité, cette Contre-critique ne nous apprendroit rien non plus; mais Vigneul-Marville n'auroit aucun droit de

* De quibus quoniam verbo arguis, verbo satis est negare. *Ex Cicerone, pro Sex. Roscio Amerino*, cap. 29.

de s'en plaindre. C'eſt de quoi ce Cenſeur auroit dû s'appercevoir d'autant plus aiſément, que dans la plûpart des choſes qu'il dit contre les *Caractères de ce ſiécle*, il entre en diſpute avec *Ménage*. Car s'il a eu raiſon de ne pas ſe rendre à l'autorité de ce ſavant homme, il devoit ſuppoſer naturellement que ceux qui liroient ſa Critique, ne feroient pas plus de cas de ſon autorité qu'il n'en fait de celle du *Menagiana* : ce qui, pour le dire en paſſant, fait bien voir l'inutilité de ces déciſions ſans preuve qu'on ſe donne la liberté d'entaſſer dans ces Livres terminés en *ana*, & dans d'autres Ouvrages compoſés ſur le même modéle.

Ces Réflexions générales pourroient preſque ſuffire pour détruire ce que Vigneul-Marville a jugé à propos de publier contre le Livre de la Bruyere : car la plûpart de ſes Remarques ne ſont fondées que ſur ſa propre autorité, qui dans cette occaſion doit être comptée pour rien, ou ſur la ſuppoſition qu'il fait gratuitement & ſans en donner aucune preuve, que le Livre qu'il prétend critiquer eſt un

méchant Livre. C'eſt ce que nous allons voir article par article. Mais comme il importe fort peu au Public de ſavoir qu'on peut réfuter un Livre, ſi cette réfutation n'inſtruit de rien, je tâcherai de faire voir par raiſon, le contraire de ce que Vigneul-Marville s'eſt contenté d'avancer ſans preuve.

II. LA BRUYERE finit ſon Livre par ces paroles : *Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne ; & ſi on les goûte, je m'en étonne de même.* La diverſité & l'incertitude des jugemens des hommes eſt ſi grande, que cet Auteur pouvoit fort bien parler ainſi d'un Ouvrage où il avoit tâché de repréſenter naïvement les mœurs de ſon ſiécle. Car croyant d'un côté avoir exécuté fidélement ſon deſſein, (ſans quoi il n'auroit pas dû publier ſon Livre) il devoit s'étonner qu'on ne goûtât point des choſes dont chacun pouvoit aiſément reconnoître la vérité auſſi bien que lui ; & de l'autre conſidérant la bizarrerie & l'extrême varieté des Jugemens humains, il ne pouvoit qu'être ſurpris, ſi ces choſes venoient à être goûtées de la plûpart de ſes Lecteurs. C'eſt là, ſi je ne me trom-

trompe, le vrai ſens de cette ſentence que Vigneul-Marville veut trouver ambigue. Qu'elle le ſoit ou non, c'eſt par-là qu'il commence la cenſure qu'il a trouvé à propos de faire du Livre de la Bruyere, *Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne; & ſi on les goûte, je m'en étonne de même.* Pour moi, * dit Vigneul-Marville, je m'en tiens à ce dernier. C'eſt-à-dire qu'il ne goûte pas beaucoup ces Caractères. A la bonne heure. Mais s'il vouloit l'apprendre au Public, il devoit lui en découvrir en même tems les raiſons, ſuppoſant modeſtement que le Public ne ſe ſoucie pas beaucoup d'être informé de ſes dégoûts; ce qu'il n'a pas fait, à mon avis, comme j'eſpere le montrer clairement dans tout le reſte de ce petit Ouvrage. *J'avoue pourtant en honnête homme*, ajoute d'abord Vigneul-Marville, *que le Livre de M. de la Bruyere eſt d'un caractère à ſe faire lire. De tout tems ceux qui ont écrit contre les mœurs de leur ſiécle ont trouvé des Lecteurs en grand nombre, & des Lecteurs favorables, à cauſe de l'in-*

* pag. 331.

clination que la plûpart ont pour la ſatyre, & du plaiſir que l'on ſent de voir à découvert les défauts d'autrui, pendant qu'on ſe cache ſes propres défauts à ſoi-même. Quoique l'Euphormion de Barclée ne touche les vices des Cours de l'Europe qu'en général, & aſſez legérement, on a lû ce Livre avec avidité, & on le lit encore tous les jours. Il en eſt de même du Gygès, *du* Genius ſæculi, *& des autres ſemblables. Il ne faut donc pas s'étonner ſi les* Caractères *de M. de la Bruyere ont été ſi courus & imprimés juſqu'à neuf fois, puiſqu'entrant dans le détail des vices de ce ſiécle, il caractériſe toutes les perſonnes de la Cour & de la Ville qui ſont tachées de quelques-uns de ces vices. La curioſité la plus maligne y eſt reveillée, comme elle l'eſt à l'égard de tous les Libelles & les Ecrits qui ſuppoſent des Clefs pour être entendus. La Ville a une demangeaiſon enragée de connoître les vices de la Cour: la Cour de ſon côté jette volontiers les yeux, quoique de haut en bas, ſur les vices de la Ville pour en turlupiner, & c'eſt une avidité inconcevable dans les Provinces, d'apprendre les nouvelles ſcandaleuſes de la Ville & de la Cour.*

C'eſt

C'eſt donc uniquement *à l'inclination que la plûpart des hommes ont pour la Satyre*, que le Livre de la Bruyere doit cette approbation générale qu'il a reçue en France où il a été imprimé *juſqu'à neuf fois*, & le ſera ſans doute davantage par la même raiſon. Il s'enſuivroit de ce beau raiſonnement, que les Satyres d'*Horace*, de *Perſe*, de *Juvenal*, de *Regnier*, de *Boileau*, &c. n'ont été & ne ſont encore eſtimées qu'à cauſe du plaiſir que la plûpart des hommes prennent à s'entretenir des vices des autres hommes. Mais ce n'eſt pas cela, n'en déplaiſe à Vigneul-Marville.

On admire ces Auteurs parce qu'ils ſont pleins d'eſprit, que les divers portraits qu'ils font des défauts des hommes ſont exacts, que leurs railleries ſont fines, ſolides, & agréablement exprimées, ... Et lorſqu'ils viennent à louer ce qui eſt louable, comme ils le font très ſouvent, on eſt autant touché de ces éloges que des traits ſatyriques qu'ils répandent dans leurs Ouvrages.

Comme on entend tous les jours débiter en Chaire des maximes généra-

rales sur la plûpart des sujets, quelques Ecrivains se font à cette maniére de raisonner, qui n'instruit de rien. Car pour l'ordinaire, si l'on prend ces maximes générales à la rigueur & dans toute l'étendue qu'emportent les termes dont on se sert pour les exprimer, elles sont fausses : & si on les considére dans un sens vague & indéterminé, elles ne sont d'aucun usage, & ne disent rien que ce que tout le monde sait déja. C'est ce qu'il est aisé de voir dans le point en question. Il est certain que les hommes ont de la malignité, tout le monde en convient. Mais peut on en conclure que cette malignité régle tous leurs jugemens? Point du tout. Si les hommes ont de la malignité, ils ont aussi du bon sens. S'ils rient du Portrait d'un avare, d'un lâche, d'un impertinent, ce n'est pas toujours à cause qu'ils aiment à se divertir aux dépens d'autrui, mais parce qu'on leur représente l'idée de ces différens caractères avec des couleurs vives & naturelles, ce qui ne manque jamais de plaire. Preuve de cela, c'est que ces Portraits les divertissent, sans qu'ils songent à en

en faire l'application à aucun original actuellement exiſtant. C'eſt par cette raiſon qu'on aime la Comédie, où l'on voit des défauts agréablement tournés en ridicule, ſans penſer à perſonne dans le monde, en qui l'on ait remarqué rien de pareil. Par exemple, lorſque le Parterre ſe divertit à voir repréſenter le *Tartuffe*, chacun de ceux qui le compoſent, n'a pas devant les yeux un homme de ſa connoiſſance dont le caractère réponde à celui de cet Hypocrite : mais le Portrait de ce ſcelerat leur plaît, parce que tous ſes traits ſont bien tirés, & conviennent admirablement au caractère que le Poëte lui a voulu donner. C'eſt ce qui fait qu'un Avare ſe divertit quelquefois à voir le portrait d'un Avare, dont il eſt lui-même le plus parfait original, & ſur qui ſouvent ce Portrait a été tiré.

* Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y voit avec plaiſir, ou croit ne s'y point voir.

L'A

* Boileau, *Art Poëtique*, Chant III. 353. & ſuiv.

L'Avare des premiers rit du tableau fidéle
D'un Avare ſouvent tracé ſur ſon modéle,
Et mille fois un Fat finement exprimé
Méconnut le portrait ſur lui-même formé.

Mais ſuppoſé que la malignité contribue à nous faire trouver du plaiſir dans ces ſortes de ſpectacles & dans la lecture des Livres ſatyriques, elle n'eſt pourtant pas généralement & conſtamment ſi grande cette malignité, qu'elle aveugle le jugement de la plus grande partie des hommes, & leur faſſe goûter toute ſorte de Satyres, quelque impertinentes qu'elles ſoient. Si cela étoit, on auroit conſervé mille fades Libelles pleins de fiel & d'aigreur, qu'on a compoſé dans tous les tems contre les perſonnes les plus illuſtres. On ne vit jamais tant de Satyres que du tems de la *Ligue*. Où ſont elles préſentement? Elles ont diſparu pour jamais, ſi vous en exceptez le fameux *Catholicon* d'*Eſpagne* à qui le tems n'a rien ôté de ſon prix. D'où vient cette diſtinction en faveur de cet Ouvrage? Eſt-ce de la malignité des hommes, & de leur inclination à la Satyre? Nullement: mais de la bon-

bonté de la Piéce, *qui*, comme dit le P. *Rapin*, *ſurpaſſe tout ce qu'on a écrit en ce genre dans les derniers ſiécles. Il régne dans tout cet Ouvrage*, ajoute-t-il, *une délicateſſe d'eſprit, qui ne laiſſe pas d'éclater parmi les maniéres rudes & groſſiéres de ce tems-là : & les petits Vers de cet Ouvrage ſont d'un caractère très-fin & très-naturel.* C'eſt là, dis-je, ce qui a conſervé cette Satyre, & qui la fit ſi fort eſtimer dès qu'elle vit le jour : car, comme * dit Vigneul-Marville, qui a fait des obſervations très-curieuſes ſur cette piéce, *dès qu'elle parût, chacun en fut charmé.*

Et ſans remonter ſi haut, combien de Libelles ſatyriques ne publia-t-on pas en France contre le Cardinal *Mazarin? On ne voyoit alors par la Ville*, dit † l'Hiſtoire de ce tems-là, *que Libelles diffamatoires, que Chanſons & Vers ſatyriques, qu'Hiſtoires faites à plaiſir, que Diſcours d'Etat & raiſonnemens politiques, où Mazarin étoit repréſenté ſous les noms les plus odieux, & où mê-*

* Pag. 198. *de ſes Mélanges.*

† Hiſtoire du Prince de Condé, pag. 325. ſeconde Edition.

même les perſonnes Royales n'étoient guéres épargnées. Voilà bien de quoi réveiller la malignité des hommes. Cependant elle n'a pu toute ſeule donner du prix à tous ces Libelles, & les empêcher de tomber dans l'oubli.

Il eſt vrai que la malignité, la paſſion & le deſir de décrier les perſonnes qui font le ſujet d'un Ouvrage ſatyrique, peuvent le faire valoir pendant quelque tems. Mais s'il eſt fade & impertinent, on s'en dégoûte preſque auſſi-tôt que d'un froid Panegyrique. Mille Libelles ridicules qu'on a fait pendant la * derniére Guerre, à Paris, à Londres, à Vienne, à la Haye, à Amſterdam & ailleurs, en ſont une bonne preuve. Recherchés & lûs avec avidité pendant quelques mois, ils étoient rebutés en peu de tems, pour faire place à d'autres, qui n'étant pas meilleurs, éprouvoient bien-tôt la même diſgrace.

Lors donc qu'une Satyre eſt générale-

* *Qui commencée* en 1688 *& finie* en 1697. *étoit* la derniere *par rapport à l'an* 1702. *auquel cette* Défenſe *a été imprimée pour la premiére fois.*

ralement eſtimée, il ne ſuffit pas de dire, pour la décrier, que cette eſtime générale ne vient que de l'inclination que les hommes ont à s'entretenir des défauts d'autrui. Ce raiſonnement ne peut être de miſe, qu'après qu'une Satyre qui a été en vogue pendant quelque tems, vient à tomber dans le mépris. On peut dire alors, après en avoir montré les défauts, (ce qui eſt à noter) que ce qui la faiſoit valoir pendant ce tems-là, quelque groſſiére qu'elle fût, c'étoit apparemment le plaiſir malin qu'on prenoit à ſe divertir aux dépens de ceux qu'on y tournoit en ridicule. Et par conſéquent, ſi Vigneul-Marville ne goûte pas les *Caractères de ce ſiécle*, quoiqu'ils ſoient généralement eſtimés, il n'a pas raiſon de dire pour juſtifier ſon dégoût, *qu'il ne faut pas s'étonner ſi les* Caractères *de M. de la Bruyere ont été ſi courus & imprimés juſqu'à neuf fois, puiſqu'entrant dans le détail des vices de ce ſiécle, il caractériſe toutes les perſonnes de la Cour & de la Ville qui ſont tachées de quelques-uns de ces vices.* Car ſi la Bruyere a bien exécuté ſon deſſein, on ne peut qu'eſtimer ſon Ouvrage, com-

comme on eſtime les *Satyres de Boileau* & les *Comédies de Moliere ;* & s'il l'a mal exécuté, il y a lieu de s'étonner que ſon Livre ait été ſi long-tems & ſi généralement eſtimé. De ſorte que ſi Vigneul Marville croit que la Bruyere ait mal repréſenté les mœurs de ſon ſiécle, il doit le prouver par des raiſons tirées de l'Ouvrage même, & non pas de la malignité des hommes, qui ſeule ne ſuffit pas pour faire valoir long-tems une méchante Satyre.

Mais ce qui fait bien voir que les *Caractères de ce ſiécle* ne doivent pas cette approbation qu'ils ont dans le monde, à la paſſion extraordinaire que la Ville a de connoître les vices de la Cour, & au plaiſir que la Cour prend à ſe divertir des défauts de la Ville, non plus qu'à l'avidité inconcevable qu'on a dans les Provinces d'apprendre les nouvelles ſcandaleuſes de la Ville & de la Cour, c'eſt que les premiéres Editions du Livre de la Bruyere furent enlevées, quoiqu'il y eût fort peu de ces Caractères qu'on peut appliquer à des perſonnes particuliéres.

D'ailleurs, cet Ouvrage n'eſt pas

moins eſtimé dans les Païs étrangers qu'en France. On l'a peut-être imprimé plus ſouvent à Bruxelles qu'à Paris. Il s'en fait un grand débit en Hollande ; & on l'admire en Angleterre , où il a été traduit en Anglois. Ces peuples ont-ils auſſi *une démangeaiſon enragée* , comme parle Vigneul-Marville , de connoître les vices de tous les François qui font quelque figure à Paris , ou à Verſailles ? D'où leur viendroit cet empreſſement pour des perſonnes dont ils ne connoiſſent pas même les noms ? Et comment pourroient-ils les démêler dans les *Caractères de ce ſiécle* , où non-ſeulement ces prétendues perſonnes ne ſont pas nommées , mais où le caractère qu'on leur donne ne contient rien que ces Etrangers ne puiſſent auſſi-bien appliquer à mille autres perſonnes qu'à ceux que certaines gens croyent que l'Auteur a eu devant les yeux ? Un Anglois , par exemple , ouvre le Livre de la Bruyere , & y trouve ce Caractère : * *Argyre tire ſon gand pour montrer une belle main* ,

* Chap. XI. intitulé, DE L'HOMME, Tom. II. pag. 45.

main, & ne néglige pas de découvrir un petit ſoulier qui ſuppoſe qu'elle a le pied petit : elle rit des choſes plaiſantes ou ſérieuſes pour faire voir de belles dents : ſi elle montre ſon oreille, c'eſt qu'elle l'a bien faite, & ſi elle ne danſe jamais, c'eſt qu'elle eſt peu contente de ſa taille qu'elle a épaiſſe. Elle entend tous ſes intérêts à l'exception d'un ſeul, elle parle toujours, & n'a point d'eſprit. Faudra-t-il que cet Anglois aille s'adreſſer à Vigneul-Marville (car il eſt, je penſe, le ſeul qu'on puiſſe conſulter ſur cela) pour ſavoir quelle eſt la perſonne de la Cour ou de la Ville que la Bruyere a voulu repréſenter ſous le nom d'*Argyre ?* Cela n'eſt pas néceſſaire. Il n'a qu'à jetter les yeux autour de lui pour y voir des perſonnes de ce caractère, ce qui ſuffit pour lui faire ſentir que la Bruyere a bien dépeint dans cet endroit la foibleſſe & l'aveuglement de la plûpart des hommes, qui négligeant de connoître leurs plus grands défauts, s'apperçoivent bientôt de leurs plus petits avantages.

Au reſte, de la maniére dont Vigneul-Marville parle du Livre de la Bruyere, on diroit qu'il ne l'a jamais lû.

lû. Car en ſoutenant comme il fait, que ce grand ſuccès qu'il a eu dans le monde, ne vient que du plaiſir malin que les hommes prennent * *à voir à découvert les défauts d'autrui*, il ſemble ſuppoſer que cet Ouvrage n'eſt qu'un amas de Portraits ſatyriques, † *de toutes les perſonnes de la Cour & de la Ville*, comme il parle. Cependant rien n'eſt plus faux que cette ſuppoſition. Car non-ſeulement ce Livre eſt preſque tout compoſé de ſolides réflexions qui regardent uniquement les vertus ou les vices des hommes ſans aucun rapport à qui que ce ſoit, comme verra tout homme qui prendra la peine de le lire : mais encore la plûpart des Portraits qui y ſont, ne peuvent point être plutôt appliqués à certaines perſonnes particuliéres qu'à mille autres que la Bruyere n'a jamais vû : & quelques autres en aſſez grand nombre contiennent l'éloge des perſonnes les plus diſtinguées par leur vertu ou par leur mérite qui ayent paru en France vers la fin du XVII. ſiécle : Carac-

* Mélanges d'Hiſtoire, *&c. pag.* 331.
† *Id.* pag. 332.

ractères beaucoup plus propres à exciter l'envie des hommes qu'à reveiller *cette maligne curiosité*, qui, selon Vigneul-Marville, leur fait trouver tant de plaisir *à voir les défauts d'autrui pendant qu'ils se cachent à eux-mêmes leurs propres défauts*, qu'elle leur donne du goût pour des Satyres fort froides & fort insipides, telles que les *Caractères de ce siécle.*

Mais puisque nous voilà tombés sur le chapitre des Portraits que la Bruyere a répandus dans son Livre, nous transporterons ici tout ce que notre Critique en dit ailleurs, afin qu'on en puisse mieux juger en le voyant tout ensemble.

III. VIGNEUL-MARVILLE commence à parler des Portraits qui sont répandus dans le Livre de la Bruyere, en attaquant avec la derniére intrépidité le jugement avantageux qu'en avoit fait Menage dans le Recueil des pensées qu'on lui a attribuées après sa mort, sous le titre de *Menagiana.* » M. de la » Bruyere est merveilleux, dit * M. Mé-

* *Menagiana*, Tom. IV. pag. 219. de l'Edition de Paris, 1715.

» Menage, à attraper le ridicule des » hommes, & à le développer. « *Il devoit dire plutôt à l'envelopper*, ajoute * Vigneul-Marville, *car M. de la Bruyere, à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des Sphinx & des chiméres, qui n'ont nulle vraisemblance. M. Menage tout entêté qu'il est de son M. de la Bruyere, est contraint de reconnoître que ses Portraits sont un peu chargés. Il fait la petite bouche, & n'ose dire, comme il est vrai, que ses Portraits sont trop chargés, & si peu naturels que la plûpart ne conviennent à personne. Quand on peint de fantaisie, on peut charger ses Portraits, & s'abandonner à ses imaginations, mais quand on peint d'après nature, il faut copier la nature telle qu'elle est. Outre que M. de la Bruyere travaille plus en détrempe qu'à l'huile, qu'il n'entend pas les divers tons ni l'union des couleurs, & que d'ordinaire ses Tableaux ne sont que croqués : il a encore le malheur, ne sachant pas dessiner correctement, qu'il strapasonne ses figures, & en fait des grotesques & des monstres.*

Plaisante maniére de critiquer! Poser

* Dans les *Melanges*, pag. 340.

ser d'abord ce qui est en question, le répéter cent fois en différens termes sans le prouver; & triompher, après cela, comme si l'on avoit terrassé son ennemi! Il n'y a si petit Ecolier qui n'en pût faire autant. Vigneul Marville en veut aux Portraits de la Bruyere, & à Menage qui les approuve. Il le déclare hautement, *il n'en fait pas la petite bouche*, pour parler son langage; mais enfin, tout ce qu'il dit pour confondre Menage, c'est qu'il n'est pas de son sentiment sur les Portraits qu'on trouve dans le Livre de la Bruyere. *Id Populus curat scilicet.* C'est de quoi le Public se met fort en peine! Selon Menage, *M. de la Bruyere est merveilleux à attraper le ridicule des hommes, & à le développer.* Dites plutôt à l'envelopper, répond gravement Vigneul-Marville. *A la vérité*, continue Menage, *les Portraits de M. de la Bruyere sont un peu chargés; mais ils ne laissent pas d'être naturels.* Vigneul-Marville conviendra-t-il de cela? Nullement. Il va donc le refuter, direz-vous, par des exemples sensibles, ou par des raisons incontestables? Vous n'y êtes pas. Il se contentera d'oppo-

ser

ſer à Menage une déciſion toute contraire. *Non-ſeulement*, dit-il, *les Portraits de M. de la Bruyere ſont trop chargés, mais ils ſont ſi peu naturels que la plûpart ne conviennent à perſonne.* Et parce que certaines gens aſſignent la victoire à celui qui parle le plus, & qui parle le dernier, Vigneul-Marville qui veut tenter l'aventure, dit & redit en différens termes que les Portraits de la Bruyere ſont très-mal entendus, qu'ils ſont *croqués*, *ſtrapaſſonnés*, que ce ſont des *groteſques* & des monſtres, empruntant habilement les termes de l'Art que tout le monde n'entend pas, afin de mieux éblouïr ſes Lecteurs en leur faiſant ſentir qu'il eſt homme du métier, qu'il entend ces matiéres & peut en parler *ſavamment.* Et en effet, bien des gens ſe laiſſent ſurprendre à ces airs de Docteur. Ils s'imaginent qu'un homme qui parle ſi poſitivement, doit avoir de bonnes raiſons de ce qu'il avance. La conſéquence n'eſt pourtant pas fort ſûre : car au contraire ceux qui ont de bonnes raiſons à dire, ſe hâtent de les propoſer nettement, ſans perdre le tems en paroles inutiles. Mais ſuppo-

ſons pour un moment que Vigneul-Marville ne condamne pas les Portraits de la Bruyere ſans ſavoir pourquoi, d'où vient qu'il ne fait pas voir aux autres ce qu'il voit ſi clairement lui-même ? S'eſt-il imaginé que tout le monde étoit du même ſentiment que lui ? C'eſt avoir bonne opinion des hommes. Pourquoi donc perdoit-il de l'encre & du papier à nous débiter ce qu'il ſuppoſoit être connu de tout le monde, avant qu'il prît la peine de l'écrire dans ſes *Mélanges d'Hiſtoire & de Litterature*? Et s'il a cru, (comme il eſt plus vraiſemblable) qu'il pourroit bien y avoir des gens aveuglés ſur ce point, ou par leur propre malignité, comme il nous l'a déja dit, ou par l'autorité du *Menagiana*, comme il nous le diroit * bientôt, pourquoi nous cache-t-il les bonnes raiſons qu'il a de condamner les Portraits de la Bruyere, & qui pourroient déſabuſer ceux qui les admirent ? » Oh, dira-t-on, le deſſein de » Vi-

* *M. Ménage*, dit-il à la page 348. de ſes Mélanges, *a donné un grand relief aux Caractères de M. de la Bruyere.*

» Vigneul-Marville étoit de combat-
» tre le *Menagiana*; & ſon autorité
» ſuffit pour cela. Elle doit l'empor-
» ter inconteſtablement ſur ce Recueil
» ſans aveu, qui n'eſt tout au plus
» qu'un Ouvrage poſthume, où man-
» que, par conſéquent, cette exacti-
» tude d'expreſſion & cette juſteſſe
» de raiſonnement qui ne ſe rencon-
» trent d'ordinaire que dans des Ecrits
» qu'on a touchés & retouchés, &
» où l'Auteur a mis la derniére main.«
Eh bien ſoit, que les *Mélanges d'Hiſtoire & de Litterature* l'emportent ſur le *Menagiana* :

On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis prêt de me taire.

Mais en conſcience, Vigneul-Marville ne ſavoit-il pas, avant que d'écrire ſon Livre, que les *Caractères de ce ſiécle* avoient été approuvés en France & dans les Païs étrangers, qu'ils y ont été imprimés & réimprimés avant la mort de Menage ? Pourquoi donc ſe contente-t-il de nous dire gravement, que les Portraits qu'on trouve dans ce Livre, ne ſont pas naturels, qu'ils ſont *croqués & ſtra-*

pasonnés, que ce sont des grotesques, & des monstres? Prétend-il qu'après une décision si formelle, tous ceux qui approuvoient l'Ouvrage de la Bruyere, renonceront à leur opinion pour embrasser la sienne, & qu'ils aimeront mieux l'en croire sur sa parole que de se fier à leur propre jugement? Ou bien, a-t-il pris toutes ces décisions pour des preuves? Je le crois trop habile homme pour tomber dans une telle méprise. C'est à lui à nous apprendre ce qui en est. En attendant je crains bien qu'il ne se trouve des gens assez soupçonneux pour se figurer qu'il n'avoit rien de meilleur à dire, & qu'il a bien fait voir par son exemple, que si la Bruyere *ne dessine pas toujours correctement*, il a pourtant assez bien peint ces Censeurs décisifs qui se croyent dispensés de rendre raison de ce qu'ils avancent. Voici le Portrait : je ne sai *s'il est en détrempe ou à l'huile*, comme parle Vigneul-Marville, je l'en fais juge lui-même. *Dire d'une chose modestement, ou qu'elle est bonne, ou qu'elle est mauvaise, &* (NB.) *les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens & de l'expression,*

c'est

c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif & qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est execrable, ou qu'elle est miraculeuse.

Je remarquerai à ce propos (s'il m'est permis de perdre de vûe pour un moment le Censeur de la Bruyere) que rien n'est plus sage que le conseil qu'un savant Romain donnoit aux Orateurs de son tems, * *de chercher des choses dignes d'être écoutées par des personnes savantes & raisonnables, avant que de penser en quels termes & comment ils les exprimeroient.* Il est visible que les Ecrivains sont encore plus obligés de suivre ce conseil que ceux qui parlent en public : car au lieu que ceux-ci peuvent imposer par un extérieur agréable, par les charmes de la voix, par la beauté du geste & par une prononciation vive & animée qui ravit & enchante l'esprit, † en lui présentant

* *Volo priùs habeat Orator rem de quâ dicat, dignam auribus eruditis, quàm cogitet quibus verbis quidque dicat aut quomodo.* M. Tullii Cic. ad Marcum Brutum Orator. *Cap.* 34.

† *Cùm enim fertur quasi torrens oratio, quamvis multa cujusquemodi rapiat, nihil ta-*

tant ſans ceſſe de nouvelles penſées; qui le tenant toujours en ſuſpens, l'amuſent tour-à-tour, ſans qu'il ait le tems de les examiner fort exactement, l'Ecrivain au contraire ne peut eſperer d'attacher ſon Lecteur qu'en lui propoſant ſur le ſujet qu'il a entrepris de traiter, des penſées nobles, ſolides, exactes, profondes, & qui tendent à un même but. Ce ne ſont pas des ſons qui ſe perdent en l'air & qui s'oublient en peu de tems: ce ſont des mots qui reſtent toujours devant les yeux, qu'on compare, qu'on examine de ſang froid, & dont on peut voir aiſément la liaiſon ou l'inconſiſtance. Mais comme parmi nos Orateurs Populaires, vulgairement nommés *Prédicateurs*, il y en auroit de bien embarraſſés s'ils ne pouvoient monter en chaire qu'après avoir médité des choſes dignes d'occuper l'attention des per-

men teneas, nihil apprehendas. Cic. *De Finib. bon. & mal.* L. II. c. 1. Je me ſerois exprimé ici beaucoup plus fortement, ſi j'euſſe eu devant les yeux ce beau paſſage qui ne me vint dans l'eſprit que long-tems après la premiére Edition de ce petit Ouvrage.

perſonnes éclairées & intelligentes, la plûpart accoutumés à nous débiter au hazard & ſans préparation tout ce qui leur vient à la bouche * ſur les ſujets qu'ils ont entrepris de traiter, il y auroit auſſi bien des *Faiſeurs de Livres* reduits au ſilence, s'ils s'impoſoient la néceſſité de ne prendre la plume qu'après avoir trouvé ſur les ſujets qu'ils ont en main, des penſées qui puſſent plaire à des gens de bon ſens. Et où les trouveroient-ils ces penſées raiſonnables, puiſqu'ils ſe hazardent fort ſouvent à faire des Livres ſur des matiéres qu'ils n'entendent pas eux-mêmes? † *Tel tout d'un coup & ſans y avoir penſé la veille, prend du papier, une plume, dit en ſoi-même*, Je vais faire

* A voir le deſordre qui régne dans les Diſcours qu'ils font au Peuple, on peut aſſurer qu'avant que de monter en Chaire, ils ne ſavent ce qu'ils diront, & qu'après avoir ceſſé de parler, ils ne ſavent eux-mêmes ce qu'ils ont dit. Et cela qui n'eſt en effet qu'un vain exercice de la Langue & des Poumons, ils l'appellent *prêcher par méditation.*

† Paroles de la Bruyere, dans ſes *Caractères*, Chap. XV. DE LA CHAIRE, Tom. II. pag. 245.

faire un Livre, *ſans autre talent pour écrire que le beſoin qu'il a de cinquante piſtoles ..... Il veut écrire & faire imprimer : & parce qu'on n'envoie pas à l'Imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît : il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a ſept jours dans la ſemaine, ou que le tems eſt à la pluye.* Il y en a même qui ſe louent, pour ainſi dire, à des Libraires, pour travailler à la journée ſur toute ſorte de ſujets, tant en vers qu'en proſe : & ſouvent c'eſt le Libraire lui-même qui leur fournit des titres, auſquels ils ſe chargent d'attacher au plutôt un certain nombre de paroles, qui venant à remplir pluſieurs pages, font enfin, ce qu'on peut appeller un *Livre.* Voilà d'où nous vient à Paris ce grand nombre d'Ouvrages nouveaux où l'on ne voit que déſordre & confuſion depuis le commencement juſques à la fin, que penſées vagues & indéterminées, que réfléxions triviales, que faux raiſonnemens, que déciſions deſtituées de preuve, que faits incertains, mal exprimés, & chargés de circonſtances ridicules, &c. Mais, à ce que j'entens dire,

dire, ce n'eſt pas ſeulement en France que les Libraires ont des Auteurs à leurs gages, ceux d'Angleterre * & de Hollande en ont auſſi bon nombre qui ne ſont pas moins féconds en bagatelles littéraires : Preuve trop aſſurée de la décadence des Belles-Lettres en Europe! Car enfin ces méchans Livres *gâtent le goût du Public, & l'accoutument aux choſes fades & inſipides*, comme remarque très-bien la Bruyere dans la ſuite du paſſage que je viens de citer.

Pour revenir à Vigneul-Marville, il a tort ſans doute de cenſurer les Portraits de la Bruyere, ſans donner aucune raiſon de tout le mal qu'il en dit : mais cela n'empêche pas que tout ce qu'il en dit, ne puiſſe être véritable. Voyons donc ce qui en eſt. Tout ce qu'il trouve à reprendre dans ces Portraits ſe réduit à ceci, *qu'ils ſont trop*

* La proſtitution eſt allée ſi loin à cet égard, que des Libraires Anglois m'ont aſſuré qu'en Angleterre, il s'eſt trouvé des Ecrivains qui pour de l'argent ont permis qu'on mît leur nom à des Livres qu'ils n'avoient pas compoſés.

trop chargés ; & si peu naturels que la plûpart ne conviennent à personne.

IV. La plûpart de ces Portraits ne conviennent à personne, cela est vrai, si Vigneul-Marville entend par-là que la plûpart ne conviennent pas à certaines personnes particuliéres, ensorte qu'ils ne puissent convenir à aucune autre. Mais on ne peut les condamner par cette raison, puisqu'ils n'ont pas été faits pour représenter certaines personnes particuliéres, à l'exclusion de toute autre. C'est ce que la Bruyere nous apprend lui-même. *J'ai peint à la vérité d'après nature*, nous dit-il dans la Préface qu'il a mise devant son Discours à l'Académie Françoise, *mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs : je ne me suis point loué au Public pour faire des Portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans ; de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables, & ne parussent feints ou imaginés. Me rendant plus difficile, je suis allé plus loin, j'ai pris un trait d'un côté & un trait d'un autre ; & de ces mêmes traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisembla-*

blables. Et par conféquent, bien loin que ce foit un défaut en ces Portraits de ne convenir à perfonne en particulier, c'eft au contraire une de leurs plus grandes perfections, puifqu'ils ne repréfentent que ce que le Peintre a voulu leur faire repréfenter. Par exemple, la Bruyere nous veut donner le caractère d'un *Damoifeau* qui ne fonge qu'à fe bien mettre, qui en fait fon capital, & ne croit être dans le monde que pour cela : *Iphis*, dit il, *voit à l'Eglife un foulier d'une nouvelle mode, il regarde le fien & en rougit ; il ne fe croit plus habillé : il étoit venu à la Meffe pour s'y montrer, & il fe cache : le voilà retenu par le pied dans fa chambre tout le refte du jour : il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de fenteur : Il a foin de rire pour montrer fes dents : il fait la petite bouche ; & il n'y a guéres de moment où il ne veuille fourire : il regarde fes jambes, il fe voit au miroir, il ne peut être plus content de fa perfonne qu'il l'eft de lui-même : il s'eft acquis une voix claire & délicate, & heureufement il parle gras : il a un mouvement de tête, & je ne fai quel adouciffement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir :*

il

il a une démarche molle & le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer: il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude. Rien n'est plus juste que ce caractère. Il n'y a pas un trait qui ne porte coup. Cependant on ne sauroit dire avec quelque apparence de raison que ce Portrait ne représente qu'une certaine personne, ensorte qu'il ne puisse convenir à aucune autre. Il faudroit pour cela que cet *Iphis* eût seul toutes les qualités que la Bruyere lui attribue, & que nul autre ne pût les avoir; & par conséquent, il faudroit regarder toute cette peinture comme un tissu de faits historiques, ce qui seroit de la derniére absurdité : car comment la Bruyere auroit il pû savoir qu'Iphis vit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, qu'il en rougit, & qu'il alla se cacher dans sa chambre jusqu'à ce que son Cordonnier lui eût fait d'autres souliers sur ce nouveau modéle .....? Mais quoique cet Iphis n'ait jamais existé, le portrait qu'en fait la Bruyere ne laisse pas d'être fort naturel, parce qu'il est vraisemblable, & qu'il convient très-bien à ces effeminés, amou-

reux

reux de leur perſonne, qui ne s'occupent que de leur parure, ſans qu'il ſoit néceſſaire pour cela de ſuppoſer qu'ils reſſemblent en tout à cet Iphis imaginaire, qu'ils ont tous les dents belles, la voix claire & délicate, la jambe bien faite, *&c.*

Du reſte, que la Bruyere ait penſé ou non à certaines perſonnes particuliéres en faiſant ces ſortes de peintures, on n'a aucun droit de dire qu'il ait voulu caractériſer telle ou telle perſonne en particulier, dès-là qu'il ne déſigne perſonne en particulier par des traits qui lui conviennent uniquement, comme par quelque choſe qu'il ait fait ou dit en tel tems & en tel lieu, & dont le bruit ait été répandu dans le monde. C'eſt ce qu'a fort bien prouvé l'Abbé de *Villiers* dans ſon *Traité de la Satyre* : *Quand*, * dit-il, *un Ecrivain qui ſe propoſe de n'attaquer que le vice en général ſe ſert de noms ſuppoſés pour rendre plus ſenſibles les deſordres généraux qu'il attaque, ou pour égayer davantage les matiéres qu'il traite,*

* Au Chapitre intitulé, *des Libelles diffamatoires.*

te, on ne doit point lui en faire un crime, pourvû qu'il ne dise rien en effet qui désigne quelqu'un personnellement. C'est ainsi qu'en ont usé plusieurs Ecrivains de l'Antiquité, dont nous avons cru pouvoir suivre l'exemple, & que nous avons aussi tâché de disculper dans les éclaircissemens que nous avons ajouté au Poëme de l'Amitié, *en faisant voir qu'on n'a jamais eu droit d'accuser d'avoir eu quelqu'un en vûe, lorsque dans la peinture qu'il fait d'un vice sous un personnage imaginaire, il ne représente que le vice qu'il attaque.* Tout cela convient parfaitement à la plûpart des Portraits de la Bruyere, comme ce judicieux Ecrivain s'est fait un plaisir de le reconnoître. *Quand un Auteur a pris ces précautions*, ajoute-t il, *on n'a point lieu de lui demander la Clef des noms qu'il emploie : & si l'on s'obstine à la savoir, il peut répondre que la seule Clef de son Ouvrage est* l'homme vicieux & corrompu, *puisque c'est-là le seul Original sur lequel il a composé ses Portraits. Ainsi, on ne doit point le rendre responsable de ces Clefs, que chacun compose comme il lui plaît, qu'on répand dans le monde sur les Ouvrages de cette nature. Comme il n'y*

n'y a donné lieu que par la peinture générale du vice, les ſeuls qu'on a droit d'accuſer de médiſance, ſont ceux qui voulant à toute force qu'un Ouvrage de Morale ſoit une Satyre, veulent auſſi qu'il y ait une Clef, & prennent le ſoin d'en faire une qu'ils donnent pour véritable. C'eſt ce qui eſt arrivé depuis à l'égard du Livre des Caractères des Mœurs de ce ſiécle, *& c'eſt à quoi celui qui en eſt l'Auteur a ſolidement répondu dans la derniére Edition de ſon Livre.*

Vigneul-Marville auroit dû lire ces réflexions, & y répondre, avant que de décrier les Portraits de la Bruyere, comme peu naturels, comme *des Sphinx & des chiméres*, ſous prétexte que la plûpart ne conviennent à perſonne, c'eſt-à-dire, à une certaine perſonne qui y ſoit diſtinguée par des traits particuliers qui ne puiſſent convenir qu'à elle. Il eſt vrai qu'à prendre la plûpart de ces Portraits en ce ſens-là, ce ſont de pures chiméres. Mais de quel droit peut-on les faire paſſer pour des Portraits de certaines perſonnes particuliéres, ſi l'on n'y voit rien qui déſigne ces perſonnes, plutôt que mille autres? C'eſt comme

ſi

ſi l'on vouloit ſuppoſer ſans preuve ; que Moliére a voulu repréſenter ſous le nom de M. *Jourdain*, un tel Bourgeois de Paris, logé dans la rue S. Honoré, & qu'on le traitât après cela de Peintre ridicule, pour avoir donné à ce Bourgeois des inclinations qu'il n'eut jamais, comme vous diriez d'apprendre la Philoſophie, ou de faire des armes, quoique tout le reſte du caractère lui convînt aſſez bien. Ce ſeroit expoſer mal-à-propos, ce bon homme à la riſée publique, puiſque non-ſeulement on ne ſauroit prouver que le Poëte ait tiré ſur lui le Portrait qu'il a fait de M. Jourdain, mais qu'on n'a même aucun ſujet de le ſoupçonner, par la raiſon que ce Portrait ne lui convient pas plutôt qu'à mille autres Bourgeois de Paris, entêtés de la même fantaiſie.

Si notre Cenſeur perſiſte à traiter de chimériques, tous les Caractères du Livre de *la Bruyere* qui ne peuvent être appliqués exactement à une certaine perſonne, à l'excluſion de toute autre, que dira-t-il de ceux de *Théophraſte* qui ſont tous de cette eſpéce ? Et comment nommera-t-il tant de carac-

ractères que *Moliére* a répandus dans ſes Comédies, & qu'on a cru ſi naturels juſqu'ici, ſans ſonger pourtant à les regarder comme des Portraits exacts de telle ou telle perſonne ?

V. Il eſt aiſé de conclure de ce que nous venons de dire, que Vigneul-Marville n'a pas non plus grand' raiſon de condamner les Portraits de la Bruyere, *parce qu'ils ſont trop chargés.* Car ou il entend par-là qu'ils n'ont aucune vraiſemblance, & qu'ils ſuppoſent des choſes incompatibles dans un même ſujet, ce qu'on ne croira jamais ſur ſa parole, tant qu'on pourra s'aſſurer du contraire par ſes propres yeux : ou bien, il ſuppoſe ces peintures trop chargées, parce qu'elles ne conviennent à perſonne en particulier. Mais au lieu de conclure que ces Portraits ſont trop chargés, parce qu'ils ne conviennent à perſonne en particulier, il devoit conclure, que, puiſqu'ils ſont ſi chargés, ils n'ont pas été faits pour repréſenter telle ou telle perſonne à l'excluſion de toute autre; & que c'eſt pour empêcher qu'on ne les regardât comme des copies de certaines perſonnes particuliéres, que l'Au-

l'Auteur les a chargés de quantité de traits qui ne ſauroient guéres ſe trouver réunis dans un ſeul ſujet. C'eſt ce que Vigneul-Marville auroit pû apprendre de la Préface que la Bruyere a miſe au-devant de ſon Diſcours à l'Académie Françoiſe : & ſi cette Préface lui déplaît, il auroit dû le voir dans le Remerciment, que l'Abbé Fleuri fit à Mrs. de l'Académie en ſuccédant à la Bruyere : car venant à parler des *Caractères de ce ſiécle*, il remarque expreſſément, *qu'on trouve dans cet Ouvrage des peintures quelquefois chargées pour ne les pas faire trop reſſemblantes.* Voilà l'énigme, qui embarraſſoit ſi fort Vigneul Marville, bien nettement expliquée.

VI. *Il n'eſt pas vrai*, replique notre Cenſeur *, *que M. de la Bruyere n'ait perſonne en vûe, & quoiqu'il ait nié le fait avec déteſtation, il ne peut en homme d'honneur déſavouer le Portrait qu'il a fait de* Santeuil *ſous le nom de* Theodas. Pourquoi ne le déſavoueroit-il pas s'il eſt aſſez mal honnête homme pour *nier avec déteſtation* ce qu'il ſait être très-

* *Mélanges*, pag. 341.

très-véritable ? Vigneul-Marville nous donne là une affreuſe idée de la Bruyere ſans aucune apparence de raiſon : & s'il eſt lui-même homme d'honneur, il doit une réparation publique à la mémoire d'un honnête homme, qu'il repréſente au Public comme le plus infame de tous les hommes. Car ſi, ſelon la judicieuſe remarque de la Bruyere *, *celui qui dit inceſſamment qu'il a de l'honneur & de la probité, qu'il ne nuit à perſonne, qu'il conſent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, & qui jure pour le faire croire, ne ſait pas même contrefaire l'homme de bien*, que dirons nous de celui qui nie avec des ſermens horribles d'avoir fait une choſe dont il eſt aiſé de le convaincre, & qu'il ne peut s'empêcher d'avouer, je ne dirai pas s'il eſt homme d'honneur, car il ne ſauroit l'être après avoir abuſé d'une maniére ſi lâche de ce qu'il y a au monde de plus ſacré. Or tel eſt la Bruyere lui-même, ſi nous en croyons Vigneul-Marville. Jamais calomnie ne fut plus palpable & plus atroce que celle de ce téméraire

* Chap. V. DE LA SOCIETE', pag. 274.

raire Cenſeur. Je pourrois m'emporter ici, je le ſens bien : mais je veux me retenir pour ne pas faire tort à l'innocence en la défendant avec trop d'ardeur. Voici le fait. Quelque tems après que le Livre de la Bruyere fut public, on voulut deviner les originaux des caractères qu'il avoit inſérés dans cet Ouvrage. Là-deſſus certaines gens firent des Liſtes de toutes les perſonnes qu'ils ſe figuroient, que la Bruyere avoit voulu repréſenter dans tel ou tel endroit de ſon Livre. Ces prétendues Clefs, preſque toutes différentes entr'elles, (ce qui ſuffiſoit pour en faire voir la fauſſeté) coururent la Ville, de ſorte que la Bruyere ſe crut enfin obligé de les déſavouer. C'eſt ce qu'il fit dans la Préface qu'il mit au-devant de ſon Remerciment à l'Académie Françoiſe, & qu'il inſera dans ſon Livre des *Caractères de ce ſiécle.* Je ne rapporterai pas tout ce qu'il dit ſur cela. Je me contenterai de citer l'endroit que Vigneul-Marville a eu apparemment devant les yeux, lorſqu'il dit que la Bruyere *a nié avec déteſtation d'avoir eu qui que ce ſoit en vûe dans ſon Livre. Puiſque j'ai eu la foibleſſe,*

blesse, dit la Bruyere, *de publier ces Caractères, quelle digue éleverai-je contre ce déluge d'explication qui inonde la Ville, & qui bientôt va gagner la Cour? Dirai-je sérieusement, & protesterai-je avec d'horribles sermens que je ne suis ni Auteur, ni complice de ces Clefs* * *qui courent, que je n'en ai donné aucune, que mes plus familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées, que les personnes les*

* Mais puisque la Bruyere a desavoué toutes ces *Clefs*, d'où vient, me direz-vous, qu'on en met constamment une dans toutes les Editions de Hollande, & qu'on la glisse quelquefois dans les Editions de France? Un Docteur, beaucoup plus respecté que respectable, me fit cette question il y a cinq ou six mois; & voici ce que je lui répondis: » Ceux » qui liront cette clef avec un peu d'attention, verront sans peine qu'elle a été faite » au hazard; & qu'en bien des endroits elle » est entierement chimerique. Pourquoi donc » paroît elle si souvent? C'est que les Libraires s'obstinent à la conserver, parce qu'ils » savent que bien des sots, dont le nombre » est aussi grand aujourd'hui que du tems de » * Salomon, ne voudroient point acheter » une Edition de la *Bruyere*, dont on auroit » retranché cette *Clef*.

* *Stultorum infinitus est numerus*: Ecclesiastes, cap. 1. vers. 15.

les plus accréditées de la Cour ont deſeſperé d'avoir mon ſecret ? N'eſt-ce pas la même choſe, que, ſi je me tourmentois beaucoup à ſoûtenir que je ne ſuis pas un mal-honnête homme, un homme ſans pudeur, ſans mœurs, ſans conſcience, tel enfin que les Gazetiers dont je viens de parler ont voulu me repréſenter dans leur Libelle diffamatoire? Où trouvera-t-on dans ces paroles, que la Bruyere ait nié avec déteſtation d'avoir eu perſonne en vûe dans ſes *Caractères*? N'y voit-on pas plutôt le contraire avec la derniere évidence? Car s'il a refuſé à ſes meilleurs amis la Clef de ſon Ouvrage, ſi les perſonnes les plus accréditées de la Cour ont déſeſperé d'avoir ſon ſecret, n'eſt-il pas viſible, qu'il a eu quelquefois deſſein de repréſenter dans ſon Livre certaines perſonnes particuliéres? Et en effet, il le déclare nettement lui-même dans un autre endroit de cette Préface : *J'ai peint à la vérité d'après nature*, dit-il, *mais je n'ai pas* TOUJOURS *ſongé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs.* S'il n'y a pas *toujours* ſongé, il y a donc ſongé *quelquefois*. La conſéquence eſt inconteſtable.

VII.

VII. Il eſt donc vrai que dans le Livre de la Bruyere il y a quelques *Caractères perſonnels* : qu'on me permette d'apeller ainſi, pour abreger, ces ſortes de Portraits où la Bruyere a ſi bien déſigné certaines perſonnes par des traits qui leur conviennent uniquement, qu'on a droit de dire, *c'eſt un tel ou une telle.* Voici maintenant ce que Vigneul-Marville y trouve à reprendre. A ſon avis, * *Ils ne ſont pas entierement d'après nature, l'Auteur y ayant mêlé ſes propres imaginations. Mais*, ajoute-t-il, *c'eſt en cela qu'il a grand tort; car comme il n'y a point d'homme qui n'ait deux côtés, l'un bon & l'autre mauvais*, † *il auroit moins offenſé les gens, de les faire voir tout entiers de ces deux côtés, que de ne prendre que le mauvais, & le charger encore d'un ridicule extraordinaire de vices empruntés.* Nous venons de voir comment des Portraits peuvent n'être pas chimériques, quoiqu'ils ne repréſentent pas une certaine perſonne en particulier à l'excluſion de toute autre. Pour ceux qui

* Pag. 341.
† Pag. 342.

qui ſont véritablement *perſonnels* ; dont il s'agit préſentement, Vigneul-Marville ne devoit pas ſe contenter de dire que la Bruyere les défigure par de fauſſes couleurs, il devoit le prouver par des exemples inconteſtables. Du reſte, ce qu'il dit de la Bruyere qu'*il ne repréſente les gens que par leur méchant côté*, prouve nettement qu'il n'a pas examiné ces Caractères de fort près, & qu'on auroit tort de s'en rapporter au jugement qu'il en a fait. On n'a qu'à voir quelques-uns de ces Caractères pour être convaincu que la Bruyere s'y fait un plaiſir de rendre juſtice au mérite des perſonnes qu'il a voulu peindre, & que, bien loin de ne faire voir *les gens* que par leur méchant côté, il repréſente auſſi naïvement & avec des couleurs pour le moins auſſi vives leurs belles qualités que leurs défauts. C'eſt ce qu'il ſera aiſé de voir par quelques exemples.

Vigneul-Marville veut que ſous le nom de *Theodas*, la Bruyere nous ait fait le portrait de *Santeuil*, Chanoine Régulier de S. Victor, l'un des plus excellens Poëtes Latins qui ayent paru en France dans le XVII. ſiécle. On

dit

dit la même chose dans le * *Menagiana*, & je n'ai pas de peine à le croire : car outre que la Bruyere donne à son Theodas un génie extraordinaire pour la Poësie Latine, il y a dans sa Peinture quelques autres traits qui ne peuvent guéres convenir qu'à Santeuil. Je n'ai garde pourtant de l'assurer aussi positivement qu'on a fait dans le *Menagiana* & dans les *Mélanges d'Histoire & de Litterature* : car je ne saurois le prouver à ceux qui voudroient en douter après ce que je viens de dire. Mais supposé que la Bruyere nous l'ait avoué lui-même, voyons si l'on en pourra conclure avec Vigneul-Marville, que la Bruyere *n'a fait voir les personnes particuliéres qu'il a voulu peindre que par ce qu'elles avoient de mauvais*, sans prendre aucune connoissance de leurs bonnes qualités. La premiére ligne va nous convaincre visiblement du contraire. *Concevez*, dit la Bruyere † en parlant de *Theodas*, ou si l'on veut de Santeuil, *concevez un*

* Tom. II. p. 378. Edit. de Paris, 1715.
† Caractères de ce siécle, Tom. II. Chap. XII. intitulé, *Des Jugemens*, pag. 114, 115.

un homme facile, doux, complaiſant, traitable, & tout d'un coup violent, colére, fougeux, capricieux. Imaginez-vous un homme ſimple, ingenu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris : mais permettez-lui de ſe recueillir, ou plutôt de ſe livrer à un génie qui agit en lui, j'oſe dire ſans qu'il y prenne part, & comme à ſon inſçu, quelle verve! quelle élevation! quelles images! quelle latinité! Parlez-vous d'une même perſonne, me direz-vous? Oui, du même, de Theodas, de lui ſeul. Il crie, il s'agite, il ſe roule à terre, il ſe releve, il tonne, il éclatte; & du milieu de cette tempête il ſort une lumiére qui brille & qui réjouït : diſons-le ſans figure, il parle comme un fou, & penſe comme un homme ſage : il dit ridiculement des choſes vraies, & follement des choſes ſenſées & raiſonnables : on eſt ſurpris de voir naître & éclorre le bon ſens du ſein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorſions : qu'ajouterai-je davantage, il dit & il fait mieux qu'il ne ſait : ce ſont en lui comme deux Ames qui ne ſe connoiſſent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes ſéparées. Il manqueroit un trait à cette

pein-

peinture ſurprenante, ſi j'oubliois de dire qu'il eſt tout à la fois avide & inſatiable de louanges, prêt de ſe jetter aux yeux de ſes Critiques, & dans le fonds aſſez docile pour profiter de leur cenſure. Je commence à me perſuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux perſonnages tout differens : il ne ſeroit pas même impoſſible d'en trouver un troiſiéme dans Theodas, car il eſt bon homme, il eſt plaiſant homme, & il eſt excellent homme. N'eſt-ce donc là repréſenter *les gens* que par ce qu'ils ont de mauvais? Mais plutôt, qui ne voudroit avoir les petits défauts que la Bruyere remarque dans *Theodas*, à condition de mériter les louanges qu'il lui donne? J'en fais juge Vigneul-Marville lui-même.

Voici un autre Portrait dans les *Caractères de ce ſiécle* qui ne convient qu'à une ſeule perſonne, * *Un homme paroît groſſier, lourd, ſtupide, il ne ſait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir : s'il ſe met à écrire, c'eſt le modéle des bons contes, il fait parler les animaux,*

* Tom. II. Chap. XII. DES JUGEMENS. pag. 114.

maux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'est que legereté, qu'élegance, que beau naturel, & que délicatesse dans ses Ouvrages. A ces traits on reconnoît le célébre *la Fontaine*, ce parfait original dans l'art de raconter, en quoi il a surpassé de beaucoup tous ceux qui l'ont précédé, & n'aura peut-être jamais d'égal. Mais n'est-il représenté dans ce Tableau que par ce qu'il avoit de mauvais ? C'est justement tout le contraire : car si l'on nous dit d'un côté qu'il *paroissoit* grossier, lourd, stupide, (ce qu'il a eu de commun avec * le Prince des *Poëtes Latins*) on nous fait bientôt voir que c'étoit une *apparence trompeuse*, & que sous cet extérieur peu prévenant étoit caché un génie extraordinaire & inimitable, que le Peintre se fait un plaisir de nous montrer dans le plus beau jour qu'il étoit possible de lûi

* *Virgile*, dont on a dit aussi, qu'il étoit fort pesant en conversation, & presque semblable à un homme du commun & sans lettres : *Sermone tardissimum ac penè indocto similem Melissus tradidit.* C'est ce que vous trouverez dans sa *Vie* en autant de termes.

lui donner, de ſorte que dans le tems qu'on admire toutes ces rares qualités réunies dans un ſeul ſujet, on n'eſt pas moins charmé de la pénétration de celui qui les a ſi bien conçues, & de ſon adreſſe à nous les peindre ſi vivement. Et ſa ſincerité n'eſt pas moins louable dans cette occaſion que ſon diſcernement : car s'il eſt vrai, comme dit * le Duc *de la Rochefoucault*, que *c'eſt en quelque ſorte ſe donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur*, la Bruyere mérite ſans doute de grandes louanges pour celles qu'il donne de ſi bonne grace à ceux qui en ſont dignes.

J'avoue qu'il n'oublie pas les défauts de ceux dont il fait ſi bien valoir les belles qualités. Mais il ne pouvoit faire autrement, s'il vouloit nous les montrer tout entiers. Car ſi l'on ne repréſente les hommes que par ce qu'ils ont de bon, on ne peut non plus les faire connoître, qu'un Peintre qui voulant nous repréſenter l'air du Roi de Suede, ſe contenteroit de nous peindre ſon front, ou qui n'ayant vû

* Dans ſes *Réflexions morales.*

vû que le front de ce jeune Vainqueur, peindroit de fantaisie tout le reste du visage. Un Historien ne dit-il que du bien de son Heros, c'est un lâche flatteur, ou bien il manque de Mémoires : qu'il fasse de nouvelles perquisitions avant que de publier son ouvrage. Car enfin, s'il y a une maxime générale sans exception, c'est sans doute celle-ci, *Nul homme n'est sans défauts, le plus parfait est celui qui en a le moins.* Et par conséquent, un véritable Historien doit dire du bien & du mal des hommes, pour les représenter tels qu'ils sont effectivement; par où il se distingue du Satyrique qui se contente de relever ou d'exagerer leurs défauts, & du Panegyriste qui s'attache uniquement à faire valoir leurs vertus, ou leur en suppose. C'est ce qu'avoit fort bien compris *Bussy Rabutin*: car après avoir dit, que ce qu'il a écrit du Vicomte *de Turenne* dans ses *Mémoires*, sera cru davantage & lui fera plus d'honneur que les Oraisons funébres qu'on a faites de lui, parce qu'on sait que ceux qui en font, ne parlent que pour louer, & que lui n'a écrit que pour

dire

dire la vérité, il ajoute, * *Et d'ailleurs, il y a plus d'apparence que mes Portraits ſont reſſemblans que ceux des Panegyriſtes, parce que je dis du bien & du mal des mêmes perſonnes, qu'eux ne diſent que du bien; & que nul n'eſt parfait en ce monde.*

Ici notre Cenſeur dira peut-être, que ſi la Bruyere a repréſenté ſincerement les bonnes & les mauvaiſes qualités de Santeuil & de la Fontaine, il ne s'enſuit pas qu'il en uſe ainſi dans les autres Caractères perſonnels qu'il lui a plû de nous donner. Cela eſt vrai. Mais ſuppoſé que la Bruyere n'eût fait voir d'autres perſonnes que par ce qu'elles avoient de mauvais, il ne s'enſuivroit pas non plus qu'il en eût toujours uſé ainſi : & par conſéquent Vigneul Marville a eu tort de propoſer ſon objection en termes auſſi généraux qu'il a fait. Mais que dira-t-il, ſi le Caractère même qu'il cite du Livre de la Bruyere, ne ſauroit prouver, comme il le prétend, que cet illuſtre Ecrivain ſe ſoit plû à ne faire

* *Lettres du Comte de Buſſy Rabutin*, Tom. IV. pag. 242. & 243. Edition de Hollande.

faire voir *les gens*, comme il parle, que par leur mauvais côté? Ce caractère est celui de *Menalque*, nom emprunté sous lequel la Bruyere nous peint un homme à qui une grande distraction d'esprit fait faire des extravagances ridicules, qui, quoiqu'en assez grand nombre, sont toutes très-divertissantes par leur singularité.

Y a-t-il dans tout ce récit quelque particularité qui fasse connoître sûrement que la Bruyere ait voulu désigner une telle personne à l'exclusion de toute autre? Je n'en sai rien. C'est à Vigneul-Marville qui le croit, à nous en convaincre par de bonnes preuves. Autrement, il a tort de nous citer cet exemple. Mais pourquoi se tourmenteroit-il à chercher qui est désigné par Menalque? La Bruyere lui a épargné cette peine par une Note qu'il a mise au commencement de ce Caractère. *Ceci est moins un Caractère particulier*, dit-il dans cette Note, *qu'un recueil de faits de distractions: Ils ne sauroient être en trop grand nombre s'ils sont agréables, car les goûts étant différens, on a à choisir.* Que prétend après cela Vigneul-Marville? Que

nous

nous l'en croyions plutôt que la Bruyere ? Quelle apparence qu'il ſache mieux la penſée d'un Auteur, que l'Auteur même qui l'a produite ? Il eſt vrai que cette déclaration de la Bruyere ne prouveroit rien, ſi l'on pouvoit trouver dans le caractère de Menalque des choſes qui convinſſent indubitablement à une certaine perſonne, & qui ne puſſent convenir à aucune autre. Mais juſqu'à ce que Vigneul-Marville ait fait cette découverte, il n'a aucun droit de contredire la Bruyere. Et où en feroient les Ecrivains, ſi le premier qui ſe mettroit en tête de les critiquer, étoit reçu à expliquer leurs intentions ſans avoir aucun égard à leurs paroles, c'eſt-à-dire, à leur prêter toutes les penſées qu'il voudroit, quelque oppoſées qu'elles fuſſent à ce qu'ils ont dit en termes exprès & d'une maniére fort intelligible ?

Je ſai bien qu'on a publié dans le *Menagiana* que par Menalque, dont il eſt parlé dans le Livre de la Bruyere, il faut entendre le feu *Comte de Brancas*, mais on ne le donne que comme un bruit de ville, & une ſimple conjecture que Menage laiſſe

échapper en converſation pour avoir lieu de débiter à ceux qui l'écoutoient * deux exemples de diſtractions de ce Comte, auſſi bizarres & auſſi extraordinaires qu'aucune de celles que la Bruyere attribue à ſon Menalque. *On veut que Menalque dans le Livre de M. de la Bruyere ſoit le feu Comte de Brancas.* Ce ſont les propres termes † du *Menagiana*. Voyez ſi c'eſt là un témoignage fort authentique, & ſi Vigneul-Marville n'eſt pas bien fondé à nous dire après cela, que Menalque dont la Maiſon eſt illuſtre, a été deshonoré par la Bruyere. *Le faux Menalque*, nous § dit ce grave Cenſeur, *ſubſtitué dans l'eſprit des gens au véritable Menalque, deshonore celui-ci, & laiſſe une tache honteuſe dans ſa Maiſon qui eſt illuſtre.* Ce raiſonnement n'eſt pas des plus ſolides, mais laiſſons-le paſſer. Voilà donc le vrai Menalque deshonoré, & toute ſa poſtérité avec lui.

* On peut les voir dans le IV. Tome du *Menagiana*, pag. 220. de l'Edition de Paris, 1715.

† Pag. 220. Tom. IV.

§ Pag. 342.

lui. A qui nous en prendrons-nous? Sera-ce à la Bruyere qui ne nomme nulle part le vrai Menalque, & qui ne dit rien qui lui convienne plutôt qu'à cent autres personnes : ou bien à Menage & aux Compilateurs de ses Conversations qui le désignent par son nom & par sa qualité, & qui nous apprennent par des faits très-bien circonstanciés & qu'ils donnent pour véritables, qu'il peut fort bien être l'original du faux Menalque? Je m'en rapporte à Vigneul Marville lui-même. Mais n'est-il pas plaisant de voir que ce rigide Censeur se scandalise si fort des Portraits satyriques qu'il prétend être répandus dans les *Caractères de ce siécle*, lui qui, sans épargner ni les vivans, ni les morts, critique à tort & à travers, toute sorte de personnes, sans se mettre en peine de cacher leurs noms? C'est ce que l'Auteur des *Nouvelles de la République des Lettres*, a pris soin de remarquer dans l'Extrait qu'il a fait du Livre de Vigneul-Marville. *Peut-être*, * dit-il, *quelques per-*

son-

* *Nouvelles de la République des Lettres*, Janv. 1700. pag. 92, & 93.

ſonnes trouveront-elles à redire que M. de Vigneul-Marville parle ſi librement, &, s'il eſt permis de le dire, D'UNE MANIERE SI PIQUANTE *de diverſes perſonnes, ſans diſtinguer celles qui ſont mortes de celles qui ſont encore en vie. Mais ce ne ſera pas le plus grand nombre de Lecteurs qui lui ſera un procès ſur ce ſujet. La Satyre eſt d'un goût aſſez général ; & pourvû que l'on ne s'y trouve point perſonnellement intereſſé, on n'eſt pas trop fâché d'en trouver dans un Livre. Voici un exemple d'un de ces endroits où il ſemble que l'Auteur n'ait épargné ni les morts ni les vivans*, &c. On peut voir le reſte dans la *République des Lettres*, à l'endroit que je viens de citer. Sur quoi je ne puis m'empêcher de dire avec Madame *Des-Houlieres* :

Foible raiſon que l'homme vante,
Voilà quel eſt le fonds qu'on peut faire ſur vous !
Toujours vains, toujours faux, toujours pleins d'injuſtices,
Nous crions dans tous nos Diſcours,
Contre les paſſions, les foibles, & les vices ;
Où nous ſuccombons tous les jours.

Après cette Critique des *Portraits* de

la

la Bruyere, notre Censeur fait une remarque générale & deux particuliéres contre les *Caractères de ce siécle.* Et comme les fautes qui regardent les pensées sont beaucoup plus considérables que celles qui ne regardent que les mots, voyons ces remarques avant que de retourner sur nos pas, pour examiner ses réflexions sur le style de cet Ouvrage.

VIII. M. *de la Bruyere*, * dit-il, *prie le Lecteur à l'entrée de son Livre, pag.* 5. (Tom. I. pag. 129. de cette Edit.) » de ne point perdre son titre » de vûe, & de penser toujours, que » ce sont les Caractères ou les Mœurs » du siécle qu'il décrit. « *J'ai suivi avec exactitude cet avis de M. de la Bruyere, mais j'ai trouvé qu'à le suivre, on se trouve souvent dans des Païs perdus, & qu'il faudroit retrancher un tiers du Livre de M. de la Bruyere qui n'appartient point à son dessein. Au lieu d'augmenter cet Ouvrage, il devoit le resserrer, & s'en tenir aux Caractères de ce siécle, sans extravaguer parmi cent choses qui ne distinguent point notre siécle des au-*

* Mélanges d'Histoire, &c. *p.* 342. 343.

autres ſiécles, mais qui ſont de tous les tems. En effet, ce qu'il dit de la beauté, de l'agrément & des choſes ſemblables, eſt tout-à-fait hors d'œuvre. Voilà bien des paroles, mais qui n'emportent autre choſe que cette ſimple déciſion, *Qu'il y a*, ſelon Vigneul Marville, *quantité de choſes hors d'œuvre dans les Caractères de ce ſiécle :* de ſorte que, ſi l'on vouloit s'en rapporter à lui, on ne pourroit mieux faire que de proſcrire la troiſiéme partie de cet Ouvrage. Mais ce Cenſeur ne prend pas garde qu'il n'eſt que Partie dans cette affaire, qu'on ne doit compter pour rien ſon ſentiment particulier, & qu'il ne peut eſperer de gagner ſa cauſe qu'en prouvant exactement tout ce qu'il avance contre l'Auteur qu'il a entrepris de critiquer. D'ailleurs, s'il y a une Objection où il faille deſcendre dans le détail & parler avec la derniére préciſion, c'eſt ſans doute celle qu'il fait préſentement. Je ne crois pas la Bruyere infaillible, ni ſon Ouvrage ſans défauts : & je ſuis perſuadé que dans ce genre d'écrire par penſées détachées, il eſt preſque impoſſible qu'il n'ait laiſſé échapper des cho-

choſes qui ne ſont pas tout-à-fait eſſentielles à ſon ſujet. Mais d'autre part, il n'eſt guéres moins difficile de faire voir clairement & d'une maniére indubitable, que telles choſes qu'on trouve dans ſon Livre, ſont hors d'œuvre. Comme une penſée peut avoir différens rapports, il faut ſavoir au juſte celui que l'Auteur a eu dans l'eſprit (ce qui n'eſt pas fort aiſé à deviner) pour pouvoir dire ſûrement qu'elle n'eſt pas en ſon lieu. Cette ſeule réflexion auroit dû empêcher notre Critique de décider trop promptement & ſans de bonnes raiſons qu'il y a un tiers à retrancher dans le Livre de la Bruyere. Il ſemble qu'une des principales raiſons qu'il ait eu de prononcer ce terrible Arrêt, c'eſt *qu'il a trouvé dans ce Livre quantité de choſes qui ne diſtinguent point notre ſiécle des autres ſiécles*. Mais où eſt-ce que la Bruyere s'eſt engagé à n'inſerer dans ſon Livre que ce qui peut diſtinguer notre ſiécle des autres ſiécles? Il nous promet *les Caractères ou les Mœurs de ce ſiécle.* C'eſt le titre de ſon Ouvrage : & ſon deſſein eſt de peindre les hommes en général, ſans reſtraindre ſes Portraits

à

à une ſeule Cour, ni les renfermer en un ſeul Païs, comme il nous le déclare lui-même * dans ſa Préface. Son affaire eſt donc de repréſenter nos Mœurs telles qu'elles ſont effectivement : & s'il le fait, il a dégagé ſa promeſſe. Mais que par ces Peintures, notre ſiécle ſoit diſtingué ou non des autres ſiécles, cela ne le regarde pas. Et je ne ſai même (pour le dire en paſſant) ſi ce deſſein de peindre un ſiécle par des choſes qui ne convinſſent à aucun autre ſiécle, ne ſeroit point auſſi ridicule, que celui d'un Peintre qui voudroit peindre les hommes de ce ſiécle ſans nez ou ſans menton, pour les mieux diſtinguer de tous ceux qui ont vêcu dans les ſiécles précedens. Les hommes ont toujours été les mêmes par le cœur, toujours ſujets aux mêmes paſſions, & aux mêmes foibleſſes, toujours capables des mêmes vertus & des mêmes vices. Les Acteurs changent, mais c'eſt toujours la même Comédie. D'autres hommes joueront bientôt les mêmes rôles qu'on joue aujourd'hui. *Ils s'évanouïront*

* Tom. I. *pag.* 119.

ront à leur tour, comme dit quelque part la Bruyere ; *& ceux qui ne ſont pas encore, un jour ne ſeront plus.* Vraie image de ce monde, qui montre viſiblement que ce ſiécle ne peut être bien peint que par une infinité de traits qui ne conviennent pas moins aux ſiécles précedens qu'à celui-ci ! Si donc Vigneul-Marville a trouvé dans les *Caractères de ce ſiécle* quantité de traits qui ne diſtinguent point notre ſiécle des autres ſiécles, bien loin de les proſcrire par cette raiſon-là, il en devoit conclure que ces traits étoient apparemment très-conformes à la Nature, qui agit toujours à peu près de même dans tous les ſiécles. C'eſt-là en effet la concluſion que nous tirons tous les jours en liſant les Livres des Anciens. Nous croyons, par exemple, que *Terence* a bien peint un débauché, un fripon, un jeune homme amoureux, &c. Pourquoi ? Parce que les Portraits qu'il en fait, conviennent exactement aux débauchés, aux fripons, aux jeunes gens amoureux que nous voyons tous les jours. C'eſt ſur le même fondement que nous admirons la juſteſſe des Caractères de

Theo-

Theophraste. Les hommes dont Theophraste nous peint les Mœurs , dit la Bruyere , *étoient Atheniens , & nous sommes François : & si nous joignons à la diversité des lieux & du climat , le long intervalle des tems , & que nous considérions que ce Livre a pû être écrit la derniére année de la* CXV. *Olympiade , trois cens quatorze ans avant l'Ere Chrétienne , & qu'ainsi , il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce Peuple d'Athenes , dont il fait la peinture , nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes , nos Amis , nos Ennemis , ceux avec qui nous vivons , & que cette ressemblance avec des hommes séparés par tant de siécles soit si entiére. En effet ,* ajoute la Bruyere , *les hommes n'ont point changé selon le cœur & selon les passions : ils sont encore tels qu'ils étoient alors & qu'ils sont marqués dans Theophraste , vains , dissimulés , flatteurs , interessés , effrontés , importuns , défians , médisans , querelleux , superstitieux.*

Encore un mot sur cet article. Je voudrois bien demander à Vigneul-Marville s'il croit que Boileau ait fait une véritable peinture de ce siécle dans ces beaux vers :

* L'ar-

* L'argent, l'argent, dit-on : ſans lui tout eſt ſterile :
La Vertu ſans l'argent n'eſt qu'un meuble inutile :
L'argent en honnête homme érige un ſcelerat :
L'argent ſeul au Palais peut faire un Magiſtrat.

Il me répondra ſans doute que c'eſt-là viſiblement un des caractères de notre ſiécle. Mais eſt-ce un caractère qui diſtingue notre ſiécle des autres ſiécles ? C'eſt ce que Vigneul-Marville ne dira jamais. Il eſt trop verſé dans la lecture des Anciens, pour ignorer qu'un † fameux Poëte a dit en latin du ſiécle d'*Auguſte* ce que Boileau nous dit là du ſiécle de Louis XIV. Or ſi Boileau a pu déſigner le ſiécle préſent par des traits qui conviennent également bien à des ſiécles déja paſſés, pourquoi la Bruyere ne pouvoit-il pas faire la même choſe.

IX.

* Epitre V. à *M. de Guilleragues*. ver. 85.

† *Horace*, Epiſtolarum, Lib. I. Epiſt. 1. ver. 35.

O cives, cives, quærenda pecunia primùm eſt ;
Virtus poſt nummos, &c.

IX. La premiére remarque particuliére que Vigneul-Marville fait après cela contre la Bruyere, c'eſt * *que ſouvent il fait le myſterieux où il n'y a point de myſtere.* J'appelle cette remarque particuliére, parce que notre Critique ne la confirme que par un ſeul exemple, & qui eſt ſi mal choiſi, comme vous allez voir, que je ne penſe pas que perſonne veuille s'en fier, pour le reſte, à ſon jugement. *Ainſi*, continue notre Cenſeur, *pour nous faire comprendre ce qui ſe comprend aſſez de ſoi-même*, que l'Eſprit de diſcernement eſt la choſe du monde la plus rare, *il exagere & prononce d'un ton de Prophête cette belle Sentence :* † » Après l'Eſprit de diſcernement, ce » qu'il y a au monde de plus rare, ce » ſont les Diamans & les Perles. « Notre Critique fait ici deux fauſſes ſuppoſitions, ſi je ne me trompe, l'une que la Bruyere veut nous faire comprendre que l'Eſprit de diſcernement eſt fort rare. C'eſt à quoi il n'a ja-

* *Mêlanges d'Hiſtoire*, pag. 343.

† Paroles de la Bruyere, *Tom. II. Chap. XII.* DES JUGEMENS, *pag.* 116.

jamais penſé, à mon avis. Il ſe contente de le propoſer comme une penſée digne de remarque, & ſur laquelle chacun devroit faire de ſérieuſes réflexions, pour s'accoutumer à ſe défier de ſoi-même, & à ne pas croire trop promptement entendre ce qu'il n'entend point, défaut trop commun parmi les hommes, & qui eſt la grande ſource des erreurs où ils tombent à tout moment! La ſeconde ſuppoſition mal fondée que fait ici notre Critique, c'eſt de s'imaginer qu'il ſoit fort aiſé de comprendre *que l'Eſprit de diſcernement eſt très-rare.* Bien loin de là, c'eſt peut être la choſe que les hommes comprennent le moins; car il n'y a que ceux qui ont du diſcernement (dont le nombre eſt ſans doute fort petit) qui comprennent combien le diſcernement eſt une choſe rare dans ce monde. Et ce qui va ſurprendre Vigneul-Marville, la maniére dont il refute lui-même la Bruyere, prouve viſiblement qu'il n'eſt pas facile de comprendre combien le diſcernement eſt rare dans ce monde; & combien il importe d'être averti que c'eſt une choſe extrêmement rare. C'eſt

ce

ce qu'on verra tout-à-l'heure. *Après l'Esprit de discernement*, dit la Bruyere, *ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les Diamans & les Perles.* Ce tour ne plaît pas à Vigneul-Marville. *Les gens de Village*, dit-il, *admirent cet endroit, comme un de ces beaux tours que M. de la Bruyere sait donner à ses pensées : cependant ce n'est qu'un renversement de pensée enchâssée dans un pur* galimatias. *Car il n'est point vrai que les Diamans & les Perles soient des choses très-rares, & si rares qu'il n'y ait que l'Esprit de discernement qui soit plus rare ; ce qu'il faudroit supposer, pour soutenir la pensée de M. de la Bruyere, & la rendre raisonnable. Les Diamans & les Perles à la vérité sont précieuses ; mais pour rares, il y a mille choses en France & ailleurs plus rares que les Perles & les Diamans ; & l'on trouveroit à Paris dix boisseaux de Diamans & de Perles, plutôt que dix ou douze feuilles de papier de la Chine. Ainsi les Perles & les Diamans étant des choses assez communes, quoique de grand prix, il faut que M. de la Bruyere conclue, malgré qu'il en ait, à s'en tenir au bon sens, que le discernement n'est pas la chose du monde la plus rare.* Quand

Vi-

Vigneul - Marville auroit été payé pour prouver que *le Discernement* est une chose très-rare, pouvoit il s'en mieux acquiter qu'en faisant ce beau raisonnement, où il ne *discerne* pas Paris du reste du Monde, *confondant* ainsi deux objets, entre lesquels il y a plus de différence qu'entre une mouche & un élephant? On trouveroit, dit-il, *à Paris* dix boisseaux de Diamans & de Perles plutôt que dix ou douze feuilles de papier de la Chine: Donc la Bruyere a tort de dire qu'après l'Esprit de discernement, ce qu'il y a *au Monde* de plus rare, ce sont les Diamans & les Perles. Quoi donc? Parce que le Papier de la Chine est plus rare à Paris que les Perles, est-il aussi plus rare que les Perles dans le Royaume même de la Chine, qui est sans doute *dans le Monde*, puisqu'il en est une des plus belles parties? n'est il pas bien difficile après cela de comprendre que le Discernement soit si rare qu'il l'est effectivement, puisque des Ecrivains aussi pénétrans & aussi judicieux que Vigneul-Marville en manquent quelquefois jusqu'à prendre *Paris* pour *le Monde*, une partie pour le tout?

X. La seconde remarque particuliére de notre Critique, c'est * *que M. de la Bruyere à le don de se contredire & de ne s'entendre pas lui-même. Cela paroît*, dit-il, *dès l'entrée de son Livre à la page* 11. *Il parle en faveur de l'Antiquité, & étale cette pensée communément reçüe, que les Anciens ont tout dit, qu'on vient aujourd'hui trop tard pour dire des choses nouvelles.* » Tout est dit, » *s'écrie* † *M. de la Bruyere*, & l'on » vient trop tard depuis plus de sept » mille ans qu'il y a des hommes & » qui pensent. Sur ce qui concerne » les Mœurs, le plus beau & le meil- » leur est enlevé; l'on ne fait que gla- » ner après les Anciens. « *Tout est bien jusques-là : mais si comme M. de la Bruyere se repentoit de sa proposition, il joint aux Anciens (ce qui gâte tout)* les habiles d'entre les Modernes. *Car par-là il égale les Modernes aux Anciens, & fait voir, puisqu'il y a des Modernes aussi bien que des Anciens après lesquels on peut glaner, que les Anciens n'ont pas tout*

* *Pag.* 344. & 345.

† Tom. I. *Chap. I.* intitulé, DES OUVRAGES D'ESPRIT, *pag.* 135.

tout dit, ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale. Mais le fin de cette judicieuse contradiction est que M. de la Bruyere a voulu se précautionner contre les reproches qu'on auroit pû lui faire, de n'être pas un Auteur tout nouveau. C'est donc pour se faire honneur qu'il introduit contre sa maxime, des Modernes habiles aussi inventifs dans la Morale que les Anciens. Autant de mots, autant de fausses suppositions & de conclusions mal fondées. La Bruyere ne songe point à égaler en cet endroit les Modernes aux Anciens. Il ne dit pas que les Anciens ayent tout dit, ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale : mais seulement que les Anciens & les habiles d'entre les Modernes ayant enlevé le plus beau sur ce qui concerne les Mœurs, il ne reste à présent à ceux qui veulent écrire sur la Morale, que peu de nouvelles réfléxions à faire sur cette importante matiére. Et par conséquent la Bruyere ne s'est pas contredit en disant au commencement de son Livre : *Tout est dit, & l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des*

hommes & qui penſent. Sur ce qui concerne les Mœurs le plus beau & le meilleur eſt enlevé ; l'on ne fait que glaner après les Anciens & les habiles d'entre les Modernes. Il n'y a, dis-je, aucune contradiction dans ces paroles ; mais plutôt une grande modeſtie, que tout homme équitable doit louer & admirer après avoir lû le Livre de la Bruyere, où l'on ne peut s'empêcher de voir quantité de belles choſes qu'on chercheroit inutilement dans les Ouvrages des plus habiles d'entre les Anciens & les Modernes. Peut-être que Vigneul-Marville joue ſur le mot de *Tout* qu'il prend à la rigueur pour une univerſalité metaphyſique & qui ne reçoit aucune exception ; mais il eſt viſible qu'en cet endroit il faut le prendre dans un ſens vague & populaire pour la plus grande partie des choſes dont il s'agit, & cela en nombre indéterminé, comme quand on dit, *Tout Paris eſt allé au-devant du Roi*, &c.

Du reſte, bien loin que la Science des Mœurs ait été entierement épuiſée par les Anciens, il ſemble au contraire qu'on peut aſſurer ſans craindre de ſe trop avancer, qu'on y ſera de nou-

nouvelles découvertes auſſi long-tems qu'il y aura des hommes ſur la terre, tant les deſirs, les vûes, les complexions & les paſſions de cette eſpéce de créatures ſont différentes, & capables de combinaiſons à l'infini. C'eſt le ſentiment * d'un grand Maître en ces matiéres : *Quelque découverte que l'on ait faite dans le Païs de l'Amour propre*, † dit-il, *il y reſte encore bien des terres inconnues.*

XI. Allons voir préſentement ce que Vigneul-Marville trouve à redire dans le ſtyle du Livre de la Bruyere. Il le condamne ſans façon. *J'avoue*, § dit-il, *que ſi M. de la Bruyere avoit pris un bon ſtyle, qu'il eût écrit avec pureté & fini davantage ſes Portraits, qu'on ne pourroit ſans injuſtice mépriſer ſon Livre.* Vous avez déja vû quel fonds on peut faire ſur ce que ce Critique a jugé à propos de publier contre les *Portraits* de la Bruyere; & vous allez voir tout-à-l'heure qu'il ne s'entend guéres mieux en ſtyle qu'en Portraits.

* Le Duc de la Rochefoucault.

† Dans ſes *Réflexions Morales*. Réfl. 4.

§ pag. 332.

traits. Car voici comme il continue. *Sa maniére d'écrire (ſelon M. Menage) eſt toute nouvelle : mais pour cela elle n'en eſt pas meilleure ; il eſt difficile d'introduire un nouveau ſtyle dans les Langues & d'y réuſſir, principalement quand ces Langues ſont montées à leur perfection, comme la nôtre l'eſt aujourd'hui.*

Je ne ſai ce que Vigneul-Marville entend par *ſtyle*, mais il me ſemble que ce n'eſt autre choſe qu'un certain enchaînement de penſées, exprimées par des paroles, qui en font voir la liaiſon : de ſorte que, ſelon que cette liaiſon eſt nette & raiſonnable, on peut dire que le ſtyle a de la netteté & de la juſteſſe. Je ſuppoſe qu'on entend ſa Langue, ſans quoi le diſcours ne ſauroit avoir cette pureté & cette netteté qui conſiſte dans l'uſage des termes propres, dans leur juſte arrangement, & dans tout ce qui rend l'expreſſion exacte & facile à entendre. Du reſte, ce qui fait le bon ſtyle, c'eſt le bon raiſonnement, & l'ordre naturel des penſées. * Et comme il y a

* *Eſt in hoc incredilis quædam varietas : nec pauciores animorum penè quàm corporum formæ.*

a peut-être autant de différence entre les esprits des hommes qu'entre leurs visages, il y a peut-être autant de styles que de personnes qui se mêlent d'écrire, parce qu'il n'y a peut-être pas deux hommes qui conçoivent justement les choses dans le même ordre & avec la même précision. C'est de quoi l'on peut faire tous les jours des expériences sensibles. Que trois ou quatre personnes, par exemple, fassent une Lettre sur un même sujet, chacun prendra un tour différent, & liera diversement ses pensées, l'un plus agréablement & plus naturellement que l'autre : de sorte que chaque Lettre aura son style particulier, quoique dans le fonds les pensées n'en soient pas fort différentes. Ainsi, l'on ne voit pas trop bien ce que notre Censeur a dans l'esprit quand il dit, *qu'il est difficile d'introduire un nouveau style :* car chaque Ecrivain a son style. *Voiture* manie & conduit autrement ses pensées que *Balzac.* Son style est plus libre, & paroît moins étudié. Vigneul-Marville narre tout autrement

formæ. Quintil. Instit. Orat. *Lib. II. cap.* 8.

ment que *Pelliſſon*. Il y a pour le moins autant de différence entr'eux qu'entre *Chapelain* & *Virgile*. Et le ſtyle de Pelliſſon eſt auſſi fort différent de celui de *Menage*, ou du P. *Bouhours*, comme celui du P. Bouhours differe beaucoup de celui de * *Cleante*, de *Fontenelle*, ou de l'*Abbé de Vertot*. Bien plus: le même Ecrivain n'a pas toujours le même ſtyle. Quelquefois il n'eſt pas en humeur d'écrire; & dès-là, ſon ſtyle n'a plus les mêmes graces qu'il avoit accoutumé d'avoir. Quelquefois il eſt plus diffus qu'à ſon ordinaire, pour n'avoir pas le loiſir ou le courage de châtier ſon ſtyle, de le polir & d'en retrancher toutes les inutilités qui lui échappent dans le feu de la compoſition. Il me ſouvient à ce propos d'un conte qu'on trouve dans la *Vie de Virgile*. On dit, † que lorſque ce Poëte compoſoit ſes *Georgiques*;

* *Barbier Daucourt.*

† *Cùm Georgica ſcriberet, traditur quotidiè meditatos manè plurimos verſus dictare ſolitum, ac per totum diem retractando ad pauciſſimos redigere; non abſurdè, carmen ſe urſæ more parere dicens, & lambendo demùm effingere.* In Virgilii Vitâ.

ques, il dictoit le matin quantité de vers, & que les retouchant tout le reste du jour, il les réduisoit à un très-petit nombre, ce qu'il appelloit *lêcher l'Ours*. Ces vers que Virgile composoit le matin, étoient sans doute fort différens de ceux, qui, pour ainsi dire, en étoient extraits le reste du jour. Et si par hazard quelques uns de ces premiers vers étoient parvenus jusqu'à nous, il y auroit, sans doute, bien des Critiques qui ne voudroient pas croire qu'ils fussent échappés à ce grand Poëte, à cause du peu de rapport qu'ils trouveroient entre ces vers-là & ceux que nous avons de lui.

Puisque nous en sommes sur la différence des styles, il ne sera pas, je pense, tout-à-fait hors de propos d'avertir en passant, qu'une des choses qui contribue le plus à cette différence, c'est le différent usage des Particules qu'on a inventé pour marquer la connexion que l'esprit met entre les idées ou les propositions qui composent le discours : *Car lorsque l'esprit veut faire connoître ses pensées aux autres, il lie non-seulement les parties des Propositions, mais des sentences entiéres*

l'une à l'autre, dans toutes leurs différentes relations & dépendances, afin d'en faire un discours suivi. Je tire cette remarque d'un excellent Ouvrage, traduit de l'Anglois, intitulé, *Essai Philosophique concernant l'entendement humain.* * L'Auteur est visiblement un génie du premier ordre, Philosophe exact & profond, qui examine les choses dans leur source, & qui pénétre fort avant dans tous les sujets qu'il manie. Ce qui soit dit sans garentir son Systême. Pour ce qui est de l'usage des Particules dans le style, ce qu'il ajoute sur cela mérite d'être rapporté. Le voici mot pour mot, comme il l'a exprimé lui-même : *Pour qu'un homme pense bien*, dit † ce Philosophe, *il ne suffit pas qu'il ait des idées claires & distinctes en lui-même, ni qu'il observe la convenance ou la disconvenance, qu'il y a entre quelques-unes de ces idées, mais il doit encore lier ses pensées, & remarquer la dépendance que ces raisonnemens ont l'un avec l'autre. Et pour bien*

* *Locke.*

† Liv. III. Chap. 7. §. 2. pag. 381. de la quatriéme Edit. en François, 1741.

bien exprimer ces ſortes de penſées, rangées méthodiquement, & enchaînées l'une à l'autre par des raiſonnemens ſuivis, il lui faut des termes, qui montrent la connexion, *la* reſtriction, *la* diſtinction, *l'*oppoſition, *l'*emphaſe, *&c. qu'il met dans chaque partie reſpective de ſon Diſcours.* Et par conſéquent c'eſt de la juſte application qu'on fait de ces termes que dépend principalement la clarté & la beauté du ſtyle, comme le remarque * le même Auteur. Au contraire, le ſtyle d'un Diſcours eſt obſcur, mal formé, ſans ſuite & ſans force, ſi l'on y applique ces Particules au hazard & ſans raiſon. Et à parler exactemenr d'un homme qui écrit de cette maniére, il faut dire, non qu'il écrit d'un *ſtyle nouveau*, mais qu'il n'a point de ſtyle.

Vigneul-Marville n'avoit garde de faire ces réflexions, lui qui fait conſiſter la *nouveauté* du ſtyle qu'il reproche à la Bruyere dans l'uſage de quelques mots impropres, ou qui étant joints enſemble compoſent des expreſſions peu Françoiſes. Car aprés avoir

* Ibid.

avoir dit qu'il eſt difficile d'introduire un nouveau ſtyle dans les Langues, il continue ainſi : * *Seneque, Barclée, Juſte Lipſe & les autres, qui s'en ſont voulu mêler dans le Latin n'ont point été approuvés par les plus ſages Critiques : & dans la Langue Françoiſe, Cirano de Bergerac & le Traducteur de l'Homme de Cour de Gracian, ſont inſupportables. M. de la Bruyere lui-même fait le procès à ces gens-là, & le ſien propre, lorſqu'il dit dans ſes* Caractères, Tom. I. *page* 260. † » L'on voit des gens qui dé-» goûtent par leurs ridicules expreſ-» ſions, par la nouveauté, & j'oſe » dire, par l'improprieté des termes » dont ils ſe ſervent, comme par l'al-» liance de certains mots qui ne ſe » rencontrent enſemble que dans leur » bouche, & à qui ils font ſignifier » des choſes que leurs premiers In-» venteurs n'ont jamais eu intention » de leur faire dire. Ils ne ſuivent en » parlant ni la raiſon, ni l'uſage, » mais leur bizarre génie. « *Voilà M. de*

* *Pag.* 332. & 333.

† Chap. V. DE LA SOCIETE' ET DE LA CONVERSATION.

de la Bruyere copié au miroir & d'après nature, ajoute notre ſubtil Critique.

XII. Comme je liſois cette *Défenſe de la Bruyere* à un de mes amis, il m'arrêta tout d'un coup dans cet endroit, pour apoſtropher notre Cenſeur. Mais vous, dit-il, Monſieur de Vigneul-Marville,

* Pour en parler ainſi, vous y connoiſſez-vous ?

» Vous, dont le diſcours n'eſt
» qu'un tiſſu d'expreſſions impropres,
» pueriles, & monſtrueuſes; & de
» méchantes phraſes proverbiales
» qu'on devroit à peine pardonner à
» d'honnêtes gens qui s'en ſerviroient
» en badinant dans une converſation
» libre. « En effet, notre Critique n'y penſe pas, de s'ériger en Juge dans une affaire où ſon autorité eſt recuſable pour tant de raiſons. Il fait fort le délicat en matiére d'expreſſions. Mais ſur quoi fonde-t-il cette grande délicateſſe ? Sur la bonté de ſon goût ? D'où vient donc que ſon Livre eſt ſi mal écrit ? D'où vient qu'il l'a

* Boileau, *Sat. III.* v. 70.

l'a rempli de tant d'expreſſions baſſes, impropres, obſcures, affectées, & peu Françoiſes ? Si vous ne voulez pas m'en croire, liſez ce qui ſuit.

* *Lorſque Moreri trouve des Auteurs qui s'épanchent ſur des riens, il s'épanche avec eux.* Quelle façon de parler, *s'épancher avec quelqu'un ſur des riens !* Elle eſt fondée ſur l'uſage, ou ſur le bizarre génie de celui qui trouve à propos de s'en ſervir ? Je m'en rapporte à lui-même.

† *On lâche un argument captieux à M. Simon : il le reçoit de bonne grace, le fend en deux par un ſubtil* diſtinguo, *& ſe ſauve par la brêche.* Je ne ſai ſi *les gens de Village*, comme parle ailleurs notre Critique, admireront cette belle période, mais je doute qu'elle ſoit au goût des perſonnes de bon ſens qui ont quelque politeſſe.

§ *Le Maréchal de Baſſompiere détenu à la Baſtille employoit le tems à lire de bons Livres & à compoſer des Remarques*

* *Mélanges d'Hiſtoire & de Litterature*, pag. 292.

† Pag. 233.

§ Pag. 186.

ques & des Mémoires qui lui ſont glorieux, pour dire *qui lui ſont honneur.*

* *Il ſemble que les Muſes s'étoient appliquées à approprier au dehors les Livres de la Bibliotheque de M. Grollier, tant il paroiſſoit d'art & d'eſprit dans leurs ornemens.* La penſée n'eſt-elle pas rare, & l'expreſſion noble & Françoiſe : *des Livres appropriés au-dehors*, c'eſt-à-dire, *reliés par les Muſes?*

† *A l'âge de douze ans le Taſſe étudia en Droit.* On dit, *étudier en Droit, en Philoſophie, en Rhetorique*; mais on n'a jamais dit, *étudier à la Philoſophie*, &c. Vigneul Marville eſt apparemment le premier qui ait parlé ainſi. Il ſait pourtant les régles de notre Langue. Il a lû celles de *Vaugelas* & du P. *Bouhours.* Mais bien des gens liſent des régles qu'ils n'obſervent point. C'eſt ainſi que notre Critique donne un regime à *auparavant*, comme ſi c'étoit une prépoſition, quoique Vaugelas diſe expreſſément que § le vrai uſa-

* Pag. 186. † Pag. 142.

§ *Remarques ſur la Langue Françoiſe*, To. II. pag. 203. Edit. de Hollande. Vous trouverez

usage d'*auparavant*, c'est de le faire adverbe, & non pas préposition. *Bien auparavant cet Auteur*, * dit Vigneul-Marville, *deux célébres Ecrivains ont donné à leurs expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir.*

† *La Cour jette volontiers les yeux sur les vices de la Ville pour en turlupiner.* On dit, *turlupiner quelqu'un* : mais qu'on dise *turlupiner de quelqu'un*, *de ses vices*, c'est Vigneul-Marville qui doit prendre la peine de nous en convaincre par quelque témoignage incontestable. Je ne crois pas au reste, que le vice puisse jamais être un légitime sujet de turlupinade.

M. Gaudin, dit ¶ encore notre Critique, *mit un clou à la Fortune, qui commençoit à rouler pour lui.* La belle expression, *mettre un clou à la Fortune!* N'est-elle pas bien claire & bien Françoise?

* *Mes-*

-verez la même chose dans les *Doutes* du P. Bouhours, pag. 152. & dans une Note de Thomas Corneille sur cette remarque de Vaugelas.

* Pag. 335.
† Pag. 332.
¶ Pag. 138.

* *Messieurs Dupuy, graves comme des Catons, prenoient les Sciences du côté de leur plus grand sérieux, & ne souffroient pas aisément ceux qui n'ont, pour ainsi dire, que le polichinel de la Litterature.* Et celle-là, n'est-elle pas noble & de bel usage, *avoir le polichinel de la Litterature*? Parleroit-on ainsi † parmi les Chartreux? Si cela est, notre Auteur est excusable d'employer une si plaisante expression que tout l'Ordre a consacré; *Vigneul-Marville* m'entend, & cela suffit.

¶ *Il n'y a pas encore long-tems que les Eugenes & les Aristes qui pensoient triompher de leurs Ennemis par leurs insul-*

* Pag. 86.

† Dans le tems que je travaillois à cette Défense de la Bruyere, je vis une Lettre écrite de Rouen où l'on assuroit que le véritable Auteur des Mélanges attribués à Vigneul-Marville, étoit *Dom Bonaventure d'Argone*, Prieur de la Chartreuse de Gaillon. A présent la chose est certaine, & généralement reconnue. Voyez dans le *Rabelais* de M. *le Duchat*, (Edit. d'Amsterdam, 1711.) la pag. 223. Tom. III. & le Tom. troisiéme p. 1016. des *Lettres de* M. *Bayle*, réimprimées en 1729.

¶ Pag. 385.

ſultes, tomberent entre les mains d'un Critique ſevere qui leur fit la barbe de ſi près, que les pauvres gens en ſont demeurés tout écorchés. Voilà donc auſſi Vigneul-Marville érigé en *barbier* qui a *écorché* la Bruyere. Ces idées ne ſont-elles pas brillantes, & bien aſſorties ?

* *Un fort honnête homme qui penſoit à écrire l'hiſtoire du tems, diſoit : Je ne veux point d'Heros affecté ; la ſeule Vérité ſera mon heroïne.* Vigneul-Marville rapporte trop fidélement les paroles de cet honnête homme. Il pouvoit le faire parler un peu mieux François, ſans bleſſer la Vérité *ſon heroïne.* On ne dit point, *je ne veux point d'Heros,* mais *de Heros.* C'eſt la premiére remarque de Vaugelas.

Diſpenſez-moi de pouſſer plus loin cette Critique. Je ne l'ai faite que pour faire ſentir à Vigneul-Marville qu'il devroit ſe défier de lui-même, & ne pas prendre trop promptement ſes déciſions pour des preuves.

XIII. MAIS c'eſt un défaut dont il n'eſt pas facile de ſe corriger. Notre Cen-

* Pag. 57.

Censeur y est tombé plusieurs fois : & voici qu'il y retombe encore dans ce qu'il ajoute immédiatement après. *Il est vrai*, dit-il, *qu'avant cela ce Monsieur avoit dit*, *pag.* 50. » * Que » l'on peut en une sorte d'Ecrits (*il » entend parler des siens*) hazarder de » certaines expressions, user de ter- » mes transposés & qui peignent vi- » vement, & plaindre ceux qui ne » sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en » servir ou à les entendre. « Il seroit fort difficile de deviner d'où ce Criti- que a pu savoir qu'en cet endroit la Bruyere veut parler de ses Ouvrages plutôt que de bien d'autres, où l'on doit prendre ces libertés, comme nous verrons bientôt. Passe pour cela. Voyons ce qu'il trouve à redire dans ces paroles, *M. de la Bruyere*, † dit- il, *se chatouille ici pour se faire rire. Certes, il faut être bien bon pour s'ima- giner du plaisir où il n'y a que des duretés à essuyer. Car qu'y a-t-il de plus dur dans la*

* *Dans les* Caractères de ce siécle, *au Chap. II.* intitulé, DES OUVRAGES DE L'ESPRIT, pag. 175.

† Pag. 333. & 334.

la Langue Françoiſe, qui étant toute unie, ſuit exactement l'ordre naturel dans ſes conſtructions, que de tranſpoſer ſes termes & de former de l'embarras où il n'y en doit point avoir. Mais plutôt, ne faut il pas être *bien bon* pour croire prouver une choſe qu'on ne peut que ſuppoſer? Vigneul-Marville condamne abſolument les tranſpoſitions dans la Langue Françoiſe, & la Bruyere les croit permiſes en une ſorte d'Ecrits, c'eſt-à-dire, ſi nous en croyons ce Cenſeur, dans les *Caractères de ce ſiécle.* Qui ne voit que ce hardi Critique ne devoit ſe donner la liberté de conclure que les tranſpoſitions ſont contraires au génie de notre Langue, qu'après avoir montré par dix ou douze exemples de tranſpoſitions, tirées du Livre de la Bruyere, qu'elles ne ſervent qu'à embarraſſer le diſcours? Ce n'eſt pas qu'après tout, la concluſion eût été fort ſûre; car d'autres Ecrivains pourroient avoir bien fait ce que la Bruyere n'auroit ſû faire. Quoi qu'il en ſoit, Vigneul-Marville a trouvé cette diſcuſſion trop embarraſſante. Il a mieux aimé proſcrire en général toutes les tranſpoſitions, que de

de prendre la peine d'examiner ſi l'on a raiſon de s'en ſervir en certaines rencontres. *Nos Poëtes mêmes*, continue-t-il, *à qui les tranſpoſitions ſont d'un grand ſecours dans la verſification, les ont abandonnées, & ne s'en ſervent que dans la derniére extrêmité*, & *quand ils ne peuvent autrement former leurs vers. C'eſt-là une des graces de notre Langue de ne rien tranſpoſer, ni dans la Proſe ni dans la Poëſie ; ce qui ayant été découvert au commencement de ce ſiécle par M. de Malherbe & par le Préſident Maynard, ſe pratique de jour en jour par les plus grands Maîtres, avec encore plus d'exactitude qu'auparavant.* Cela veut dire que, ſelon notre Critique, les tranſpoſitions doivent être entierement bannies de la Proſe, & n'être reçues dans la Poëſie que par néceſſité. Mais cette déciſion eſt un peu trop vague & trop générale, comme vous allez voir. Il eſt certain que depuis l'établiſſement de l'Académie Françoiſe, on s'eſt fort appliqué à polir notre Langue, & qu'on a tâché ſur-tout d'en rendre le tour ſimple, aiſé, clair, & dégagé de tout embarras. On a condamné pour cet effet tou-

toutes les constructions obscures ou équivoques ; & l'on a suivi dans l'arrangement des paroles l'ordre le plus naturel, comme le moins susceptible d'ambiguité. Cet ordre consiste à mettre le nominatif à la tête d'une proposition, & aprés cela le verbe & son regime, l'adverbe tantôt devant ou aprés le verbe. Et faut-il suivre cet ordre en toute rencontre ? Oui, lorsque tout autre arrangement se trouve contraire à la clarté du discours, à laquelle il faut tout sacrifier, car on ne parle que pour se faire entendre. Mais bien loin qu'on ne puisse jamais s'éloigner de cet ordre sans obscurcir le discours, on est quelquefois indispensablement obligé de l'abandonner, ou pour se conformer à l'usage, qui a comme consacré certains tours irréguliers, ou pour dégager une période, qui, sans cela, seroit languissante, obscure & embarrassée : outre que dans un Discours oratoire, les transpositions ont une grace & une vivacité toute particuliere. Et tout cela, nous l'allons prouver par des exemples.

1. Je dis premiérement qu'il y a des

des transpositions si fort autorisées par l'usage, que la construction naturelle seroit non-seulement rude, mais entiérement barbare. *Car voyez-vous,* dit * le P. Tarteron, *ainsi va le monde, nous déchirons notre prochain, il nous déchire aussi.* Un François qui sait sa Langue, peut-il parler autrement? Et n'auroit-on pas droit de traiter d'Ostrogot un homme, qui voulant suivre l'ordre naturel en cette occasion, diroit, *Ainsi le monde va, nous déchirons notre prochain, il nous déchire aussi? C'est par cette maxime,* † dit le nouveau Traducteur de Demosthene, *vous le savez peut-être comme moi, que se conduisoient dans l'administration de la République, les anciens & fameux Orateurs, que ceux d'aujourd'hui louent toujours sans jamais les imiter; un Aristide, un Nicias, un Periclès, & ce grand homme dont je porte le nom.* Voilà encore une transposition, *que se conduisoient dans l'administration de la République*

* Dans la Traduction de Perse, *Sat. IV.* pag. 67. *Edition de Paris.*

† *Tourreil*, Philippiques de Demosthene, *Edit. de Paris*, *in* 4. 1701. pag. 54.

publique, les anciens Orateurs, mais qui eſt d'une abſolue néceſſité. Je ne ſaurois croire que Vigneul Marville lui-même pût ſe reſoudre à dire, *C'eſt par cette maxime que les anciens & fameux Orateurs, que ceux d'aujourd'hui louent toujours ſans jamais les imiter; un Ariſtide, &c. ſe conduiſoient dans l'adminiſtration de la République.* En effet, quelque déclaré qu'il ſoit contre les tranſpoſitions, juſqu'à dire que *c'eſt une grace de notre Langue de ne rien tranſpoſer ni dans la Proſe, ni dans la Poëſie*, il lui échappe quelquefois de mettre le nominatif après le verbe. Ainſi, parlant des Epîtres de Ciceron à Atticus, il dit * *Ces Epîtres vous inſtruiront de la guerre civile & des ſentimens qu'en avoit Ciceron.* Il auroit pû dire, *que Ciceron en avoit*, ſans que ſon diſcours en eût été moins embarraſſé, mais ce tour lui a paru plus agréable, ou peut-être, lui eſt tombé de la plume ſans qu'il s'en ſoit apperçu lui-même.

2. En ſecond lieu, rien n'eſt plus propre à dégager le diſcours que des tranſ-

*. Pag. 367.

transpositions faites à propos, comme l'éprouvera infailliblement tout Ecrivain qui a du goût pour la netteté du style, & qui se trouve chargé d'un Ouvrage de longue haleine. *De-là vient*, dit * un fameux Orateur, *que le Prince de Condé valoit seul à la France des Armées entiéres : que devant lui les forces ennemies les plus redoutables, s'affoiblissoient visiblement par la terreur de son nom : que sous lui nos plus foibles troupes devenoient intrépides & invincibles : que par lui nos frontiéres étoient à couvert & nos Provinces en sûreté : que sous lui se formoient & s'élevoient ces Soldats aguerris, ces Officiers experimentés, ces Braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalés dans nos derniéres guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au nom François, que parce qu'ils avoient eu ce Prince pour Maître & pour Chef.* Qui ne voit que cette derniére période auroit été fort languissante & embarrassée, si l'Orateur eût suivi l'ordre naturel, comme il avoit fait jusques-là, & qu'il eût dit,

* Le P. *Bourdaloue*, dans l'Oraison funébre du Prince de Condé.

dit, que *ces Soldats aguerris, ces Officiers experimentés, ces Braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalés dans nos derniéres guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au nom François, que parce qu'ils avoient eu ce Prince pour Maître & pour Chef, se formoient & s'élevoient sous lui?*

Voici un autre exemple où la construction naturelle est tout-à-fait ridicule. *C'est un Livre que cette personne qui me vint voir hier sur les six heures du soir, lorsque vous étiez avec moi dans ma Bibliotheque, m'a donné.* » Cette maniére de parler, *ajoute * l'Auteur de* » *qui j'emprunte cet exemple*, toute ré- » guliére qu'elle est, est ridicule: & » il n'est pas difficile de voir qu'il est » mieux de prendre le tour irrégulier » en disant: *C'est un Livre que m'a* » *donné cette personne, qui me vint voir* » *hier sur les six heures du soir, lorsque* » *vous étiez avec moi dans ma Biblio-* » *théque.* C'est une chose si connue, » *poursuit ce judicieux Ecrivain*, que » nous

* *Andry* dans ses *Réflexions sur l'Usage présent de la Langue Françoise*, pag. 485. Edition de Hollande.

» nous n'avons point d'Auteurs qui y
» manquent : il n'eſt pas même juſ-
» qu'aux moins exacts & aux moins
» ſoigneux de la politeſſe, qui ne
» prennent ce tour irrégulier, plutôt
» que d'embarraſſer mal-à-propos
» une phraſe. « Je ne crois pas que Vigneul-Marville ſoit d'un autre ſentiment.

3. Il me reſte à faire voir que dans des Diſcours d'un ſtyle vif & ſoutenu, les tranſpoſitions ont une grace toute particuliére. Nos plus célébres Ecrivains m'en fourniront des preuves que je ne penſe pas que notre Critique oſe contredire. Je tirerai la première des Œuvres de S. Evremond, *cet Auteur célébre qui a donné à ſes expreſſions toute la force qu'elles pouvoient ſouffrir en gardant la raiſon*, comme a très-bien * remarqué Vigneul-Marville. *J'eſtime le Précepteur de Neron*, † dit il, *l'Amant d'Agrippine, l'Ambitieux qui prétendoit à l'Empire : du Philoſophe & de l'E-*

* Pag. 335.

† *Jugement de Seneque, Plutarque & Petrone*, Tom. II. pag. 149. Edition d'Amſterdam, 1726.

l'Ecrivain, je n'en fais pas grand cas. Il auroit pû dire, *je ne fais pas grand cas du Philosophe & de l'Ecrivain.* Mais outre que le tour irrégulier est plus vif & plus harmonieux, S. Evremond trouve par là le moyen de varier son style, secret si important, que quiconque l'ignore, ne sera jamais, quoi qu'il fasse, qu'un très-méchant Ecrivain.

* Un style trop égal & toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces Auteurs nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Si S. Evremond à eu droit d'employer des transpositions dans un Discours familier, à plus forte raison peut-on s'en servir dans des Discours publics, qui étant animés de la voix, doivent être écrits d'un style plus vif & plus soutenu. Aussi rien n'est plus ordinaire dans ces sortes de compositions que ces tours irréguliers.

Ce

* Boileau dans l'*Art Poetique*, Chant I. vs. 71.

Ce cœur plus grand que l'Univers, dit le P. Bourdaloue dans l'Oraiſon funébre du Prince de Condé, *ce cœur que toute la France auroit aujourd'hui droit de nous envier, ce cœur ſi digne de Dieu, il a voulu que nous le poſſedaſſions, & que nous en fuſſions les dépoſitaires.*

Changeant de ſcéne, vous l'admireriez hors du tumulte de la guerre & dans une vie plus tranquille, dit le même Orateur, en parlant de ce grand Prince.

* *Cet échec, quand vous voudriez concourir avec les Dieux & ſortir de l'inaction, à quoi leur toute-puiſſance ne ſupplée jamais*, dit le Traducteur de Demoſthéne que nous avons déja cité, *cet échec, dis-je, cette révolution, nous n'aurons pas long-tems à les attendre.*

† *Ce que vous deſiriez tant*, dit ailleurs le même Traducteur, *de ſuſciter les Olynthiens contre Philippe; ce que la voix publique vouloit ici qu'on tentât à quelque prix que ce fût, le ſort lui ſeul l'a*

* *Tourreil*, Philippiques de Demoſthene, pag. 35.
† Pag. 65.

l'a fait pour vous, & de la maniére qui vous convient davantage.

Déja, dit un autre fameux * Orateur, *fremissoit dans son camp l'ennemi confus & déconcerté, déja prenoit l'essor pour se sauver dans les montagnes cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces.*

Il est visible que dans tous ces endroits une construction plus réguliére feroit languir le discours & lui ôteroit cette douce harmonie qui plaît si fort à l'oreille dans une action publique.

Enfin, puisque Vigneul-Marville † semble estimer les régles du P. *Bouhours*, je ne saurois mieux faire que de confirmer ce que je viens de dire, par une remarque judicieuse de ce fameux Grammairien sur les transpositions qui ont bonne grace en certaines rencontres. *Il y a*, selon § le P. Bouhours, *des tours irréguliers qui sont éle-*

* *Fléchier*, Evêque de Nîmes, dans l'*Oraison funébre de M. de Turenne.*

† *Mélanges d'Histoire*, &c. pag. 347.

§ Remarques nouvelles, sur la Langue Françoise, *Tom. I. pag.* 303. *troisiéme Edition de Paris*, 1682.

élegans. » Les exemples, *ajoute-t-il*,
» feront entendre ce que je veux dire.
» M. de Maucroix dit dans la seconde Homelie de Saint Jean Chrysostome au Peuple d'Antioche : *Ce lieu qui nous a donné la naissance, nous l'évitons comme une embuche*, & M. Patru dit dans le Plaidoyer pour Madame de Guenegaud, *Cependant cette Souveraine, les nouvelles Constitutions la dégradent ; toute son autorité est anéantie, & pour toute marque de sa dignité, on ne lui laisse que des réverences. La Supérieure ne fait rien qu'on ne condamne, ses plus innocentes actions, on les noircit.*

» Il semble, continue le P. Bouhours, qu'il faudroit dire réguliérement, *Nous évitons comme une embuche ce lieu qui nous a donné la naissance. Cependant les nouvelles Constitutions dégradent cette Souveraine : on noircit ses plus innocentes actions.* On parle ainsi dans la conversation & dans un Livre tout simple : mais dans une action publique qui est animée de la voix & qui demande une éloquence plus vive, le tour irrégulier a meilleure grace. C'est en

» ces rencontres qu'il eſt permis quel-
» quefois aux Orateurs auſſi-bien
» qu'aux Poëtes, de ſe diſpenſer des
» régles ſcrupuleuſes de la conſtruc-
» tion ordinaire; & on peut preſque
» dire du Sermon & du Plaidoyer ce
» que l'Auteur de l'Art Poëtique dit
» de l'Ode :

» Son ſtyle impétueux ſouvent marche au
» hazard :
» Chez elle un beau deſordre eſt un effet de
» l'art.

» Mais ſi ces ſortes d'irrégularités ſont
» élégantes dans la Proſe, *ajoute le P.*
» *Bouhours*, elles le ſont encore plus
» dans la Poëſie qui eſt d'elle-même
» un peu impetueuſe, & qui n'aime
» pas tant un Langage tout uni. Il
» y en a un exemple dans * l'Ode à
» Achante :

» Je jouïs d'une paix profonde ;
» Et pour m'aſſurer le ſeul bien
» Que l'on doit eſtimer au monde,
» Tout ce que je n'ai pas, je le compte pour
» rien.

» On

* Compoſée par l'Abbé *Regnier*.

» On diroit réguliérement, *je compte*
» *pour rien tout ce que je n'ai pas* : mais
» *Tout ce que je n'ai pas, je le compte*
» *pour rien*, est plus poëtique & plus
» beau. Aussi nos excellens Poëtes
» prennent ce tour-là dans les en-
» droits animés :

» * Ces moissons de Lauriers, ces honneurs,
» ces conquêtes,
» Ma main, en vous servant, les trouve
» toutes prêtes.

Qu'on juge après cela, si la Bruyere n'a pas eu raison de dire *qu'on peut en une sorte d'Ecrits user de termes transposés, & qui peignent vivement*; & si au contraire Vigneul-Marville n'a pas eu tort de décider que *c'est une des graces de notre Langue de ne rien transposer ni dans la Prose, ni dans la Poësie.* Il y a sans doute des transpositions forcées, & contraires à la douceur & à la netteté du Langage : mais il y en a aussi qui ont fort bonne grace, & qu'on ne peut proscrire sans priver no-

* *Racine* dans son IPHIGENIE, Acte V, Scen. II.

notre Langue de cet air vif, libre & naturel qui en fait une des plus grandes beautés. C'est ce qu'avoit fort bien compris Vaugelas, cet Auteur si judicieux, dont l'autorité sera toujours d'un grand poids dans cette matiére. Car après avoir condamné certaines transpositions trop rudes, il ajoute, * *Plusieurs attribuent aux vers la cause de ces transpositions, qui sont des ornemens dans la Poësie, quand elles sont faites, comme celles de M. de Malherbe, dont le tour des vers est incomparable; mais pour l'ordinaire elles sont des vices en prose : je dis* pour l'ordinaire, *parce qu'il y en a quelques unes de fort bonne grace.* Voyez comment ce sage Ecrivain sait éviter ces décisions générales & absolues, qui presque toujours sont démenties par quelques exceptions incontestables.

XV. CONTINUONS d'examiner ce que Vigneul-Marville trouve à reprendre dans le style de la Bruyere. » † Personne avant M. de la Bruyere,

* Dans l'article intitulé, *Arrangement des mots.* Tom II. pag. 210. *Edit. de Hollande.*

† Mélanges d'Histoire, *&c.* pag. 335.

» re, *dit M. Menage*, n'avoit trouvé
» la force & la justesse d'expression
» qui se rencontrent dans son Livre. «
En vérité, s'écrie sur cela notre Censeur, *M. Menage nous auroit fait plaisir de nous marquer les endroits du Livre de M. de la Bruyere où cela se trouve: en récompense on lui en montreroit au double, où cela ne se trouve point.* Que ne les montroit-il donc ces endroits, sans perdre le tems en paroles inutiles? pourquoi abuser de son loisir & de celui du Public, à faire imprimer de tels Dialogues? On ne peut pas desesperer après cela de voir mettre au jour les Entretiens des Porteurs d'eau & des Vendeuses d'herbes. *Il pleuvra aujourd'hui*, dites-vous, *& moi je n'en crois rien; & je suis prêt à parier contre vous double contre simple.* Imaginez quelque chose de plus frivole, si vous voulez, il ne le sera pas davantage que cet endroit des *Mélanges d'Histoire & de Litterature.* Car que nous importe de savoir que Menage auroit fait plaisir à Vigneul-Marville, de lui citer des endroits des *Caractères de ce siécle*, où parut de la force & de la justesse d'expression; & que s'il l'eût

fait, Vigneul-Marville *lui en auroit montré au double où cela ne se trouve point?* Après ce beau Dialogue, en sommes-nous plus savans, & plus capables de juger du Livre de la Bruyere?

XV. * C'EST *bien gratuitement, & sans y penser*, ajoute Vigneul-Marville, *que M. Menage vient nous dire qu'avant M. de la Bruyere, personne n'a trouvé la force & la justesse d'expression qu'il s'imagine dans ses Caractères. Bien auparavant cet Auteur, deux célébres Ecrivains (sans compter les autres) ont donné à leurs expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la raison: Ce sont Messieurs Nicole & de S. Evremond.* Oh! pour le coup Vigneul-Marville a raison. La France a produit plusieurs excellens Ecrivains qui ont leur mérite aussi bien que la Bruyere. Nicole & S. Evremond sont de ce nombre: tout le monde en convient. Le Censeur des *Caractères de ce siécle*, qui avance tant de choses sans les prouver, a fort bien fait de s'en dispenser en cette occasion. C'est sans dou-

* Pag. 335. & 336.

doute une trop grande hardiesse à Menage de préferer la Bruyere à tant de fameux Ecrivains qui ont paru dans ce dernier siécle. Ces sortes de comparaisons sont toujours odieuses & téméraires. Mais, à mon avis, ce n'est pas tant à Menage qu'il faudroit s'en prendre qu'aux Compilateurs de ses conversations. Car où est l'homme à qui il n'échappe, dans une conversation libre, des pensées outrées qu'il n'auroit garde de soutenir dans un Ouvrage public ?

XVI. Mr. *Menage*, continue * notre Critique, *ajoute que M. de la Bruyere dit en un mot ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six. C'est ordinairement tout le contraire, M. de la Bruyere affectant d'entasser paroles sur paroles, & pensées sur pensées sans nulle nécessité. En voici un exemple qui me tombe sous les yeux, c'est à la page 90. où il dit que* la Pruderie est une imitation de la Sagesse. *Cette pensée est si claire qu'elle ne demande point d'être éclaircie par des comparaisons tirées de je ne sai où. Cependant voyons quels tours & quels détours*

* Pag. 336.

tours M. de la Bruyere prend, pour nous faire comprendre ce qui n'a pas la moindre ombre de difficulté. » Un Comique, » * *dit-il*, outre ſur la ſcéne ſes Per» ſonnages : un Poëte charge ſes deſ» criptions : un Peintre qui fait d'a» près nature, force & exagere une » paſſion, un contraſte, des attitu» des : & celui qui copie, s'il ne me» ſure au compas les grandeurs & les » proportions, groſſit ſes figures, » donne à toutes les piéces qui en» trent dans l'ordonnance de ſon Ta» bleau, plus de volume que n'en ont » celles de l'original : de même la » Pruderie eſt une imitation de la Sa» geſſe. » *Outre que tout ce diſcours ſent fort ſon galimathias : qui, je vous prie, après cet exemple, peut dire de bonne foi (à moins que ce ne ſoit M. Menage) que M. de la Bruyere dit en un mot ce qu'un autre ne dit pas auſſi parfaitement en ſix ?*

Voilà ce que Vigneul-Marville trouve à cenſurer dans cette réflexion de la Bruyere, que *la Pruderie eſt une imi-*

* Tom. I. Chap. III. intitulé, DES FEMMES, pag. 221.

imitation de la Sagesse. Ce sont, comme vous voyez, autant d'arrêts définitifs, indépendants de toute raison. Mais que faire ? chacun a sa méthode. Celle de notre Critique n'est pas de prouver ce qu'il avance. Il pourroit pourtant avoir raison dans le fonds. Voyons ce qui en est.

La Bruyere veut nous faire voir comment la Pruderie est une imitation de la Sagesse, & il emploie pour cela plusieurs comparaisons. Sa pensée étoit assez claire sans toutes ces comparaisons, replique Vigneul Marville. Mais ce Critique se trompe. Car sans ces Comparaisons la pensée de la Bruyere auroit été fort imparfaite. Il ne suffit pas de dire que la Pruderie imite la Sagesse, si l'on ne fait sentir comment & jusqu'à quel point elle le fait. La plûpart des vertus consistent en un certain milieu dont les deux extrêmités sont également défectueuses. Demeurez en-deçà, ou passez au-delà des justes bornes, vous voilà hors du bon chemin. Et rien n'est plus facile que de s'y méprendre. On le voit tous les jours. L'Avare croit être bon menager, & le Prodigue qui le traite de

de fou, croit être le ſeul qui ſache faire un bon uſage des richeſſes. Les Lâches donnent à leur foibleſſe le beau nom de Prudence, & les Téméraires penſent être de vrais Braves. Tous ces gens-là ignorent les juſtes bornes des vertus qu'ils croyent pratiquer. Ils vont au-delà du but, ou demeurent en-deçà, faute de connoître ce juſte milieu dont les deux extrêmités ſont également vicieuſes. Et par conſéquent, lorſqu'on veut donner une juſte idée d'un de ces vices, il faut marquer comment & juſqu'à quel point il imite une certaine vertu. Car de dire en général que c'eſt une imitation d'une telle vertu, c'eſt en donner une idée qui peut tout auſſi-bien convenir à un autre vice qui lui eſt directement oppoſé. L'avarice, par exemple, eſt une imitation de la Frugalité, mais qui dans le fonds en eſt autant éloignée que la Prodigalité même. La Bruyere avoit l'eſprit trop juſte pour faire de pareilles définitions. Il nous veut apprendre que la Pruderie eſt une imitation de la Sageſſe, mais il a ſoin de marquer en quoi conſiſte cette imitation. Ce qu'il fait par un

un parallele ingénieux qui amusant agréablement l'esprit, fait voir nettement, que c'est une imitation outrée qui passe les bornes de la raison. *Un Comique outre sur la scéne ses Personnages : Un Poëte charge ses descriptions, &c. . . . . de même la Pruderie est une imitation de la Sagesse.* Qu'y a-t-il là d'obscur, & qui sente son galimathias ! La Pruderie imite mal la Sagesse, en portant les choses dans l'excès, comme un Comique qui outre ses personnages, comme un Poëte qui charge ses descriptions, comme un Peintre qui travaillant d'après nature, force & exaggere les passions & les attitudes qu'il tâche de représenter, ou qui voulant copier un tableau, en grossit les figures. Notre Critique ne trouve aucune justesse en tout cela. Je ne saurois qu'y faire. Mais il me semble que des comparaisons sont justes, lorsque les choses comparées conviennent dans le point sur lequel roule la comparaison, ce qu'on ne peut trouver à dire dans ce paralléle. Car le Comique, le Poëte, le Peintre y conviennent tous en ceci, qu'ils vont au-delà de certaines bornes qu'ils ne

ne devroient pas paſſer, auſſi-bien que la Pruderie qui va au delà des bornes de la Sageſſe en prétendant l'imiter.

Une autre choſe que Vigneul-Marville blâme dans ce paralléle, c'eſt que l'Auteur y emploie trop de paroles, d'où il conclut que Menage a tort de dire, que *M. de la Bruyere dit en un mot, ce qu'un autre ne dit pas auſſi parfaitement en ſix.* Cette concluſion eſt un peu trop précipitée, ne lui en déplaiſe. Car de ce qu'un Auteur ſeroit un peu plus diffus qu'à ſon ordinaire dans un certain endroit de ſon Livre, il ne s'enſuivroit nullement qu'il le fût par-tout ailleurs. Et où en ſeroient les meilleurs Ecrivains, Vigneul-Marville lui-même, ſi cette maniére de raiſonner étoit reçuë? Virgile eſt obſcur dans un tel endroit: Donc c'eſt un méchant Ecrivain qui ne s'entend pas lui-même. Il y a dans Ciceron une période embarraſſée & d'une longueur accablante: Donc Ciceron ne ſait pas écrire. Vigneul-Marville raiſonne mal dans un tel endroit de ſon Livre, il conclut du particulier au général: Donc c'eſt un méchant

chant Logicien qui parle au hazard & ſans réflexion. Qui ne voit que toutes ces concluſions ſont impertinentes, & que notre Cenſeur auroit droit de ſe plaindre de la derniére ? Qu'il faſſe donc aux autres la même juſtice qu'il exige pour lui-même. Bien plus : non-ſeulement, ce Critique a tort de conclure d'un ſeul paſſage des *Caractères de ce ſiécle*, que l'Auteur de ce Livre affecte ordinairement d'entaſſer paroles ſur paroles ſans néceſſité, mais ce paſſage même qu'il cite pour le prouver, eſt, à mon avis, très-mal choiſi. Vigneul Marville pourroit peut-être dire, que l'Auteur parle trop en cet endroit, qu'il y entaſſe quatre comparaiſons ſans néceſſité, puiſqu'une ou deux auroient pû ſuffire. Mais la queſtion n'eſt pas de ſavoir ſi la Bruyere parle trop, mais s'il dit en peu de mots ce qu'il veut dire ; & ſi l'on pourroit le dire auſſi nettement en moins de paroles. Ce ſont deux choſes fort différentes. On peut être concis & grand parleur * en même tems, ſur-

* Témoin *Seneque*, qui d'un ſtyle fort concis, dit pluſieurs fois la même choſe.

ſur tout en écrivant : car dans la converſation *grand parleur*, & *diſeur de rien* ne ſignifient ordinairement qu'une ſeule & même choſe.

XVII. Apre's tant de fauſſes attaques, en voici une enfin qui peut-être portera coup. C'eſt la critique de quelques expreſſions que la Bruyere a employées dans le paſſage que nous venons d'examiner, & qui ne paroiſſent pas Françoiſes à Vigneul-Marville. Il y en a quatre, ſavoir (1) *un Peintre qui fait d'aprés nature*, pour dire *qui travaille*, *qui peint d'aprés nature* : (2) *forcer une paſſion*, *un contraſte*, *des attitudes*, expreſſions barbares en langage de peinture, ſi l'on en croit notre Cenſeur : (3) le terme de *volume* appliqué aux figures d'un Tableau, quoiqu'il ne ſe diſe, ſelon Vigneul-Marville, que des choſes qui ſe meſurent & ſe peſent : & (4) enfin les *piéces d'un Tableau*, au lieu de dire les figures d'un Tableau, le mot de *piéces* étant reſervé pour le blazon, *comme M. de la Bruyere le ſait ou ne le ſait pas*, ajoute poliment notre Critique.

Je ne ſai ſi l'on ne pourroit point dou-

douter de la ſolidité de quelques-unes de ces déciſions : mais je ſuis fort tenté de ne pas diſputer cette petite victoire à Vigneul-Marville, quand ce ne ſeroit que pour l'encourager à nous faire part d'une plus ample Critique des *Caractères de ce ſiécle.* Car afin que vous le ſachiez, tout ce que vous avez vû juſqu'ici, n'eſt que le prélude d'un combat à toute outrance. Vigneul-Marville avoit compoſé un plus gros Ouvrage * *qu'il a ſupprimé* après avoir appris la mort de la Bruyere. Ce n'eſt ici qu'un petit échantillon par où l'on pourra juger de toute la piéce. Mais ſi j'accorde à Vigneul-Marville qu'il a eu raiſon de cenſurer ces quatre expreſſions dans les *Caractères de ce ſiécle*, c'eſt à condition qu'il n'abuſera pas de ce petit avantage, comme s'il lui donnoit droit de conclure que l'Auteur de ce Livre ne ſait pas écrire en François, † *qu'il n'a point de ſtyle formé, qu'il écrit au hazard ; &* § *que la plûpart de ſes expreſſions ſont for-*

* Pag. 345.
† Mélanges d'Hiſtoire, *&c.* pag. 336.
§ Pag. 339.

forcées, impropres & peu naturelles. Ce seroit imiter ces Critiques dont parle Madame Deshoulieres qui pour un mot bien ou mal placé, approuvent ou condamnent tout un Ouvrage.

Quelques faux brillans bien placés,
Toute la piéce est admirable :
Un mot leur déplaît, c'est assez,
Toute la piéce est déteſtable.

Je crois Vigneul-Marville trop raisonnable pour donner dans cet excès. Il sait qu'Homere s'endort quelquefois; & qu'on trouve des fautes dans les plus excellens Ecrivains. Il est Auteur lui-même, & par conséquent sujet à se méprendre aussi-bien que Pindare, Virgile, Horace, & tous les plus fameux Ecrivains anciens & modernes.

Du reste, quoique je ne veuille pas disputer à Vigneul Marville la gloire d'avoir censuré avec raison les expressions qu'on vient de voir, * celle-ci sur-

* Voici pourtant une expression tirée *des Entretiens sur les Ouvrages des Peintres* qui pourroit servir à justifier celle dont se sert ici la

ſur-tout, *un Peintre qui fait d'après nature*, je ſuis obligé d'avertir le Public que ce Cenſeur ne donnant pour preuve de la ſolidité de cette cenſure, que ſa propre autorité, & la connoiſſance qu'il prétend avoir du langage des Peintres, on fera bien de ne s'y fier que ſous bonne caution : puiſqu'on trouve dans ſon Livre même, des expreſſions tirées de la Peinture qui peuvent faire douter qu'il entende auſſi bien les termes de cet Art, qu'il ſemble ſe le perſuader, comme quand il dit, * que la Bruyere *travaille plus en détrempe qu'à l'huile.* On dit *peindre en huile*, j'en ſuis ſûr, & je puis le prouver par des autorités inconteſtables : mais je doute qu'on puiſſe dire, *travailler*, *peindre à l'huile*. Je m'en rapporte aux Experts.

XVIII. Je ne ſai pourquoi j'ai cru ſi legérement que Vigneul-Marville uſeroit moderément du petit avantage

la Bruyere : » Si ce beau *faire*, & cette belle » union de couleurs que l'on voit dans leurs » Ouvrages non conteſtés, &c. page 217. » Tom. III. «

* Pag. 340.

tage que je viens de lui céder. Bien loin de-là, ce Critique en eſt devenu ſi fier qu'il commence à s'oublier lui-même, tant c'eſt une choſe difficile de ſe modérer dans la victoire. *Ce ne ſeroit jamais fait*, dit-il, *ſi l'on vouloit critiquer toutes les expreſſions forcées, impropres, & peu naturelles qu'on veut faire paſſer pour des beautés & des raffinemens de Langage.* Voilà de terribles menaces, mais qui, par bonheur pour la Bruyere, ne ſeront pas miſes en exécution. Vigneul-Marville veut lui épargner la honte d'une entiére défaite. Il ſe contentera de lui porter deux ou trois coups pour faire voir au monde ce qu'il ſeroit capable de faire s'il vouloit déployer toutes ſes forces contre lui. Il ſemble pourtant, à en juger par ces deux ou trois attaques, que ce Critique n'eſt pas dans le fonds ſi redoutable qu'il voudroit nous le faire accroire. Vous en jugerez.

1. *Eſt-ce parler naturellement, & proprement*, * dit-il d'abord, *comme le ſouhaite M. de la Bruyere en pluſieurs en-*

* Pag. 339.

endroits de son Livre, de dire, * que la véritable grandeur se laisse toucher & manier. *Cela en bon François & selon la raison*, poursuit notre Critique, *ne se peut dire que des choses corporelles qui se manient & se touchent.* Je connois pourtant un habile homme qui se mêle de faire des Livres, & qui croit entendre les régles & les beautés de la Langue Françoise, qui se sert du terme de manier en parlant de choses qui ne sont point corporelles. Et cet homme (qui le croiroit?) c'est Vigneul-Marville lui-même qui s'en sert ainsi deux fois, & cela dans le même Ouvrage où il censure si fierement la Bruyere pour avoir employé ce terme une seule fois. *Un homme*, dit Vigneul Marville, page 251 de ses Mélanges, *un homme a composé un Sermon, un Plaidoyer, ou une Harangue avec bien du soin. Il a* MANIE', *tourné, agencé les pensées.* Si ce rigide Censeur croit qu'on ne peut *manier* que des choses corporelles, comment a-t-il pû *manier* des pensées?

* Tom. I. Chap. II. DU MERITE PERSONEL, pag. 198.

ſées ? Qu'il nous explique cette énigme. *Les bons Ecrivains*, dit-il * ailleurs, *s'approchent du ſtyle Laconique qui n'eſt pas moins difficile à* MANIER.

2. Paſſons à ſa ſeconde remarque. *Dit-on en bons termes*, jetter de la profondeur dans ſes Ecrits ? *M. de la Bruyere le dit*, † *page* 45. *Mais le bon ſens & l'uſage ne le diſent point.* Après cela, il n'y a plus rien à dire. Le moyen de réſiſter à des déciſions ſi formelles ! Mais pourtant d'où vient que la Bruyere n'auroit pû ſe ſervir de cette expreſſion, puiſque S. Evremond, *qui*, comme dit très-bien notre Critique, *revêt ſes penſées qui ſont nobles, d'expreſſions hardies, mais toujours juſtes, toujours propres à ſon ſujet*, n'a pas fait difficulté de dire : § *Lorſque le choix du ſujet dépend de l'Orateur, il le doit prendre ſuſceptible de force & d'ornement : il doit* jetter de l'ordre *dans ſon deſſein*, & de la liaiſon *dans*

* pag. 139. de ſes *Mélanges.*

† Tom. I. Chap. I. DES OUVRAGES DE L'ESPRIT, *pag.* 170.

§ Oeuvres mêlées. *De l'Eloquence*, pag 293. Tom. I.

dans ses pensées. Pourquoi ne pourroit-on pas *jetter de la profondeur dans un Ecrit*, aussi-bien *que de l'ordre dans un dessein & de la liaison dans ses pensées?* Autre énigme que notre Critique est prié d'expliquer, si tel est son bon plaisir.

3. Il ajoute une troisiéme remarque qu'il exprime en ces termes: *dire comme M. de la Bruyere*, page 173. *en parlant des gens qui ne sauroient garder leur secret*, * qu'on voit au travers de leur poitrine, qu'ils sont transparens? *N'est-ce pas là outrer ses expressions? Ne suffisoit-il pas d'avoir dit:* ils ne remuent pas les lévres, & on les entend: on lit leur secret sur leur front & dans leurs yeux.

Ce seroit ici le lieu de parler de l'usage qu'on doit faire des *termes figurés.* Je dirois volontiers à cet égard ce que M. de Fontenelle a dit quelque part du style sublime, *qu'il ne faudroit y donner qu'à son corps défendant.* Il est pourtant certain que les termes figurés trouvent fort bien leur pla-

* Tom. I. Chap. V. DE LA SOCIETE'. pag. 302.

place en quelques rencontres, & ſans prétendre traiter cette matiére à fonds, il me ſemble qu'on peut s'en ſervir pour deux raiſons. L'une, lorſqu'on manque de termes propres pour exprimer ce qu'on veut dire, ce qui arrive fort ſouvent, & dont il ne faut pas tant attribuer la cauſe à la pauvreté des Langues, qu'à l'ignorance des hommes qui ne connoiſſant pas les choſes en elles-mêmes, n'en peuvent parler que par voie de comparaiſon. L'autre raiſon pourquoi l'on peut employer des termes figurés dans le diſcours, c'eſt pour divertir l'eſprit en lui repréſentant par des images corporelles ce qu'on lui a déja expliqué ou qu'on lui explique immédiatement après en termes propres, & qui peignent la choſe telle qu'elle eſt en elle-même. Car en ce cas-là, les expreſſions figurées n'ayant rien d'obſcur amuſent agréablement l'eſprit, en lui traçant d'une maniére ſenſible ce qu'une expreſſion propre lui fait comprendre avec une entiére exactitude. Et c'eſt-là, ſi je ne me trompe, le ſeul uſage qu'on devroit faire des termes figurés lorſqu'on n'eſt pas indiſpen-

penſablement obligé de s'en ſervir. C'eſt comme une débauche d'eſprit, qui ne peut que plaire lorſqu'elle vient à propos, mais qui ſans cela choque, déplaît & embarraſſe infailliblement.

Je laiſſe à d'autres le ſoin d'appliquer ceci à l'endroit des *Caractères* qui n'a pu échapper à la cenſure de Vigneul-Marville. Ce ſont des choſes de goût & de ſentiment qu'on ne peut guéres faire comprendre à des gens qui ne s'en apperçoivent point d'eux-mêmes.

XIX. NOTRE Critique ne peut ſouffrir que Menage doute que la maniére d'écrire de la Bruyere ſoit ſuivie. *Pourquoi non*, * dit-il? *Combien de pauvres Peintres copient tous les jours de méchans originaux? Néanmoins*, ajoute-t-il, *j'accorde à M. Menage que jamais perſonne de bon goût n'imitera le méchant ſtyle de M. de la Bruyere.*

Belle concluſion, & digne de l'Exorde!

Non-ſeulement la Bruyere a pu avoir

* Pag. 340.

avoir quelques Imitateurs, mais il en a eu effectivement un très-grand nombre. Son Censeur ne peut l'ignorer, tant la chose a éclatté dans la République des Lettres. Les uns ont pillé ses mots & ses expressions, les autres ses pensées; & tous se sont parés du *titre* de son Ouvrage, comme s'il suffisoit, pour avoir part à la gloire d'un excellent Ecrivain, de faire des livres sous le même titre que lui. On n'a imprimé pendant quelque tems que des Ouvrages qui portoient le nom de *Caractères*, ou quelque autre qui signifioit à peu près la même chose. *Ouvrage dans le goût des Caractères. Les différens Caractères des femmes du siécle. Caractères & Portraits critiques sur les défauts ordinaires des hommes. Portraits sérieux & critiques. Caractères tirés de l'Ecriture sainte, & appliqués aux Mœurs de ce siécle. Caractères naturels des hommes, en forme de dialogue. Caractères des vertus & des vices. Suite des Caractères de Theophraste & des Mœurs de ce siécle*, &c. On ne voyoit que *Caractères*. Les Boutiques des Libraires en étoient inondées. Mais, je vous prie, le Censeur

ſeur de la Bruyere pouvoit-il mieux faire valoir le mérite *des Caractères de ce ſiécle*, qu'en nous faiſant reſſouvenir de ce grand nombre d'Ouvrages qu'a produit le deſir d'imiter cet excellent Original : fades copies, la plûpart mépriſées du Public, & toutes fort inférieures à leur modéle.

Si Vigneul-Marville a cru, comme il le ſemble, que parmi tous ces Copiſtes, il s'en trouve quelques-uns qu'on peut comparer à la Bruyere, d'où vient qu'il ne les a pas nommés ? Pourquoi perdre une ſi belle occaſion de nous convaincre de l'étendue de ſes lumiéres, & de la ſolidité de ſon jugement ? Car infailliblement, on lui auroit fait honneur de cette belle découverte, puiſqu'il ne paroît pas que le Public ait encore préferé ou égalé aucun de ces Imitateurs à celui qu'ils ont tâché de copier.

Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus
    ſage,

a pris le titre orgueilleux de *Theophraſte moderne* : & c'eſt, dit-on, celui qui approche le plus de la Bruyere.

Mais s'il le ſuit, ce n'eſt qu'à la trace; & de bien loin, comme l'a montré depuis peu * un Ecrivain, qui aprés avoir aſſez bien découvert les défauts du *Theophraſte moderne*, n'a pas toujours rendu juſtice à l'Auteur des *Caractères de ce ſiécle*. Ce qui ſoit dit ſans conſéquence. Car outre qu'on a déja † repouſſé les attaques de ce nouveau Critique, je ne voudrois pas me brouiller encore avec lui aprés m'être attiré ſur les bras un adverſaire auſſi redoutable que Vigneul Marville.

XX. ENFIN, je vois terre, comme diſoit § *Diogene*. Il ne me reſte plus qu'à examiner quelques réflexions de notre Critique ſur les perſonnes qui ont approuvé le Livre de la Bruyere. *Si ce ne ſont pas des eſprits ſuperficiels*, dit-il ¶ d'abord, *je puis bien aſſurer que*

* Dans un Livre intitulé, *Sentimens Critiques ſur les Caractères de M. de la Bruyere.*

† Dans un Livre intitulé, *Apologie de M. de la Bruyere, ou Réponſe à la Critique des Caractères de Theophraſte.*

§ *Le Cynique.* Voyez ſa *Vie* compoſée par *Diogene-Laërce*, Liv. VI. §. 38. Edition d'Amſterdam de 1692.

¶ Pag. 346.

que ce ſont ou des gens qui liſent les Livres ſuperficiellement & ſans examen, ou des perſonnes qui ſe trouvent dans l'obligation de louer M. de la Bruyere. Je vous laiſſe à penſer, après ce que nous venons de voir, s'il lui ſied bien de parler ainſi.

Il nomme enſuite quelques-uns de ces approbateurs, dont il tâche de diminuer l'autorité.

XXI. Le premier eſt le P. *Bouhours*, qui, * dit-il, *a élevé M. de la Bruyere jusqu'aux nues, le rangeant entre les Auteurs célébres qui ont fourni à ſon Recueil de Penſées choiſies. Cela*, ajoute-t-il, *s'eſt fait, je crois, autant par politique qu'autrement.* Il le croit, à la bonne heure; mais que nous importe de ſavoir ce qu'il *croit*, s'il ne nous apprend le fondement de ſa croyance? Un autre n'a qu'à faire imprimer qu'il *croit* le contraire; & les voilà à deux de jeu, lui & Vigneul-Marville, tout auſſi avancés l'un que l'autre. Et qui des deux croirons-nous après cela? *Mais à tout prendre*, continue notre Cenſeur, toujours ſur le ton d'un hom-

* Pag. 347.

homme qui veut en être cru ſur ſa parole, *je ne penſe pas que jamais le P. Bouhours ait loué abſolument M. de la Bruyere, & ſans reſtriction mentale. Il eſt trop habile Jeſuite pour avoir fait ce coup-là purement & ſimplement.* Voilà ce qu'on appelle offenſer les gens ſans raiſon, & ſans aucune néceſſité. *D'ailleurs*, ajoute-t-il, *ſi M. de la Bruyere eſt un excellent Ecrivain, il faut dire que toutes les régles du P. Bouhours ſont fauſſes; ce que ce Pere ne croit pas, ni moi non plus.* Si ce n'eſt-là *perdre impunément de l'encre & du papier*, qu'on me diſe ce que ce peut être? Car pour moi je n'y vois autre choſe que des paroles qui ne ſignifient rien. Quelles ſont donc ces régles que la Bruyere a violées? Sont-ce toutes les régles du P. Bouhours, ou quelques-unes ſeulement? Et puis, ces régles ſont-elles fondées ſur un uſage inconteſtable, ou ſur l'autorité de celui qui les a publiées? Peut-on condamner un homme ſans inſtruire ſon procès, & le moyen d'inſtruire un procès ſans en voir les piéces! Vigneul-Marville néglige un peu trop les formes, pour un homme

qui a étudié * en Droit Civil.

D'ailleurs, à voir la maniére dont il parle de l'estime que le P. Bouhours a fait paroître publiquement pour le Livre de la Bruyere, ne diroit-on pas que le P. Bouhours ne l'a loué qu'en termes vagues, & sans donner aucune raison de son estime ? C'est pourtant tout le contraire. Car non content de dire que la Bruyere pense d'une maniére solide & agréable, il tire des *Caractères de ce siécle*, des pensées qui sont effectivement pleines de solidité, d'agrément & de délicatesse. Par exemple après avoir dit † que la pensée d'un Ancien sur l'avantage qu'ont les Grands de faire du bien aux Petits, lui semble très-belle & très-noble, il ajoute : *Un Auteur moderne*, c'est-à-dire, la Bruyere, *tourne agréablement la même pensée en Satyre* : » Les » Grands se piquent, § *dit-il*, d'ou» vrir une allée dans une forêt, de sou-

* Voyez la Note ci-dessus, pag. 380.

† *Pensées ingénieuses*, pag. 194. Edition de Hollande.

§ T. I. *Chap. IX.* intitulé DES GRANDS, pag. 414.

» ſoutenir des terres par de longues
» murailles, de dorer des platfonds,
» de faire venir dix pouces d'eau, de
» meubler une galerie : mais de ren-
» dre un cœur content, de combler
» une ame de joie, de prévenir d'ex-
» trêmes beſoins, ou d'y remedier,
» leur curioſité ne s'étend pas juſques-
» là. « Vigneul-Marville croyoit-il cet endroit mal penſé & plus mal exprimé ? Pourquoi ne le faiſoit-il pas voir en corrigeant ce qu'il y voyoit de faux, & en l'exprimant d'une maniére plus fine & plus agréable ? C'étoit-là le vrai moyen de plaire au Public en cenſurant le Livre de la Bruyere : c'eſt par-là qu'il pouvoit donner de l'autorité à ſa Critique, affoiblir le témoignage du P. Bouhours, & plaire à ſes Lecteurs en les inſtruiſant.

» Il y a, dit ailleurs * la Bruyere,
» un Païs où les joies ſont viſibles,
» mais fauſſes, & les chagrins ca-
» chés, mais réels.

» La Vie de la Cour, dit-il † en-
» core,

* Tom. I. Chap. VIII. DE LA COUR, pag. 397.
† *Ibid.*

» core, eſt un jeu ſérieux, mélanco-
» lique, qui applique. Il faut arran-
» ger ſes piéces & ſes batteries;
» avoir un deſſein, le ſuivre, parer
» celui de ſon adverſaire, hazarder
» quelquefois, & jouer de caprice:
» & après toutes ces rêveries & tou-
» tes ces meſures on eſt échec, quel-
» quefois mat: le plus fou l'emporte
» & le plus heureux.

Le P. Bouhours a trouvé à propos d'inſerer ces deux paſſages dans ſon Recueil de *Penſées ingénieuſes*; & ſelon lui * *ces ſortes de définitions ou de deſcriptions où l'antithéſe joue un peu, ont quelque choſe de bien agréable.* Vigneul-Marville eſt-il d'un autre avis? Croit-il que le P. Bouhours n'a pas parlé de bonne foi en cette occaſion, ou qu'il a eu tort de louer ces penſées, qui, ſelon lui, ſont fauſſes & groſſiérement exprimées? Que ne faiſoit-il donc voir ce qu'elles avoient de faux? Ou s'il ne les croit pas fauſſes, mais ſeulement aſſez mal tournées, pourquoi ne leur donnoit-il pas un tour plus vif & plus agréable pour nous

* Pag. 217.

nous convaincre tout d'un coup de la beauté de ſon eſprit, du peu d'adreſſe de la Bruyere, & du mauvais goût du P. Bouhours ? Mais il eſt encore tems d'en venir à cette épreuve. Qu'il nous faſſe voir cette rare merveille; & nous le regarderons comme le *Phenix* des Ecrivains de ce ſiécle.

XXII. APRE'S le P. Bouhours, notre Critique met en jeu l'Abbé *Fleury* qui dans ſon Remercimentà l'Académie Françoiſe fit l'éloge de la Bruyere dont il prenoit la place, en ces termes : » Le Public fait tôt ou tard juſ- » tice aux Auteurs ; & un Livre lû » de tout le monde, & ſouvent rede- » mandé ne peut être ſans mérite. » Tel eſt * l'Ouvrage de cet ami dont » nous regrettons la perte, ſi prom- » pte, ſi ſurprenante; & dont vous » avez bien voulu que j'euſſe l'hon- » neur de tenir la place : Ouvrage » ſingulier en ſon genre; & au juge- » ment de quelques-uns, au-deſſus » du grand Original que l'Auteur s'é- » toit

* Les *Caractères de ce ſiécle*, dont la huitiéme Edition eſt la derniére que *la Bruyere* a revûe & augmentée.

» toit d'abord proposé. En faisant le » caractère des autres, il a parfaitement exprimé le sien : on y voit » une forte méditation & de profondes réflexions sur les esprits & sur » les mœurs : on y entrevoit cette » érudition qui se remarquoit aux » occasions dans ses conversations » particuliéres, car il n'étoit étranger » en aucun genre de doctrine : il savoit les Langues mortes & vivantes. On trouve dans ses *Caractères* » une sevére critique, des expressions vives, des tours ingénieux, » des peintures quelquefois chargées » exprès pour ne les pas faire trop » ressemblantes. La hardiesse & la » force n'en excluent ni le jeu ni la » délicatesse : par-tout y régne une » haine implacable du vice, & un » amour déclaré de la vertu : enfin » ce qui couronne l'Ouvrage, & » dont nous qui avons connu l'Auteur » de plus près pouvons rendre un » témoignage, on y voit une Religion sincére, ... Toutes ces louanges ont un air de vérité qui les rend respectables. Qu'en juge Vigneul-Marville ? Il les compte pour rien.

rien. Selon lui, ces louanges ne sauroient être d'un grand poids, *parce que l'honnêteté dont M. l'Abbé Fleury fait profession, l'a obligé de louer avec excès M. de la Bruyere, outre que l'Académie exige de ses Candidats cet encens comme une espéce de tribut qu'ils doivent à la mémoire de ceux qui leur ont frayé le chemin à l'immortalité.* C'est tout ce qu'on pourroit dire de cet Eloge, si ce n'étoit qu'un amas d'épithétes vagues & générales qui ne pussent pas plutôt convenir à la Bruyere qu'à toute autre personne. Mais si l'Abbé Fleury a prétendu peindre au naturel la Bruyere, nous donner le vrai caractère de son Esprit & de ses Ouvrages, comme on a tout sujet de le croire, Vigneul-Marville a tort de décrier cet Eloge, sans faire voir en détail qu'il ne sauroit convenir à la personne qui en est le sujet. Ce n'est pas tant la Bruyere qui est interessé dans cette censure, que l'Auteur de son Panegyrique. Ce sont les Ouvrages d'un Auteur qui font son véritable éloge, & non des Discours étudiés qu'on publie à sa louange après sa mort. La Bruyere avoit remporté l'es-

l'eſtime du Public avant qu'il eût été loué par l'Abbé Fleury, ou par le * Sécretaire de l'Académie, qui dans la Réponſe qu'il fit à cet illuſtre Abbé prit ſoin d'exprimer le caractère de la Bruyere par des traits ſi juſtes & ſi délicats que je me crois obligé d'en orner ce Diſcours. *L'excellent Académicien à qui vous ſuccédez*, dit-il à l'Abbé Fleury, *étoit un génie extraordinaire. Il ſembloit que la nature eût pris plaiſir à lui reveler les plus ſecrets myſtères de l'intérieur des hommes, & qu'elle expoſât continuellement à ſes yeux ce qu'ils affectoient le plus de cacher à ceux de tout le monde. Avec quelles expreſſions, avec quelles couleurs ne les a-t-il point depeints! Ecrivain plein de traits & de feu, qui par un tour fin & ſingulier donnoit aux paroles plus de force qu'elles n'en avoient par elles-mêmes: Peintre hardi & heureux, qui dans tout ce qu'il peignoit, en faiſoit toujours plus entendre qu'il n'en faiſoit voir.* Si ce Portrait a paru chimerique à Vigneul-Marville, il eſt étonnant qu'il n'ait pas daigné dire un mot pour déſabu-ſer

* L'Abbé *Regnier.*

ser tant de bons esprits qui en France & dans tout le reste de l'Europe sont persuadés qu'il représente fidélement l'Original d'après lequel il a été tiré.

XXIII. Le troisiéme Approbateur de la Bruyere, que notre Critique a jugé à propos de citer, c'est Menage, *qui a donné* * dit-il, *un grand relief, aux Caractères de M. de la Bruyere. Mais*, ajoute Vigneul-Marville, *ce M. Menage disoit bien des choses sans réflexion : ses* Menagiana *le témoignent assez. Il loue & blâme d'ordinaire, plutôt, ce semble, pour parler & ne pas demeurer court, que pour blâmer & louer avec jugement & la balance à la main.* Sans prétendre défendre ici Menage ou ses *Menagiana*, je vous laisserai le soin de conclure, après tout ce que je viens de dire, qui de Menage ou de Vigneul-Marville est plus coupable du défaut de parler pour parler, de louer & blâmer sans connoissance de cause. Mais d'où vient que notre Critique n'a rien dit de l'Eloge que Menage a fait de la Traduction des CARACTERES DE THEOPHRASTE? *Elle*

* Pag. 318.

Elle eſt *, dit-il, *bien belle, & bien Françoiſe, & montre que ſon Auteur entend parfaitement le Grec. Je puis dire que j'ai vû bien des choſes que peut-être, faute d'attention, je n'avois pas vûes dans le Grec.* Voilà qui eſt bien exprès, & qui doit être compté pour quelque choſe, venant d'un homme qui, de l'aveu de toute l'Europe, entendoit fort bien la Langue Grecque. Peut-être que Vigneul-Marville ſe prépare à nous donner une nouvelle Traduction des Caractères de Theophraſte, plus exacte, & ſur-tout plus Françoiſe que celle qu'en a donné la Bruyere. Il ne ſauroit mieux faire. Car outre qu'il rendroit par ce moyen un aſſez grand ſervice à ſa Patrie en lui procurant une meilleure Traduction d'un Ouvrage qui mérite d'être entre les mains de tout le monde, il feroit enfin revenir le Public de ce prodigieux entêtement où il eſt pour *ce M. de la Bruyere*, s'il m'eſt permis de parler le langage de Vigneul-Marville, qui aura ſans doute le crédit d'introduire

* *Menagiana*, Tom. IV. pag. 219. *Edit. de Paris*, 1715.

duire cette belle expreſſion parmi les honnêtes gens, où je ne crois pas qu'elle ſoit encore fort en uſage.

XXIV. POUR concluſion, notre Critique ſuppoſe je ne ſai quels défenſeurs de la Bruyere qui ſe retranchent ſur l'eſtime que Mrs. de l'Académie Françoiſe ont fait paroître pour ſa perſonne & pour ſes Ouvrages en le recevant dans leur Corps. A quoi Vigneul Marville, répond, *que * ces Meſſieurs ne l'ont choiſi qu'à la recommandation du Prince, qui s'étant déclaré, a fait déclarer les autres, comme il l'avoue lui-même dans ſes* CARACTERES, *quoiqu'il déclare expreſſément dans ſon* Diſcours *à l'Académie* » qu'il n'a employé aucune médiation pour y » être reçu que la ſingularité de ſon » Livre. « Mais cette recommandation du Prince & cet aveu qu'en a fait la Bruyere, ſont de pures chimeres. C'eſt ce que nous avons † déja montré, & avec tant d'évidence, que ce ſeroit perdre le tems, & abuſer de la patience de ceux qui liront ce Diſcours,

* Pag. 348.

† Ci-deſſus, pag. 400. 401. *& ſuiv.*

cours, que d'y insister davantage.

Cependant si la Bruyere avoit été reçu dans l'Académie Françoise, à la recommandation du Prince, pourquoi ne pourroit-on pas regarder cette faveur comme une preuve du mérite de celui qui en auroit été honoré? *Il semble que Vigneul-Marville voudroit conclure que le Prince ne fait jamais de bons choix, & que sa faveur n'est pas plus judicieuse que celle du Peuple*, comme * on a accusé injustement la Bruyere de l'avoir pensé. Boileau fut admis dans l'Académie † à la recommandation du Roi, & n'y seroit apparemment jamais entré sans cela: Est-ce à dire qu'il ne méritoit pas d'être reçu dans cette illustre Compagnie? On pourroit me répliquer, que, *si la faveur des Princes n'exclut pas le mérite, elle ne le suppose pas aussi*,

* Dans un Livre intitulé, *Sentimens Critiques sur les Caractères de M. de la Bruyere*, pag. 405. Edit. de Paris. Et c'est, croit-on communément, Vigneul-Marville lui-même, qui a composé ce Livre. *Risum teneatis, amici.*

† Voyez *l'Histoire de l'Académie Françoise*, pag. 260. Edit. de Holl. *an.* 1688.

auſſi, comme a fort bien remarqué la Bruyere :

Pour grands que ſoient les Rois, ils ſont ce
que nous ſommes :
Ils ſe trompent en vers comme les autres
hommes.

Cela eſt vrai, j'en tombe d'accord. Mais il n'eſt pas moins certain, ce me ſemble, qu'on devroit faire beaucoup plus de fonds ſur l'eſtime qu'un Prince auroit témoigné pour un Auteur généralement eſtimé tel que la Bruyere, que ſur les dégoûts d'un Critique chagrin qui auroit diffamé ſa *Perſonne* ſans raiſon, & cenſuré ſes *Ecrits* ſans les entendre, comme a fait Vigneul-Marville, ainſi que chacun peut s'en convaincre par la lecture de ce petit Ouvrage.

FIN.

TABLE

TABLE
DES
PRINCIPALES MATIERES
Contenues dans la DEFENSE DE LA BRUYERE.

POURQUOI *on a entrepris la Défense de* la Bruyere, *contre les accusations & les objections de* Vigneul-Marville, pag. 355

PREMIERE PARTIE.

De la Personne de la Bruyere.

ARTICLE I.

QUe l'Auteur a pu défendre la personne de la Bruyere sans l'avoir jamais connu. 358

ART. II. *Si la Bruyere s'est vanté de l'antiquité de sa famille.* 359

Imagination ridicule de bien des gens, qui roturiers de leur propre aveu, tandis qu'ils sont pauvres, se croyent nobles dès qu'ils ont fait fortune. 360

Autre folie des Gentils-hommes & des grands Sei-

Seigneurs qui veulent s'élever au-dessus de leur condition. 361
Explication du Caractère où la Bruyere se représente entêté de la même foiblesse. Ibid.
Rien n'est plus ordinaire aux Ecrivains Satyriques que de s'attribuer à eux-mêmes les fautes qu'ils veulent reprendre dans les autres. 364
En quoi consiste, selon la Bruyere, la véritable Noblesse. 365, 366
Combien il est aisé de se tromper dans l'explication des anciens Auteurs, puisqu'on n'entend pas bien souvent les Auteurs modernes. 367, 368
Pourquoi l'on n'entend pas toujours un Auteur. 369
Si l'on peut juger d'un Auteur par ce qui s'en dit en conversation. 371, 372
ART. III. *Si la Bruyere peut être justement taxé de misanthropie, parce qu'il s'ennuyoit à l'Opera.* 373
Figures de Rhetorique de nul usage avant les raisons. 374
Si l'on peut employer des figures de Rhetorique après avoir donné de bonnes raisons. 375
On ne doit pas entretenir le Public de ses dégoûts sans les justifier par des raisons. 376
On peut blâmer l'Opera sans choquer le Prince qui en a fait la dépense. 377
Malgré les grandes dépenses qu'on fait pour un Opera, les Spectateurs peuvent le trouver languissant, & pourquoi. 377, 378
Ce que Boileau pense de l'Opera, 379, 380
Ce qu'en pensoit S. Evremond, *& le Chevalier* Newton, *conforme à ce qu'en a dit la Bruyere.* 381 & suiv.

ART.

ART. IV. *Si la Bruyere s'est comparé sans façon au sage* Socrate. 386, 387
S'il peut lui être comparé. 388, 389
ART. V. *Si la Bruyere a voulu faire son Portrait en faisant celui d'un Philosophe accessible, doux, affable, officieux,* &c. 390, & suiv.
ART. VI. *Si la Bruyere n'a pas été fort à son aise dans ce Monde, il n'en est que plus digne d'estime,* 393, 394
Ce que c'est qu'un Auteur forcé. 395
La plûpart des Auteurs des Livres terminés en ana, *sont des Auteurs forcés, ou du moins peu sensés.* 397, 398
ART. VII. *Si la Bruyere a été reçû dans l'Académie Françoise à la recommandation du Prince.* 398, & suiv.
Si une place dans l'Académie peut être donnée sous le titre de récompense. 403, 404
ART. VIII. *Si la Bruyere a voulu faire son Portrait en nous parlant d'un Philosophe qui se croit en droit de mépriser ceux qui décrient ses Ouvrages.* 406, 407
En quel sens cela peut être appliqué à la Bruyere. 408
Mépriser de vaines censures, fierté louable, Ibid.

SECONDE PARTIE

Du Livre de la Bruyere, *intitulé* les Caractères de ce siécle.

ART. I.

L'Autorité d'un Censeur, destituée de preuves, n'est d'aucun poids. 410

Les Savans ont tort d'étaler leurs sentimens au Public, sans en donner des preuves. 411
Vigneul-Marville coupable de la même faute dans la censure qu'il fait du Voyage du Monde de Descartes. 412
Critique destituée de preuves, facile à faire, & plus facile à détruire. 413
Telle est la censure que Vigneul-Marville a fait des Caractères de ce Siécle. 414 & suiv.
ART. II. *Quel est le sens de ce passage du Livre de la Bruyere*, Si on ne goute point ces Caractères, je m'en étonne ; & si on les goute, je m'en étonne de même. 418
Si c'est uniquement à l'inclination que les hommes ont à la médisance qu'on peut attribuer le succès des Livres Satyriques. 421, 422
D'où vient l'estime qu'on a fait & qu'on fait encore du Catholicon d'Espagne. 424, 425
Pourquoi bien des Libelles composés contre le Cardinal Mazarin *& durant la dernière guerre, finie en 1697, sont tombés dans l'oubli.* 425, 426
En quel cas on peut dire que l'estime générale qu'on fait d'une Satyre, ne vient que de la malignité des hommes. 427
Que l'approbation que les Caractères de ce Siécle *ont dans le monde, ne peut pas être attribuée à cette malignité pour plusieurs raisons.* 428 & suiv.
ART. III. *Des Portraits répandus dans le Livre de la Bruyere. Ce qu'en pense Vigneul-Marville.* 432
Digression sur la quantité de méchans Livres qui se font tous les jours à Paris *& ailleurs. Quelle est la cause de ce désordre.* 440 & suiv.

ART. IV. *La plûpart des Portraits qu'on trouve dans le Livre de la Bruyere ne conviennent à personne en particulier. Si l'on peut les condamner à cause de cela.* 443 & suiv.
On n'a aucun droit de dire que ces Portraits représentent certaines personnes, lorsqu'ils ne les désignent pas par des traits qui leur conviennent uniquement. Ce que dit sur cela l'Abbé de Villiers. 447, 448
On ne peut blâmer ces sortes de Portraits sans blâmer Théophraste *&* Moliere. 450
ART. V. *Si l'on peut condamner les Portraits de la Bruyere par la raison qu'ils sont trop chargés.* 451, 452
ART. VI. *La Bruyere accusé injustement d'avoir dit qu'il n'avoit eu qui que ce soit en vûe dans ses* Caractères. 452, 453
ART. VII. *Qu'il y a dans le Livre de la Bruyere, des Caractères personnels, qui conviennent à certaines personnes.* 456
La Bruyere rend justice au mérite des personnes qu'il a voulu peindre. 458
On le voit par le Portrait qu'il a fait de Santeuil, *Chanoine de S. Victor, excellent Poëte Latin.* 458 & suiv.
Et par celui qu'il nous a donné de la Fontaine. 461, 462
Ce que la Fontaine a eu de commun avec Virgile. 462
Pour bien peindre les hommes, il en faut dire du bien & du mal. 463
Ce qui distingue l'Histoire d'avec le Panegyrique. 464
Si Menalque *dont il est parlé dans les* Caractères de ce Siécle, *est le feu* Comte de Brancas; *qui doit être taxé de l'avoir deshonoré,*

Ménage ou la Bruyere. 465 & suiv.

ART. VIII. *S'il y a quantité de choses hors d'œuvre dans les* Caractères de ce Siécle. 471

Il n'est pas facile de le décider. 473

Si la Bruyere s'est engagé à n'insérer dans son Livre que ce qui peut distinguer notre siécle des autres siécles. Ibid.

Peindre un siécle par des choses qui ne conviennent à aucun autre siécle, dessein chimérique. 474, 475

ART. IX. *Qu'il n'est pas fort aisé de comprendre que l'esprit de discernement est très-rare.* 478

On le prouve par le raisonnement même que fait Vigneul-Marville pour montrer, que l'esprit de discernement n'est pas fort rare. 479, 480

ART. X. *Si la Bruyere s'est contredit dans la première réflexion des* Caractères de ce Siécle. 481 & suiv.

Si la Science des Mœurs a été entiérement épuisée par les Anciens. 484

ART. XI. *Ce que c'est que style.* 485, 486

Il y a peut-être autant de styles que d'Ecrivains. 487

Le même Ecrivain n'a pas toujours le même style. 488

Ce qui contribue le plus à la différence des styles, c'est le différent usage des particules destinées à lier le discours. 489

Réflexion curieuse qu'a fait sur cela un Philosophe Anglois. 489, 490

Ce que c'est que n'avoir point de style. 491, 492

ART. XII. *Que Vigneul-Marville écrit trop mal pour pouvoir juger définitivement que la Bruyere*

Bruyere n'écrit pas bien. 493

ART. XIII. *Si la Langue Françoise a banni entiérement les transpositions de la Prose, & ne les reçoit que par nécessité dans la Poësie.* 499 & suiv.

1. *Il y a des Transpositions, autorisées par l'usage.* 502

2. *Il y a des Transpositions très-propres à dégager le discours, & qui par cela même sont nécessaires.* 504

3. *Les Transpositions ont bonne grace dans des Discours d'un style vif, & sur tout lorsqu'ils doivent étre récités.* 507

Transpositions quelquefois très-élégantes tant en Prose qu'en Vers, selon le P. Bouhours. 510

Il y a, selon Vaugelas, *des Transpositions qui ont fort bonne grace.* 514

ART. XIV. *Pourquoi l'on ne doit pas désespérer de voir mettre au jour les Entretiens des Porteurs d'eau & des Vendeuses d'herbes.* Ibid.

ART. XV. *Si Menage ou les Compilateurs du* Menagiana *ont bien fait de décider que personne n'avoit trouvé la justesse d'expression qui paroît dans les Caractères de la Bruyere.* 516

ART. XVI. *Si c'est bien définir la* Pruderie *que de dire qu'*elle est une imitation de la Sagesse. 507 & suiv.

Que les comparaisons dont se sert la Bruyere pour éclaircir cette proposition, ne sont ni obscures, ni inutiles. 521

Si la Bruyere est trop diffus en un endroit de son Livre : ce n'est pas à dire qu'il le soit par tout ailleurs. 522

ART. XVII. *A quoi se réduit ce que Vigneul-Marville a repris avec quelque apparence de raison dans les* Caractères de ce Siécle. 524

Si Vigneul-Marville entend les termes de Peinture. 527

ART. XVIII. *Expressions que Vigneul-Marville censure mal-à-propos dans les* Caractères de ce Siécle. 528 & suiv.

Du véritable usage des termes figurés. 531 532

ART. XIX. *Copistes de la Bruyere en grand nombre.* 533, 534

Si quelqu'un d'eux peut lui être comparé. 535, 536

ART. XX. *De quelques Approbateurs de la Bruyere.* 536

ART. XXI. *Le P. Bouhours a parlé de la Bruyere comme d'un Ecrivain célébre, s'il mérite d'en être repris.* 537, & suiv.

Vrai moyen de donner de l'autorité à ses censures. 541

ART. XXII. *Quel cas on doit faire de l'Eloge que l'Abbé* Fleury *a fait de la Bruyere.* 542, & suiv.

L'Abbé Regnier, *autre Panégyriste de la Bruyere.* 544

ART. XXIII. *Menage, troisiéme Approbateur de la Bruyere, cité par Vigneul-Marville, recusé par lui sans raison.* 546

Eloge que Menage a fait de la Traduction des Caractères de Theophraste. 546, 547

Pourquoi Vigneul-Marville n'a rien dit de cet Eloge. Ibid.

ART. XXIV. *Si l'on doit compter pour rien l'estime que MM. de l'Académie Françoise*

ont

ont fait paroître pour la Bruyere en le recevant dans leur Corps. 548
Supposé que la Bruyere eût été reçu dans l'Académie Françoise à la recommandation du Prince, ce qu'on en pourroit conclure. 548, 549

FIN DE LA TABLE, ET DU TOME II. ET DERNIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé MICHEL-ETIENNE DAVID, Pere, ancien Conſul, Libraire à Paris, & ancien Adjoint de ſa Communauté ; Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre : *Les Caracteres de Théophraſte, par la Bruyere, avec les Notes de M. Coſte ; Œuvres de Pierre & Thomas Corneille, de Racine, & de Moliere ; Fables de la Fontaine, & Œuvres diverſes de la Fontaine ; Loix Civiles par Domat, avec les augmentations de M. d'Hericourt* : s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire réimprimer leſdits Livres en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *dix* années conſécutives, à compter du jour de l'expiration des précédens Privileges : Faiſons défenſes à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion

ſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres, ni d'en faire aucun Extrait ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que la réimpreſſion deſdits Livres ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725 ; qu'avant de les expoſer en vente, les Imprimés qui auront ſervi de copie à la réimpreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre

Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés, féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le treiziéme jour du mois de Novembre l'an de grace mil sept cent quarante-quatre, & de notre Régne le trentiéme Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 384. *Fol.* 324. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris le* 23 *Novembre* 1744.

Signé, VINCENT, *Syndic.*

Et ledit Sieur David, Pere, a fait part du présent Privilege, pour ce qui regarde les

Œuvres diverſes de la Fontaine, des Œuvres de Racine, Moliere, Fables de la Fontaine, Œuvres de Meſſieurs Corneille, Loix Civiles, aux Sieurs David, fils aîné, Cavelier, Saugrain, pere & fils, de Nully, Le Clerc, pere, & Conſorts, pour en jouir avec lui, ſuivant leurs parts & portions, & les Traités faits entr'eux. A Paris ce 24 Novembre 1744.

Signé, DAVID, Pere.

Je cede à Madame la Veuve Piſſot, à Meſſieurs Huart & Nyon Pere, un ſixiéme chacun dans le préſent Privilege, pour ce qui regarde les Œuvres diverſes de la Fontaine; & un huitiéme auſſi à chacun dans le même Ouvrage, à Meſſieurs Chaubert, Durand & David le jeune. A Paris le 25 Novembre 1744.

Signé, DAVID, l'aîné.

Regiſtré les deux Ceſſions ci-deſſus ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Fol. 326. *conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du* 13 *Août* 1703. *A Paris le* 26 *Novembre* 1744.

Signé, VINCENT, *Syndic.*

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils, Imprimeur de la REINE, & de Monſeigneur l'Archevêque. 1749.